VOYAGE
AUTOUR DU MONDE,

ET PRINCIPALEMENT

A LA CÔTE NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE,

FAIT en 1785, 1786, 1787 et 1788,

A bord du King-George et de la Queen-Charlotte, par les Capitaines PORTLOCK et DIXON.

Dédié, par permission, à Sir JOSEPH BANKS, Baronet;

PAR le Capitaine GEORGE DIXON.

Traduit de l'Anglois, par M. LEBAS.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, Hôtel de Château-Vieux, rue Saint-André-des-Arcs.

1789.

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE,

Fait en 1785, 1786, 1787 et 1788,

PAR

LE CAPITAINE GEORGE DIXON.

TOME PREMIER.

A SIR JOSEPH BANKS,

BARONET,

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ROYALE.

MONSIEUR,

En proie à la crainte et à l'incertitude qu'un auteur ne peut s'empêcher d'éprouver, lorsqu'il soumet son ouvrage au public, j'ai, pour me rassurer, la satisfaction de songer que vous m'avez permis de mettre à la tête de mon livre le nom d'un homme qui s'est rendu illustre dans le monde littéraire, et

qui, ne se contentant pas de posséder la théorie des sciences, a parcouru le globe pour acquérir des connoissances utiles. Cette permission, MONSIEUR, donnera du prix à mon ouvrage, et elle me met dans le cas de le risquer avec moins d'appréhension.

Recevez, je vous en supplie, mes très-sincères remerciemens pour ce témoignage public que vous voulez bien me donner de vos bontés.

Je suis avec un profond respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

GEORGE DIXON.

Londres. Janvier 1789.

INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

Il ne paroît pas que les aventuriers qui, les premiers, ont entrepris des voyages de long cours, il y a deux ou trois siècles, aient eu pour but de faire tourner leurs découvertes au profit du commerce. Quoiqu'ils aient été, en général, protégés par leurs Souverains respectifs, il est évident qu'ils n'avoient guères d'autre objet que celui de se couvrir de gloire, de satisfaire l'ambition démesurée d'ajouter à la force et à l'étendue de leur territoire, ou peut-être encore ne desiroient-ils que d'accumuler des richesses, et d'acquérir la réputation d'avoir fait de grandes découvertes.

Il ne peut pas exister de preuves plus fortes de cette opinion, que la conduite uniforme des Espagnols, pendant tout le tems qu'ils ont donné à des découvertes, à des conquêtes qui ont lieu d'étonner, et qui leur ont procuré des richesses immenses. Les cruautés qu'ils exercèrent lorsqu'ils s'emparèrent de ces contrées qui furent depuis appellées le Nouveau-Monde, ont imprimé une tache sur cette époque de leurs annales que le tems ne pourra jamais effacer.

On doit dire, à la louange des Anglois, que leur conduite a toujours été absolument contraire à celle des Espagnols. Quand ils ont reconnu des terres qui, jusqu'alors, n'avoient point été découvertes; quand ils y ont rencontré des

habitans, leurs attentions, leur humanité envers ces naturels, ont toujours été telles, qu'ils se sont conciliés leur affection et leur estime, au lieu d'exciter leur ressentiment, ou de s'attirer leur haine.

Si, à la vérité, nous considérons ce qu'ont fait pour le commerce les navigateurs, même à une époque aussi voisine de celle-ci, que la fin du 17e. siècle ou le commencement du 18e., nous conviendrons que la plus grande partie d'entr'eux n'étoient guères que des coureurs presque sans objets. Rapprochons-nous davantage de l'époque présente; jettons les yeux sur les voyages faits depuis cinquante ans, et sous la protection immédiate du gouvernement;

nous trouverons que, non-seulement ceux qui les ont entrepris ont eu pour but le bien des hommes, en général, mais encore que leurs efforts, pour accélérer les progrès de la navigation, et des sciences qui y ont rapport, ont été suivis des plus brillans succès; nous trouverons qu'il est difficile de déterminer si c'est le zèle pour le bien public qui a engagé les navigateurs à tenter des découvertes, ou le desir qu'ils ont constamment témoigné de les rendre publiques, qui ont réfléchi plus d'honneur sur les souverains qui les ont protégés.

Sans entrer ici dans une énumération de voyages, qui deviendroit inutile, il nous suffira de dire que pendant le

dernier voyage du capitaine Cook à l'océan pacifique, outre les avantages qui en sont résultés pour les sciences, on a ouvert aux navigateurs à venir un champ nouveau et inépuisable pour le commerce des fourrures les plus précieuses, sur la côte au nord-ouest de l'Amérique.

Cette découverte, quoiqu'étant évidemment une source d'où l'on pouvoit tirer des richesses immenses, et quoique plusieurs personnes en fussent convaincues dès l'année 1780, ne fit pas naître sur-le-champ l'envie de tenter d'en profiter. Former un plan avantageux, pour exécuter une semblable entreprise, exigeoit, non-seulement de la patience et de la persévérance, mais encore un degré de génie et de hardiesse qui n'est

pas souvent le partage des hommes. Dans le printems de l'année 1785, quelques particuliers obtinrent une charte de la compagnie de la mer du sud (à qui appartient le privilège exclusif de commercer sur l'océan pacifique septentrional), qui leur donnoit le droit unique de porter ce commerce à son plus haut degré de perfection. Pour exécuter ce dessein on acheta aussi-tôt deux bâtimens, et on les équipa avec toute la promptitude possible, pour faire un voyage à la côte nord-ouest de l'Amérique. Les détails de ce voyage forment le sujet de l'ouvrage suivant.

Un desir aussi louable que celui d'ouvrir ce nouveau champ au commerce devoit attirer l'attention générale. Cette

entreprise fut approuvée et encouragée par des personnes dont les noms seuls suffisent pour la recommander au public. Le très-honoré lord Mulgrave, le chevalier Banks et M. Rose, nous honorèrent d'une visite ; ils montèrent sur notre bord ; et, avec ce degré de bonté qui les caractérise, ils nous assurèrent qu'ils approuvoient notre plan, et qu'ils formoient des vœux ardens pour sa réussite.

Ces encouragemens si flatteurs furent pour les propriétaires un nouveau motif de poursuivre leur entreprise avec vigueur ; et l'on n'a négligé aucune tentative de toutes celles qui pouvoient promettre quelque succès. Nous devions nous défaire à la Chine, sous le contrôle immédiat des subrecargues de la Compagnie

des Indes, de toutes les fourrures que nous nous procurerions sur la côte de l'Amérique ; et en conséquence de cet arrangement, nos bâtimens devoient être fretés aux dépens de cette Compagnie.

Des avantages pécuniaires n'étant pas, dans cette circonstance, les principaux motifs des entrepreneurs, indépendamment des provisions que l'on accorde ordinairement dans le service marchand, (et dont on eut le plus grand soin de ne se procurer que les meilleurs de chaque espèce,) on se munit encore de tous les différens anti-scorbutiques que l'on crut capables de contribuer à l'entretenir la santé parmi les équipages. Cette précaution, et une attention scrupuleuse aux règles observées par le ca-

pitaine Cook, nous ont servi, avec le secours de la Providence, à conserver la santé de nos hommes, dans tous les différens climats que nous avons parcourus, au point que pendant le cours du voyage dont il est ici question, et qui a duré plus de trois ans, sur trente-trois personnes qui composoient l'équipage de la *Queen-Charlotte* (1), nous n'en avons perdu qu'une seule.

De quelqu'importance que soit la publicité de ces soins et de ces précautions infinis, pour toutes les personnes engagées dans le service maritime, et dans des voyages de long cours, cette

(1) *Reine-Charlotte.*

raison n'auroit cependant pas été suffisante pour engager à imprimer le voyage suivant; mais on présume que les avantages qui en résulteront pour les progrès de la géographie et du commerce seront considérés comme intéressans et même comme très-essentiels, et que son utilité servira d'excuse pour en avoir soumis le résultat au public.

Afin que le lecteur puisse se former une idée plus juste des avantages qu'il peut retirer de cet ouvrage, nous croyons qu'il ne sera pas inutile de résumer ici ce qui a été fait par les navigateurs qui ont parcouru avant nous les côtes de l'Amérique; ce que nous avons ajouté aux découvertes faites par le feu capitaine Cook, et de donner quelques détails

très-succints sur le commerce des fourrures.

Béaring, navigateur russe, semble avoir été le premier qui reconnût cette côte sauvage, au nord de l'entrée du roi George. On dit qu'il apperçut la terre au 58e degré, 28 minutes de latitude septentrionale, et jetta l'ancre au 59e degré, 18 minutes. Tscherikon jetta l'ancre, en 1741, vers le 56e degré de latitude.

Que ces deux navigateurs aient apperçu la côte de l'Amérique, c'est une chose qui n'est point douteuse; mais il n'est pas également facile de déterminer dans quelle position ils étoient lorsqu'ils virent la terre, ni l'endroit précis où ils

mouillèrent : les meilleures relations que nous ayons de ces voyages sont très-inexactes ; on doit, en outre, se rappeller que la navigation n'étoit point parvenue au degré de perfection auquel nous l'avons portée depuis ; et la côte, dans la situation où l'on prétend que Béaring mouilla, par 59 degrés 18 minutes, porte presque de l'est à l'ouest ; de sorte que, dans l'état où étoit alors la navigation, il n'est pas étonnant que l'on ait erré de 6 à 8 degrés sur la longitude. Cependant, quoique l'on ait raison de supposer que ce célèbre navigateur, n'a pas été parfaitement exact dans la latitude qu'il a prise ; il est à croire que l'endroit où il jetta l'ancre, est beaucoup plus près de la rivière de Cook qu'on ne le place ordinairement sur les cartes.

Mais tandis que nous nous plaignons de l'état d'imperfection où étoit alors la navigation, et des détails plus imparfaits encore, qui nous sont parvenus des voyages de ce fameux Russe, d'après lesquels nous ne pouvons pas juger parfaitement de la partie de la côte qu'il a reconnue; il n'est pas moins essentiel de démontrer la fausseté d'un navigateur plus moderne, qui prétend avoir reconnu la même côte.

Dans le journal d'un voyage sur la côte au nord-ouest de l'Amérique, par don Francisco-Antonio Maurelle, publié par l'honorable M. Daines Barrington; après avoir rendu compte des opérations préliminaires du voyage, nous trouvons le passage suivant : « Nous essayâmes

« alors de trouver le détroit de l'amiral « de Fonte, quoique n'ayant pas encore « découvert l'Archipel de Saint-Lazare, « à travers duquel on prétend qu'il na- « vigua. Dans cette intention, nous re- « connûmes *chaque baie*, *chaque enfon-* « *cement* que nous vîmes sur la côte; nous « voguâmes à l'entour de *toutes les pointes* « *de terre*, *mettant en panne pendant la* « *nuit*, pour ne pas manquer de trouver « cette entrée. Après tant de peines que « nous nous sommes données inutile- « ment, et ayant toujours été favorisés « d'un *bon vent de nord-ouest;* nous pou- « vons prononcer que ce détroit n'existe « pas (1). »

---

(1) Voyez les Mélanges de Barrington, page 508.

Pourquoi Maurelle a-t-il avancé un mensonge aussi manifeste, c'est ce qu'il ne nous est pas facile de concevoir ; on pourra se convaincre de la fausseté de son assertion, en y réfléchissant un seul instant. Si ce navigateur eût réellement *reconnu chaque baie et chaque enfoncement qu'il vît sur la côte; s'il eût voyagé à l'entour de toutes les pointes de terre, mettant en panne toutes les nuits*, même avec le bon vent dont il nous dit qu'il a été favorisé, je soutiens qu'il n'auroit pas pu exécuter tout cela, dans un espace de tems deux fois plus considérable que celui qu'il passa sur cette partie de la côte. Mais la découverte que nous fîmes dans notre voyage, des îles de la reine Charlotte, prouvent d'une manière incontestable, que don Francisco Maurelle n'a point été dans les

parages où il se vante d'avoir fait *des recherches infructueuses* : la situation de ces îles, qui s'étendent du 54e degré, 20 minutes, au 51e degré, 56 minutes de latitude nord, et du 130e au 133e degré, 30 minutes de longitude ouest, prouve clairement que ce sont celles qui composent l'archipel de Saint-Lazare, et qui sont voisines du détroit de de Fonte, quoiqu'il soit nécessaire de faire de nouvelles recherches pour donner un certain degré de confiance aux détails pompeux que cet amiral nous a donnés de cet endroit.

Si les Espagnols ne purent trouver, dans cette circonstance, des îles où il en existe actuellement ; dans d'autres tems, ils ont découvert en compensation, des

des terres, que nous sommes certains aujourd'hui qui n'existent point. Nous avons cherché inutilement les îles de Los-Majos, la Maso et Sancta-Maria-la-Gorta, qui s'étendent, suivant M. Roberts, du 18e degré, 30 minutes, au 28e degré de latitude nord, et du 135e au 149e degré de longitude; et qui, d'après le rapport de ce navigateur, ont été mises sur une carte manuscrite espagnole, et, pour nous servir des mots de Maurelle, *nous pouvons prononcer que ces îles n'existent pas.* Il résulte delà que leur intention a toujours été d'induire en erreur les navigateurs à venir, plutôt que de chercher à leur être utile.

S'étendre sur l'absurdité (pour ne pas lui donner un autre nom) d'une telle

conduite, seroit une tâche pénible à remplir : nous abandonnerons un sujet aussi désagréable à traiter, pour dire quelques mots sur les découvertes de notre célèbre compatriote, le feu capitaine Cook.

Ce fameux navigateur étant par le 44e degré de latitude nord, apperçut la côte d'Amérique; mais il n'eut pas occasion de jetter l'ancre avant d'être arrivé à Nootka, qu'il nomma l'entrée du roi George (King George's sound). Cette entrée est située au 49e degré, 56 minutes de latitude nord, et au 126e degré, 42 minutes de longitude ouest.

En quittant ce havre, le mauvais tems

l'empêcha de ranger la côte (1); et nous ne revîmes la terre, que lorsque nous

---

(1) A midi, le 28 avril 1778, notre latitude étoit, suivant l'observation, de 51 degrés une minute nord, et la longitude de 229 degrés 26 minutes est. Je mis alors le cap au nord-ouest-quart-de-nord, avec vent frais de sud-sud-est et un beau tems; mais à neuf heures du soir, il s'éleva un vent très-fort, accompagné de rafales et de pluie. Le tems continuant à être orageux, et le vent se tenant toujours entre le sud-sud-est et le sud-ouest, je courus dans la même direction jusqu'au 30 à quatre heures du matin. Je changeai alors de route, et cinglai au nord-quart-nord-ouest pour regagner la côte. J'étois bien fâché de n'avoir pas pu rallier plutôt la terre, par la raison que nous passions alors à la hauteur où les géographes ont placé le prétendu détroit de l'amiral de Fonte. Quoique je sois éloigné de m'en rapporter à des histoires vagues, dénuées de vraisemblance, et qui portent avec elles leur réfutation, je desirois ardemment de reconnoître exactement la côte, pour ne laisser aucun doute sur ce point. Il eût été

eûmes atteint le 55e degré, 20 minutes de latitude nord. De ce moment, le capitaine Cook eut presque toujours la facilité de rallier la terre : il détermina la situation réelle du cap Edgecumbe ; découvrit l'île de Kaye, l'entrée du prince Williams et la rivière de Cook. Il mouilla dans ces deux endroits.

Il est inutile de dire que la position

---

cependant très-imprudent de rallier la terre de trop près, dans un tems si orageux, ou de perdre l'avantage d'un bon vent, pour attendre un tems plus favorable. Le même jour à midi notre latitude observée fut de 53 degrés 22 minutes nord, et notre longitude, de 225 degrés 14 minutes est. (Voyez le dernier voyage de Cook à l'Océan pacifique, volume II, pag. 343 de l'édition angloise, in-4°.) *Note de l'auteur.*

des différentes baies a été fixée d'une manière exacte et précise ; il suffit d'observer que les hauteurs ont toujours été prises par le capitaine Cook.

Comme les découvertes que ce savant navigateur fit en s'avançant davantage vers le nord, n'ont aucune liaison avec ce voyage, et que leur importance est assez connue ; nous ne croyons pas nécessaire de le suivre plus loin ; nous nous contenterons d'observer, que le capitaine Cook, ne trouva de fourrures que dans la rivière de Cook, et dans les entrées du prince Williams et du roi George ; et que ces endroits sont, en conséquence, les plus dignes de fixer l'attention de ceux qui voudroient se livrer à cette branche de commerce.

Les personnes qui les premières ont entrepris le commerce de fourrures, ne sont peut-être pas toutes connues; mais il est certain qu'il ne s'en est point trouvé d'assez hardies pour faire partir d'Angleterre des vaisseaux uniquement destinés à ce commerce; nous trouvons que le premier qui mit à la voile, pour aller chercher des fourrures, fut un brigantin de soixante tonneaux, commandé par un capitaine nommé Hanna, qui le fit équipper à la Chine, et sortit du Typa, au mois d'avril 1785 : il fit voile vers l'entrée du roi George, où il arriva au mois d'août de la même année.

Peu de tems après son arrivée, les naturels voulurent monter à bord de son vaisseau, en plein jour; mais ils furent

repoussés, et il y en eut un grand nombre de tués. Cette affaire leur valut cependant l'amitié des Indiens, qui trafiquèrent ensuite avec eux de la manière la plus paisible.

On prétend que le capitaine Hanna se procura une riche cargaison de fourrures, quoique le nombre n'en soit pas spécifié (1).

Ce même navigateur quitta Nootka, vers la fin de septembre de la même année : il repartit de Macao en mai 1786 à

(1) On donnera, dans le cours de cet ouvrage, un détail particulier des fourrures qui ont été échangées sur cette côte.

bord du Sea-Otter, bâtiment de cent-vingt tonneaux, et arriva à l'entrée du roi George au mois d'août : on ignore quel fut le succès de ce voyage; mais on ne doute pas qu'il n'ait été fort inférieur au premier; il arriva à Macao en février 1787.

Le Senau le *Lark*, capitaine Peters, de deux cents vingt tonneaux et de quarante hommes d'équipage, fit voile de Macao en juillet 1786 : les instructions de ce capitaine portoient, qu'il gagneroit la côte au nord-ouest de l'Amérique, par la route du Kamschatka, et qu'il reconnoîtroit les îles qui restent au nord du Japon. Il arriva au Kamschatka le 20 août, et en repartit le 18 septembre : le bruit s'est depuis répandu que ce vaisseau

avoit péri près de l'île de Coper, et qu'il n'y avoit que deux personnes de l'équipage qui étoient parvenues à se sauver.

Au commencement de l'année 1786, les senauts, le *capitaine Cook* de trois cens tonneaux, et l'*Expériment* de cent tonneaux, furent équipés et partirent de Bombay : ces bâtimens arrivèrent à Nootka, à la fin de juin de la même année ; d'où ils se rendirent à l'entrée du prince Williams : après y avoir fait quelque séjour, ils quittèrent la côte, et arrivèrent en bon état à Macao ; mais on croit qu'ils ne purent se procurer qu'une très-petite quantité de fourrures.

Au printems de la même année (1786), on équipa au Bengale deux vaisseaux,

le Nootka de deux cens tonneaux, capitaine Meares, et *le Sea-Otter* de cent tonneaux, capitaine Tipping.

Le capitaine Meares partit du Bengale au mois de mars : nous parlerons de ses opérations dans le cours de cet ouvrage, l'ayant rencontré à l'entrée du prince Williams.

Le Sea-Otter quitta Calcutta, quelques jours après le Nootka ; il étoit destiné à se rendre à l'entrée du prince Williams, où il arriva en septembre, pendant que le *capitaine Cook* et l'*Expériment* y étoient encore : il repartit de cette entrée le lendemain, selon toutes les apparences, pour remonter jusqu'à la rivière de Cook ; mais comme on n'a plus entendu parler depuis

de ce bâtiment, il est à présumer qu'il s'est perdu.

L'Aigle Impérial, capitaine Berkley, quitta Ostende vers la fin de novembre 1786, et arriva à Nootka au commencement de juin 1787 : on trouvera dans ce voyage quelques détails relatifs à son expédition.

Après avoir donné un extrait très-succinct des différens voyages qui se sont faits sur la côte au nord-ouest de l'Amérique ; je ne puis m'empêcher de faire mention d'une expédition qui fut projetée bien auparavant, et qui, si elle eût été exécutée, auroit probablement été très-avantageuse à ceux qui l'auroient entreprise, parce qu'elle leur auroit as-

suré, exclusivement, cette branche lucrative de commerce.

Dès 1781, le sieur Williams Bolts fretta le *Cobenzell*, navire armé, de sept cens tonneaux, portant pavillon impérial, pour faire le voyage de la côte nord-ouest de l'Amérique : il devoit appareiller, de conserve avec le *Trieste*, patache de quarante-cinq tonneaux. Ce bâtiment étoit équipé de manière à pouvoir commercer, et à faire en même-tems des découvertes : on avoit engagé, pour monter ce navire, des artistes et des savans dans tous les genres; on écrivit des lettres à toutes les puissances maritimes de l'Europe, afin de s'assurer une réception favorable dans leurs ports respectifs. Les réponses qui furent faites à ces lettres, étoient telles

que les entrepreneurs pouvoient les desirer : cependant, cette expédition qui promettoit la plus heureuse réussite, échoua par les cabales de plusieurs personnes intéressées à la faire avorter, et qui jouissoient de beaucoup de crédit à la cour de Vienne.

Cet apperçu des tentatives déjà faites, relativement au commerce de fourrures, suffit pour faire voir que les négocians qui l'ont entrepris, ont toujours fixé principalement leur attention sur la rivière de Cook, et sur les entrées de Nootka et du prince Williams; mais le lecteur, en lisant ce voyage, sera convaincu de la probabilité qu'il y a que l'on pourroit se procurer une plus grande quantité de fourrures, sur certaine partie

de cette côte, que dans les baies dont je viens de parler, et on ne m'accusera pas, j'ose m'en flatter, d'un fol orgueil, lorsque j'avancerai qu'aucune des entreprises faites, par quelque négociant que ce soit, n'a été mieux fondée que la nôtre, sur les véritables principes du commerce.

Il sera facile de saisir d'un seul coup d'œil, en examinant la carte générale, annexée à cet ouvrage, les additions que nous avons faites aux découvertes du capitaine Cook; mais cette carte n'étant pas entièrement dessinée, d'après mes propres remarques, je dois au public de citer les autorités qui m'ont fait adopter les positions que je n'ai pas reconnues moi-même.

A partir du Kodiaque du capitaine Cook (qui est la partie la plus occidentale de la carte) jusqu'à la baie de la Pentecôte, c'est la même que celle qui a été publiée, d'après les observations du capitaine Cook, depuis cette baie jusqu'au cap Douglas. Elle est dessinée d'après le trajet du senaut, *le Nootka*, commandé par le capitaine Meares, dont la carte m'a été remise par M. Ross, second de ce vaisseau : cette route est tracée par une ligne pointée. Du cap Douglas à la rivière de Cook, et jusqu'au sud et à l'est du havre de Portlock, elle est faite d'après mes observations, et celles du capitaine Portlock. C'est là que, dans plusieurs endroits, nous ne nous rapportons pas avec la carte générale du capitaine Cook.

Depuis le havre de Portlock, en redescendant vers le sud jusqu'à l'île de Beresford, la carte est entièrement dessinée d'après mes observations. La partie de la carte qui n'est pas marquée d'ombre depuis le cap *Woody* jusqu'au cap *Cox*, est prise de deux cartes que M. Cox a eu la bonté de me donner; l'une est faite par le capitaine Guise, commandant du senaut l'*Expériment;* l'autre, par le capitaine Hanna, commandant le senaut le *Sea-Otter*. Enfin, depuis le cap des Brisans, (Breakers Point) je me suis servi d'une carte qui m'a été communiquée par le capitaine Berkley, commandant de l'*Aigle impérial.*

Il ne me reste plus qu'à réclamer l'indulgence des personnes qui liront cet

ouvrage

ouvrage. Elles sont priées de se souvenir qu'il a été écrit par une personne qui étoit à bord de la *Queen-Charlotte*, et qui s'est aussi peu exercé dans la carrière littéraire, qu'il a été peu accoutumé à la vie maritime. Pour obvier cependant à toutes les objections qui pourroient être faites contre son peu de connoissances en fait de marine, j'ai corrigé soigneusement tout ce qui a rapport à la navigation, et je me suis étendu sur tout ce que je croyois devoir intéresser l'homme de mer.

J'ai encore traité de quelques sujets relatifs à l'histoire naturelle, qui m'ont paru mériter d'être offerts aux regards des curieux, et j'espère qu'une simple narration de faits, écrits à mesure qu'ils

ont eu lieu, quoique dénuée des graces du style et de l'élégance que l'on exige dans nos ouvrages modernes, pourra cependant intéresser le lecteur, et mériter de fixer son attention.

G. D.



races
exige
ra ce-
ériter

160 159 158 157 156 155 154 153 152 151

61
60
59
58
57
56

RIVIERE DE COOK

Montagne du Volcan

Cap de l'Ancre

Havre de Charbon

Cap Elisabeth

Mont St. Augustin

Isles Stériles

Cap Douglas

Cap Banks

Codiac

16e Juillet

Isle St. Hermogène

Baye de la Pentecôte

Cap Greville

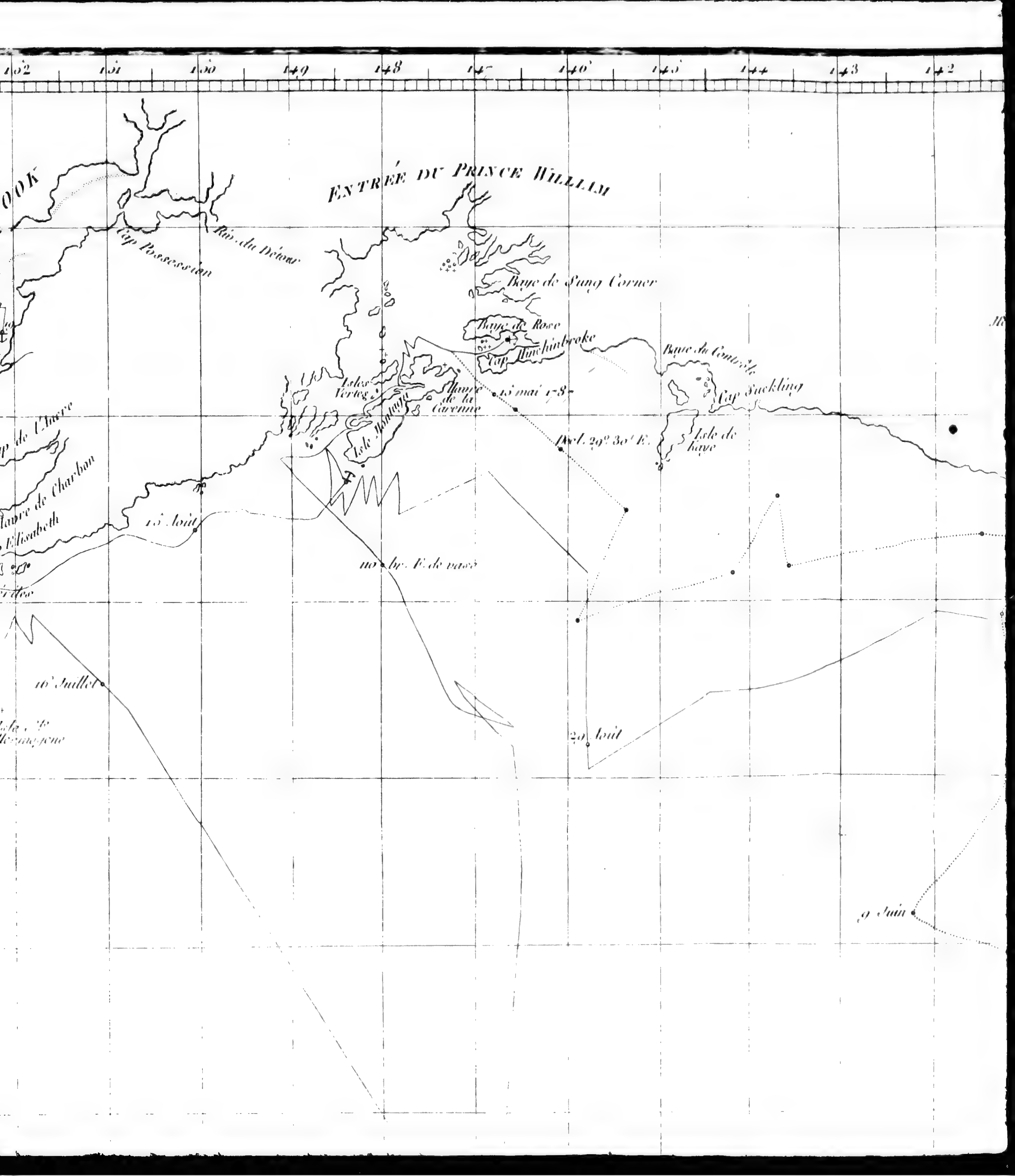
Cap de la Trinité

Cap de Brouillard

Isle de la Trinité

Cap Pinacle

Isle Fogan ou de Brouillard



152
151
150
149
148
147
146
145
144
143
142
ENTRÉE DU PRINCE WILLIAM
Cap Possession
Riv. du Détour
Baye de Sung Corner
Baye de Rose
Cap Hinchinbroke
Baye du Contrôle
Cap Suckling
Isles Vertes
Havre de la Carenne
Isle Montagu
15 mai 178
Decl. 29° 30' E.
Isle de baye
Havre de Charbon
15 Août
110 br. F. de vase
16 Juillet
29 Août
9 Juin

142 141 140 139 138 137 136 135 134 133

Longit. Ouest prise

Mont St. Elie

Baye de l'Amirauté

Port Mulgrave

Cap Philipps

Baye de Beerings

Cap Beau tems

Entrée de la Croix

Havre de Port Lock

8 7bre

Juin

Cap Edgecombe

Entrée de Norfolk

Port de Banks

Cap Lauder

Isles Brunelores

28 Juin

133 132 131 130 129 128 127 126

...ngit. Ouest prise du Méridien de Grenwich

61

60

59

58

57

56

EXPLICATION

Cette marque désigne la route des deux vaisseaux marchant de conserve.

Cette marque désigne la marche de la Reine Charlotte après la separation du 15 mai 1787.

Différence de la hauteur de la marée.		
	Dans le ruisseau du Havre du Charbon	3 . 00
	A l'extrémité S.O. de l'Isle Montagu	12 . 40
	Dans le Port Mulgrave	12 . 30
	Au Cap Edgecombe	12 . 30
	Dans le Havre de Banks	12 . 20
	A l'entrée du Roi George	12 . 20

CARTE

DES VOYAGES DU KING GEORGE ET DE LA REINE CHARLOTTE,

aux Côtes Nord Ouest de l'Amerique, en 1786 et 1787

DÉDIÉE

aux très Honorables Lords-Commissaires de l'Amirauté,

remplissant les fonctions de Lord Grand Amiral de la Grande Bretagne

Par leur très humble Serviteur

GEORGE DIXON.

Gravé par P. F. Tardieu

Route à la côte ... Juillet 1786

Decl. 19° 52' E.

à la côte le 13 avril 1787

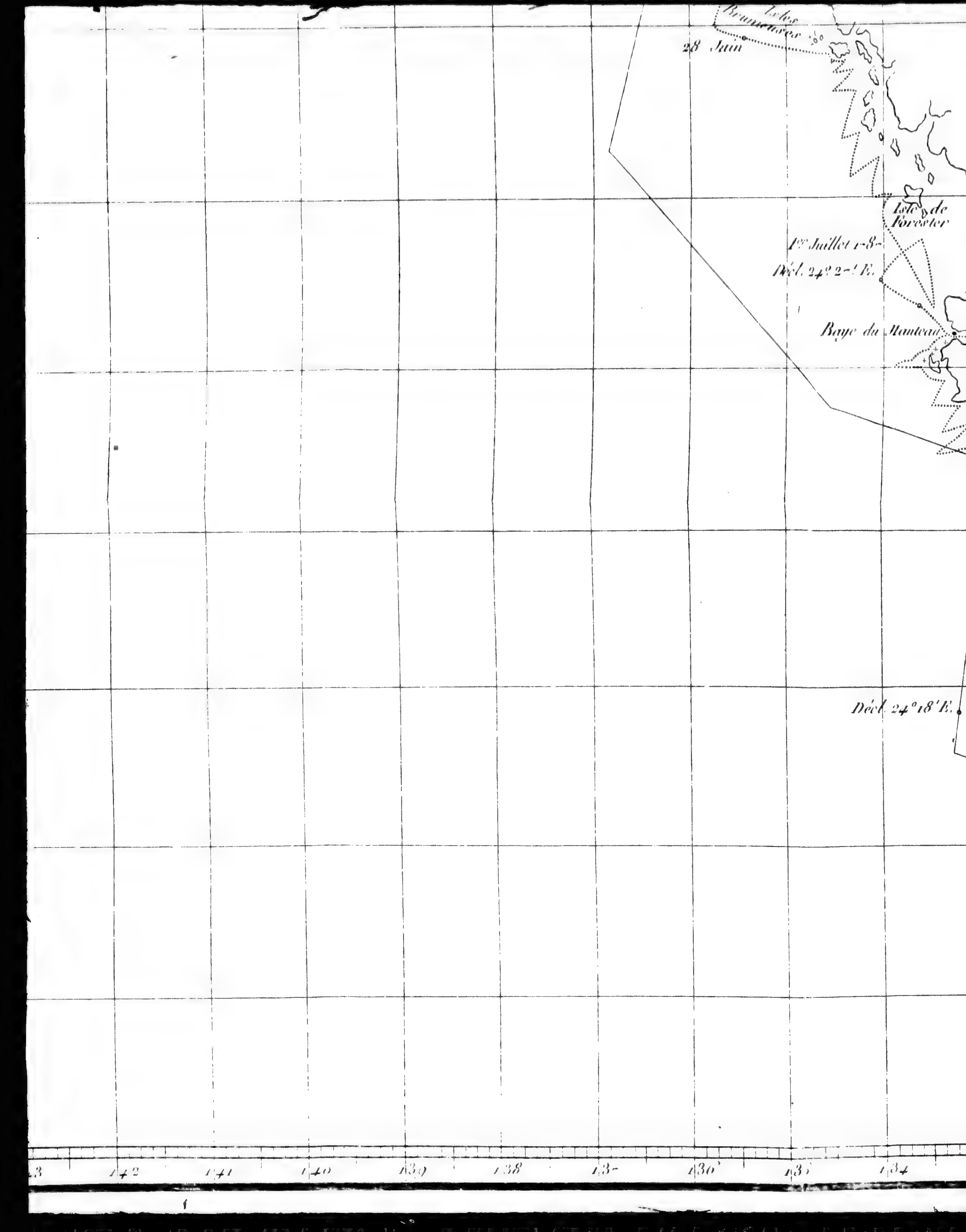
ET

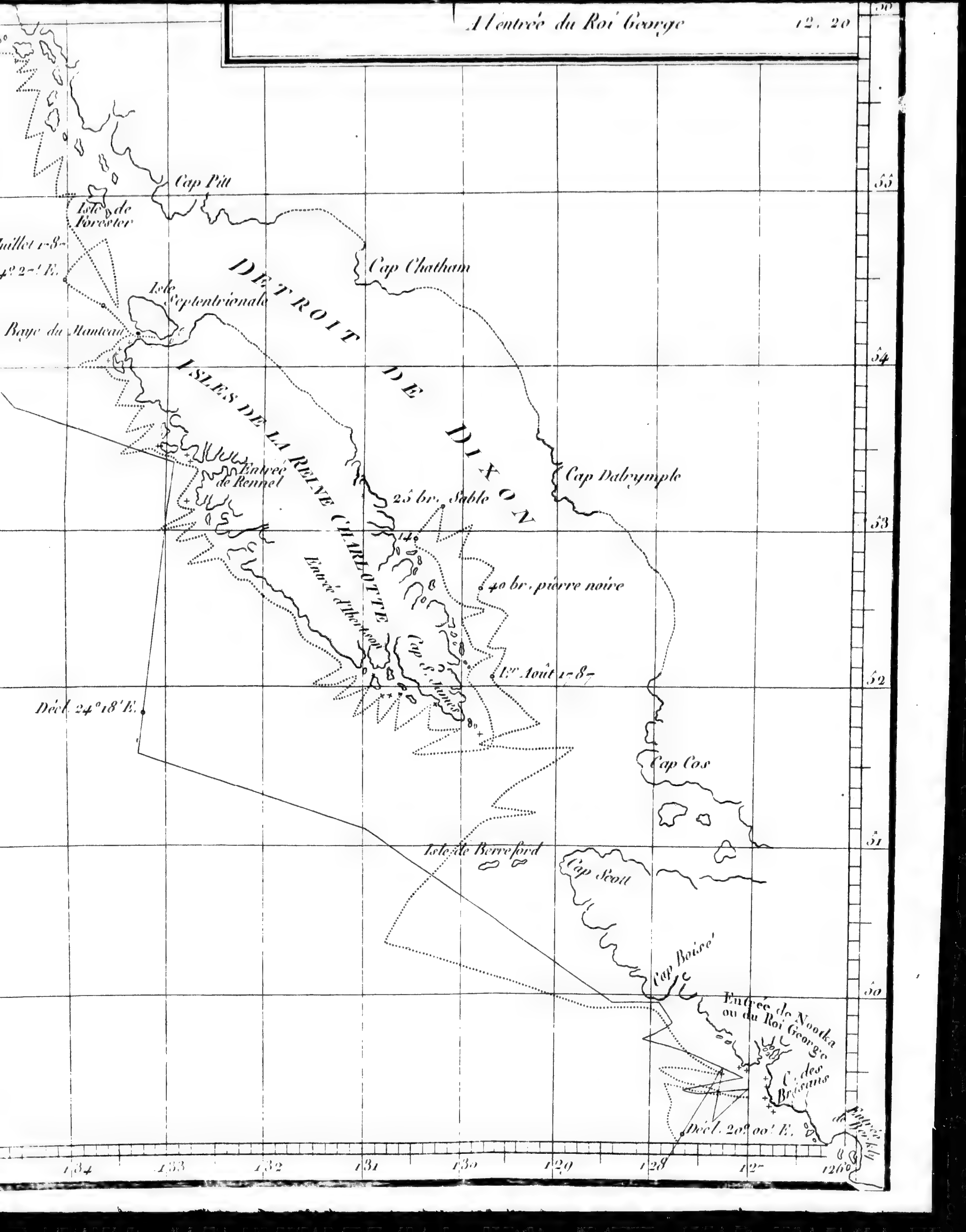
et 1787

irauté,

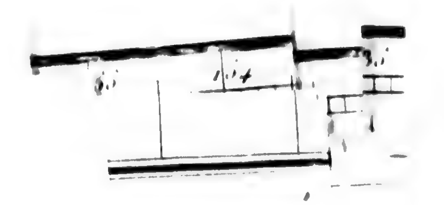
etagne

152 151 150 149 148 147 146 145 144 143 142


Isles Brouwer
28 Juin
Isle de Forester
1er Juillet 1787
Décl. 24° 27' E.
Baye du Manteau
Décl. 24° 18' E.
143
142
141
140
139
138
137
136
135
134



A l'entrée du Roi George
12. 20
Cap Pitt
Isle de Forester
Cap Chatham
DETROIT DE DIXON
Isle Septentrionale
Baye du Manteau
ISLES DE LA REINE CHARLOTTE
Entrée de Rennel
Cap Dalrymple
25 br. Sable
40 br. pierre noire
1er Août 1787
Déc. 24° 18' E.
Cap Cox
Isle de Berresford
Cap Scott
Cap Boisé
Entrée de Nootka ou du Roi George
C. des Brisans
Déc. 20° 00' E.
55
54
53
52
51
50
134
133
132
131
130
129
128
127
126



TE

C GE-

IARLC

merique,

E

uissaires

Amiral de la

Serviteur

GEORGE





V

AUT

LET

M

Lorsq

tant de L

les témoi

t'envoyer

de tous l

que j'aur

core un d



VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

LETTRE PREMIERE.

Août 1785.

A Gravesend, le 29 août 1785.

MON CHER HAMLEN,

Lorsque je pris congé de toi, en partant de Londres, tu me pressas avec tous les témoignages d'une sincère amitié de t'envoyer, non-seulement une description de tous les endroits et de tous les pays que j'aurois occasion de voir, mais encore un détail circonstancié de tout ce

Août 1785.

qui pourroit m'arriver pendant le cours de mon voyage. Je ferai, avec le plus grand plaisir, tous mes efforts pour exécuter tes intentions ; j'aurai le double motif de te procurer quelques instans de plaisir, et d'employer agréablement mes heures de loisir. Comme tes voyages maritimes, si je ne me trompe, ne t'ont jamais mené plus loin que Deptford ou Blackwal, je redoute moins les erreurs que je pourrois faire dans l'usage des termes relatifs à la navigation ; je sais que tu ne pourras point rire à mes dépens, et je te connois trop bien pour te supposer capable d'exposer mon ignorance aux yeux des gens de l'art. Tout ce que je t'enverrai, bon ou mauvais, sera, je m'en flatte, bien reçu, ne fût-ce que par la raison que cela viendra de ton fidèle ami.

W. B.

LETTRE II.

Août 1785.

A Gravesend, le 30 août 1785.

Avant de t'informer, mon cher Hamlem, des différens événemens de notre voyage, il est nécessaire de te donner quelques détails relatifs à son objet. Lorsque je me rendis à bord, j'avois si peu d'idée de ce que seroit ce voyage, que je n'ai pas pu te dire la moindre chose sur notre destination. Je suis maintenant en état de te satisfaire à cet égard. Lors du dernier voyage que fit le feu capitaine Cook à l'Océan Pacifique, on jugea qu'il étoit possible d'établir un commerce de fourrures, fort étendu, sur la côte occidentale de l'Amérique, et qu'on trouveroit à la Chine les moyens de se défaire

Août 1785.

très-avantageusement des marchandises que l'on se seroit procurées sur cette côte. Quoique cette spéculation ait été faite dès l'année 1780, on n'avoit cependant tenté aucune entreprise jusqu'au printems dernier. Plusieurs particuliers se procurèrent alors une charte de la Compagnie de la mer du Sud, et furent revêtus de pouvoirs, à l'effet de tirer tout le parti possible de cette branche de commerce. Pour faciliter cette entreprise, on leur a fourni deux bâtimens, et on les a équipés pour les mettre en état de partir le plutôt possible.

Le vaisseau le plus grand des deux est nommé le *King-George*, et est commandé par le capitaine Portlock, qui est en même tems chargé en chef du commandement de l'expédition; le plus petit, nommé la *Queen-Charlotte*, à bord duquel je suis, est commandé par le capitaine Dixon.

Août 1785.

Le choix que l'on a fait de ces deux officiers, pour les mettre à la tête de cette opération importante ne pouvoit être meilleur, non seulement parce que ce sont d'habiles marins, mais parce qu'ayant déjà fait ce voyage avec le capitaine Cook, ils connoissent parfaitement bien les parties du continent où nous devons trouver les occasions les plus avantageuses de trafiquer, et peuvent se former une idée plus juste du caractère et des dispositions des naturels. Je dois encore ajouter que ce sont des hommes pleins de sentiment et d'humanité, et qui veilleront avec la plus scrupuleuse attention à entretenir la santé parmi les équipages, chose bien essentielle dans un voyage aussi long que le sera probablement celui que nous allons entreprendre. Ayant ainsi entamé ma correspondance, je t'informerai, à mesure, de tout ce qui aura rapport à notre voyage; mais comme je veux profiter d'une

Août 1785.

occasion qui se présente pour t'envoyer cette lettre, il ne me reste que le tems de t'assurer que je suis bien et sincèrement ton ami,

W. B.

Septembre 1785.

LETTRE III.

Spithéad, le 9 Septembre 1785.

Je me rendis à bord de la *Reine-Charlotte* le samedi au soir, 27 du mois dernier, et j'y fus reçu avec laplus grande honnêteté de la part de mes compagnons de table, le premier, le second et le troisième lieutenans, le chirurgien et le commis du capitaine. Le docteur, jeune Ecossois de vingt-deux ans, me donna, avec beaucoup de complaisance, tous les details qui pouvoient m'intéresser sur la

nature de notre table, sur la manière dont elle étoit servie, et sur beaucoup d'autres particularités, autant que le tems put nous le permettre. Quand l'heure du coucher fut arrivée je me trouvai dans un grand embarras, mon hamac ayant été envoyé par erreur à bord du *King-George*. Mon ami le docteur me proposa obligeamment de partager le sien, ce que j'acceptai avec quelque répugnance, sentant bien que je l'incommoderois beaucoup: cependant nous nous en accommodâmes du mieux que nous pûmes. Vers minuit le hamac cassa, et je me trouvai dans une position des plus désagreables. J'aimai mieux la supporter patiemment que de troubler mon compagnon; mais *jamais le matin grisâtre, revêtu de son manteau roux* (1), ne fût

Septembre 1785.

(1) Expression d'un poëte anglois.

Septembre 1785.

vu de personne avec autant de plaisir, que de moi dans cette occasion.

Le genre de vie que j'ai adopté étant encore tout nouveau pour moi, je dois t'informer du plan de conduite que je me suis tracé pour l'avenir. J'espère que tu diras avec moi que c'est la méthode qui doit le plus probablement m'assurer, pendant mon voyage, une portion suffisante de bonheur et de tranquillité. Je ne connois absolument aucune des personnes qui sont à bord ; je ne suis pas mieux familiarisé avec les mœurs et les usages des gens de mer ; mon dessein est de m'accommoder à tout autant qu'il me sera possible, et comme dit Chesterfield, d'être « *tout à tous* ». Cette tâche, je le crains, ne sera pas facile à remplir ; mais les avantages que j'y trouverai sont si grands, qu'ils valent la peine que je me donnerai pour y parvenir.

Septembre 1785.

Je te sais si curieux d'apprendre à connoître les caractères des hommes, que tu es déjà, sans doute, impatient de me voir tracer ceux de mes camarades de voyage. Mais contrains un peu ce desir : peut-être te donnerai-je cette satisfaction dans un autre instant.

Le pilote étant venu à bord, et tout étant prêt pour mettre à la voile, nous levâmes l'ancre le 29 à neuf heures du matin, et nous descendîmes la rivière pour nous rendre à Grevesend. Le coup-d'œil des deux côtés, quoique n'étant pas embelli par des châteaux magnifiques et de grands parcs, comme on en trouve lorsqu'on remonte la rivière au-dessus de Londres, n'en est pas pour cela moins piquant. Il y a des points de vue très-étendus et agréablement variés; ce qui prouve d'une manière incontestable, que la nature, abandonnée à elle-même, défie souvent

Septembre 1785.

tous les efforts de l'art. Favorisés par le vent et la marée, nous jetâmes l'ancre à Gravesend vers les deux heures. Près de cet endroit est le fort de Tisbury. Je ne pus, en le voyant, m'empêcher de me rappeller le politique de G. A. Steven, dans son fameux discours sur les têtes (1). Après le dîné, jedescendis dans un de nos bateaux avec le chirurgien, et nous nous rendîmes à Gravesend, autant pour prendre des provisions à notre usage, que pour voir l'endroit. Je ne puis t'en donner d'autre description, sinon que les rues sont étroites et mal propres, et que la plus grande partie des habitans gagnent leur vie en travaillant sur la rivière ou en allant à la mer.

---

(1) C'est une satyre des plus plaisantes, écrite il y a environ quinze ans, sur les différentes figures.

Septembre 1785.

Quoique nous fussions déjà si loin, notre voyage a manqué d'être retardé par la circonstance suivante. Les articles de convention ayant été lus le même soir aux équipages, ils refusèrent de les signer si on ne leur faisoit pas sur leur paye une avance plus forte que celle qui se fait ordinairement. Le capitaine Portlock ne voulut pas absolument se prêter à cette fantaisie; il leur parla assez long-tems, et ils prirent enfin gaiement le parti de continuer leur route. C'est par l'adresse du capitaine Portlock que cette difficulté s'est évanouie. Elle auroit pu avoir des suites très-désagréables, et nous faire peut-être perdre la saison.

Le 30 au matin, les équipages reçurent ce qui leur étoit dû de gages, et un mois d'avance, qu'ils dépensèrent aussitôt à acheter des marchandises de gens qui ne manquent jamais de se rendre à bord

Septembre 1785.

avec leurs bateaux dans ces sortes d'occasions, sachant qu'un bon matelot ne croiroit pas sa conscience en sureté s'il alloit à la mer avec de l'argent dans sa poche. Nous levâmes l'ancre vers les onze heures, et nous partîmes avec la marée pour nous rendre aux Dunes. L'eau commença alors à prendre une teinte verdâtre, et le bâtiment à être un peu tourmenté. Je me sentis fort mal à mon aise; mais cette indisposition ne dura pas, et je n'ai pas été incommodé depuis, ce qui est assez extraordinaire; car il y a peu de matelots d'eau douce qui ne soient atteints du mal de mer. La vue commençoit aussi à s'étendre; nous nous trouvions à une grande distance de chaque bord; mais ne cessant cependant pas de voir la terre des deux côtés.

La journée fut belle, et vers les huit heures du soir nous mouillâmes auprès



Vue de



Vue de la Baie de Woahoo



...e Woahoo, dans les Isles Sandwich.

de Ma
arrivé
une vil
saison,
miers b
rendent
se laver
peau la
pour si
lité, déc
sins, et
pres dé
mimes
bonne h
blement
journée,
par le t

La s
agréable
pour la
est très-

Septembre 1785.

de Margate, sans qu'il nous soit rien arrivé digne de remarque. Margate est une ville très-fréquentée dans la belle saison, par les femmes et filles des premiers bourgeois de Londres, qui s'y rendent pour boire de l'eau de mer, pour se laver des taches qu'impriment sur leur peau la fumée et la poussière de la cité, pour singer les mœurs des gens de qualité, déchirer la réputation de leurs voisins, et cacher soigneusement leurs propres défauts. Le vent étant bon, nous mîmes à la voile le lendemain de très-bonne heure, et après avoir vogué agréablement pendant le cours d'une belle journée, nous mîmes à la cape le soir, par le travers de Deal.

La situation de cette ville est assez agréable, et singulièrement commode pour la contrebande. Celle qui s'y fait est très-considérable à cause de son voi-

Septembre 1785.

sinage des Dunes, et de l'abri qu'elle fournit aux bâtimens destinés à remonter la rivière. Outre cela, ses habitans sont des gens entreprenans, courageux, qui méprisent les dangers, et que rien ne retient, lorsqu'il s'agit d'exécuter ce qu'ils ont une fois entrepris. Il est vrai qu'un homme ne peut pas être parfait contrebandier, s'il n'est point tel que je viens de dépeindre les habitans de Deal.

Le vent étant absolument contraire, nous restâmes à la vue de Deal toute la journée du premier septembre; mais dans la matinée du 2, une brise favorable s'étant élevée, nous levâmes l'ancre et partîmes. La côte que nous rangeâmes ne paroît pas être fort bien cultivée, cependant elle offre de tems en tems des perspectives agréables, principalement Douvres, et son voisinage. En voyant le château, je me rappellai la fameuse des-

cription

Septembre 1785.

cription qu'en a faite notre immortel Shakespeare dans sa tragédie du roi Léar. Le jour étant très-clair, nous voyions en plein la côte de France et les roches blanchâtres de la vieille Albion, objets délicieux pour le marin qui les revoit après un long voyage, et qui, j'espère, frapperont de nouveau mes regards dans quelques années. Nous eûmes peu de variations dans notre route jusqu'au 5. Ce jour il s'éleva un vent violent, et notre bâtiment fut baloté au gré des vents et des flots. Tout étoit alors dans le plus grand désordre. Le craquement de la carcasse du vaisseau, le bruit que faisoient sur le pont, les matelots qui courroient sans cesse de l'arrière à l'avant, et de l'avant à l'arrière, et les sifflemens du vent qui se glissoient à travers les mâts et les vergues, étoient autant de choses qui ajoutoient à la confusion générale.

Septembre 1785.

Pendant ce tems je restai constamment en-bas, et, comme tu peux te l'imaginer, dans une situation qui n'étoit nullement agréable. Si je me fusse abandonné à mes premiers mouvemens de frayeur, j'aurois alors été plus mort que vif; mais il m'étoit resté assez de sang-froid pour réflechir que notre premier et notre second lieutenans étoient des marins expérimentés, et que si nous étions dans un danger réel, je le reconnoîtrois à leur mine qui devoit être le baromètre d'après lequel il convenoit de mesurer mes craintes. Cette réflexion prudente contribua beaucoup à calmer mes inquiétudes. Ils me dirent que nous n'avions aucun danger à appréhender que celui d'attérer, mais que nous avions l'avantage du jour et d'être à une grande distance de la terre. Vers le soir l'orage s'appaisa, et toutes mes craintes disparurent avec lui. Je risquai alors de monter

Septembre 1785.

sur le pont; mais quel fut mon étonnement en voyant la mer rouler des flots énormes, avec un bruit affreux : chaque vague étoit d'un volume assez considérable pour engloutir notre petit bâtiment.

Le jour suivant la mer étoit redevenue calme, et la nature sembloit s'être renouvellée. Que cette comparaison du bon vieux patriarche est forte, lorsqu'il dit, en décrivant l'inconstance de son fils : « *Il sera aussi peu stable que l'onde.* » Tu me pardonneras ces petits écarts; quand quelque reflexion (si je puis m'exprimer ainsi) naît au bout de ma plume, je ne puis m'empêcher de la tracer; et tu préféreras peut-être mes petites digressions aux phrases les mieux étudiées.

Ma lettre étant déjà d'une longueur qui passe les bornes, je me contenterai de te dire que nous avons jetté l'ancre à

D 2

Septembre 1785.

Spithead hier 8 du courant, dans l'après-midi, et après une journée de route des plus agréables. Tu peux être sûr de recevoir des détails plus étendus à la première occasion. Ton ami,

W. B.

LETTRE IV.

A Spithéad, le 14 septembre 1785.

Cet endroit est situé entre Portsmouth et l'île Whigt dont il est éloigné d'environ huit à dix milles. Ce n'est qu'un havre propre à recevoir les bâtimens qui y relâchent occasionnellement, ou les vaisseaux de roi qui sont sur le point de partir pour leurs différentes destinations. L'endroit où les navires se retirent, pour être à couvert ou mis en réparation,

n'est qu'une *calangue* fort étroite qui sépare Portsmouth de Gosport.

Septembre 1785.

Un des premiers objets qui se présentèrent à ma vue, dès que nous fûmes à l'ancre, fut le mât du *Royal-George* qui, comme tu te le rappelles, a été englouti dans les flots, il y a quelques années. On ne peut se défendre d'un sentiment de douleur et d'effroi, quand on songe que près de quinze cens personnes qui montoient ce vaisseau, dont plusieurs étoient des gens de la première distinction, y ont perdu la vie dans un même moment (1). Il y a maintenant à l'ancre

(1) En 1782, le jeudi 28 août, à une heure et demie de relevée, le vaisseau *le Royal-George*, de [illegible] canons, commandé par l'amiral Kempenfelt, qui étoit alors sur son bord, sombra tout-à-coup; et l'amiral, l'équipage et tous les officiers et soldats qui s'y trouvoient, périrent avec lui. (*Note du traducteur*).

Septembre 1785.

dans ce mouillage un grand nombre de vaisseaux de ligne : c'est un spectacle tout-à-fait nouveau pour moi ; mais ce qui achève de rendre la perspective délicieuse, c'est le paysage charmant que l'île de Whigt offre à nos yeux. Il n'est rien dans la nature qui soit à comparer, pour le coup-d'œil, à la verdure de ses plaines et de ses prairies. Je ne puis prononcer sur la beauté de l'intérieur de l'île ; mais on m'assure qu'elle est au moins égale à celle des côtes. Si cela est vrai, tous les partisans de la vie champêtre doivent desirer de fixer leur résidence dans l'île de Wight.

Il n'est point de marchés où le fermier se défasse plus vîte de ses denrées qu'à Spithéad : les vaisseaux, qui s'y trouvent toujours en très-grand nombre, en consomment davantage que les cultivateurs ne peuvent leur en fournir, et ils ne les

Septembre 1785.

livrent, en conséquence, qu'à très-haut prix, sur-tout en tems de guerre. Nous avons néanmoins acheté à un prix assez raisonnable nos provisions de bouche ; telles que des cochons, des oies, de la volaille, des lapins, des canards, des jambons, du beurre, du fromage, des oignons, des pommes de terre, etc., etc.

Parmi les vaisseaux de guerre qui sont dans cette rade, se trouve le Goliah de soixante-quatorze canons, commandé par le chevalier Hyde Parker. M. Lauder, notre chirurgien, a été aide à bord de ce vaisseau, et comme il y avoit conservé un grand nombre de connoissances, il me fit l'amitié de m'inviter à l'accompagner dans la visite qu'il se proposoit de leur rendre. Je fus charmé de trouver cette occasion de satisfaire ma curiosité, et j'acceptai son invitation sans balancer. Nous sommes restés plusieurs heures à bord du Goliah;

Septembre 1785.

mais je suis encore trop novice dans l'art du nautonnier, pour te faire une description passable d'un vaisseau de guerre : quand je serois, d'ailleurs, plus habile, il n'auroit pas été en mon pouvoir de profiter de la circonstance. Le docteur étoit tout entier à ses camarades; toutes les personnes qui m'entouroient m'étoient absolument inconnues, et je ne savois à qui m'adresser pour faire des questions.

Tout ce que je puis te dire, c'est que les ponts, les galeries et généralement tous les passages sont aussi propres que peuvent l'être tous les ustensiles de cuisine d'une bonne ménagère de village : il n'y a pas autant de monde à bord de ce vaisseau, que si c'étoit en tems de guerre; mais on m'assure qu'on ne prend pas moins de soin d'y entretenir la propreté. Je crois bien qu'on n'a pas toujours eu tant de précautions, et qu'il a fallu que

Septembre 1785.

la nécessité démontràt combien elles étoient utiles : dans les pays où règne le despotisme, il est possible, sans doute, de maintenir la basse classe du peuple dans la subordination que l'Anglois ne supporte qu'avec impatience, tant l'amour de l'indépendance et de la liberté est enraciné dans son cœur ; et cependant, le capitaine d'un vaisseau de guerre est plus absolu que le monarque le plus despotique. La prudence peut quelquefois rendre nécessaire l'exercice de cette autorité ; car un vaisseau de guerre est, souvent, le réceptacle de tout ce qu'il y a de plus scélérat et de plus débauché parmi les hommes : nous dînâmes à bord, avec plus de vingt volontaires, aides-chirurgiens, etc., tout se passa avec la plus grande régularité et la plus grande décence ; il règnoit entr'eux une politesse que je n'aurois jamais cru rencontrer parmi des marins, et qui, si je ne me trompe,

Septembre 1785.

ne s'y rencontre pas toujours ; la bonne intelligence, et souvent même la simple décence n'en étant que trop fréquemment bannies.

Quant à la ville de Portsmouth, j'en dirai peu de choses, n'y étant resté que quelques heures : c'est m'a-t-on dit, la place la mieux fortifiée du royaume, et je suis disposé à le croire. Si l'on en excepte le chantier et d'autres bâtimens publics, la ville est peu considérable, quoique la plus grande de cette partie du royaume. En tems de guerre, les aubergistes et tous les marchands vendent leurs denrées à un prix exorbitant ; ils sont, j'imagine, souvent à portée de voir se vérifier le proverbe que : « *les matelots* « *gagnent leur argent comme des chevaux,* « *et le dépensent comme des ânes* ». Comme il n'y a pas de règle sans exception, j'ai soupé et passé une soirée agréable avec

Septembre 1785.

notre premier lieutenant et un parent du capitaine Dixon, au *star and Garter*, qui est regardé comme l'auberge où l'on traite le plus chèrement; nous avons été supérieurement bien servis, et nous n'avons pas eu sujet de nous plaindre de ce que l'hôte a demandé. Il y a ici un grand nombre de juifs; ils demeurent presque tous dans la même rue, qui est appellée, pour cette raison, la rue des juifs : elle est aussi le réfuge d'un grand nombre de prostituées de la plus basse classe, pour qui la guerre est la saison d'une abondante récolte, vu qu'elles emportent une grande partie de l'argent provenant de la paie et des parts de prises des matelots qui s'abandonnent à elles.

Notre vaisseau étant pourvu de toutes les provisions nécessaires, et nos futailles étant remplies d'eau, nous n'attendons qu'un vent favorable pour appareiller. Je

Septembre 1785.

te promets de t'écrire encore de Guernesey, où nous devons relâcher. Adieu, tout à toi, etc.

W. B.

LETTRE V.

De Guernesey, le 25 septembre 1785.

Comme je n'ai pas oublié ma promesse, je prends la plume pour satisfaire à mes engagemens : le vent est si impétueux, et le mouvement du vaisseau si violent (quoique nous portions sur deux ancres), qu'il m'est à peine possible d'écrire lisiblement : nous quittâmes Spithead le 16 du courant à huit heures du matin, et nous passâmes par le travers de Sainte-Hélène à onze heures : mais un vent contraire s'étant élevé et le tems étant devenu

pluvieux, nous gouvernâmes sur la rade de Sainte-Hélène, et nous y jettâmes l'ancre dans la soirée. Nous remîmes à la voile le lendemain matin à sept heures: pendant cette journée et les deux suivantes, le tems fut assez bon et les vents variables; il y avoit à bord du King-George, plusieurs dames qui alloient à Guernesey en partie de plaisir; et un cutter de Gosport, appartenant à nos propriétaires, nous accompagnoit pour les ramener. Dans la soirée du 19, nous jettâmes l'ancre détonée (qui est une des petites ancres), et le cutter étoit amarré à notre pouppe avec un gros cable; mais quoique le tems fût très-calme, la marée étoit si forte, que le cable céda tout-à-coup et le cutter fut entraîné au gré des flots; les pattes de notre ancre furent pareillement emportées: néanmoins, cet accident n'a pas eu de suites fâcheuses. Quoique je ne sois encore qu'un marin

Septembre 1785.

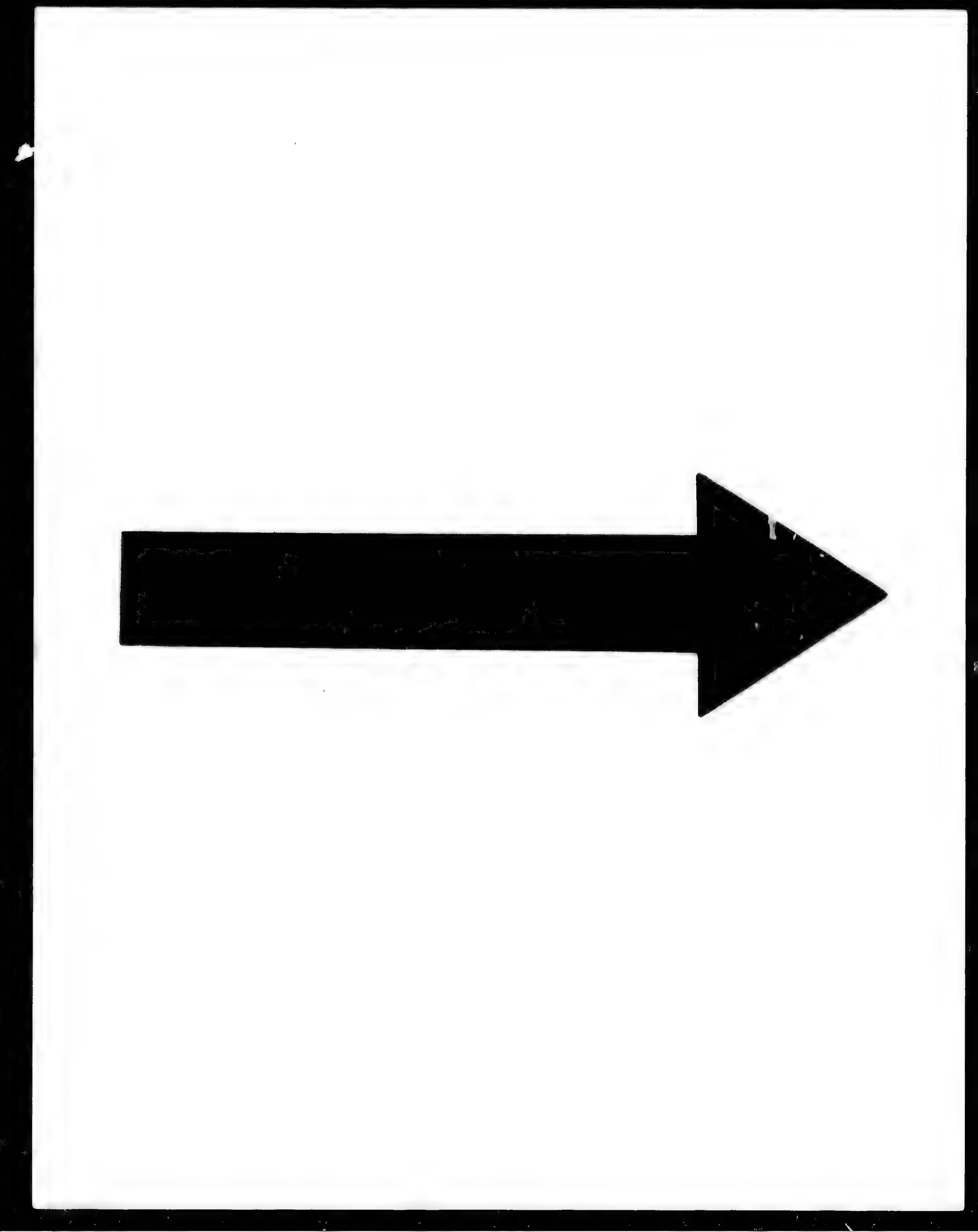
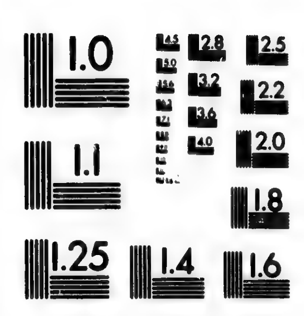


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

Septembre 1785.

très-novice, je me suis cependant déjà trouvé au milieu du péril : tu te rappelles le coup de vent que nous essuyâmes à la hauteur de Beachy ? Je me suis vu dans une situation plus fâcheuse encore, dont la cause étoit directement contraire; elle étoit due à un calme. Ceci te paroîtra sans doute un paradoxe? *Vous autres gens, qui n'avez jamais vu de l'eau salée*, vous croyez qu'il fait toujours beau tems, quand le ciel est serein et la surface de la mer unie comme un crystal. Le 20, dans l'après-midi, nous découvrîmes les casquettes (1); c'est un amas de rochers, ainsi appellés par les marins, vraisemblablement à cause de leur ressemblance. Ce groupe de rochers a peut être été plus fatal aux marins, que les écueils si fameux de Charybde et de

(1) Le mot *caskett* signifie cassette.

Septembre 1785.

Scylla : la marée nous portoit directement sur eux ; et, nous trouvant dans un calme parfait, il nous étoit impossible de gouverner : à huit heures du soir, ces rochers n'étoient guère éloignés de nous de plus d'un mille. La sonde nous rapportoit, il est vrai, dix-huit à vingt brasses d'eau ; mais le fond n'étoit que des rochers, et si nous eussions été indispensablement obligés de jetter l'ancre, il n'étoit guère possible qu'elle nous fût de quelqu'utilité : à neuf heures, la marée baissa et nos craintes furent bientôt dissipées. Cette circonstance contribuera à vous prouver que les calmes, quand on est près de la terre, sont souvent plus dangereux que les plus violens coups de vent.

Le 21, vers les une heure, nos propriétaires amenèrent à bord un pilote (nous voyions par proue le havre de

Septembre 1785.

Guernesey) pour nous conduire dans le port. Il prétendoit ne pas savoir l'anglois, et nous n'avions parmi nous personne qui sût parler françois ; mais lorsqu'il entendit que puisqu'il ne comprenoit pas notre langue, nous allions prendre un autre pilote, nous apperçûmes bien vîte qu'il n'étoit pas aussi ignorant qu'il vouloit le paroître.

Nous mouillâmes dans la rade de Guernesey, vers les six heures du soir, par un tems humide et bruineux. Tu t'attends sans doute à une description de cet endroit, je te satisferai autant qu'il est en mon pouvoir ; elle sera beaucoup plus concise que je ne voudrois ; mais tu peux être assuré que, pour enfler ma narration, je ne m'écarterai pas de la vérité. Le château est situé sur un rocher totalement environné d'eau, et éloigné de la ville d'environ trois quarts de mille.

Il

Septembre 1785.

Il n'a rien de cet air gothique que les édifices de cette espèce ont ordinairement. Il est extrêmement bas, et, je crois, fort ancien; mais les réparations qu'on y a faites nouvellement, lui donnent un air rapiécé qui est tout-à fait désagréable. Il a pour sa défense des canons et une garnison : je ne puis t'en dire davantage à cet égard. Il est probable que ce fort sert de prison, au civil et au criminel, pour toute l'île. Le seul mérite de la rade où nous sommes, est que les vaisseaux y trouvent un excellent mouillage. Sa situation est d'ailleurs très-mauvaise, ne fournissant pas un abri contre les vents; mais les habitans ont, au-dessous des murs de la ville, un port pour leurs propres vaisseaux, et où ils sont parfaitement en sûreté. Guernesey est situé sur le penchant d'une colline assez escarpée, et bâti sur un fonds de pierre, ou plutôt de rocher. Les rues en sont sombres,

Septembre 1785.

étroites et incommodes, mais cependant toujours propres. Ce n'est pas seulement au fonds solide sur lequel la ville est construite, que l'on doit attribuer cette propreté, mais à sa pente, et à ce que la moindre pluie forme des ruisseaux qui entraînent avec eux toute la boue et toutes les ordures.

Les maisons sont en général bâties avec une sorte de pierre de taille brute. Il y en a peu qui aient l'air d'être commodes, et aucune qui soit élégante; parmi celles mêmes qui sont nouvellement construites, on paroît ne s'être attaché qu'au dedans. Cette île, à ce que j'imagine, n'est pas fort peuplée, et la plupart de ses habitans sont employés à la mer. Elle ne produit pas toutes les choses nécessaires à la vie, non qu'elle soit naturellement stérile, mais parce qu'elle n'est pas cultivée comme elle est susceptible

Septembre 1785.

de l'être. Cet inconvénient est peu sensible. Les armateurs de Guernesey se rendent continuellement sur les côtes d'Angleterre, dont les plaines fertiles récompensent si amplement le cultivateur des peines qu'il prend, et ils y trouvent à bon marché tout ce dont ils ont besoin.

Il y a un assez grand nombre de négocians à Guernesey, et plusieurs font un commerce très-considérable. En tems de guerre, ils arment, à leurs dépens, un certain nombre de corsaires, et font beaucoup de prises; mais je crois que c'est plutôt par avidité, que par amour pour leur patrie, qu'ils font ces sortes d'entreprises. Leur principal commerce est fondé sur la contrebande; ils font, par ce moyen, des affaires considérables, et non-seulement la France leur offre des débouchés, mais encore l'Espagne, le Portugal et les détroits. Les habitans de

Septembre 1785.

cette île ont beaucoup de respect pour leur religion, (qui est celle de l'église anglicane) et ils gardent le dimanche avec la plus sévère exactitude. Tu me diras peut-être que tu ne peux pas concilier ce respect pour la religion avec l'habitude continuelle qu'ils ont de violer les loix divines et humaines. Je suis de ton opinion, mais je tâche d'expliquer cette contradiction, en supposant que le texte de l'écriture: (*rendez à Cesar ce qui est à Cesar*,) ne se trouve pas dans l'édition de leur bible, et que l'axiôme fondamental de leur grande chartre, est liberté, propriété, et point *d'accise*. Un des avantages qu'ils tirent des fréquentes occasions qu'ils ont d'en venir aux mains avec les commis des douanes d'Angleterre, est que sachant qu'ils agissent d'une manière contraire à la loi, les hommes qu'ils emploient s'endurcissent le cœur au point de perdre cette aménité qui convient à la race humaine.

et de ne savoir que combattre en désespérés ; c'est ce qui contribue beaucoup au grand succès des corsaires de Guernesey.

Septembre 1785.

Leur principal commerce consiste en vin et en eau-de-vie, etc. Ces articles, tu le sais, paient des droits considérables en Angleterre ; c'est ce qui les rend plus dignes de leur attention. On faisoit encore ici de grandes spéculations sur le thé, mais depuis que M. Pitt a si considérablement diminué les droits, auxquels il étoit sujet, ils ne se soucient plus de cette branche de commerce. Dans le peu de femmes que j'ai vues, il n'y en a pas de jolies ; elles sont d'ailleurs tellement fardées qu'il est impossible de juger de leur teint. Le langage vulgaire est un mélange de mauvais François et d'un dialecte provincial, qui est inintelligible pour tout autre que pour eux ; cependant la plûpart

Septembre 1785.

des personnes qui habitent la ville, parlent assez bien Anglois. La principale raison pour laquelle nous avons relâché dans cette rade, étoit de faire passer sur notre bord différens articles qui étoient sur le *Roi-George*, ainsi que pour embarquer une provision de liqueurs fortes destinées pour nos gens, pendant le voyage. Nous avons maintenant rempli ces deux objets, et nous n'attendons plus qu'un bon vent pour lever l'ancre, et continuer notre route. Hélas! je ne puis m'empêcher de soupirer, quand je songe que nous serons sous peu à une si grande distance de.... Mais trêve à ces tristes réflexions, et sois assuré que tant que j'existerai, je serai, etc.

W. B.

LETTRE VI.

Octobre 1785.

De la rade de Funchiale à Madère, le 14 octobre.

Je t'ai dit, à la fin de ma dernière lettre, que nous n'attendions qu'un vent favorable pour quitter Guernesey; le lendemain 26 septembre nous profitâmes du beautems, et nous levâmes l'ancre.

Le 27, nous vîmes sept îles à environ sept lieues de distance. Le 28, on nous servit des viandes salées. Je prévois déjà qu'en t'écrivant tous les détails que tu exiges de moi, mes lettres seront remplies de répétitions ennuyeuses et de circonstances indifférentes. Il me semble te voir, t'arrêter court, et t'entendre dire, en levant les épaules: que signifie tout cela?

Octobre 1785.

Il n'a surement pas la vanité de croire que la meilleure de ses lettres soit autre chose qu'un bavardage insipide et rebutant. Eh bien, si telle est ton opinion, nous sommes d'accord ; mais, quand même mes talens seroient plus distingués, il y auroit encore des redites que je ne pourrois pas éviter.

Le 30, on fit une distribution de grog(1), ce qui répandit la joie et la gaieté parmi tout l'équipage : ne t'imagine pas qu'il soit ici question des personnes de notre table. Outre la portion de liqueur qui nous est accordée, nous en avons en provision, que nous nous sommes procurée à nos dépens. Depuis notre départ de Guernesey nous avons toujours eu un gros tems, mais j'y étois accoutumé. Avant

(1) Mélange de rum ou d'eau-de-vie et d'eau.

de te raconter ce qui nous est arrivé le dimanche 2 octobre, il est bon que tu saches que nous observons ce jour avec la décence convenable. *Tout le monde*, (comme dit le spectateur, en parlant des villageois, en pareille occasion) « *se nettoye le visage, endosse ses meilleurs habits, et se débarrasse de la rouille ramassée pendant le cours de la semaine* ». On fait de bonnes lectures, et on ne fait absolument que ce qu'il est impossible de remettre au lendemain.

Octobre 1785.

Le 2, vers midi, un de nos gens vit quelque chose flotter sur l'eau, à une certaine distance; cela excita notre curiosité, et nous voulûmes nous en approcher, mais n'ayant que peu ou point du tout de vent, nos efforts pour aller de ce côté furent inutiles. On se décida à mettre la chaloupe en mer; on n'avoit pas sous la main les cordages destinés à cette opé-

Octobre 1785.

ration. Plusieurs matelots, dans leur impatience, vouloient se jetter à l'eau pour reconnoître ce que c'étoit, et l'amener à bord si cela en valoit la peine. Le capitaine Dixon s'y opposa d'abord, dans la crainte qu'ils ne fussent attaqués par des requins, ou qu'il ne leur arrivât quelqu'autre accident; mais il n'y avoit pas d'alternative; car ce qui attiroit notre attention s'éloignoit à chaque instant. Le capitaine permit donc à deux de nos gens de satisfaire leur curiosité; ils se jettèrent aussitôt à la mer, et ils virent que c'étoit une grosse barrique toute couverte de testacées, de l'espèce appellée bernacle; ils l'amenèrent à la hanche du bâtiment, et on la hissa à bord. Il est certain que ce tonneau avoit été très-long-tems dans l'eau; car on eut bien de la peine à en détacher tous les coquillages, qui en avoient presque rongé le bois; c'étoit un muid de vin de Bordeaux.

Nous pouvons regarder ce tonneau comme une bonne trouvaille; mais il est triste de réflechir qu'un vaisseau n'abandonne une chose aussi utile, que lorsqu'il est dans le plus grand péril, et que nous ne profitâmes dans cette occasion que par le malheur d'autrui.

Octobre 1785.

Jusqu'au 13, il ne nous arriva rien de particulier; nous vîmes des vaisseaux étrangers, à deux ou trois différentes reprises, mais ils étoient trop éloignés pour distinguer à quelle nation ils appartenoient. Ce même jour, de très-bonne heure, nous découvrîmes l'île de Porto-Santo, à environ six lieues de distance, et un peu plus près celle de Madère. (La lieue marine équivaut à trois milles anglois.) Le tems étoit beau et le ciel serein. Nous rangeâmes la côte à environ un mille. Cette île, si renommée par

Octobre 1785.

l'excellence de ses vins, dans le monde commerçant, (et je pourrois ajouter, parmi les gens qui aiment les plaisirs de la table,) présente un aspect montagneux, mais qui n'est pas désagréable à la vue le sol étant coupé par des vallons qui descendent en pente douce jusques sur le bord de l'eau. Les nombreux vignobles qui couvrent ces côteaux, abondamment garnis de grappes déjà mûres, semblent inviter le vendangeur soigneux à recueillir le fruit de ses travaux. Ces vignobles sont partout entremêlés de diverses autres sortes de plantations, ainsi que de couvens et de communautés religieuses dont il paroît qu'il y a ici un grand nombre. Cela me rappelle la mère *Cole de Foote*, quand elle se plaint si amèrement des méchans qui *claquemurent pour la vie de si aimables jeunes créatures.* Funchiale, ville capitale de cette île paroît renfermer beaucoup d'églises, et les rues en semblent régu-

lières (1). Tu te contenteras de cette description, car je n'ai apperçu la ville qu'à l'aide d'une longue vue, à une distance de trois milles.

Octobre 1785.

---

(1) M. Forster le fils nous a donné la description suivante de cette ville.

Funchiale est bâtie en forme d'amphithéâtre, autour de la baie, sur la pente des premières collines. L'œil plane aisément de la mer sur tous les bâtimens publics et particuliers : en général, le dehors des édifices est tout blanc ; la plupart ont deux étages. Ils sont couverts de toits bas, et l'architecture a cette élégance orientale, et une simplicité qu'on ne trouve pas dans nos maisons étroites, qui portent, à leur sommet, des toits escarpés, et plusieurs rangs de cheminées. Il y a, du côté de la mer, différentes batteries et des plates-formes garnies de canons. Un vieux château, qui commande la rade, est situé au haut d'un rocher noir ; il est entouré d'eau à la marée haute, et les Anglois l'appellent *Loo-Rock*. Un autre, qu'on nomme le château de Saint-Jean, est placé sur une éminence voisine, au-dessus de la ville.

Les collines derrière Funchiale, couvertes de vignes, de plantations, de bosquets, de maisons de plaisance et d'églises, ajoutent encore à la beauté

Octobre 1785.

Quand j'ai commencé ma lettre, je n'étois pas certain de trouver une occasion pour te l'envoyer de Madère; mais

---

du paysage. Ces lieux font penser aux jardins des fées, et ils donnent quelqu'idée de ceux de Sémiramis.

La ville cependant ne répond pas à l'aspect qu'elle présente du côté de la rade. Les rues sont étroites, mal pavées et sales; les maisons bâties de pierres de taille ou de briques; mais elles sont noires, et, excepté quelques-unes qui appartiennent aux négocians anglois, et aux principaux habitans, elles manquent de vitres. Les autres n'ont qu'une espèce de treillis qu'on baisse et qu'on lève aisément. Les domestiques, les boutiques et les magasins occupent la plupart des rez-de-chaussée.

L'église et les monastères sont très-simples: il n'y a aucun ordre d'architecture. On remarque le défaut de goût, sur-tout dans l'intérieur. Le peu de jour que donne l'édifice ne sert qu'à éclairer des ornemens de clinquans, entassés les uns sur les autres, et arrangés d'une manière tout-à-fait gothique. Le couvent des Franciscains est propre et spacieux; mais le jardin est fort mal tenu. Les religieuses de Sainte-Claire nous reçurent poliment à la grille. (*Deuxième voyage de Cook, liv. 1, chap. 1, de la trad. franç.*)

lorsque nous sommes arrivés par le travers de cette baie, nous y avons rencontré deux vaisseaux de roi, qui retournent en Angleterre, et nous sommes à l'ancre, jusqu'à ce que les dépêches soient expédiées.

Octobre 1785.

Je me rappelle qu'en te parlant de nos bâtimens, et de leur destination, je ne t'ai rien dit du nombre de personnes que nous avions à bord; notre vaisseau contient, en tout, trente-deux personnes, compris le capitaine Dixon; l'équipage du roi George est presque une fois aussi nombreux que le nôtre, mais il y en a qui ne sont, pour ainsi dire, que des enfans, appartenans à des gens de distinction, qui les destinent au service de mer. Je crois qu'ils ne pouvoient mieux faire, que de saisir cette occasion, pour les mettre de bonne heure au fait de leur profession : afin de remplir plus

Octobre 1785.

complètement leurs intentions, le capitaine Portlock a pris sur son bord un jeune homme de l'école de mathématiques de l'*hôpital de Christ*, qui doit les instruire dans la théorie de la navigation, pendant qu'il leur enseignera la pratique.

Parmi les hasards et les vicissitudes dont cette vie mortelle est accompagnée, jettes un regard sur ton ami, condamné à passer quelques-unes des plus belles années de sa vie, si la Providence daigne la lui conserver, entièrement séquestré du monde : cet événement pourroit être regardé comme heureux par un hermite ; mais je ne pense pas de même ; peut-être, diras-tu que je ne suis pas entièrement privé des douceurs de la société?... J'en conviens ... : mais tu sauras que je n'ai guère d'autre compagnie, que celle de mes compagnons de table, et comme la conversation de ces messieurs, ne roule ordinairement que

sur

sur des objets relatifs à la marine, et qu'ils traitent leurs sujets de manière à prouver que la logique a été exclue du cours de leurs études, tu dois croire que je ne m'amuse pas infiniment. Octobre 1785.

Je me promène souvent sur le pont, pendant quatre heures entières sans proférer quatre paroles : pendant ce tems, je m'occupe d'une multitude de réflexions, dont je me propose de te faire part, autant pour me distraire, que pour avoir le plaisir de savoir les remarques qu'elles te feront faire; je te prie de me les communiquer toujours librement ; les lettres du capitaine sont prêtes, et la chaloupe attend, adieu.

W. B.



LETTRE VII.

Octobre 1785.

Au port Praya, île Saint-Jago, le 26 octobre.

S'il est possible que quelque chose puisse me procurer un plaisir plus vif que celui de t'écrire, c'est celui que je viens d'éprouver, en mettant le pied sur la terre ferme : tu vas conclure, sans doute, qu'étant débarqué, je te donnerai une description de cette île ; c'est ce que je me propose de faire, mais auparavant, je reprendrai le fil de ma narration.

Après avoir envoyé nos lettres à bord du vaisseau qui devoit les porter en Angleterre, nous quittâmes la rade de Desemchialle, et nous gouvernâmes sur cette île, à l'aide d'une brise modérée et d'un beau tems.

Octobre 1785.

Le 16, nous découvrîmes Palma et Fero, deux des îles Canaries qui nous restoient au sud, quart sud-est, à la distance d'environ douze lieues. Tu souriras, peut-être, en m'entendant parler, et de positions, et de distances ; mais sois assuré que je me sers des termes de l'art: cela posé, j'espère non-seulement me mettre à l'abri de ta critique, mais mériter ton approbation.

Le 19, nous étions par 22 degrés de latitude nord, et le ciel étoit assez serein, mais il faisoit une chaleur étouffante ; nos ponts étant en fort mauvais état, les charpentiers eurent beaucoup à faire à les calfater.

De bonne heure dans la matinée du 24, nous apperçûmes l'île de Bonavista, à la distance de sept lieues : si je ne me trompe, cette île est la première que le

Octobre 1785.

célèbre Christophe Colomb découvrit, lorsqu'il alla à la recherche du nouveau monde.

A dix heures, l'île de Mayo nous restoit nord nord est à quatre lieues, et Saint-Jago (le port où nous avions intention de relâcher), à la distance de huit lieues.

Tu as assez de connoissances en géographie, pour savoir que ces îles font partie de celles du Cap Vert, et sont soumises aux Portugais : à midi, nous mouillâmes dans le port de Praya, île Saint-Jago, sur un fond de huit brasses; les extrémités de la terre qui forment la baie, s'étendoient de l'est quart sud-est, au sud-ouest. Le château et le fort, portoient nord-ouest quart-d'ouest, à la distance de près de deux milles.

L'île de Saint-Jago est située par les

14 degrés, 54 minutes de latitude nord, et par les 23 degrés, 29 minutes de longitude ouest ; je ne puis pas déterminer exactement quelle est son étendue, mais je ne crois pas qu'elle ait cent milles de circonférence.

Octobre 1785.

Il est naturel de conclure de sa position, que le climat doit être très-chaud, les vents d'est, qui y dominent ordinairement, et qui, soufflent continuellement des déserts sablonneux de l'Afrique, ajoutent encore beaucoup à la chaleur du climat.

Nous avons relâché dans ce port, pour faire de l'eau et des provisions fraîches, et acheter en général toutes les choses que nous avons pu trouver dans cette île, dont nous avions besoin, pour le moment, ou pour la suite ; nos capitaines ont saisi dans cette intention le premier

Octobre 1785.

moment où il a été possible d'aller à terre pour trouver les moyens les plus convenables de parvenir à leur but.

Le commandant du fort les traita d'abord avec hauteur, mais après avoir reçu un présent peu considérable, il devint plus honnête, et leur accorda la permission de faire de l'eau pour leurs vaisseaux : c'étoit la seule grace qu'on pouvoit attendre de lui. Tous les autres articles nous furent fournis par un négociant Portugais qui demeuroit à un quart de mille de la côte.

Lorsque tous les arrangemens furent faits, j'eus la satisfaction d'aller à terre avec les capitaines ; nous fûmes rencontrés sur le rivage par un vieux négre (natif de cette île ;) il parloit un très mauvais Anglois, et apprenant ce qui nous amenoit, il nous conduisit chez le négociant,

Octobre 1785.

où il nous fut d'une grande utilité, aucun de nous ne sachant un seul mot Portugais, et ce négociant ne parlant pas Anglois, de manière qu'il nous servit d'interprête.

Nous fûmes reçus avec la plus grande politesse; on nous offrit du vin de Madère excellent, du syrop de capillaire, des oranges, etc. Nous payâmes une guinée par chaque vaisseau, comme une sorte de droit de port, et leurs noms furent inscrits sur un registre destiné à cet usage. On y mentionna pareillement le nom de l'endroit d'où ils venoient, et celui pour lequel ils étoient destinés.

Le capitaine Portlock fit un arrangement avec le négociant pour fournir du bœuf et d'autres denrées; mais notre interprête nous assura que les paysans nous procureroient plusieurs des choses

Octobre 1785.

dont nous avions besoin, à plus bas prix.

En arrivant à Praya, nous vîmes une espèce de marché où un grand nombre de gens s'étoient rassemblés des différentes parties de l'île pour y vendre leurs denrées, telles que porcs, moutons, chèvres, volailles, dindons, ainsi que des oranges, des citrons, des limons, des noix de coco, des bananes, des ananas, et du sucre brut, en petite quantité, divisés en petits paquets. Tous les fruits étoient très-bons, et nous parurent d'autant plus exquis, que non-seulement ils étoient agréables au goût, mais encore servoient à étancher la soif: de plus ils sont tous d'excellens anti-scorbutiques.

Leurs porcs et leurs dindons sont bons; mais les chèvres et les moutons sont fort maigres; leurs bœufs ne sont pas

aussi gras que les nôtres à un an. Les habitans sont si pauvres, qu'il ne s'en trouva aucun qui nous pût fournir des salaisons. Octobre 1785.

Le marchand portugais paroît être le seul en état de faire ce commerce. Nous reconnûmes que les insulaires faisoient plus de cas de vieux habits et d'effets de peu de valeur que d'argent, principalement quand ils échangent leurs denrées les moins précieuses, telles que les chèvres, les volailles, les fruits, etc. Cette circonstance nous fut très-favorable, la monnoie angloise n'ayant point cours ici. Comme il nous falloit cependant quelqu'argent monnoyé, nous nous adressâmes au négociant portugais qui nous changea des guinées contre des piastres, nous en donnant quatre pour une guinée; la piastre vaut ici cinq schelings; ainsi le change fut à notre désavantage de quinze pour cent. Un capitaine qui se

Octobre 1785.

proposeroit de relâcher dans ce port pour se fournir de provisions, feroit très-bien de porter quelques marchandises de clincaillerie, telles que des couteaux, des boucles, des rasoirs, etc. Il en tireroit un bénéfice honnête, et se procureroit en outre de la monnoie courante en suffisante quantité pour acheter ce dont il auroit besoin.

Je n'ai pas le tems d'en écrire davantage; mais dans ma première je te donnerai d'autres détails sur cet endroit. Je suis, etc.

W. B.



LETTRE VIII.

Octobre 1785.

De Saint-Jago, le 28 octobre 1785.

Depuis la date de ma dernière, il est arrivé dans ce port trois vaisseaux venant de Londres, et un brigantin américain.

Le capitaine de ce dernier n'avoit point à ce qu'il paroît d'autre but en relâchant dans ce port, que d'acheter des chevaux et des bêtes à cornes; mais n'y en trouvant point, il leva l'ancre peu d'heures après qu'il fut entré. Les vaisseaux venant de Londres sont destinés à la pêche de la baleine dans la mer du Sud; l'un de ces bâtimens appartient à M. Montgomery qui demeure à Londres, *Prescot street*, *Goodman's fields.* Je ne puis rien vous dire du brigantin, n'en

Octobre 1785.

ayant pas été informé; le troisième navire appartient à M. Hamet (aujourd'hui sir Benjamin Stamet.) Il porte le nom de son propriétaire, et est commandé par le capitaine Clarke, qui paroît être un très-brave homme, et qui veut bien se charger de nos lettres.

Je vais maintenant continuer à te donner quelques détails sur ce pays. Le fort et le château, (si toutefois on peut leur donner ce nom,) sont situés sur une éminence, à près d'un demi-mille du rivage, et gardés par un détachement de soldats commandé par un capitaine. Cette garnison suffit sans doute pour tenir dans le devoir les habitans de cette île; mais très-certainement elle seroit incapable de repousser l'attaque d'un ennemi.

La ville de Praya est située dans une grande plaine derrière le fort. Elle est com-

posée de cinquante à soixante maisonnettes assez éloignées les unes des autres, et qui forment un large quarré où se tient le marché: vers le centre il y a une croix de pierre. Les huttes, (car il n'est guères possible de leur donner un autre nom,) sont bâties à pierres sèches, et plus mal construites peut-être que les plus mauvaises cahutes de la basse-cour de nos fermiers en Angleterre. Elles consistent en deux, ou tout au plus trois chambres à rez-terre.

Octobre 1785.

Les lits sont un meuble de luxe que l'on ne connoît guères ici. Les insulaires couchent sur des nattes. Je vis, il est vrai, un lit chez le marchand portugais dont je vous ai parlé, mais si mauvais qu'un domestique anglois voudroit à peine s'en servir.

Les naturels sont noirs, et la plus

Octobre 1785.

grande partie, employés au service des Portugais qui demeurent dans cette île. Ils professent la religion catholique romaine, à laquelle ils paroissent fort attachés. Un jour que j'étois à Praya, lorsque le peuple se rendoit à l'église, curieux de voir la manière dont ils disent la messe, je me rendois à la paroisse; mais le commandant du fort m'envoya dire par un de ses soldats de me retirer. Les Portugais se comportent très-honnêtement envers les étrangers; mais peut-être cela n'est-il dû qu'à des motifs d'intérêt, et parce que nous allons chez eux acheter nos denrées. Une bonne femme, dans une de ces maisons, me prépara un plat de farine de bled-d'inde, bouillie dans du lait de chèvre; elle y mit ensuite du sucre: ce mets ressembloit assez à certains *puddings* que l'on fait dans les familles angloises. Elle me pressa de si bonne grace d'en goûter, que je ne pus m'y refuser, et je

le trouvai fort bon. On pourroit conclure, qu'eu égard à la chaleur du climat les femmes doivent avoir beaucoup de tempéramment; cependant les Insulaires et les Portugaises résistèrent constamment à toutes les sollicitations de nos messieurs, quoiqu'ils eussent soin d'ajouter à la force de leurs argumens des présens capables de les tenter. Cette rigueur provient-elle d'un fonds réel de chasteté; c'est ce que je te laisse à décider.

Octobre 1785.

Le sol me paroît être le même que celui de toutes les îles qui sont sous le tropique; mais quand il seroit aussi fertile que celui de l'Angleterre, les habitans sont trop indolens pour entreprendre de le cultiver. J'ai déjà fait mention des productions de cette île; elles n'exigent en général que peu ou point du tout de travail, à l'exception du bled-d'inde, et de la façon du sucre, provenant des cannes,

Octobre 1785.

qui croissent en petite quantité dans cette île. On en fait une espèce de liqueur à laquelle on donne ici le nom de *rum*; mais que les marins appellent *aqua dente*. Elle sert à faire du punch que l'on rend assez agréable en y mêlant une bonne quantité de jus de citron, et de limon et du sucre.

On trouve dans cette île une grande quantité de chèvres, dont le lait paroît faire la base de la nourriture du peuple. J'ai observé qu'il y avoit dans toutes les maisons où je suis entré, des jattes remplies de ce lait et un bon nombre de fromages. Je suis d'autant plus disposé à me le persuader, que je n'ai vu faire dans ces maisons aucune disposition pour cuire des viandes, et pas même un seul feu, quoique j'en aie visité une grande partie et à différentes heures du jour.

La

Octobre 1785.

La chaleur du climat est cause que les habitans n'ont besoin que de peu de vêtemens ; cela s'arrange assez bien avec leur bourse. Le peu d'habits qu'ils ont, excepté ceux des soldats, paroissent tous achetés de rencontre, sur les bâtimens qui relâchent ici, pour y prendre des vivres. Ceci ne regarde point les femmes : (j'allois dire le *beau sexe*). Elles portent une camisole lâche, faite d'une étoffe de coton, recueilli et fabriqué dans l'île. Cette toile est ordinairement rayée de bleu, sans dessein particulier, n'ayant en cela d'autre règle que l'imagination du fabriquant. Cette camisole, avec un jupon fort léger, et un bonnet, constituent presqu'entièrement l'habillement des femmes. Pour se parer, elles suspendent à leurs oreilles, ou mettent autour de leur cou des grains de verre enfilés, ou quelques autres bagatelles de peu de valeur, et elles ont généralement une croix atta-

Octobre 1785.

chée au col. Les Portugais ont l'air de jouir d'une mauvaise santé, ils sont tous maigres et blêmes. Je ne puis déterminer si cela est ordinaire aux Portugais en général, ou si c'est un effet du climat; mais les naturels ont assez bonne mine. Je ne puis pas non plus te parler bien sciemment de la forme de leur gouvernement; je présume cependant qu'elle a beaucoup de ressemblance avec celle du gouvernement portugais.

C'est assez parler de Saint-Jago. Le tems ne nous permet pas de séjourner ici plus qu'il n'est nécessaire pour achever de remplir nos futailles, et laisser aux gens de l'équipage l'agrément de se promener un peu à terre, ce qui est très-nécessaire pour la conservation de leur santé. La plupart de ces objets étant déjà presque remplis, je m'attends à chaque moment à entendre crier par le maître

d'équipage, avec une voix de tonnerre, de déployer toutes les voiles. Je finirai ma lettre par ces mots du père d'Hamlet : « *Adieu* ! . . . *Souvenez-vous de moi.* » Pour toujours ton ami.

Octobre 1785.

W. B.

LETTRE IX.

Novembre 1785.

En mer, le 20 décembre.

Je t'ai déjà observé que je correspondois avec toi, autant pour mon propre amusement que pour ton instruction. — Pardon ! — Je veux dire, pour satisfaire ta curiosité : tu ne t'étonneras pas par conséquent de voir souvent mes lettres datées de la mer. En mettant par écrit ce qui nous arrive journellement, je me laisse entièrement gouverner par le bon

Novembre 1785.

tems et par les occasions ; mais je te connois si indulgent, qu'en vérité ce préambule étoit à-peu-près inutile. Je reprendrai donc le fil de ma narration, sans plus de cérémonie.

Ayant terminé toutes nos affaires à Saint-Jago, et une bonne brise s'étant élevée, nous levâmes l'ancre à dix heures, dans la matinée du 29 octobre, après avoir pris congé gaiement de notre bon ami le capitaine Clarke que nous laissâmes à l'ancre. Le navire de M. Montgomery étoit pareillement mouillé dans la baie. Les provisions de bouche que nous avions apportées de l'île de Wight étant presque consommées, nous avions acheté dans ce dernier port plusieurs chèvres, des brebis et de la volaille, pour faire plus commodément notre route, et nous tenir en garde contre le scorbut.

Je t'ai parlé de l'extrême chaleur qu'il fait à Saint-Jago, et j'ai essayé de t'en donner la raison. Tu dois t'imaginer que plus nous approchions de la ligne équinoxiale, plus elle devenoit insupportable. Les calmes y contribuoient encore beaucoup, et ils sont très-fréquens dans ces parages : quand une brise légère s'élève, la chaleur est beaucoup plus supportable. Novembre 1785.

Le 3 novembre, étant par les 8 degrés de latitude nord, et la chaleur extrême, nos gens furent employés à frotter et à nettoyer avec le plus grand soin, les ponts et tous les coins du bâtiment, et ils le lavèrent ensuite avec du vinaigre : cette méthode étoit constamment mise en usage par le feu capitaine Cook, dans le cours de ses longs voyages ; et elle a toujours été suivie des plus heureux effets, relativement à la santé des équipages. Lorsqu'un capitaine prend tant de soin de la santé

Novembre 1785.

des gens qui sont sous ses ordres, il mérite assurément l'estime entière de tout homme qui a un sentiment d'humanité.

Il est vrai que je ne puis m'empêcher de regarder ce soin comme un des devoirs essentiels de sa profession. Si le père de famille, tranquille dans sa maison, se regarde comme obligé de faire soigner ses domestiques lorsqu'ils sont malades, et qu'il est en son pouvoir de leur procurer des secours ; à plus forte raison, le capitaine d'un vaisseau doit-il donner toute son attention à maintenir la santé parmi ceux qu'il commande : au milieu du vaste océan, à qui s'adresseront-ils pour avoir des secours ? Ils n'ont point là de parens, d'amis, dont ils puissent réclamer l'assistance : ils ne peuvent implorer la charité de ces ames compatissantes, qui manquent rarement de tendre une main bienfaisante à l'infortuné sans ressources: malgré des

Novembre 1785.

motifs aussi puissans, il y a, je n'en doute pas, des capitaines qui s'embarrassent peu de faire attention à *des bagatelles semblables*, et qui laissent au hasard à décider du sort de leurs matelots, malades, ou en bonne santé.

Du 4 au 12 novembre, le tems fut très-inconstant : dans des momens il étoit clair, et nous nous trouvions dans un calme presque parfait ; dans d'autres, il s'élevoit un vent très-fort accompagné d'une grosse pluie, de tonnerre et d'éclairs. J'ai oublié de te dire que le 9, on servit des pois sur notre table ; il en a été alloué une pinte par personne, pour trois jours par semaine ; c'est une addition fort agréable, et qui nous fait manger notre porc salé avec plus de plaisir. Le 13, nous nous trouvâmes par les 2 degrés de latitude nord ; le tems devint plus constant et le vent favorable : nous avions une

Novembre 1785.

brise légère de l'est, avec un beau ciel, et sans essuyer de coups de vent, de tonnerre, ni d'éclairs. Le 16, nous passâmes la ligne, et à midi, nous observâmes 22 minutes de latitude sud.

Il peut être nécessaire de t'informer, que la manière de connoître quelle est la latitude où se trouve un vaisseau, est de prendre la hauteur du soleil, quand il est au méridien (ce qui est toujours à midi), et cette hauteur, soumise à un calcul facile, donne la latitude.

Les matelots, en passant la ligne, ont coutume de plonger dans une cuve remplie d'eau, toutes les personnes qui sont à bord et qui n'ont pas encore été au-delà de cette ligne. Cette cérémonie déplaisant à quelques personnes de l'équipage, le capitaine Dixon promit à tous les matelots une double portion de *grog*, s'ils

vouloient s'en dispenser. La proposition fut acceptée avec joie, et le calme fut bientôt rétabli; mais hélas! le *grog* étant disparu, et la bonne humeur avec lui, quelques matelots firent tant de tapage qu'on fut obligé de les mettre aux fers. Cette correction leur fit revenir la raison; et, après avoir fait la promesse de se mieux comporter à l'avenir, on les remit en liberté.

Novembre 1785.

J'exprimai ma surprise à nos messieurs, de ce qu'il s'élevoit à bord des querelles aussi fortes; mais ils se mirent à rire, et me dirent que des choses de cette espèce étoient si communes à la mer, que cela ne valoit pas la peine d'y faire attention.

A deux heures, dans l'après-midi du 21, nous vîmes un bâtiment à l'est; mais il étoit à une trop grande distance pour

Novembre 1785.

que l'on pût distinguer à quelle nation il appartenoit. Le 24, on servit sur nos tables du vinaigre, ce qui rendit nos salaisons plus saines et plus agréables au goût : nous le trouvâmes encore très-bon pour manger le poisson que nous attrapions fréquemment ; tels que des bonites, des dauphins, des *albacours*, etc. Le 25, on donna aux matelots les habillemens dont ils avoient besoin ; et ils furent, par-là, délivrés de la crainte qu'ils avoient témoignée en partant, de ne pouvoir se procurer des habits, lorsque les leurs seroient usés. Le 26, on nous donna du thé et du sucre en quantité suffisante pour déjeûner tous les jours : nous nous trouvâmes bien de cette augmentation, par la variété qu'elle nous offroit ; le thé et le sucre sont d'ailleurs d'excellens anti-scorbutiques, et par cette raison, très-nécessaires dans les voyages de long cours : cette provision abondante de thé,

Novembre 1785.

de café et de sucre, qui nous fut donnée, étoit d'une qualité supérieure à tout ce que nous avions eu jusqu'alors; elle étoit encore plus précieuse pour le matelot, à qui, je crois, on n'en alloue jamais, ni sur les vaisseaux de roi, ni sur les navires marchands. Le 30, on étendit au-dessus du gaillard d'arrière, une grande voile de rechange pour servir d'abri : elle avoit l'effet, non-seulement, de rendre moins étouffante la chaleur que l'on ressentoit sur le pont; mais encore, de le garantir des rayons du soleil.

Le 6 décembre, nous nous trouvions déjà bien éloignés des tropiques, notre latitude étant de 26 degrés, 16 minutes sud : le tems commençoit à être très-agréable et nous avions constamment vent frais de l'est. Le 7, à neuf heures du matin, le King-George fit signal qu'il appercevoit un bâtiment; mais il ne s'ap-

Novembre 1785.

proch. pas assez, pour que nous pussions distinguer de quelle nation il étoit.

Je crois que l'intention du capitaine Portlock est de relâcher aux îles de Falkland : si cela est, tu peux compter sur des détails plus étendus. Pour toujours, ton ami,

W. B.

LETTRE X.

Aux îles de Falkland, le 7 janvier 1786.

Quoique l'habitude de vivre à la mer me soit, en quelque sorte, devenue plus familière; cependant la vue de la terre me remplit d'une joie momentanée : je dis momentanée, car elle ne tarde pas à s'obscurcir, lorsque je réfléchis qu'il doit

encore se passer quelques années, avant que je jouisse du bonheur de revoir mon pays natal. Décembre 1785.

Je suis honteux de t'ennuyer avec des raisonnemens si peu essentiels; mais je tâcherai désormais de les éviter et de ne jamais parler de ce qui concerne le passé ou l'avenir, pour ne m'entretenir que du présent.

Le 11 décembre, étant par les 33 degrés, 16 minutes de latitude sud, il s'éleva une brise très-forte; ce qui nous obligea de prendre tous les ris de nos huniers et de notre grande voile. Peu de tems après, le vent s'appaisa : la déclinaison du compas étoit alors de 11 degrés, 16 minutes à l'est. Le 16, le vent étant modéré et le tems beau, nous vîmes autour du navire une grande quantité de baleines : notre latitude observée étoit

Décembre 1785.

de 41 degrés. Le 21, le vent soufla grand frais : nous fûmes obligés de ferler les huniers et de prendre les ris de toutes nos basses voiles; nous passâmes aussi de faux bras, pour assujettir les vergues des huniers, et de fausses lignes d'amarrage, pour mettre nos bateaux en sûreté : on baissa la grande écoutille et celle de la fosse aux cables; et on prit enfin toutes les précautions possibles pour tenir le bâtiment bien clos et sec. Ce jour, dans tous les points au sud de la ligne, est le plus long de l'année. Il t'auroit paru fort singulier, de voir le soleil levé avant quatre heures du matin; et je suis persuadé qu'il y a dans Londres un bon nombre de personnes qui ne croiront pas facilement, qu'il est des contrées où le soleil se lève avant quatre heures dans le mois de décembre.

Le 23, nous étions par les 46 degrés de latitude. La mer présentoit une sur-

face fort trouble et sale : nous vîmes un veau marin, et une grande quantité d'autres espèces de poissons qui nageoient autour du vaisseau.

Décembre 1785.

De bonne heure, dans la matinée du 24, il tomba une grande quantité de neige et de pluie : depuis le 21, nous n'avions presque pas cessé d'avoir un vent très-fort, accompagné de grains. Nous perdîmes le 24, dans la matinée, notre dernière chèvre ; elle est absolument morte de froid, quoique nous eussions pris toutes les précautions possibles pour lui conserver la vie : nous ressentîmes vivement cette perte ; car elle nous avoit fourni de lait, régulièrement deux fois par jour, ce qui rendoit notre thé plus agréable à boire. La latitude observée, à midi, étoit de 47 degrés, 2 minutes.

Dans la matinée du 25, nous eûmes

Décembre 1785.

vent frais et un ciel assez serein ; mais à quatre heures après midi, un vent violent qui s'éleva, nous obligea de ferler les huniers et de prendre tous les ris aux basses voiles. Comme c'étoit le jour de Noël, nous le fêtâmes aussi bien que notre situation pouvoit nous le permettre: les matelots regardent ce jour, comme plus saint même que le dimanche, quoique leur manière de le regarder ne s'accorde guère avec leur opinion : ils le passent en s'abandonnant à une gaieté bruyante, et buvant à pleins verres du *grog*, à la santé de leurs amis absens et de leurs maîtresses. Nous étions à midi par les 48 degrés, 14 minutes de latitude sud.

Du 16 au 31, le tems fut inconstant: nous avions de momens à autres, un vent modéré et un tems couvert; et peu après, des vents très-forts, accompagnés de pluie. La saison actuelle est celle de l'été, dans

dans cette partie du monde ; et la latitude où nous étions alors, étoit de 50 degrés, 32 minutes, c'est-à-dire, à-peu-près la même que celle d'une partie de l'Angleterre; cependant, la température de l'air y est plus semblable à celle du mois de mars, qu'à celle du mois de juillet.

Décembre 1785.

Le premier janvier 1786, nous vîmes autour de nous un bon nombre de veaux marins, ainsi que des pinguins, et une grande variété d'autres espèces d'oiseaux, ce qui prouvoit que nous n'étions pas loin de terre.

Janvier 1786.

Le 2, à trois heures du matin, nous vîmes la terre dont les extrémités nous restoient du sud-est, quart de sud, au sud, quart sud-ouest : à dix heures, la sonde rapporta soixante-dix-huit brasses, beau fond de sable tacheté de noir : à midi, la terre portoit du sud-est au sud-

Janvier 1786.

ouest; le tems étoit épais et brumeux, et il tomboit de la pluie: dans l'après-midi du même jour, nous n'eûmes que de légers souffles de vents, et approchant d'un calme; nous sondâmes encore dans la soirée et nous trouvâmes, de même que le matin, 78 brasses, et un fond à-peu près semblable.

Le 3, à huit heures du matin, nous vîmes la terre portant est, quart nord-est; et à dix heures, les extrémités de la partie que nous pouvions appercevoir nous restoient du sud-est au sud-ouest, quart de sud, à la distance de neuf à dix lieues. L'eau paroissoit très-noire et bourbeuse: à onze heures, nous apperçûmes un rocher qui portoit sud-est à environ sept lieues, et qui avoit si bien l'air d'un vaisseau marchant sous toutes ses voiles, que nous le prîmes d'abord pour tel; nous avons su depuis, que ce rocher s'appelle

Eddystone : à midi, la latitude observée étoit de 51 degrés, 2 minutes sud ; et la longitude de 58 degrés, 48 minutes ouest. Janvier 1786.

J'ai fait jusqu'ici plus souvent mention des latitudes que des longitudes, afin que tu puisses suivre les progrès de notre marche ; et pour qu'à l'avenir tu sois en état de trouver plus facilement le point du globe sur lequel nous sommes, je te marquerai dorénavant dans toutes les occasions les unes et les autres.

Dans l'après-midi, nous eûmes bon frais et un tems couvert ; ne voulant pas perdre la terre de vue, nous portâmes la bordée sur le rivage, revirant de tems en tems : à huit heures du soir, la partie la plus occidentale de la terre nous restoit à l'ouest sud-ouest, et l'Eddystone au nord-est ; nous eûmes de légères brises,

Janvier 1786.

avec un tems couvert et brumeux, et de tems à autres, un brouillard épais.

Dans la matinée du 4, nous vîmes deux petites îles portant sud quart sud-est et sud quart-ouest, et derrière elles, une terre élevée : à midi, la partie de terre occidentale étoit à environ 4 lieues, et la pointe la plus orientale à près de huit lieues de distance; latitude, 51 degrés, 10 minutes sud. Pendant l'après-midi, nous rangeâmes la côte, jugeant que le port Egmont, dans lequel nous avions intention de mouiller, ne pouvoit être loin: vers minuit, étant à trois milles de l'extrémité la plus occidentale de la terre, le capitaine Portlock nous fit signal de ne pas approcher de la côte. J'ai déjà observé que nous avions des jours fort longs, mais pour bien dire, nous n'avions pas de nuit; et le tems très-modéré, nous pouvions, sans impru-

dence, rester près de la terre pendant la nuit.

Janvier 1786.

Le 5, à deux heures du matin, nous virâmes vent arrière, et forçâmes de voiles : à trois heures, le capitaine Portlock envoya sa chaloupe avec M. Machod, son premier lieutenant, pour sonder à l'avant du vaisseau et chercher un mouillage. M. Machod laissa à bord de la Queen Charlotte une copie des différens signaux convenus pour nous servir de guide, notre bâtiment marchant en tête du King-George.

A sept heures et demie, M. Machod tira un coup de mousquet. Comme c'étoit un signal de danger, nous nous portâmes au large, revirant de tems-en-tems, pour mieux observer les mouvemens du bateau: vers neuf heures, nous trouvant assez près de l'endroit où M. Machod avoit

Janvier 1786.

fait le signal de danger, nous mîmes notre chaloupe à la mer et la fîmes marcher à l'avant pour sonder.

Vers les neuf heures et demie, M. Machod hissa un pavillon sur le sommet d'un moudrain, ce qui étoit le signal qu'il avoit trouvé un mouillage : les deux navires gouvernèrent sur l'entrée, et le capitaine Portlock donna le signal à sa chaloupe de revenir, en tirant un coup de canon.

M. Machod nous informa qu'il avoit apperçu un petit récif de rochers, et que c'étoit ce qui l'avoit mis dans le cas de tirer un coup de mousquet ; mais que le havre fournissoit un excellent mouillage : à onze heures, les deux bâtimens jettèrent l'ancre dans le port Egmont, par dix-sept brasses d'eau sur un fond de sable.

J'ai fait mes efforts pour t'instruire de toutes les circonstances de notre traversée, quelque peu importantes qu'elles soient : j'espère qu'une attention aussi exacte, donnée aux détails les plus minutieux, non-seulement te fera plaisir; mais sera un dédommagement pour toi, des défauts qui se trouvent dans le cours de ma narration. Je te donnerai dans ma première lettre, une description du lieu où nous sommes.

Janvier 1786.

W. B.



Janvier 1786.

LETTRE XI.

Aux îles Falkland, le 22 janvier.

Ayant serré les voiles et mis toutes choses en bon état, nous jettâmes l'ancre de tonée et la haussière de tonée ; mais le jour suivant (le 6), le vent ayant fraîchi, et la mer étant fort houleuse, nous relevâmes l'ancre de tonée et nous posâmes sur les deux ancres de poste. Notre premier objet étoit de faire de l'eau pour les deux vaisseaux : nous étions, comme je l'ai déjà observé, très-bien situés pour cela ; nous avions encore reconnu pendant la traversée, que la Queen Charlotte ne prenoit pas assez d'eau; nous employâmes en conséquence quelques hommes à ramasser des pierres pour faire du lest : on se mit sans délai

Janvier 1786.

à l'ouvrage, et ces deux objets auroient été remplis en trois ou quatre jours, au plus, si nous n'eussions pas été incommodés par de fréquentes raffales. Quoiqu'il en soit, le 14 nous avions fini nos opérations et fait notre nouveau chargement. Pendant tout ce tems, les gens de l'équipage ont été à terre pour se délasser; car il est reconnu que rien n'est meilleur pour la santé des marins, que l'air de terre.

Le 14, on employa les équipages à gréer les bâtimens, à les nétoyer de l'avant à l'arrière et à faire toutes les autres choses nécessaires. Le 15, une corvette anglaise vint jetter l'ancre dans la baie, et envoya son bateau à bord du King-George. Nous apprîmes que le bâtiment à qui appartenoit ce bateau étoit commandé par le capitaine Hussey; qu'il portoit le nom des ÉTATS-UNIS, quoiqu'il fût Anglois; qu'il étoit à l'ancre dans le

Janvier 1786. havre de Hussey, baie des états, dans l'île du Cygne (*Swan Island*), avec un navire Amériquain. La corvette les *Etats-unis*, appartient à madame Hayley, veuve du sieur George Hayley et sœur du célèbre M. Wilkes.

Ces bâtimens sont, par occasion, aux îles de Falkland, depuis plus d'un an; et ils ont hyverné dansle havre de Hussey dont je viens de parler; de manière que les équipages connoissent parfaitement bien les marées, les courans et, en un mot, tout ce qui est nécessaire pour piloter sûrement un navire à travers les rades, baies et entrées, qui sont ici en si grand nombre.

Pendant qu'on disposoit toutes choses, nos capitaines visitèrent le port et les différentes parties de terre: dans une de leurs excursions, ils découvrirent un

Janvier 1786.

mouillage infiniment supérieur à celui où nous étions, sur le côté occidental de la baie; et comme ils se proposoient de passer encore ici quelques jours, on se détermina à y amener les vaisseaux. Le 16, de grand matin, nous levâmes l'ancre et nous mîmes à la voile à huit heures : à dix heures, nous jettâmes l'ancre par sept brasses d'eau; nous ne fûmes pas long-tems sans nous appercevoir que nous avions beaucoup gagné au change, étant bien à l'abri du vent, et n'ayant point de houle qui nous incommodât. Il est très-probale que ce fut à-peu-près là que le capitaine Macbride mouilla en 1776, lorsqu'il hiverna dans ce lieu; car nous trouvâmes sur la rive adjacente, les ruines de plusieurs maisons que l'on prétend qu'il y bâtit, et que les Espagnols ont depuis détruites.

Du 16 au 19, les gens de l'équipage

Janvier 1786.

descendirent alternativement pour aller respirer l'air de terre : ce lieu fournit peu d'autres ressources, comme je vais bientôt en faire la remarque.

M. Coffin, *master* de la corvette, nous ayant appris qu'il y avoit un passage à travers ces îles, et s'étant, de plus, offert de nous servir de pilote pour nous y conduire, nos capitaines se déterminèrent à mettre en mer à la première occasion, la saison étant déjà trop avancée pour pouvoir espérer de doubler aisément le Cap Horn : en conséquence, nous levâmes l'ancre dans la matinée du 19 et nous mîmes à la voile : à huit heures, le baton de pavillon planté sur Keppel (le même sur lequel M. Machod hissa le signal, le jour où nous atterrâmes dans le port Egmont), nous restoit à l'est quart sud-est, la baie sablonneuse au sud-est quart de sud, et

la pointe la plus occidentale des terres sud-ouest, à environ quatre lieues de distance.

Janvier 1786.

Nous jettâmes l'ancre à huit heures et demie du soir, sans avoir rien vu qui mérite d'être remarqué, par le travers de l'île des Carcasses, et la sonde rapportant douze brasses. Le 20, nous remîmes à la voile, et nous allâmes jetter l'ancre à midi, dans le havre du Cap Ouest, par huit brasses d'eau.

Le 21 au matin, nous remîmes encore à la voile ; M. Coffin nous recommanda d'être bien sur nos gardes, en tournant le Cap Ouest, parce que le vent qui souffloit du haut des montagnes, nous accueilleroit comme un torrent : la matinée étoit belle, le ciel serein, et nous avions un vent modéré; cependant, fort heureusement pour nous, nous ne dédaignâmes pas de prendre les précautions qui

Janvier 1786.

nous avoient été recommandées, et tous les matelots avoient la main aux manœuvres et se tenoient prêts à carguer les voiles. En effet, avant que nous eussions dépassé le Cap, le vent nous accueillit avec une force terrible et continua à souffler avec la même impétuosité pendant près d'une heure : durant tout cet espace de tems, nous n'osâmes pas laisser la moindre voile ; mais à mesure que nous nous éloignâmes des terres hautes, le vent devint plus modéré. A une heure, nous découvrîmes les deux bâtimens dont j'ai parlé ci-dessus, qui étoient à l'ancre dans le havre de Hussey, et à trois heures, nous mouillâmes dans la baie des Etats, île du Cygne, par le travers du Cap Eléphant, ayant vingt-sept brasses d'eau et à un mille de distance des navires amériquains.

Avant d'achever ma lettre, je te don-

nerai une description, aussi exacte que je pourrai, de ces îles, d'après les observations que j'y ai faites pendant mon séjour.

Janvier 1786.

Elles furent découvertes par sir Richard Hamwkins, en 1594 : mais c'est probablement le capitaine Strong qui les appella l'île de Falkland, ou pour mieux dire, les îles de Falkland, étant en très-grand nombre. Il sembleroit que les Anglois se sont proposés d'y établir une colonie, par le séjour qu'y a fait, pendant toute une saison, le capitaine Macbride, qui y avoit même bâti plusieurs maisons : elles ont été détruites, comme je l'ai dit, par les Espagnols, qui nous en dépossédèrent en 1770.

Cette affaire fit grand bruit à Londres, et apprêta beaucoup à parler aux politiques de ce tems ; mais je n'en dirai pas davantage à ce sujet, te sachant beaucoup

Janvier 1786.

mieux au fait de l'histoire politique de ces îles, que je ne le suis moi-même: je me contenterai d'observer qu'il n'est pas surprenant que les Espagnols nous aient envié la possession de ces îles, étant, par leur situation, la clef de tous les établissemens espagnols dans les mers du sud.

Le port Egmont (celui où nous étions dernièrement à l'ancre), est situé par les 51 degrés, 12 minutes de latitude sud, et par les 59 degrés, 54 minutes de longitude ouest: il est très-spacieux, et pourroit, je crois, contenir, à-la-fois, tous les vaisseaux qui appartiennent à la Grande-Bretagne.

Il ne m'est pas possible de déterminer positivement l'étendue de ces îles; mais j'imagine qu'elles ont plus d'un degré en latitude et de deux en longitude.

L 2

La situation du port Egmont est à-peu-près dans le centre; d'après cela, et suivant la conjoncture que je viens de te mettre sous les yeux, tu peux te former une idée assez juste de leur étendue.

Janvier 1786.

Quoique ces îles soient généralement connues sous le nom de Falkland; cependant plusieurs d'entr'elles portent différens noms qui leur ont été donnés, j'imagine, selon le caprice des navigateurs qui y ont touché: je te préviens de cela, pour que tu ne sois pas surpris de les voir nommer l'île du Cygne, l'île de Keppel, etc.

Par la situation de ces îles, on seroit tenté de croire que leur climat est à-peu-près semblable à celui de l'Angleterre, mais la température en est bien différente: quoique nous soyons ici presqu'au milieu de l'été, il fait souvent froid, et on se croiroit dans l'hiver, le thermomètre

Janvier 1786.

ne s'élevant jamais au-dessus du 53e degré: les vents soufflent, presque constamment de l'ouest et amènent de fréquentes rafales accompagnées de grosses pluies

Le sol paroît léger, fertile et convenable aux pâturages; cependant, en bien des endroits, il seroit difficile de déterminer sa qualité réelle; les plantes croissent, se pourissent, et poussent de nouveaux jets, qui sont de même, étouffés par d'autres, jusqu'à ce qu'ils forment une infinité de monticules: sur leurs sommets, il croît encore de nouvelles plantes qui s'inclinent les unes vers les autres, et forment des berceaux, où se réfugient les veaux marins, les lions de mer, les pinguins, etc. On trouve ici une quantité surprenante de toutes ces espèces d'animaux.

Près des ruines de la ville, on voit un

Janvier 1786.

grand nombre de petites pórtions de terre, entourées de gazon, qui, sûrement, formoient autrefois des jardins; car il est aisé de s'appercevoir que ces terreins ont été cultivés. Je suis entré dans un de ces enclos, j'y ai trouvé différentes sortes de fleurs et quelques beaux raiforts : il est bien surprenant que, dans ces îles, il ne croisse aucune espèce d'arbre, ni même quelque chose qui y ressemble; nos gens, après bien des recherches, ont eu beaucoup de peine à se procurer quelque menus branchages, trop foibles même pour faire des balais à l'usage du vaisseau.

On ne trouve ici que très-peu ou point du tout d'insectes; et c'est envain que M. Hogan, chirurgien du King-George, savant naturaliste, s'est donné des peines infinies pour s'en procurer.

Il y a sur les côtes une grande quantité

Janvier 1786.

d'oies et de canards, mais plus petits et d'une espèce différente des nôtres ; ils sont assez familiers et faciles à prendre : quand nos gens les virent, ils furent transportés, s'imaginant qu'ils alloient faire une chère excellente, pendant notre relâche ; mais ils furent bien trompés, ces oiseaux ayant une forte odeur de poisson ; ce qu'il faut attribuer, sans doute, aux productions marines dont ils se nourrissent uniquement. Les matelots se lassèrent bien vîte d'en manger, quoique le plaisir qu'ils prenoient à les attraper, fût un exercice à-la-fois agréable et salutaire.

On trouve encore ici différentes autres espèces d'oiseaux, parmi lesquels on remarque la poule du port Egmont (que *Pennant* nomme Sknagull) et l'albatrosse. *Pennant* distingue l'espèce que l'on trouve ici, par le nom d'albatrosse errant ; mais je ne puis pas dire à quel tems de l'année

Janvier 1786.

il change de pays; je sais seulement, que c'est actuellement le tems de la ponte, j'en ai vu plusieurs centaines sur le nid et une grande quantité de petits qui avoient à peine des plumes. La poule du port Egmont est un oiseau très-vorace; elle ressemble un peu au faucon, mais elle est plus grosse; on en trouve beaucoup ici, il y a encore plusieurs autres espèces d'oiseaux, mais il n'est pas en mon pouvoir de vous en donner des descriptions particulières: enfin, pour conclure cet article, le seul oiseau que nous ayons pris ici, qui ne soit pas désagréable au goût, est celui nommé par les marins, *pie de mer:* ses pattes ne sont pas garnies d'une membrane, comme celles des amphibies, et elle a des griffes semblables à celles de la volaille de notre pays; elle se nourrit principalement de vers et ne s'éloigne que rarement, ou jamais, des bords de la mer.

Janvier 1786.

Nos gens essayèrent plusieurs fois de pêcher, et jamais ils ne prirent de poissons, de sorte que nous commençâmes à croire qu'il n'y en avoit pas; cependant le capitaine Hussey nous prouva le contraire, en nous faisant présent d'un très-beau mulet; il paroît que c'est la seule espèce de poissons que l'on trouve ici, et on en pêche en grande quantité : sur la plupart des côtes, on trouve des couches épaisses de moules de différentes sortes, et plusieurs productions marines, qui servent de nourriture aux pinguins, aux oies, etc. : nous ne devons pas douter qu'elles n'aient toutes leur utilité; car le créateur de l'univers n'a rien fait d'inutile.

J'ai examiné du mieux que j'ai pu tout ce qui s'est présenté à mes yeux; si je ne te donne pas des détails plus satisfaisans, ne t'en prends pas seulement au défaut d'occasions, mais encore à mon peu de

connoissances. Tout est prêt pour notre départ, et nous n'attendons plus qu'un bon vent pour mettre en mer, et doubler le cap Horn. Adieu.

Janvier 1786.

W. B.

LETTRE XII.

En mer, le 6 mars.

Le 23, à la pointe du jour, nous mîmes à la voile. A neuf heures, la pointe nord-ouest de l'île nouvelle nous restoit au sud-ouest-quart-de-sud, à la distance de cinq milles. A midi, nous étions par les 51 degrés 35 minutes de latitude sud, et par les 60 degrés 54 minutes de longitude ouest. L'après midi, et toute la soirée, nous eûmes une brume épaisse accompagnée d'une petite pluie.

Janvier 1786.

A huit heures du matin, le 24, la pointe occidentale des îles Falkland, nous restoit au nord-est, à dix lieues de distance. A midi, la latitude observée étoit de 52 degrés 3 minutes de latitude sud. Nous marchâmes au plus près, pour nous tenir bien au large du cap Horn, et le doubler sans danger, en cas qu'il survînt des vents contraires.

Du 24 au 26, nous eûmes un tems modéré et brumeux, avec des brises du nord-ouest. Le 26, nous étions par les 53 dégrés 39 minutes de latitude sud, et la déclinaison du compas étoit de 25 degrés à l'est. Le 26, à dix heures du soir, nous vîmes la terre de Staten, portant sud-est. Pendant la nuit, nous avions éprouvé de fréquentes rafalles, accompagnées d'éclairs.

Le 27, à huit heures du matin, les

Janvier 1786.

extrémités de la terre de Staten s'étendoient du sud un quart de rumb à l'ouest, à l'ouest un demi-rumb au sud, à environ cinq milles de distance. Vers les neuf heures, nous apperçûmes du clapotage à l'avant du vaisseau ; nous diminuâmes de voiles, et nous nous appuyâmes ; mais nous reconnûmes bientôt que le bouillonnement étoit occasionné par le courant ; et, ayant remis le cap au sud, nous fîmes force de voiles. La partie du nord-ouest de la terre de Staten est couverte de montagnes, et paroît absolument stérile ; mais l'on m'a dit que la partie orientale étoit assez unie et boisée. Dans la soirée, les extrémités de cette terre s'étendoient de l'ouest nord-ouest au nord-quart-nord-ouest, à neuf lieues de distance. Du 28 au 30, le vent fut très-fort, et nous essuyâmes de fréquentes rafalles, le vent variant du sud-quart-sud-est à l'ouest.

Février 1786.

Le 31, et jusqu'au 4 février, le tems fut un peu meilleur, nous avions doublé heureusement le cap Horn. A midi nous étions par les 60 degrés 14 minutes de latitude sud, et par les 67 degrés 30 minutes de longitude ouest. Nous revirâmes alors, mettant le Cap au nord-ouest, nous serrions le vent autant qu'il étoit possible pour tenir le large à l'ouest, et éviter le continent, s'il arrivoit que les vents sautassent à l'ouest. Depuis notre départ des îles Falkland le froid avoit été très-piquant, et il étoit très-souvent tombé de la pluie mêlée de neige: le thermomètre s'étoit presque toujours tenu à 44 degrés. La saison est plus avancée que nous ne l'aurions desiré, et cependant on est en plein été dans cette partie du monde. Pendant presque tout le mois de février nous avons eu des vents violents du nord et de l'ouest, et la mer étoit extrêmement forte, ce qui retarda consi-

dérablement notre marche. Le 28, nous étions par les 52 degrés 14 minutes de latitude sud, et par les 84 degrés 34 minutes de longitude ouest.

Février 1786.

J'ai souvent admiré la description pompeuse de la tempête dans le 107e. pseaume. Je suis tellement frappé de la beauté de ce tableau, par rapport à la situation où je me suis trouvé dernièrement, que je ne puis m'empêcher de le transcrire. « Ceux qui s'élancent sur la « mer dans des navires, et parcourent les « plaines immenses de l'Océan ; ceux-« là voient les œuvres de l'Eternel, ils « admirent ses merveilles, jusques dans « les gouffres de l'onde. A sa parole les « vents orageux commencent à souffler ; « ils soulèvent les vagues écumantes jus-« qu'aux cieux, et le nautonier dans sa « frêle machine suit leur mouvement ; « les abîmes effrayans s'ouvrent pour le

Février 1786.

« recevoir. La crainte s'empare de son « ame, il chancelle comme l'homme ivre, « et bientôt ses sens l'abandonnent ».

Je pense qu'il n'est pas nécessaire de m'excuser d'avoir rapporté ce passage des écrits sacrés, non seulement parce que je sais que tu peux être sérieux dans l'occasion, mais encore parce qu'il peint mieux les sentimens de l'homme, à bord d'un vaisseau, au moment d'une tempête, que ne pourroit le faire un volume sur ce sujet.

J'avois oublié de te dire, que le 27 nous nous apperçûmes que la liûre de notre beaupré étoit partie; nous diminuâmes de voiles, et nous l'assujettîmes avec une autre liûre.

Le tems devient de plus en plus modéré, et à l'aide d'un bon frais de l'ouest,

nous faisons beaucoup de chemin. Quand je serai remis des fatigues que j'ai essuyées dans la dernière tempête, je reprendrai la plume. Adieu. Avril 1786.

W. B.

LETTRE XIII.

Aux îles Sandwich, le 28 mai.

Je t'ai mandé dans ma dernière lettre que le tems étoit beaucoup meilleur, qu'il étoit même beau, et que tout sembloit nous promettre qu'il continueroit à l'être. Comme on ne savoit pas combien de tems nous serions en mer avant de relâcher, le 7 mars, le capitaine Dixon fixa notre portion d'eau à deux pintes par jour pour chaque homme, et détermina qu'on nous donneroit des pois trois fois la semaine.

Avril 1786.

A midi nous étions par les 44 degrés 13 minutes de latitude sud, et par les 83 degrés 25 minutes.

Le 23 à midi, nous observâmes 34 degrés 8 minutes de latitude sud : quoique lorsqu'on a quitté les tropiques, on ne puisse guères compter sur les vents alisés, nous eûmes cependant le bonheur d'en avoir assez régulièrement dans cette latitude : notre capitaine se détermina en conséquence à porter le cap sur Los-Majos (île, ou plutôt grouppe d'îles découvertes par les Espagnols, et qui gissent, par les 20 degrés de latitude nord, et par les 130 degrés de longitude ouest) où nous devions vraisemblablement trouver toutes les provisions dont nous avions besoin. Cela nous détournoit d'ailleurs très-peu de notre route.

Le 23 au soir, nous apperçûmes un

vaisseau étranger au nord-ouest, et à dix heures il nous dépassa presqu'à la portée du canon : nous croyions qu'il chercheroit à parler ; mais il jugea à propos de n'en rien faire. Nous ne pûmes distinguer de quelle nation il étoit; nous le jugeâmes Espagnol, et pensâmes qu'il faisoit voile vers Baldivia. On sortit deux barriques de cidre, que l'on mit en perce le 3 avril ; il en fut alloué une pinte par jour à chaque homme de l'équipage ; cette boisson leur fit beaucoup de plaisir, car la chaleur étoit excessive et etouffante : le vent se tenoit de l'est au nord-est.

Avril 1786.

Le 5, on monta et l'on fixa sur le pont la forge de notre armurier ; il se mit aussi-tôt à l'ouvrage, et forgea différentes choses à l'usage de notre bâtiment, ainsi que des *tocs* pour les échanger avec les Indiens. Les *tocs* sont des morceaux de fer, plats et longs, ressemblans

Avril 1785.

beaucoup au fer tranchant des rabots de menuisiers, excepté qu'ils sont un peu plus étroits : les Indiens en font grand cas, et nous espérons qu'ils nous seront d'une grande ressource, quand nous trafiquerons avec eux.

Le 6, les charpentiers furent employés à ouvrir les sabords pour les canons, et à placer des appuis pour les pierriers. Le 10, nous avions deux canons de quatre livres de balle, et huit pierriers, fixés sur le gaillard d'arrière.

Le 20, nous observâmes 1 degré de latitude nord, et la chaleur étoit si excessive, qu'on augmenta la portion d'eau de trois pintes par jour pour chaque homme. A la fin du mois, nous attrapâmes plusieurs requins ; on regarde ce poisson comme un aliment grossier et de mauvais goût, j'en conviendrai ; mais, pour des

personnes

Mai 1786.

personnes qui avoient été si long-tems réduites à ne manger que des salaisons, le requin étoit un mets délicieux ; et en en faisant ce que les gens de mer appellent un *chouder*, nous ne le trouvâmes pas trop mauvais. La chaleur étoit excessive, et même insupportable ; le plus souvent nous n'avions que de légères haleines de vent, et du calme. Du premier au 3 mai, nous vîmes beaucoup de tortues, ce qui nous donna lieu d'espérer que nous pourrions rencontrer une île à tortues ; le capitaine Cook, dans son dernier voyage, en a vu une, qui ne doit pas être éloignée de ces parages ; mais nous fûmes trompés dans notre attente.

Malgré toutes les peines que nous prîmes, nous ne pûmes attraper qu'un seul de ces animaux : le capitaine Portlock fut plus heureux que nous, sa chaloupe étoit posée sur le gaillard d'arrière, de

Mai 1786.

sorte que quand on appercevoit quelques tortues, ses gens la mettoient aussi-tôt à la mer, et ils étoient dans l'instant à leur poursuite; par ce moyen, ils en attrappèrent de dix à quatorze par jour, et on en faisoit toujours passer une partie sur notre bord : quoique ce soit un mets fort recherché, à force d'en manger, nous commençâmes bientôt à ne plus nous en soucier. Ce changement de nourriture fut cependant très-avantageux pour les équipages des deux vaisseaux, en ce qu'il fit, pour un tems, cesser l'usage des salaisons.

Selon l'observation faite à midi, le 8 mai, nous trouvâmes 17 degrés 4 minutes de latitude nord, et 129 degrés, 52 minutes de longitude ouest : nous cherchâmes alors une île que les Espagnols nomment *Roco-Partida*, mais en vain; nous portâmes toute-fois le cap au nord.

marchant assez bien, et observant continuellement, pour tâcher de découvrir ce grouppe d'îles dont je viens de parler.

Mai 1786.

Du 11 au 14, nous mettions en panne toutes les nuits, et lorsque nous remettions à la voile, le matin, nous courions des bordées de huit à dix milles, portant toujours vers l'ouest. Il est très-probable que, quoique les Espagnols puissent avoir été assez exacts, en déterminant la latitude de ces îles, ils se sont mépris de plusieurs degrés sur la longitude : notre observation du 15 à midi, nous donnant 20 degrés, 9 minutes de latitude nord, et 140 degrés, une minute de longitude ouest, ce qui est beaucoup plus à l'ouest qu'aucune des îles désignées par les Espagnols ; nous conclûmes donc, avec raison, qu'il y avoit quelqu'erreur fort grossière sur leur carte.

Mai 1786. Tout l'équipage de la *Queen-Charlotte* avoit joui, jusqu'alors, d'une assez bonne santé, excepté M. Turner, notre second lieutenant, qui tomba malade peu de tems après avoir quitté Saint-Jago, et le capitaine Dixon, qui a dernièrement été attaqué d'une maladie assez compliquée; mais tout-à coup le scorbut commença à se manifester parmi nous; plusieurs de nos gens en furent attaqués, plus ou moins, et un d'entr'eux fut si malade, qu'il fut forcé de garder le lit. Quoique l'on mît en usage tous les anti-scorbutiques possibles, et qu'on les administrât avec le plus grand soin et la plus grande régularité, nous reconnûmes qu'ils n'auroient aucun effet, si nous ne respirions l'air de terre, et si nous ne pouvions pas nous procurer des provisions fraîches, de l'eau douce et des végétaux; on résolut, en conséquence de gagner le plutôt possible les îles Sandwich.

Nous nous trouvions dans la latitude de ces îles, et nous mîmes le cap à l'ouest, avec une jolie brise de l'est nord-est. Le 24, à sept heures du matin, nous découvrîmes Owhyhée, la plus considérable des îles de Sandwich, portant ouest à la distance de 14 lieues; à midi, la pointe nord-est nous restoit au nord, à la distance de trois lieues: comme nous étions sûrs de trouver abondamment, dans cette île, toutes les choses qui nous étoient nécessaires, tu t'imagines aisément quelle dût être la joie de tout l'équipage. Mai 1786.

Après avoir rangé la côte pendant deux jours, avec un vent foible et inclinant vers le calme, le 26, à une heure du matin, nous mouillâmes à un mille du rivage occidental de l'île, dans la baie de Karak-Kakooa, par huit brasses d'eau; la pointe occidentale de la baie portant ouest-quart-nord-ouest, et la

Mai 1786. pointe méridionale, sud, un demi rumb à l'ouest : dans l'après midi, nous fûmes environnés d'une quantité prodigieuse de pirogues et d'un grand nombre de personnes des deux sexes qui s'avançoient vers nous à la nage, plusieurs d'entr'eux n'avoient, sans doute, d'autre but que de satisfaire leur curiosité ; mais beaucoup nous apportèrent des provisions, dans l'intention de nous les vendre, telles que des porcs, des patates douces, des fruits de plantain, du fruit à pain, etc. : nous achetâmes ces denrées, que nous payâmes avec des marchandises de peu de valeur, telles que des *tocs*, des hameçons, des clous, etc., et nos matelots achetèrent des lignes pour pêcher, des nattes et d'autres objets.

Dès le matin du 27, nous nous préparâmes à remplir nos futailles, nous proposant d'y mettre toute la diligence

possible ; mais le capitaine Dixon s'étant rendu à bord du *King-George*, fut informé que les habitans commençoient à devenir importans, et qu'ils avoient *Taboé* (mis embargo sur), leurs sources d'eau douce ; cette nouvelle nous contraria infiniment. La cérémonie *de Taboer* se fait par leurs prêtres, et de la manière suivante : ils plantent une quantité de petites baguettes surmontées d'une touffe de cheveux blancs autour des endroits qu'ils veulent faire regarder comme sacrés ; dès-lors personne n'ose en approcher, dans la crainte du châtiment, qui, à ce que je crois, n'est pas moins que la mort du sacrilège : nous craignions d'abord que cela ne provînt du souvenir des pertes qu'ils avoient essuyées après la mort malheureuse du capitaine Cook ; car c'est dans ce même port qu'il a été tué ; mais nous nous trompions, la raison qu'ils nous en donnèrent, fut que leurs chefs étant absens

Mai 1786.

Mai 1786.

et engagés dans une guerre contre les naturels d'une île voisine, ils n'osoient, sous aucun prétexte, permettre à des étrangers de débarquer dans la leur.

Cette circonstance nous frustroit d'un des principaux objets qui nous avoient amené dans cet endroit, et nos capitaines se déterminèrent, en conséquence, à quitter au plutôt cette île : nous achetâmes, cependant, des porcs, de la volaille, des légumes, etc. Tout l'équipage commence déjà à se trouver bien d'une nourriture fraîche, mais je doute que personne en ressente mieux les effets salutaires que ton ami.

W. B.

LETTRE XIV.

Mai 1786.

Aux îles Sandwich, le 12 juin.

Avant de continuer mon récit, je te ferai observer, que les îles Sandwich furent découvertes par le capitaine Cook, dans son dernier voyage à l'Océan pacifique. Owhyhée, la plus considérable d'entr'elles, se trouve la première du côté du sud et de l'est; les autres courent presque dans la direction du nord-ouest. Les noms des principales sont, Mowée, Moretoy, Ranay, Whahoo, Attooi et Onechow. Je crois que ce détail te suffira pour le présent.

Le 27, à huit heures du soir, nous appareillâmes, et continuâmes notre route, en revirant de tems en tems pen-

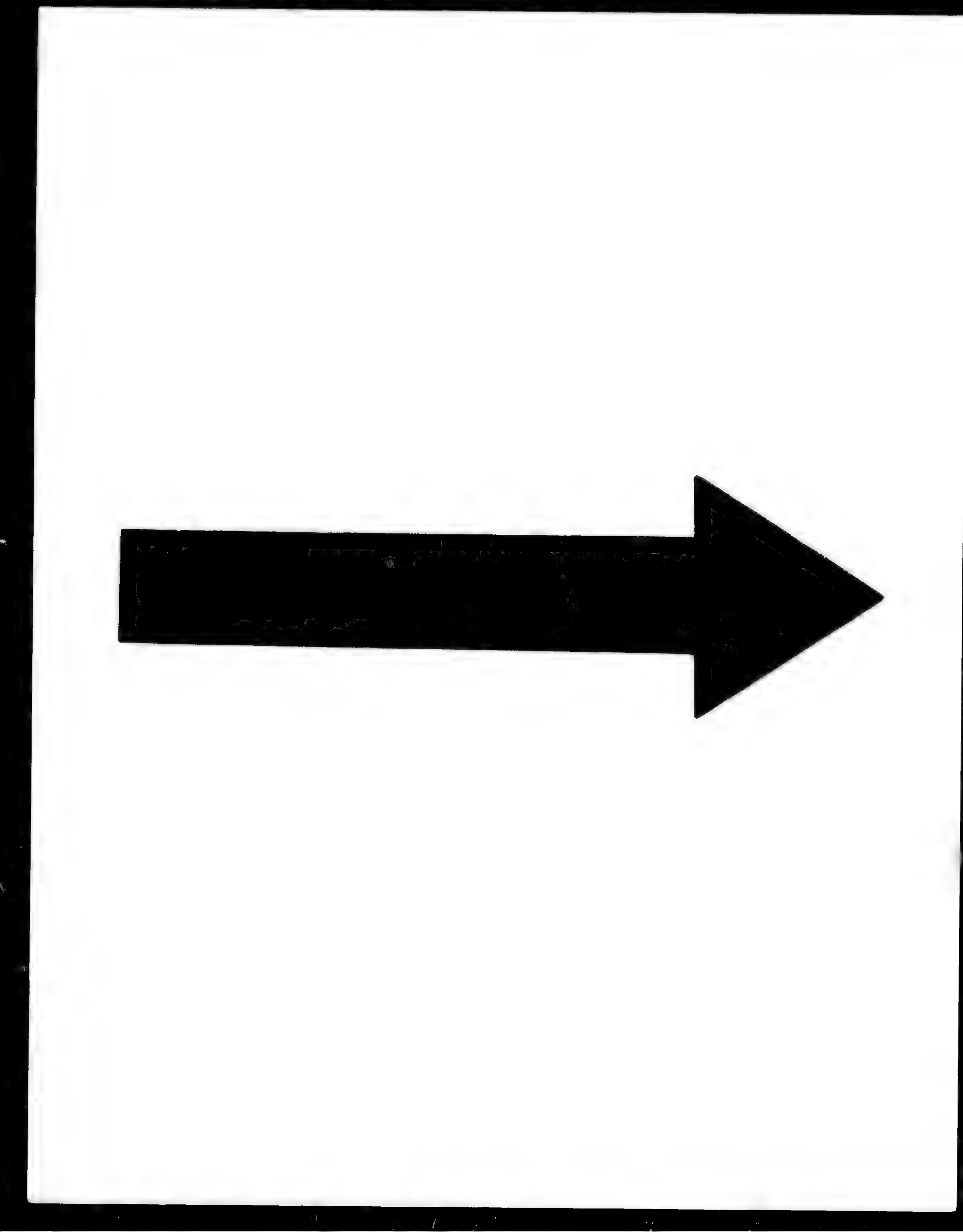
Mai 1786. dant la nuit, et durant toute la journée du 28, par rapport aux vents légers et variables. Nos gens s'occupèrent pendant ce tems, à tuer et à saler des porcs, pour la consommation de l'équipage; et une quantité de pirogues nous suivoient encore pour nous vendre des porcs, des légumes, etc.

Le 29 à midi, Karak-Kakoa nous restoit au nord-est quart-d'est à la distance de sept ou huit lieues, et nous découvrîmes la partie élevée de Mowée (île où nous nous proposions d'abord de relâcher); une brise très-forte, qui dura pendant toute la journée du 30, nous en empêcha. Dans la matinée, l'île de Ranay nous restoit au nord, nord-ouest, à la distance de six lieues, à midi, la partie élevée la plus occidentale portoit nord-quart nord-d'ouest; nous continuâmes à gouverner sur

l'île Whahoo, favorisé d'une bonne brise de l'est. Mai 1786.

Le 31, à huit heures du matin, la pointe nord-est de l'île de Moretoy nous restoit au nord, nord-ouest, à la distance d'environ six lieues; à midi nous apperçumes Whahoo, dont la partie sud-est nous restoit ouest-sud-ouest, et celle du nord-est au nord-ouest, notre latitude 21 degrés 14 minutes nord.

Le premier juin, à une heure de l'après-midi, nous mouillâmes à près de deux milles de distance du rivage dans la baie au sud de Whahoo, par huit brasses et demie fond de sable; l'extrémité de l'île nous restoit de l'est-sud-est à l'ouest-quart-sud-ouest. Les naturels vinrent dans leurs pirogues, nous apporter des provisions, mais les porcs et les légumes Juin 1786.



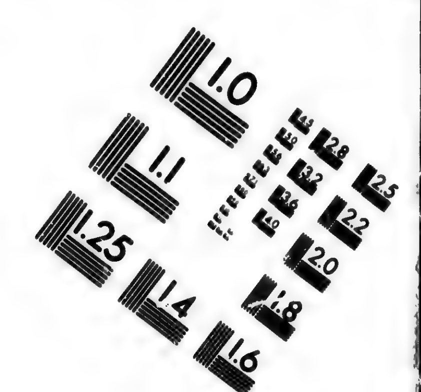
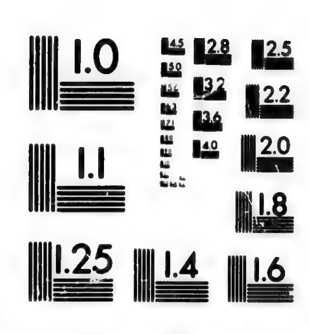


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6″


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8

Juin 1786. étoient beaucoup plus rares dans cet endroit qu'à Owhyhée.

Dès le matin du 2, nos capitaines allèrent à terre, pour trouver un endroit commode pour faire de l'eau, et nous procurer les choses nécessaires pour les malades. Ils ne tardèrent pas à rencontrer une source de bonne eau; mais il étoit difficile d'en approcher à cause d'un récif de rocher qui régnoit presque dans toute la longueur de la baye; ce récif est à une distance considérable du rivage, et tellement élevé, que le passage en paroît impossible, ou tout au moins très-dangereux pour une chaloupe chargée. Ce contre-tems nous fit craindre de ne pouvoir pas remplir ici nos futailles; mais le capitaine Dixon ayant remarqué que la plupart des naturels avoient dans leurs canots des gourdes, ou calebasses pleines d'eau, il ordonna de les acheter, ce que

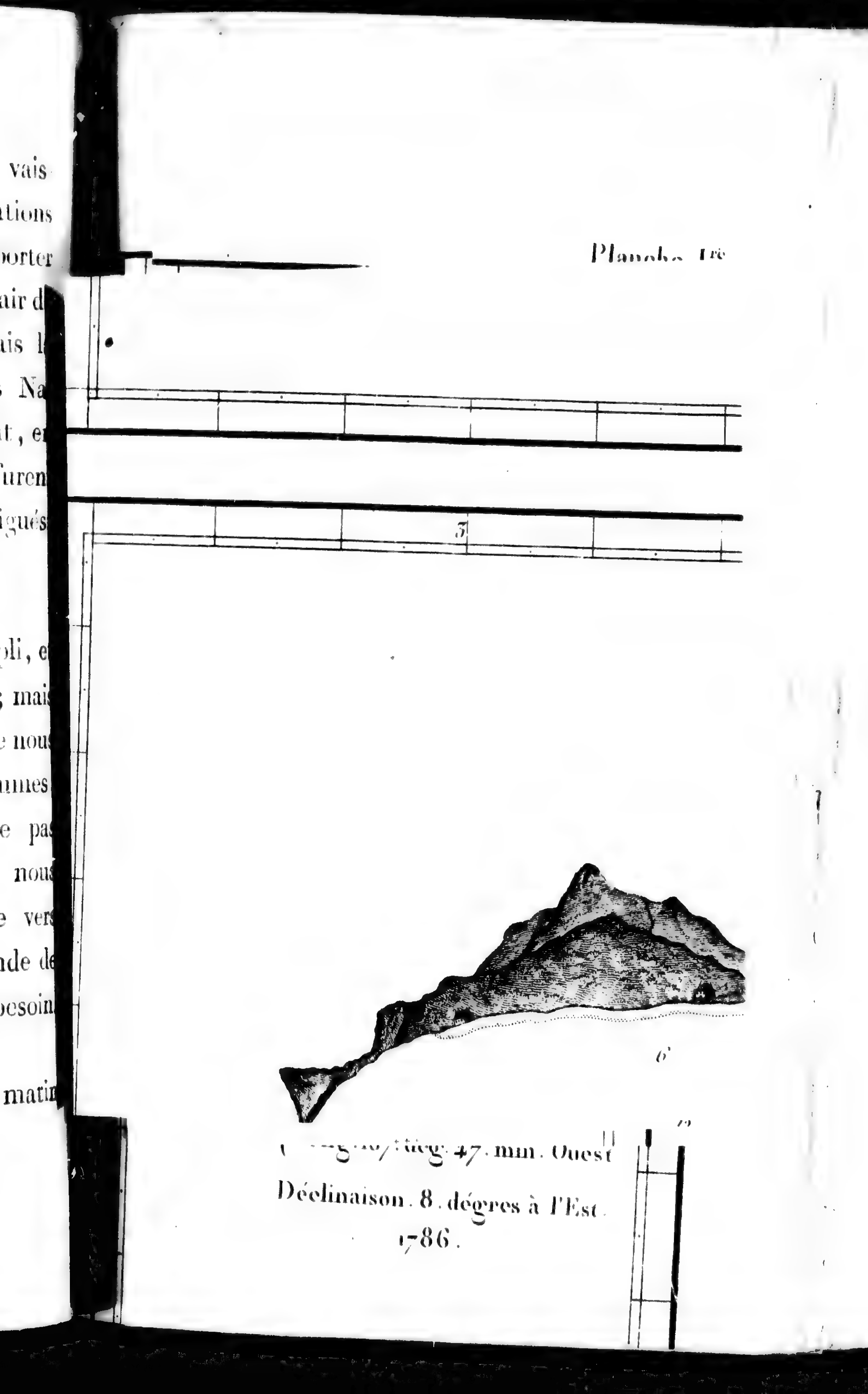
Juin 1786.

nous fîmes, donnant en retour des cloux, des boutons, et autres semblables bagatelles : ce commerce étoit tellement à leur goût, que tous les Indiens, au moins ceux qui habitoient la partie de l'île qui étoit la plus voisine de la baye, abandonnèrent toute autre occupation, et ne firent que nous apporter de l'eau. Nous donnions un petit clou pour une gourde contenant deux ou trois *gallons*, on payoit les plus grandes à proportion, par ce moyen singulier, je dirai même, inusité jusqu'alors, non-seulement nos vaisseaux furent approvisionnés d'eau, avec une très-légère dépense, mais encore nos chaloupes, nos futailles, nos cordages, n'eurent point à souffrir; nos gens ne coururent pas les risques d'être mouillés, et de gagner des rhumes. Pendant que nous faisions de l'eau, et d'autres provisions, une partie de l'équipage fut occupé à étendre toutes les manœuvres

1786. et les agrès, à nétoyer les côtés des vaisseaux, et à faire les autres réparations nécessaires. Le 2, le chirurgien fit porter les malades à terre, espérant que l'air de terre leur seroit avantageux; mais la chaleur étoit si étouffante, et les Naturels les incommodèrent tellement, en venant en foule les entourer, qu'ils furent obligés de retourner à bord, plus fatigués que rafraîchis de leur promenade.

Notre objet principal étoit rempli, et nos malades presque convalescens; mais nous désirions, s'il étoit possible, de nous procurer encore des porcs, des légumes, etc. et Whahoo n'étant presque pas pourvu de ces sortes de denrées, nous nous déterminâmes à faire voile vers Attoui, sachant que cette île abonde de toutes les choses dont nous avions besoin.

Le 5 juin, à sept heures du matin


Planche 1re
3
6
Déclinaison. 8. dégres à l'Est.
1786.

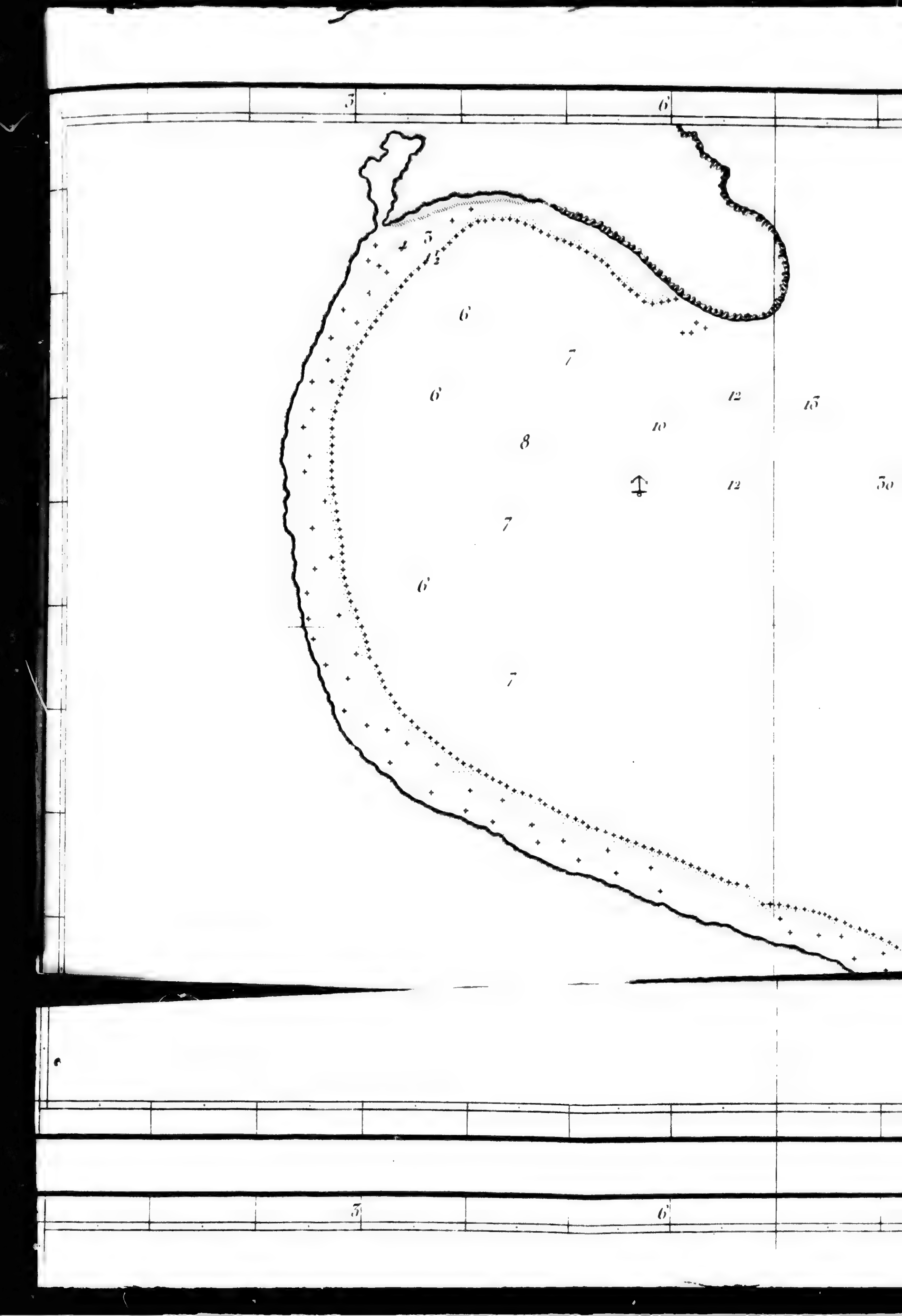
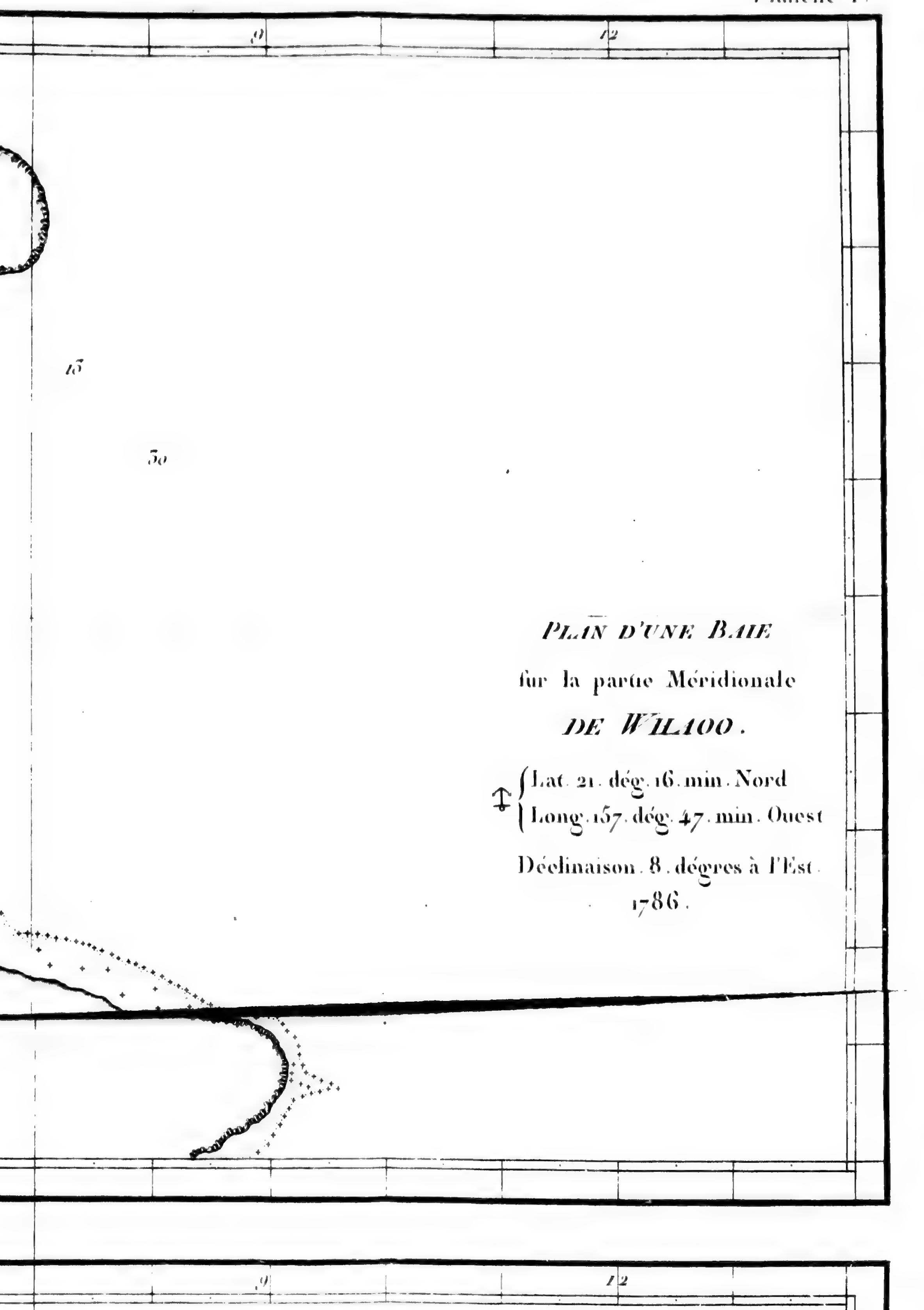
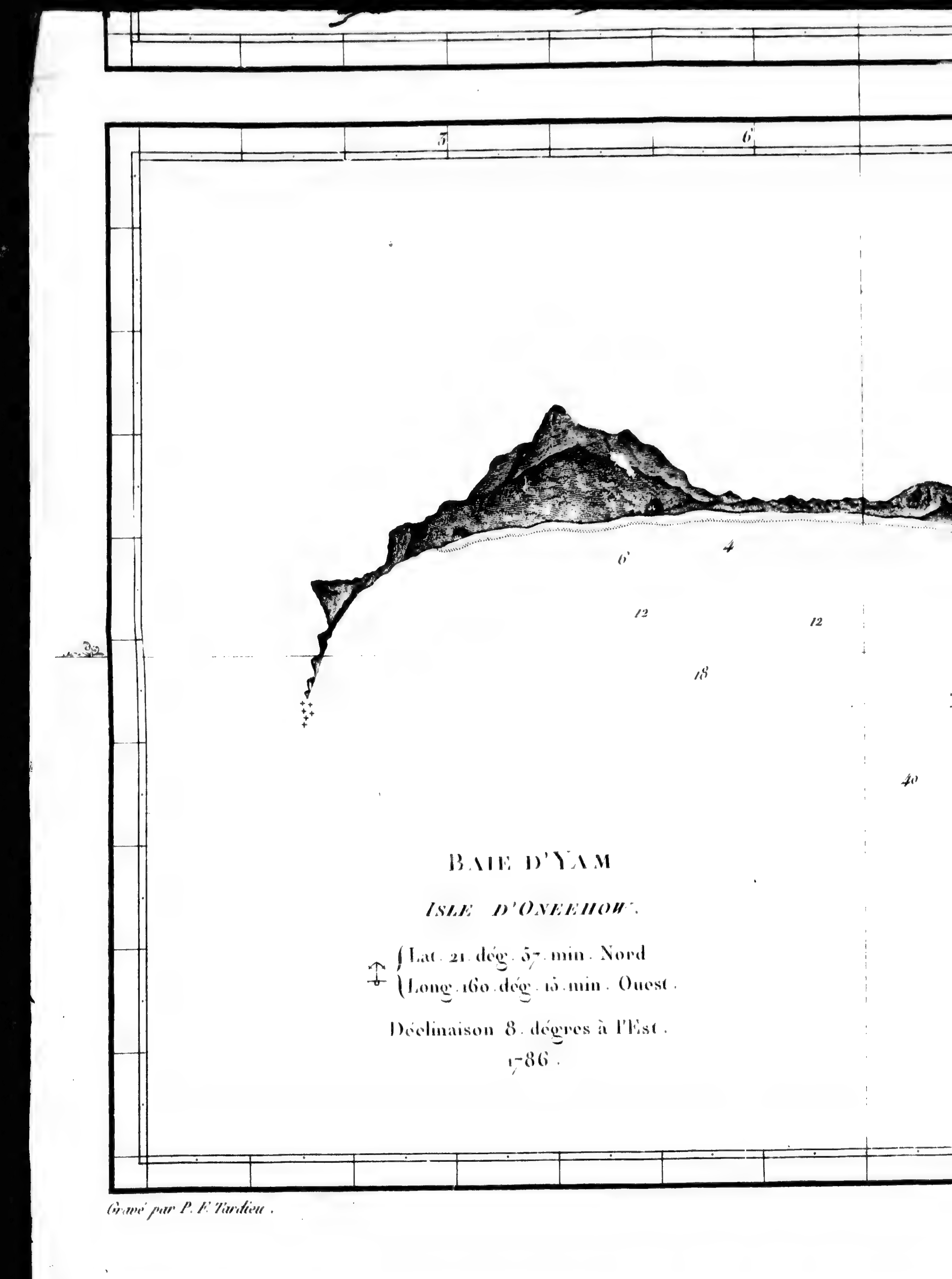
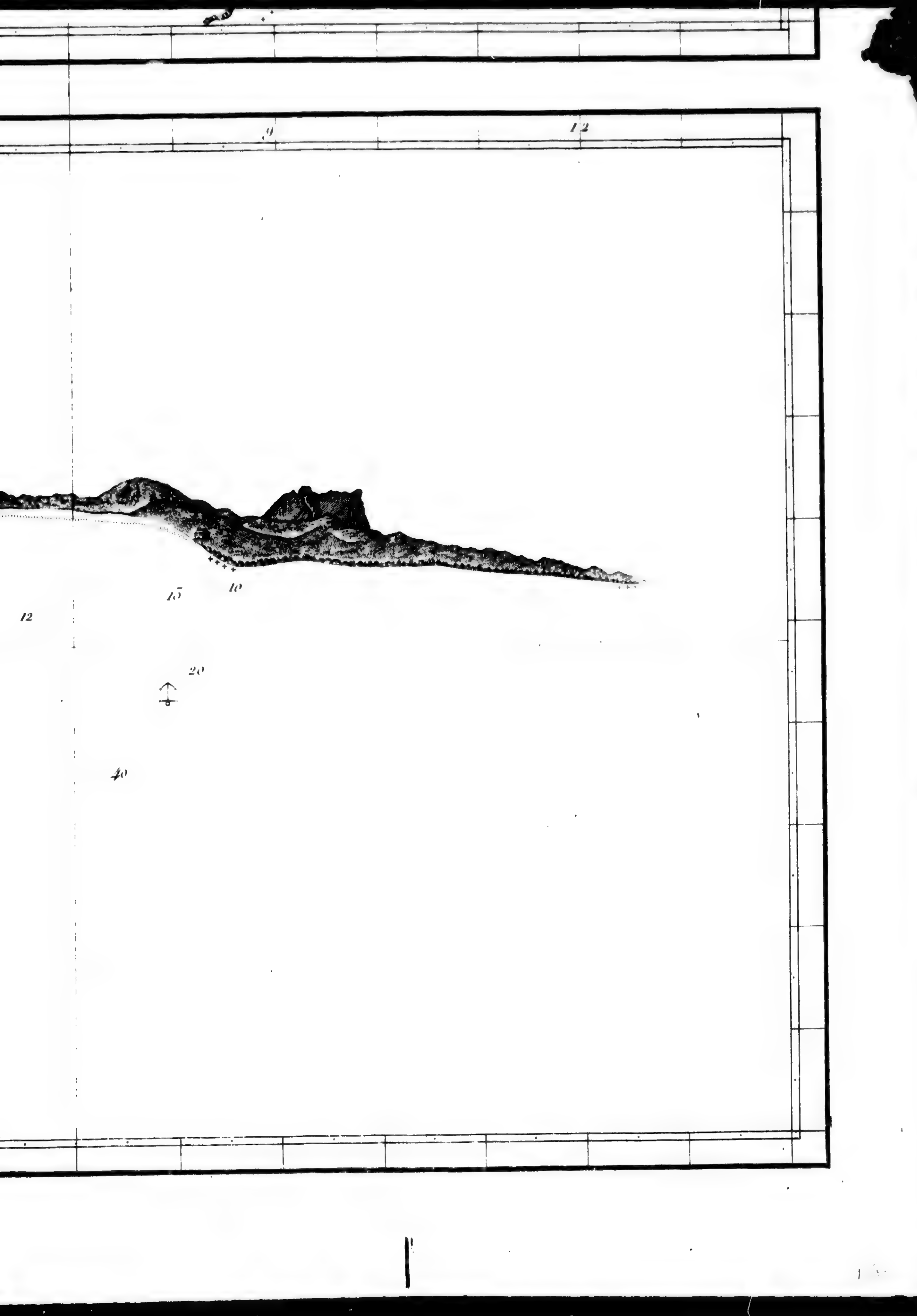

3
6
6
7
6
12
15
10
8
12
30
7
6
7
3
6

Planche I.re


9
12
15
30
PLAN D'UNE BAIE
sur la partie Méridionale
DE WILAOO.
Lat. 21. dég. 16. min. Nord
Long. 157. dég. 47. min. Ouest
Déclinaison. 8. dégres à l'Est.
1786.
9
12


3
6
6
4
12
12
18
40
BAIE D'YAM
ISLE D'ONEEHOW.
Lat. 21. dég. 57. min. Nord
Long. 160. dég. 15. min. Ouest.
Déclinaison 8. dégres à l'Est.
1786.
Gravé par P. F. Tardieu.


9
12
15
10
12
20
40

N

nous

Atto

somb

de W

à la

21 d

Da

décou

drain

nous

distan

pas ce

Le

étons

moa ,

nous p

le vent

et la b

rumb ,

pas y

nous appareillâmes, et portâmes sur Attoui, avec un vent modéré et un tems sombre. A midi, la pointe méridionale de Whahoo, nous restoit à l'est sud-est, à la distance de six lieues, étant par les 21 degrés 15 minutes de latitude nord. Juin 1786.

Dans la matinée du 6, — nous découvrîmes Attoui; et à midi le Mondrain qui s'élève sur la partie de sud-est, nous restoit à l'ouest-nord-ouest, à la distance de neuf lieues; nous n'avions pas cessé de voir l'île de Whahoo.

Le 7, à 3 heures après-midi, nous étions par le travers de la baie de Whymoa, île d'Attoui; c'étoit là que nous nous proposions de jetter l'ancre, mais le vent soufflant grand frais du sud-est, et la baie étant tout-à-fait ouverte à ce rumb, le capitaine Portlock ne voulut pas y entrer, et proposa de gouverner

Juin 1786.

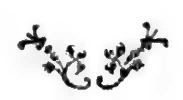
sur Oneehow. A quatre heures cette île nous restoit à l'ouest, nord-ouest, à la distance de cinq lieues. Pendant la nuit nous courûmes plusieurs bordées, et le 8 à dix heures du matin, nous mouillâmes à un mille et demi de la côte dans la baie d'Yam, île d'Oneehow, par sept brasses d'eau, sur un fonds de sable. La pointe septentrionale de la baie, nous restoit au nord-nord-est, et la pointe méridionale au sud-quart, sud-est. Cette île produit une grande quantité d'ignames excellens (sorte de patates), et les habitans nous en apportèrent un grand nombre que nous achetâmes pour des cloux, et d'autres choses d'aussi peu de valeur. Cette île ne fournit guère autre chose, n'étant point à beaucoup près peuplée comme Attoui, Whahoo et les autres îles voisines. On mit à terre nos malades; et n'étant point incommodés par les Naturels, ils en retirèrent tout

l'avantage

Juin 1786.

l'avantage possible. Le principal personnage de cette île s'appelle Abbenooe. Il paroît actif et doué de beaucoup d'intelligence. Le capitaine Portlock lui ayant fait quelques présens de peu de valeur, nous avons par-là acquis sa bienveillance, et nos malades en ont été mieux traités. Nous n'avons pu nous procurer dans cette île que très-peu de porcs, et la plupart venant d'Attoui; mais comme nos gens sont convalescens, et que toutes nos autres affaires sont à-peu-près terminées, nous nous proposons de poursuivre notre voyage le plutôt possible; tu peux compter qu'à la première occasion je continuerai mon journal. Je suis, etc.

W. B.



Juin 1786.

LETTRE XV.

De la rivière de Cook, le 25 juillet.

Tu verras par la date de cette lettre, que nous sommes enfin arrivés au terme où doivent commencer nos recherches. Tu t'imagines, sans-doute, que nous devons être au comble de la joie. Prends patience, mon ami, et tu t'appercevras que « tout ce qui reluit n'est pas or. »

Je t'ai informé, à la fin de ma dernière, que nous faisions toute diligence pour remettre en mer, notre attention étant fixée aussi invariablement vers la côte de l'Amérique que l'aiguille de la boussole vers le nord. Ayant acheté autant de porcs, que nous pûmes nous

en procurer, dans un espace de tems aussi court, et nous étant munis d'une provi ion suffifante d'ignames, nous appareillâmes le 13 de juin à 10 heures du matin, et mîmes le cap au nord-ouest, secondé par une jolie brise et un beau tems. Juin 1786.

Comme il est probable que nous mouillerons plus d'une fois aux îles Sandwich, pendant le cours de ce voyage, je t'en donnerai la description dans un autre moment. J'aurai eu alors occasion de pousser mes recherches un peu plus loin que je n'ai fait jusqu'à présent.

Il ne nous est rien arrivé qui soit digne de remarque, depuis l'instant de notre départ des îles Sandwich, jusqu'à la rivière de Cook; mais comme tu aimes les détails, quelque minutieux qu'ils puissent être, je ferai mes efforts pour te satisfaire.

Juin 1786.

Le 15, étant bien au large, nous revirâmes du nord, au nord-quart-nord-est, et depuis ce jour jusqu'au 22, nous eûmes de jolies brises, et fort beau tems.

Du 23 au 28, le vent souffla avec force, et sautoit du sud-ouest au nord-ouest. Ces variations étoient plus fréquentes, depuis que les vents alisés nous avoient abandonnés, et nous n'en avions pas ressenti après avoir dépassé le vingt-sixième degré de latitude de nord. Il tomba beaucoup de pluie pendant le même tems.

Du 29 juin au premier juillet, nous eûmes des vents légers et variables, accompagnés de brouillards épais et de petites pluies; le 30 juin, notre latitude observée fut de 40 degrés 30 min. nord, et notre longitude de 151 degrés 42 minutes ouest.

Juillet 1786.

Le 2 juillet, l'eau changea de couleur, et nous vîmes un grand nombre de veaux marins autour du vaisseau. On en blessa un que l'on amena à bord du *King-George.* Nous jettâmes la sonde, mais une ligne de 120 brasses ne rapporta point de fonds, le 3, nous apperçûmes une pièce de bois qui flottoit sur l'eau, et une multitude d'oiseaux perchés dessus : nous avions fréquemment des bouffées, qui soufloient du nord-ouest, et étoient accompagnées de pluies : le 4 étant par les 44 degrés 2 minutes de latit. nord, et par les 150 degrés 10 minutes de longitude ouest, nous trouvâmes un courant rapide qui nous portoit avec force au sud-ouest.

Du 5 au 11, nous eûmes des vents inconstans, tantôt du sud-est, et tantôt du sud-ouest, et quelquefois de fortes brises accompagnées de brume, et de

Juillet 1786.

beaucoup de pluie. Le 10, la latitude estimée fut de 51 degrés 24 minutes nord, et la longitude de 149 degrés 35 minutes ouest, le tems continuant à être épais et chargé de brume.

Nous vîmes fréquemment une grande quantité de l'espèce de plante marine, que les matelots appellent poireaux de mer, et une espèce d'oiseaux qui ressemblent beaucoup aux pigeons du Cap. Le 11, vers le soir, il y eut une éclipse totale de lune; mais l'air étoit si chargé de brouillards, et l'obscurité de la nuit étoit si grande, qu'il nous fut absolument impossible de l'observer.

Le 13, notre provision d'ignames se trouva presque consommée; c'étoit pour nous une circonstance des plus fâcheuses, vu que cette plante nous tenoit lieu de patates et de pain. Nous vîmes encore un

grand nombre de pièces de bois flottantes, beaucoup d'herbes marines et d'oiseaux de différentes espèces. Notre latitude, observée le même jour à midi, étoit de 54 degrés 55 minutes nord; et notre longitude de 148 degrés 34 minutes ouest.

Juillet 1786.

Le 15, la couleur de l'eau nous paroissant changée, le King-George jetta la sonde à différentes reprises; mais les lignes de 90, et même de 120 brasses, ne rapportèrent point de fond. A midi, nous étions par les 37 degrés 4 minutes de latitude nord, et par 149 degrés 22 minutes de longitude ouest.

Le 16, nous vîmes voler autour du bâtiment un grand nombre de plongeons de mer, de mouettes, de perroquets de mer, et d'autres oiseaux marins; nous rencontrions à chaque instant des poireaux de mer et des pièces de bois. A dix

Juillet 1786.

heures du matin, nous jetâmes la sonde, et une ligne de 120 brasses ne rapporta pas de fond. A midi, nous nous trouvions par les 58 degrés 34 minutes nord, et 151 minutes de longitude ouest. A dix heures après midi, nous jettâmes encore la sonde, qui nous rapporta 66 brasses, fond de roche noire et de sable, mêlé avec une sorte de coquillages noirs. A sept heures, courant presque directement au nord, nous apperçûmes la terre au grand contentement de tout l'équipage; elle restoit à environ huit lieues de distance, portant nord-ouest, quart-ouest, et nous jugeâmes qu'elle devoit être voisine de la rivière de Cook. Dans la soirée, nous vîmes un grand nombre de baleines qui jouoient autour de notre vaisseau. J'ai oublié d'observer qu'il avoit été arrêté d'abord que nous nous porterions dans l'entrée du roi George; mais comme la saison étoit déjà fort avancée, nos capi-

taines crurent plus prudent de gagner la rivière de Cook, et de ranger la côte au sud. Juillet 1786.

Le vent étant directement contraire, nous serrâmes au plus près le 17 et le 18, et nous reconnûmes que la terre que nous avions apperçue dans la soirée du 16, étoit un groupe d'îles que le capitaine Cook a désignées sous le nom des îles stériles, et qui sont situées à l'entrée de la rivière de Cook.

Le 18, à quatre heures de l'après-midi, nous découvrîmes l'île de Sainte-Hermogènes, portant du sud sud-ouest à l'ouest, à trois lieues de distance. Les baleines étoient en si grand nombre auprès de la terre, que l'eau qu'elles faisoient jaillir ressembloit à un long récif de rochers.

Le 19, à onze heures du matin, nous

Juillet 1786.

entrâmes dans la rivière de Cook, laissant les îles stériles au sud et à l'est. Le vent et la marée nous favorisant, nous rangeâmes la rive orientale, dans l'intention, s'il étoit possible, de remonter jusqu'au cap *Anchor*, avant de mouiller; mais à sept heures de l'après-midi, nous fûmes surpris d'entendre un coup de canon, qui nous paroissoit avoir été tiré d'une baie qui étoit presque en travers de nous, et nous restoit à environ quatre milles de distance. Le capitaine Portlock fit aussi-tôt tirer un coup de canon pour répondre à ce signal; et comme la baie sembloit promettre un bon mouillage, il résolut d'y entrer et d'y jetter l'ancre, pour savoir d'où provenoit le coup de canon que nous avions entendu.

Nous formions, sur ce point, différentes conjectures. Les uns pensoient que

ce signal avoit été donné par quelques-uns de nos compatriotes, et d'autres qu'il venoit d'un vaisseau françois qui avoit relâché en cet endroit. Cette dernière opinion nous paroissoit la mieux fondée, en ce qu'à notre départ d'Angleterre, nous avions entendu dire que deux bâtimens françois alloient mettre à la voile pour se rendre sur ces côtes. Nous fûmes bientôt hors d'inquiétude ; au moment où nous entrions dans la baie, à la faveur d'une brise fraîche, une chaloupe, partie du rivage, s'avança vers le King-George, et nous apprîmes que ceux qui la montoient étoient des Russes.

Juillet 1786.

A huit heures, étant absolument dans la baie, nous jettâmes l'ancre par 35 brasses d'eau, le cap Bède portant nord-est, à trois milles de distance, et le mont Saint-Augustin sud-ouest quart-ouest.

Juillet 1786.

Aussi-tôt après que nous eûmes jetté l'ancre, nous vîmes venir quatre ou cinq pirogues, qui ne contenoient chacune qu'une seule personne. Cela nous parut d'un si bon augure, que nous nous empressâmes de préparer tout ce que nous voulions donner en échange pour ce que nous allions acheter; et nous avions déjà à bord, *en idée*, une énorme quantité de fourrures; mais nos espérances s'évanouirent bien vîte, lorsque nous sûmes que ces pirogues appartenoient aussi aux Russes.

Quoique trompés dans l'attente où nous étions de trouver des habitans sur cette côte, le lieu nous paroissant cependant convenable pour faire du bois et de l'eau, nous nous préparâmes à nous en fournir abondamment. Dans la matinée du 20, plusieurs de nos gens se rendirent à terre pour couper du bois et

remplir leurs futailles, pendant que nos capitaines se rendirent sur la chaloupe du King-George auprès des Russes, afin de prendre les informations qu'ils pourroient sur l'objet de leur voyage et de leur arrivée sur ces côtes. Juillet 1786.

Il paroît que les Russes n'avoient point d'établissement fixe dans cet endroit, et que leur séjour n'y étoit que momentané. Ils avoient tiré leurs chaloupes sur le rivage, et après les avoir assujéties, ils avoient étendu de l'avant à l'arriere, des peaux pour se mettre à l'abri des injures de l'air. Tout ce que nous pûmes apprendre, fut qu'ils étoient venus d'Onalaska sur une corvette; que les sauvages que nous avions vus dans les canots étoit des Indiens de Kodiac qu'ils avoient amenés avec eux pour trafiquer plus aisément avec les habitans du voisinage de la rivière de Cook et ceux

Juillet 1786.

des contrées adjacentes; que cependant ils avoient eu avec eux de fréquentes querelles, et qu'ils en étoient venus plusieurs fois aux mains; qu'enfin, il existoit entr'eux et les naturels, une si grande inimitié, qu'ils ne se couchoient jamais sans avoir auprès d'eux leurs fusils chargés. Les Russes ne s'accordèrent pas très-bien dans les réponses qu'ils firent à nos diverses questions; nous n'eûmes qu'une idée imparfaite de ce qu'ils avoient en vue, en s'arrêtant sur cette côte. Peut-être aussi le peu de connoissance que nous avions de la langue Russe, fut-il cause que nous ne comprîmes pas tout ce qu'ils vouloient nous dire. Nous sommes cependant presqu'assurés qu'ils n'ont pu se procurer qu'une très-petite quantité de peaux, si même ils en ont trouvé, quoiqu'ils eussent apporté avec eux pour échanger, des pièces de Nankin et des soieries de Perse.

Juillet 1786.

L'endroit où l'on pouvoit faire de l'eau, étoit si voisin du rivage, et d'un accès si facile, qu'un seul jour nous suffit pour remplir nos futailles; ce fut le 21. De ce moment, jusqu'au 26, l'équipage n'eut rien à faire qu'à couper du bois ou à se promener sur les bords de la mer.

Le 24, nos capitaines allèrent reconnoître la baie, et étant descendus sur la pointe sud-est, ils trouvèrent une veine de charbon, dont ils apportèrent à bord quelques morceaux. Cette découverte fit donner à la baie le nom de *coul harbour*, (havre du charbon.)

Nos matelots essayèrent plusieurs fois de pêcher à la ligne et à l'hameçon; mais sans aucun succès. Le capitaine Portlock, qui avoit une seine ou filet à bord, la fit jetter à la mer, et on prit une grande quantité de larges saumons qu'on dis-

Juillet 1786.

tribua aux équipages des deux vaisseaux.

Ce pays est extrêmement montueux. Les montagnes les plus voisines de la mer sont toutes couvertes de pins, parmi lesquels se trouvent des bouleaux, des aulnes et différens arbres et arbustes. Les montagnes les plus éloignées du rivage, sont si élevées, que leurs sommets se perdent dans les nues, et l'immense quantité de neige qui les couvre entièrement, offre à l'œil l'image d'un hiver perpétuel. Je ne me permettrai pas de te donner une plus ample description d'un pays qui m'est si peu connu. Il te suffira de savoir pour le moment que, quoique nous soyons parvenus à la fin du mois de juillet, le tems est en général froid, humide et désagréable ; qu'il tombe très souvent de la neige et de la pluie ; et que tout ce que l'on voit de la terre, ne

présente

présente qu'un sol ingrat, stérile et aride. En voilà assez de dit, pour aujourd'hui, sur *la terre promise*. Adieu.

Juillet 1786.

W. B.

LETTRE XVI.

De la rivière de Cook, le 10 juillet.

Ayant fait notre provision d'eau, et nous étant procuré une quantité suffisante de bois, nous levâmes l'ancre le 26 de grand matin, et nous mîmes le cap sur la grande rivière, nos capitaines étant persuadés qu'en faisant le nord, nous trouverions des habitans, et ne doutant pas que nous ne pussions alors nous procurer des fourrures, par-tout où nous serions à même de traiter avec les sauvages. Le flux dans cette rivière est très-rapide, et

Juillet 1786.

court au moins quatre nœuds par heure; ce qui nous obligeoit de mouiller à chaque marée, excepté quand nous avions un vent frais favorable. Cet inconvénient nous parut cependant de peu de conséquence, parce que, nous attendant à faire beaucoup de commerce en remontant cette rivière, il devenoit nécessaire de jetter souvent l'ancre. L'espoir dont nous nous flattions, fut entièrement déçu.

Pendant les journées du 26 et du 27, nous continuâmes à remonter la rivière, le vent étoit variable et le tems assez beau. Nous ne vîmes point d'habitans, et il ne nous arriva rien de remarquable. Le 27 à midi, la montagne du volcan nous restoit au sud-ouest-quart-d'ouest. Une fumée épaisse sortoit du sommet de cette montague, qui est très-élevée; mais nous ne vîmes point de flamme; et je tiens du capitaine Dixon que, lorsque l'on découvrit pour la première fois

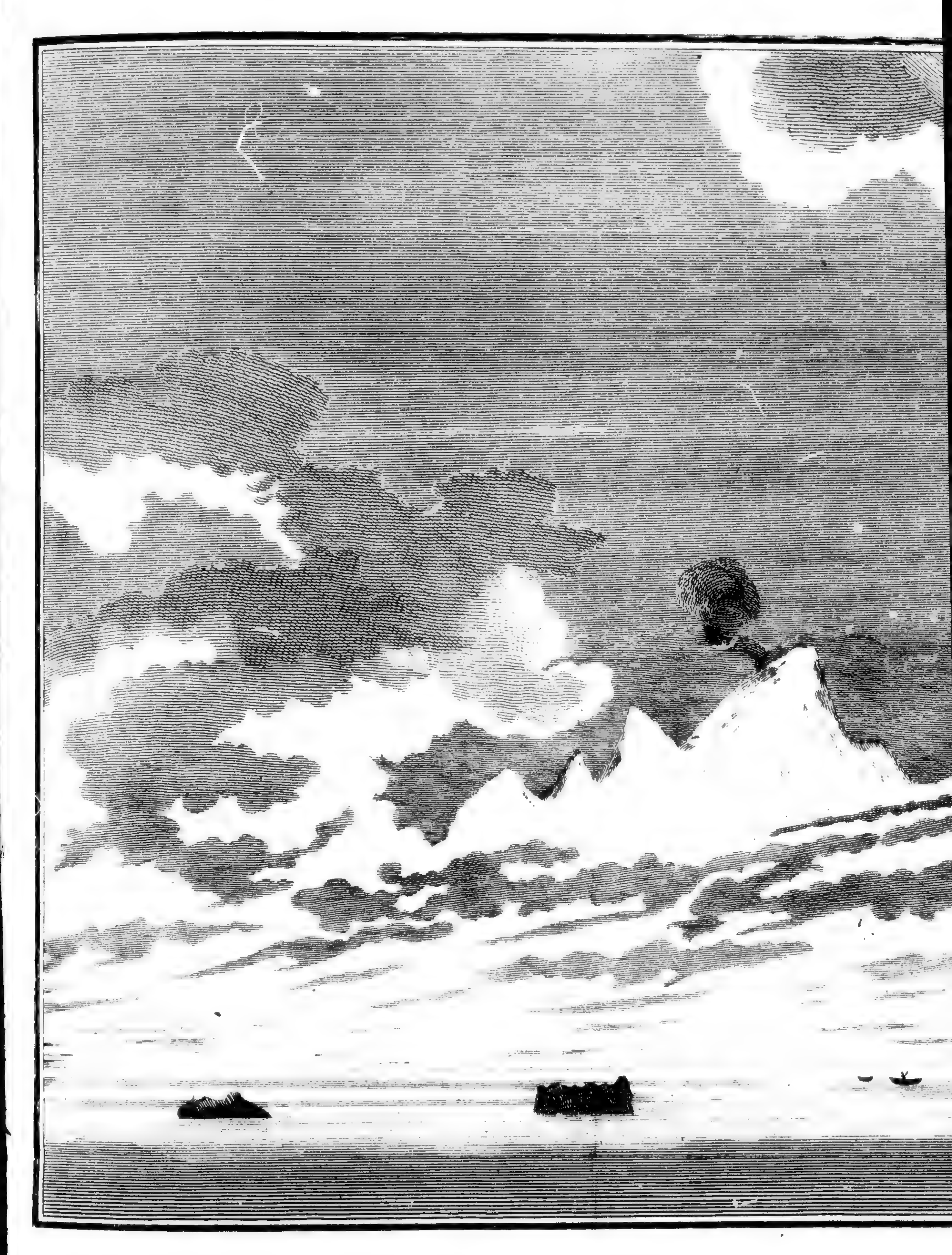
cette montagne, en remontant la rivière de Cook, dans le voyage qui a précédé celui-ci, on n'avoit point vu d'autre indice du volcan, qu'une fumée semblable à celle que nous appercevions.

Juillet 1786.

Le 28, à trois heures de l'après-midi, nous mouillâmes par onze brasses, sur un fond de sable; la côte adjacente du côté de l'ouest, étoit à trois milles environ de distance; elle paroissoit assez unie, et nos capitaines ne doutoient pas que nous n'y trouvassions enfin des fourrures: dans la soirée, une pirogue, manœuvrée par un seul homme, vint de notre côté; il ne nous apporta qu'un petit saumon séché, pour lequel nous lui donnâmes, en retour, quelques grains de verre, dont il parut parfaitement satisfait: il est probable que son principal objet, en nous abordant, étoit de savoir qui nous étions et de sonder nos intentions. Quand

Juillet 1786, il eut compris que notre dessein étoit de traiter en amis, et que nous lui eûmes montré divers articles, dont nous voulions nous défaire, il parut content et nous donna à entendre, en montrant du doigt le rivage, que ses compatriotes nous apporteroient une grande quantité de peaux le jour suivant. Le 29, de grand matin, nous vîmes plusieurs pirogues s'avancer vers nous : quelques-unes étoient si petites, qu'elles ne portoient qu'un ou deux hommes ; dans d'autres, il y en avoit dix et jusqu'à quatorze : ils nous apportèrent des peaux de diverses sortes, telles que de loutres de mer et de terre, d'ours, de lapins des Indes, de marmottes, etc. etc. ; ils prirent en échange, des grains de verre bleus et des *tocs.* Ils ont une prédilection si particulière pour ce dernier objet, et ils y attachent un si grand prix, qu'ils donnoient la plus belle peau de loutre de leur magasin





Vue du Volcan sur les bords de la Riviere de



...a Riviere de Cook prise du Havre du Charbon

NO

pour u
trafiqu
dant la
les hab
nière la
geâmes
intellig
que les
moyens
que nou

Le v
pirogue
mais le
il en vi
deux pl
che de
tout ce

D'a
fîmes c
nous ét

pour un *toc* de médiocre grandeur : nous trafiquâmes assez avantageusement, pendant la plus grande partie du jour, et les habitans se comportèrent de la manière la plus tranquille ; nous ne négligeâmes rien pour maintenir cette bonne intelligence, parfaitement convaincus, que les bons traitemens étoient les seuls moyens d'obtenir des sauvages tout ce que nous pouvions desirer.

Juillet 1786.

Le vent ayant fraîchi sur le soir, les pirogues n'osèrent plus avancer vers nous : mais le 30, le tems étant redevenu calme, il en vint un grand nombre de petites et deux plus larges, qui coururent à la hanche de nos vaisseaux, et nous vendirent tout ce qui parut nous convenir.

D'après les observations que nous fîmes ce même jour, à midi, l'endroit où nous étions en panne, étoit par les 60 de-

Août 1786.

Août 1786.

grés, 48 minutes de latitude nord, et par les 152 degrés, 11 minutes de longitude ouest. Du 30 juillet au 3 août, le tems n'a pas cessé d'être beau : nos amis, les sauvages, continuèrent à nous apporter des peaux de différentes espèces ; mais ils nous donnèrent à entendre, que toutes celles qui leur appartenoient étoient vendues, et que celles qu'ils nous fournissoient actuellement, venoient des tributs fixées dans l'intérieur des terres, avec qui ils étoient en relation de commerce. Ils nous apportèrent aussi une grande quantité d'excellens saumons frais, que nous achetâmes à très-bon marché, donnant un seul grain de verre pour un gros poisson : la pêche en est si abondante, que, quand nous refusions de les acheter, ils nous les jettoient à bord, pour s'épargner l'embarras de les remporter à terre. Pendant cette saison, le saumon entre dans la rivière de Cook en troupes innombra-

Août 1786.

bles, et les naturels les attirent dans des réservoirs où ils les prennent avec la plus grande facilité : ils les enferment et les font sécher dans leurs huttes; c'est ce qui fait leur principale nourriture pendant l'hiver. Quelle nouvelle preuve de la bonté de la Providence envers ses créatures! Le ciel a pourvu abondamment à la subsistance de ces malheureux habitans d'une contrée stérile! Existeroit-il encore, après cela, un homme qui osât demander, avec l'Israélite mécontent : « *Dieu peut-il couvrir une table dans le désert?* »

Le 4 août, une forte brise du sud-sud-est, empêcha les pirogues de nous approcher; mais le tems étant devenu plus calme le 5, nous en vîmes partir plusieurs du rivage; les naturels ne nous apportèrent qu'un très-petit nombre de peaux et nous firent entendre que nous avions presqu'épuisé tous les magasins du pays:

Août 1786.

nous posions alors sur les deux ancres de postes ; dans la matinée du 5, nous levâmes la seconde ancre, pour être prêts à mettre à la voile, quand le capitaine Portlock en donneroit le signal.

Le 6, au matin, nous eûmes un gros vent du sud-sud-ouest, accompagné d'une pluie continuelle. Le 7, à midi, le vent tomba et le tems devint meilleur : dans l'après-midi du même jour, le capitaine Portlock vint sur notre bord, et nous proposa de lever l'ancre le lendemain à quatre heures du matin. Nous appareillâmes, comme il avoit été convenu, et nous étions déjà à la voile, quand le capitaine Portlock nous envoya son troisième lieutenant, pour nous dire que, le tems menaçant de devenir mauvais, il valoit mieux rester à l'ancre, que de nous engager dans un endroit où nous pourrions être plus exposés au vent : en consé-

quence, nous mouillâmes de nouveau, et nous vîmes bientôt qu'il avoit eu raison. Il survint dans la soirée, un vent extrêmement fort, qui continua à souffler pendant la plus grande partie de la nuit: nous appuyâmes le vaisseau, en laissant tomber la seconde ancre; mais dans la matinée du 9, le tems étant redevenu calme, nous la relevâmes pour être prêts à marcher au premier bon vent. Depuis plusieurs jours, il n'étoit venu près de nous que très-peu d'Indiens, et ils ne nous apportoient que de vieilles peaux, sales et déchirées, qui leur avoient servi à se couvrir pour se garantir des rigueurs de la saison : sur les derniers tems, les bonnes peaux qu'ils nous fournissoient, étoient coupées en bandes, probablement dans l'espoir de les vendre à un plus haut prix; mais nous fîmes tous nos efforts pour les empêcher de faire cette manœuvre.

Août 1786.

Août 1786.

Avant d'aller plus loin, je tâcherai de te donner une idée du pays qui avoisine le lieu de notre mouillage : je crois qu'il est difficile d'en voir un plus aride que celui qui se présentoit à notre vue au nord-ouest ; le terrein qui est près de la mer est assez uni, il produit quelques pins, qui avec les taillis, les arbustes et une herbe fort haute, qui croît parmi eux, forment un paysage assez agréable : les montagnes adjacentes, dont les sommets tortueux se perdent dans les nues, sont au-dessus de toute description ; sans cesse couvertes de neiges, excepté dans les endroits où le fier aquilon du nord prend soin de nettoyer leurs cimes arides, ils glacent le sang dans les veines de celui qui les contemple. Leur étendue prodigieuse, et les précipices, dont ils sont parsemés, les rendent également inaccessibles aux hommes et aux animaux. J'oubliois que dans ma dernière lettre,

Août 1786.

je t'avois prévenu de ne point t'attendre, pour le moment, à une description de ce pays: ce que je viens de te décrire, m'a tellement frappé par son aspect imposant, que je n'ai pu me dispenser de t'en dire un mot; je sais, d'ailleurs, que tu me pardonneras volontiers ces sortes d'écarts, persuadé que je ne cherche qu'à te distraire et à te faire plaisir: tu dois t'attendre à une continuation exacte de mon journal. Adieu.

W. B.

LETTRE XVII.

En rade à l'île de Montagu, le 27 août.

Je t'ai dit, dans ma dernière lettre, que nous tenions prêts à mettre à la voile, au premier vent favorable. Nous

Août 1786. appareillâmes, le 10 août, à cinq heures du matin, à l'aide d'une bonne brise, et par un beau tems, à huit heures, voyant que la marée nous faisoit dériver fortement vers la côte, et près d'un banc de sable fort long qui est au sud, nous jettâmes l'ancre par dix brasses d'eau, sur un fond pierreux, ayant une petite île au sud, à la distance d'un peu plus d'un mille. Vers les 5 heures de l'après-midi, nous levâmes l'ancre, et nous mîmes à la voile; mais le vent n'étant pas assez fort pour refouler la marée, nous fûmes obligés de jetter l'ancre sur un fond de roche de douze brasses de profondeur : l'extrémité nord-ouest de la petite île nous restoit à l'ouest-nord-ouest, et nous étions à cinq milles de distance du rivage au nord, ayant vent modéré et le ciel serein.

Le 11, à 5 heures du matin, nous appareillâmes, et nous descendîmes la

Août 1786.

rivière. A 8 heures, nous apperçûmes deux barques russes, contenant chacune dix-huit hommes, qui gouvernoient au sud pour gagner l'île. Ce sont, sans doute, les mêmes que nous rencontrâmes en remontant la rivière. Leur projet est sans doute de subjuguer les pauvres Indiens, et d'en exiger ensuite autant de peaux qu'ils pourront, à titre de tribut. Cependant les naturels sont tellement dispersés, que ce projet sera d'une exécution très-difficile. A 11 heures, nous mouillâmes à quatre milles du rivage, par dix-neuf brasses; le cap *Anchor* nous restoit au sud-quart-sud-est; et suivant l'estimation, nous étions à midi par les 60 degrés 9 minutes de latitude nord; comme nous n'avions que des brises légères, nous fûmes obligés d'attendre la marée pour descendre la rivière.

Le 12, à midi, le cap Bède nous res-

Août 1786.

toit à l'est-sud-est, et le havre du Charbon, est quart-sud-est; à deux heures, nous mouillâmes par trente-neuf brasses d'eau, les îles stériles portoient sud-sud-est; la montagne du Volcan ouest-nord-ouest; le mont Saint-Augustin sud-ouest; et le havre du Charbon, est. Notre latitude observée, fut de 59 degrés 28 minutes nord, et notre longitude de 151 degrés ouest. Le tems étant doux, et le ciel serein, nous avions tout lieu d'espérer que la prochaine marée, et une brise légère, nous porteroient hors de la rivière.

Il m'est impossible de parler, avec certitude de cette rivière; nous savons seulement qu'elle s'étend bien plus loin au nord que l'endroit où nous étions mouillés. Sa plus grande largeur n'excède guères vingt milles.

Les naturels ne paroissent pas avoir

Août 1786.

choisi un endroit fixe pour leur résidence ; mais ils sont épars çà et là, selon leur commodité ou leur inclination. Il est vraisemblable qu'ils sont divisés en *clans* ou tribus ; car, dans toutes les grandes pirogues que nous avons rencontrées, il se trouvoit au moins une personne qui avoit l'air de posséder un certain degré d'autorité sur les autres, et qui, non-seulement les guidoit dans les échanges, mais encore les tenoit dans la subordination. Ils paroissent doux et incapables de chercher à faire du mal ; mais cela provient peut-être de notre façon de traiter avec eux, si différente de celle des Russes. Les armes, dont nous les vîmes se servir, sont des lances, des arcs et des flèches. Les lances leur sont d'une grande utilité, aussi bien à la chasse que dans les combats : la chair des différens animaux qu'ils tuent leur sert de nourriture, et ils se couvrent de leur peau. Il seroit naturel de

Août 1786.

supposer que les peaux des plus grands animaux, tels que les ours, les loups, etc. sont celles qu'ils choississent de préférence pour se vêtir, mais c'est le contraire. La plus grande partie des habits qu'ils portent, sont faits de peaux de marmotes, proprement jointes ensemble, et un manteau est souvent fait de plus de cent peaux; les femmes sont probablement occupées à ces sortes d'ouvrages. On trouve ici, outre les loutres de mer, des ours, des loups, des renards, des lapins de l'Inde, des marmotes ou mulots, des rats musqués, des hermines, etc. mais les renards et les marmotes paroissent y être en plus grand nombre que les autres animaux. Les marchandises que les naturels paroissent préférer en échange de leurs fourrures, sont les *tocs*, et de petits grains de verre bleu; ils ne firent presque nulle attention à ceux d'une autre couleur, quoique nous en

en ayons une grande quantité de différentes sortes.

Août 1786.

Ils sont d'une taille moyenne et bien proportionnée ; leurs traits paroissent réguliers ; mais leur visage est tellement imprimé de crasse et d'ordure, qu'il est impossible de juger de leur véritable couleur. Celui d'entr'eux, dont le visage et les cheveux sont le plus fortement empreints de graisse et de suie, est regardé comme l'homme qui a la meilleure tournure.

Leur nez et leurs oreilles sont ornés de grains de verre, et ceux qui n'en possèdent point y suppléent par des dents. Ils ont aussi une fente parallèle à la bouche, coupée au-dessous de la lèvre inférieure, et qui est ornée à peu près de la même manière que le nez et les oreilles ; mais j'ai observé que cette partie de leur pa-

Août 1786.

rure étoit plus ou moins recherchée, selon qu'ils étoient plus ou moins riches. Nous ne vîmes qu'une seule femme ainsi parée; les naturels lui témoignoient beaucoup d'égards, et ils la servoient avec un respect infini. Son visage, contre l'usage ordinaire, étoit assez propre, et loin d'avoir un teint et des traits désagréables, je puis t'assurer que j'ai vu bien des Angloises qui n'avoient pas aussi bonne mine. Leurs petites pirogues sont construites de façon à ne contenir qu'une seule personne, ou tout au plus deux, et les grandes comme les petites sont couvertes de peaux. Peut-être me sera-t-il possible de te donner encore quelques détails sur ces peuples avant la fin de notre voyage; tu peux être assuré que si j'en ai l'occasion, je ne la laisserai pas échapper.

Je t'ai déjà dit, que nous eûmes beau

Août 1786.

tems dans l'après midi du 12 ; nous appareillâmes le 13 août, à l'aide d'une brise favorable, et d'une continuation de beau tems, et nous descendîmes la rivière vers l'est-nord-est, laissant les îles stériles au sud.

Avant midi, nous sortîmes de la rivière de Cook ; et nous proposant de nous rendte à l'entrée du prince William, nous mîmes le cap au nord-ouest, tenant le large à deux lieues du rivage. A midi, la partie la plus septentrionale du continent, nous restoit au nord-est quart-de-nord, et nous avions au sud-ouest l'île du pain de Sucre (l'une des îles stériles). Vers le soir, le vent tomba tout-à-fait ; et pendant la nuit, nous n'eûmes que de fausses brises.

Pendant toute la matinée du 14, nous rangeâmes la côte ; à midi, la latitude

N 2

Août 1786. observée nous donna 59 degrés 6 minutes nord; dans l'après-midi, le tems devint sombre et brumeux; à 4 heures, nous revirâmes et portâmes le cap au nord-ouest; mais, incertains de notre véritable position, relativement à l'entrée du prince William, sur les huit heures, nous revirâmes encore, et nous gardâmes le large jusqu'à minuit.

Le 15, nous eûmes des vents légers et de la brume; nous perdîmes alors la terre de vue; mais à deux heures, elle reparut portant du nord-nord-ouest, à l'ouest-nord-ouest; nous jettâmes la sonde, et elle nous indiqua 103 brassses sur un fond de vase et d'argile.

Le 16, nous eûmes pareillement des vents foibles et de la brume, et nous continuâmes à ranger la côte, à la distance de deux lieues: la terre nous

Août 1786.

restoit de l'ouest-sud-ouest au nord. Le 17, mêmes vents, et tems nébuleux. N'ayant pas eu la possibilité de prendre la hauteur, depuis le 14, nous n'avions point de certitude sur notre position; mais nous conclûmes, que la terre que nous appercevions au nord-est, étoit l'île Montagu. Le tems étant calme, et nos sondes rapportant moins de profondeur, nous jettâmes l'ancre à trois heures, par 43 brasses, fond de sable, à trois milles de distance des côtes. Je dois observer que depuis plusieurs jours, les sondes nous avoient toujours rapporté entre 120 et 128 brasses de profondeur sur un fond de vase. Une île que nous avions au nord, s'étendoit du nord-est-quart-est, au nord-nord-est, et un autre point de terre au nord à six milles de distance; tandis que nous étions à l'ancre, plusieurs de nos gens jettèrent leurs filets, croyant que nous étions sur un banc de morues; mais

Août 1786. ils ne prirent que des *sculpins* et des plis en petit nombre, et sans trouver ce qu'ils cherchoient

Le tems continua à être épais et brumeux ; mais à 6 heures de l'après-midi, le 18, une brise s'élevant du sud-ouest-quart-ouest, nous levâmes l'ancre, et gouvernâmes vers le rivage. A dix heures, nous jettâmes la sonde, qui nous indiqua 45 brasses sur un fond de sable, mêlé de coquillages; à midi, une ligne de 80 brasses ne rapporta pas de fond.

Le 19, à la pointe du jour, le brouillard étoit tellement épais, que nous ne vîmes plus la terre; mais à huit heures nous la découvrîmes de nouveau, portant nord-est-quart-nord. Nous marchâmes au plus près, pour rallier, s'il étoit possible, le passage sud-ouest de l'entrée du prince William, qui, à quatre

Août 1786.

heures de l'après-midi nous restoit au nord-est-quart-nord. La pointe la plus orientale de la terre, qui étoit à notre vue, portoit est-quart-nord-est *Foot-Island* (l'île du Pied) du nord-quart-nord-est, à l'ouest-nord-est; *Leg-Island* (l'île de la Jambe,) de l'ouest au nord-ouest-quart de nord; et le continent sud-ouest; le vent souffloit bon frais du nord-est, et la mer étoit fort houleuse, vers l'ouest; nous ne pouvions par conséquent faire que très-peu de chemin: à huit heures du soir, la pointe sud-ouest de l'île de Montagu nous restoit à l'est-nord est, à la distance de 4 milles. Le vent étant variable, pendant la nuit, nous courûmes des bordées, à dix heures, les sondes rapportèrent 40 brasses, fond de sable.

Le 20, à huit heures du matin, la partie de terre que nous voyions, s'éten-

Août 1786.

doit du nord-est, au nord, un demi-rumb à l'ouest, et nous ne trouvâmes point de fond avec une ligne de 50 brasses. Nous continuâmes à marcher en serrant le vent, autant qu'il nous étoit possible; mais nous ne fûmes pas plus heureux que les jours précédens, ayant un vent frais du nord-est, et un courant qui nous portoit vers l'ouest.

Dans la matinée du 21, nous eûmes un tems brumeux, accompagné de pluie. A quatre heures, nous espérions découvrir une baie, dans l'entrée si desirée, n'ayant que 17 brasses de profondeur, et n'étant éloignés de terre, que d'un mille et demi; mais un courant violent, ajouté aux houles, qui venoient de l'est, nous fit dériver sous le vent. Dans la soirée et pendant la nuit, nous eûmes de fortes brises du nord-est, accompagnées d'une pluie abondante; dans la matinée du 22, le tems étoit couvert et pluvieux,

mais le vent souffloit avec moins de force. A midi, nous pûmes prendre hauteur; elle nous indiqua 59 degrés 15 minutes de latitude nord: c'étoit la seule observation, que le tems nous avoit permis de faire depuis dix jours. Août 1786.

Durant l'après-midi, et pendant toute la journée du 23, le tems fut épais et couvert de brume, avec vent frais et variable, mais soufflant cependant plus souvent du nord-est, et nous avions perdu la terre de vue.

Le 24, à quatre heures du matin, le vent sauta au sud-est, et nous en profitâmes pour rallier la terre, que nous découvrîmes à trois heures de l'après midi, et qui s'étendoit alors du nord-quart-nord-est à l'ouest-quart-ouest, à dix milles de distance. La sonde nous rapportoit 70 brasses d'eau, sur un fond de vase. A huit heures du soir, le vent repassa

Août 1786.

encore au nord-est et nous nous tînmes au large, pendant la nuit, n'ayant pas une connoissance exacte de la direction des courans. Je reprendrai ces détails sous très-peu de tems. Tout à toi.

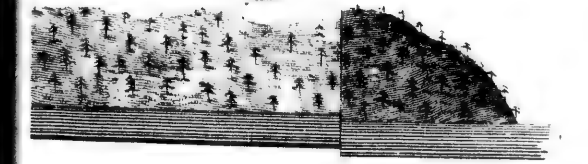
W. B.

Septembre 1786.

LETTRE XVIII.

Dans l'entrée du Roi-George, le 24 septembre

Le 25 et le 26 août, nous eûmes des vents légers et un tems brumeux. Le 26 à six heures du soir, le vent sauta au sud, et nous eûmes beaucoup d'espoir de rallier la terre le lendemain, s'il restoit dans ce rumb. Sur les dix heures, il commença à souffler grand frais, ce qui nous obligea de mettre à la cape, et d'y rester jusqu'au lendemain 27, à trois heures du



Planch. 21

Vüe du Cap Saint Heripogénes à la distanc

Sud Sud ouest ¼ de rumb à l'Ouest



Vüe de la Terre de Staten, lorsque le Corps de l'Isle e

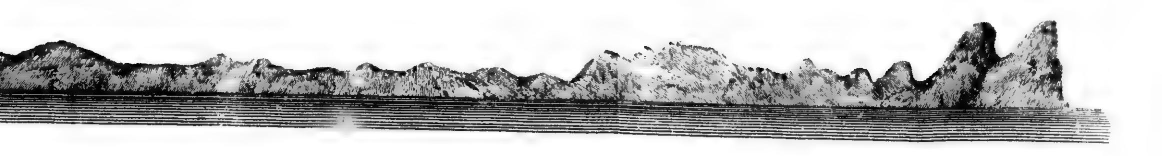
Sud Ouest ¼ Ouest



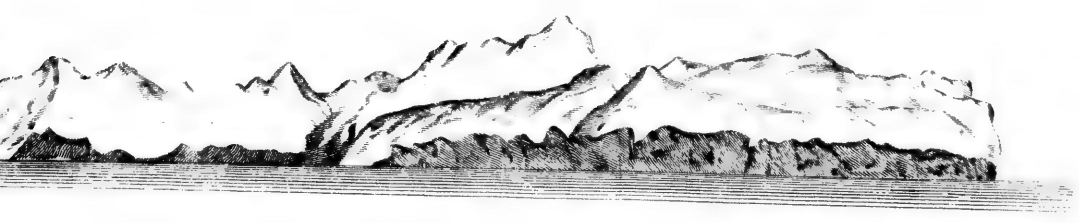
Isle Montague

V. 11 Dégrés 30 Min à l'Est, à la distance de 6 lieues

...gènes à la distance de 7 à 8 lieues .



...e le Corps de l'Isle étoit à la distance de 3 lieues



Isle Montague



matin ,
nord. A
qui nou
Nos obs
grés de
précises
quinze j
dégrés 4
trop ava
de faire
le passa
résolure
chinbroo
et un as

J'aur
pénétrer
différens
en vain
tems,) à
de l'île
l'après-n

Septembre 1786.

matin, que nous gouvernâmes vers le nord. A midi, nous découvrîmes la terre qui nous restoit tout à fait au nord. Nos observations nous donnèrent 59 dégrés de latitude nord; ce sont les seules précises que nous avions pu faire depuis quinze jours. Notre longitude étoit de 145 dégrés 44 minutes ouest. Nous trouvant trop avancés à l'est, pour espérer encore de faire l'entrée du prince William, par le passage du sud ouest, nos capitaines résolurent de la tenter par le cap Hinchinbrooke ayant une brise favorable, et un assez beau tems.

J'aurois dû vous dire que l'on peut pénétrer dans l'entrée par deux passages différens ; l'un (celui que nous avions en vain essayé de passer depuis un certain tems,) à l'ouest, et l'autre qui est à l'est de l'ile de Montagu. A cinq heures de l'après-midi, nous apperçûmes des terres

Septembre 1786.

basses qui nous restoient au nord-est, et que nous prîmes pour l'île *de Kayes*. A huit heures, la pointe de terre qui nous faisoit face, portoit nord-quart-nord-ouest, à la distance de 10 milles. Le vent commença alors à fraîchir ; nous revirâmes, et prîmes le large durant la nuit, ne croyant pas prudent de tenir trop près des côtes.

Dans la matinée du 28, la terre nous restoit à l'ouest, à la distance de 12 à 14 milles, et nous la perdîmes entièrement de vue à midi, le tems étoit pluvieux, nous eûmes quelques raffales et vent frais du nord-est; nous abandonnâmes l'espoir de pénétrer dans l'entrée du prince William pendant cette saison, et il fut résolu par nos capitaines de gouverner sur l'entrée de la Croix, qui étoit le port le plus voisin, que nous connoissions vers le sud, où

Septembre 1786.

l'on pouvoit espérer de se procurer des peaux.

Du 26 août au 3 septembre, nous eûmes vent frais du nord-est accompagné de raffales. Le 4, le tems devint plus modéré, et assez bon; les vents étoient légers et variables, et ils se tinrent ainsi jusqu'au 7, où nous eûmes grand frais du nord est. Vers le soir, le vent baissa, et nous nous trouvâmes presque dans un calme. Le 8, il s'éleva une bonne brise du sud-sud-ouest; notre observation à midi nous donna 57 dégrés 35 minutes de latitude nord; et 137 degrés 12 minutes de longitude ouest. Cette position étant à-peu-près celle où le capitaine Cook a placé sur sa carte l'entrée de la Croix, nous gouvernâmes au nord est-quart-est, et le même vent de sud continuant à souffler, nous vîmes la terre absolument en face de nous dans la matinée. Vers

Septembre 1786.

les onze heures du 9, et à deux heures de l'après-midi, elle nous restoit du nord-ouest à l'est-quart-sud-est, à la distance de 6 milles.

Tenant la mer depuis un mois, lorsque nous comptions ne faire que croiser pendant un jour ou deux, tu dois concevoir avec quelle joie nous voyions l'instant où nous allions mouiller, et commencer notre trafic. Nous fûmes trompés dans nos espérances; car quoique nous rangeassions la côte jusqu'à quatre heures, à 3 milles de distance, nous ne vîmes pas la moindre apparence de cette entrée, dont parle le capitaine Cook. La côte formoit en effet une espèce de baie, mais il n'étoit pas possible qu'un vaisseau pût y mouiller, avec sûreté. Nous jettâmes une sonde de 110 brassses qui ne rapporta point de fond, et la couleur de l'eau n'étant point changée, nous

avions lieu de croire que la mer étoit encore très-profonde auprès des côtes.

Septembre 1786.

Ne trouvant pas l'entrée de la Croix où nous désirions mouiller, nous jugeâmes que ce seroit perdre notre tems, que de la chercher dans une autre position, d'autant plus que le capitaine Cook n'y avoit pas mouillé lui-même, mais l'avoit seulement découverte à une distance considérable; nous savions, d'ailleurs, par notre propre expérience, que les apparences de terre, sur ces côtes, sont fort trompeuses; ce qui est dû à un brouillard continuel, qui change à tous momens de place, et empêche de s'assurer de la véritable position des terres.

La baie des isles étoit le seul port, où nous devions alors chercher un mouillage, et elle devoit nous rester à environ 30 milles, au sud et à l'est. Une brise favo-

Septembre 1786.

rable s'étant élevée dans la soirée, nous fîmes assez de chemin durant la nuit, et toutes les apparences sembloient nous promettre d'entrer bientôt dans ce port. Dans la matinée du 10, nous essuyâmes un violent coup de vent, venant du sud et qui continua jusqu'au soir; il s'appaisa ensuite, et nous eûmes du calme pendant plusieurs heures.

Le 11, à deux heures du matin, le vent devint encore plus fort, qu'il n'avoit été la veille, et il fut accompagné d'une grosse pluie, qui tomba sans discontinuer, jusqu'au 13 à midi, que le tems devint modéré, et le ciel assez clair. Pendant l'ouragan, nous revirions de tems en tems, afin d'éviter d'être jettés sur une côte qui étoit sous le vent. Lorsqu'il s'abaissa, nous nous trouvâmes éloignés de plus de 10 lieues du cap Edgecombe (la pointe de terre la plus voisine de la baie

Septembre 1786.

baie des isles.) Notre observation, à midi, nous donna 56 degrés 50 minutes de latitude nord ; nous nous déterminâmes cependant à gouverner sur ce port, pour y aller, s'il étoit possible, attendu que nos voiles et nos agrés avoient été fort endommagés pendant l'orage.

Nous mîmes dans cette intention le cap à l'est-nord-est, avec une brise modérée du sud ; et à six heures, dans la matinée du 14, nous découvrîmes la terre, portant de l'est-quart-nord-est, au nord-ouest, à la distance de 14 milles. A midi, le cap Edgecombe nous restoit au sud, 60 degrés à l'est, à la distance de 10 milles, et nous étions, par les 57 degrés 6 minutes de latitude nord : nous continuâmes à porter sur l'ouest, jusqu'à cinq heures de l'après-midi, dans l'espoir de trouver la baie des isles; mais nous ne pûmes la découvrir à l'ouest du cap. Cette partie de la côte, que nous exa-

Septembre 1786.

minâmes, forme une espece de baie étroite, mais qui ne seroit pas capable de mettre à couvert un vaisseau à l'ancre; nous ne nous apperçûmes pas non plus qu'il y eût des habitans; nous avions entendu dire que des Espagnols avoient relâché près de cet endroit, en 1775, mais nous soupçonnions que ce rapport pouvoit être faux. A six heures du soir, nous marchâmes au plus près du vent, vers le sud, afin d'examiner le côté sud-est du cap; mais à minuit, il s'éleva une bourasque du sud-est qui, continuant à subsister pendant toute la journée du 15, et étant accompagnée d'une pluie continuelle, nous força de prendre le large, et de nous éloigner des côtes autant qu'il étoit possible. Nous nous trouvâmes en conséquence, dans la matinée du 16, éloignés de plus de 20 lieues de la partie du cap Edgecombe, qui étoit au sud. Le vent devint plus modéré, quoique variable,

Septembre 1786.

et que nous eussions de fréquentes raffales et de la pluie ; le tems étoit couvert et tellement brumeux , que nous ne pouvions rien découvrir à la distance d'un mille. La saison étant fort avancée, nous abandonnâmes le projet d'entrer dans la baie des isles ; et nous nous déterminâmes à gouverner sur l'entrée du roi George , sans cependant nous éloigner des côtes, pour ne pas perdre l'occasion d'attérer, si par hazard il se présentoit un havre passable.

Le 17, le tems devint plus doux, et une bonne brise de l'ouest s'éleva dès le matin: notre latitude à midi, étoit de 55 degrés 15 minutes nord, et notre longitude de 136 degrés 14 minutes ouest. Nous eûmes encore une bonne brise du nord-ouest. Le 18, à une heure, gouvernant à l'est, nous découvrîmes la terre absolument en face de nous, et nous

Septembre 1786.

fîmes force de voiles pour la gagner. Notre latitude étoit à midi de 53 degrés 46 minutes nord, et notre longitude de 133 degrés 53 minutes ouest. A six heures, nous nous trouvâmes près des côtes, mais ne voyant point de baie, ni aucune apparence que cette isle fût habitée, nous mîmes le cap au sud. La terre que nous voyions étoit élevée, et nous restoit au nord 65 degrés à l'est, à la distance de 4 milles. La soirée étoit très-belle, et le tems clair et serein. Nous apperçûmes une espèce d'oiseaux d'une forme bien différente de tous ceux que nous avions vus jusqu'alors. Quoique long et mince, son vol étoit pesant; le bout de ses aîles et de sa queue étoit blanc, et ses aîles nuancées d'une variété des plus belles couleurs. Il étoit à-peu-près de la grosseur d'une mouette. Nous vîmes aussi une grande quantité d'oies sauvages, d'espèces différentes.

Septembre 1786.

Le vent resta au même rumb, dans la journée du 19, et souffla bon frais; la terre, que nous vîmes à six heures du matin, s'étendoit du nord-ouest au nord-est, à la distance d'environ 9 lieues : à midi, nous étions, suivant l'estimation, par les 51 degrés, 56 minutes de latitude nord, et par les 133 degrés de longitude ouest.

Le 20 et le 21, le tems fut modéré, et nous continuâmes à marcher vers l'est : nous étions à 8 ou 9 lieues à la distance des côtes, que nous appercevions encore le 21 à midi, étant par les 50 degrés, 40 minutes de latitude nord, lorsque nous découvrîmes une île qui portoit nord, 53 degrés est. Dans l'après-midi, nous vîmes à la hanche du bâtiment, un requin; je ne vous en parle, que parce que ce poisson monstrueux se trouve rarement dans une latitude si voisine du nord; a

Septembre 1786.

neuf heures, l'île, ou plutôt, les îles que nous avions vues à midi, s'étendoient du nord, 22 degrés au nord 43 degrés est, à la distance de 3 lieues.

Le 22, nous mîmes le cap à l'es pour chercher l'entrée du roi George, aidés d'un vent frais de nord-ouest; à une heure, le cap brisé nous restoit au nord-ouest-quart-ouest, à 2 milles de distance. A une petite distance de ce cap, se trouve un rocher, auquel on a donné le nom de *Split-Rock* (le rocher fendu), et qui paroît tenir à la côte, par un récif fort bas: la pointe de terre nous restoit au nord-nord-est, et depuis cet endroit, jusqu'au cap brisé, la côte forme une espèce de baie, couverte d'épines, et qui présente un coup-d'œil très-agréable; la terre, auprès des côtes, étant assez unie, le brouillard que nous eûmes pendant la journée, nous empêcha de prendre la hau-

teur, pour déterminer notre latitude ; et comme il nous fut également impossible de sonder avant le coucher du soleil, le capitaine Dixon trouva qu'il seroit prudent de gagner le large avant la nuit, afin d'éviter les rochers et les brisans, qui se trouvent en grand nombre sur cette côte. Le capitaine Portlock fit mettre sa chaloupe en mer, et envoya son troisième lieutenant, pour gagner la pointe de terre la plus orientale et nous chercher un mouillage; n'ayant pas réussi à en trouver un, nous serrâmes le vent au sud-ouest, et tînmes le large jusqu'au matin du 25; à la fin du jour, la pointe de terre la plus voisine de nous, nous restoit à la distance de 6 milles, et la sonde rapporta quarante-cinq brasses, fond de roche très-dur. Septembre 1786.

Ce havre étant la dernière ressource qui nous restoit, pour cette saison, nous désirions bien ardemment de le rencou-

Septembre 1786.

trer. Quel a été le succès de nos recherches ? C'est ce que tu sauras dans ma prochaine lettre. Pour toujours, ton ami.

W. B.

LETTRE XIX.

En mer, le 2 octobre 1786.

Je finissois ma dernière lettre, en te parlant du desir ardent que nous avions de découvrir le port, depuis si long-tems l'objet de nos recherches. Notre espoir s'est évanoui entièrement, au moins, pour cette année : je ne veux pas anticiper; mais te faire voyager pas à pas avec nous.

J'ai déjà observé que nous étions le 22, à 6 milles de distance de la terre, et que nous fîmes le sud pendant la nuit. Le 23, à six heures du matin, nous

mîmes le cap au plus près du nord-est avec vent frais du nord-ouest : à huit heures, le rocher fendu portoit nord, 42 degrés à l'ouest, à six lieues de distance, et une observation faite à midi, nous donna 49 degrés, 50 minutes de latitude nord et 127 degrés, 52 minutes de longitude ouest ; de manière que nous étions à-peu-près à 50 milles à l'ouest, et à 20 milles à l'est, du havre que nous cherchions. Le mondrain de l'ouest portoit nord, 69 degrés à l'ouest, et la partie la plus orientale sud, 60 degrés à l'est, à 6 milles de distance. Pendant l'après-midi, les brises devinrent plus légères, et vers cinq heures, nous étions presqu'en calme: il nous étoit, en conséquence, impossible de faire l'entrée, ce qui nous engagea à revenir au sud ; cependant, la hauteur que nous avions prise à midi, nous avoit mis en état de déterminer, d'une manière précise, la position de cette entrée : à six

Septembre 1786.

Septembre 1786.

heures, la pointe avancée de l'entrée portoit nord, 60 degrés à l'est, à la distance de 16 ou 17 milles : à huit heures, la sonde rapporta cinquante-sept brasses, fond de sable ; pendant la nuit, nous eûmes des vents légers et inconstans, et quelquefois des raffales et de la pluie.

Dans la matinée du 24, nous mîmes le cap au nord-est-quart-est, dans l'intention de rallier la terre, avec une brise modérée, au sud-est-quart-sud-est ; mais nous eûmes bientôt des vents légers et variables avec de fausses brises et fréquemment du calme. Il nous fut donc impossible d'arriver dans le havre : à midi, suivant l'observation, nous nous trouvions par les 49 degrés, 28 minutes de latitude nord ; l'extrémité de la terre vers l'entrée, portoit nord-est, à 4 lieues de distance, et la pointe des brisans à 6 degrés au sud, à la distance de 6 milles

A deux heures, nous jettâmes la sonde, qui donna soixante-cinq brasses, sur un fond de rochers : à quatre heures, le port nous restoit au nord, 55 degrés à l'est, à la distance de 4 lieues; à 6 heures, les extrémités de la terre s'étendoient de l'est, 9 degrés au sud, au nord 25 degrés à l'ouest, et la pointe de Nootka, nord-est-quart-de-nord, à la distance de 10 milles, la sonde nous rapporta cinquante-cinq brasses, fond de sable.

Septembre 1786.

Pendant la matinée du 25, nous eûmes des vents foibles et inconstans et des pluies fréquentes : à midi, nous n'étions qu'à 10 milles de l'entrée; cependant des calmes fréquens, de fausses brises, qui souffloient de tous les points, et une houle très-forte, que nous avions à l'avant, nous rendoient l'atterrage impraticable : à cinq heures, nous revirâmes et gouvernâmes au sud; à six heures, les extré-

Septembre 1786.

mités de la terre portoient de l'est-quart-sud-est, à l'ouest-nord-ouest, à la distance d'environ 8 milles. Dans la soirée, le vent fraîchit et se porta au sud-est, et à dix heures du soir, il devint extrêmement fort, et fut accompagné d'une forte pluie.

Le 26, vers trois heures du matin, nous eûmes un orage très-fort et une grosse pluie: les coups de tonnerre étoient affreux, les éclairs si fréquens et si vifs, que ceux de nos gens qui étoient sur les ponts, en furent aveuglés pour un tems considérable; chaque éclair laissoit après lui, une odeur de souffre très-désagréable.

Je restai sur le pont pendant la plus grande partie de l'orage; et je t'avouerai, que ce spectacle imposant et terrible, me fit un effet des plus singuliers; combien

Septembre 1786.

de fois, n'ai-je pas eu la folie de croire qu'il étoit impossible que les élémens réunis pussent offrir aux yeux, un aspect aussi terrible que celui qui nous est présenté par Thompson, dans son poëme des saisons; mais ici, tous les tableaux de ce peintre habile recevoient une nouvelle touche, donnée par la main de la nature, elle-même : nous entendions la foudre éclater de tous les côtés ; les vents rugissoient en s'entrechoquant, et les vagues enchaînées rouloient, avec un bruit affreux, les unes sur les autres ; et, pour comble d'horreur, une brume épaisse étant répandue sur tout l'atmosphère, nous n'appercevions notre situation effrayante, qu'à la lueur des feux du ciel, qui, se réfléchissant sur la cime écumante des flots, dissipoient, par momens, le brouillard qui nous environnoit.

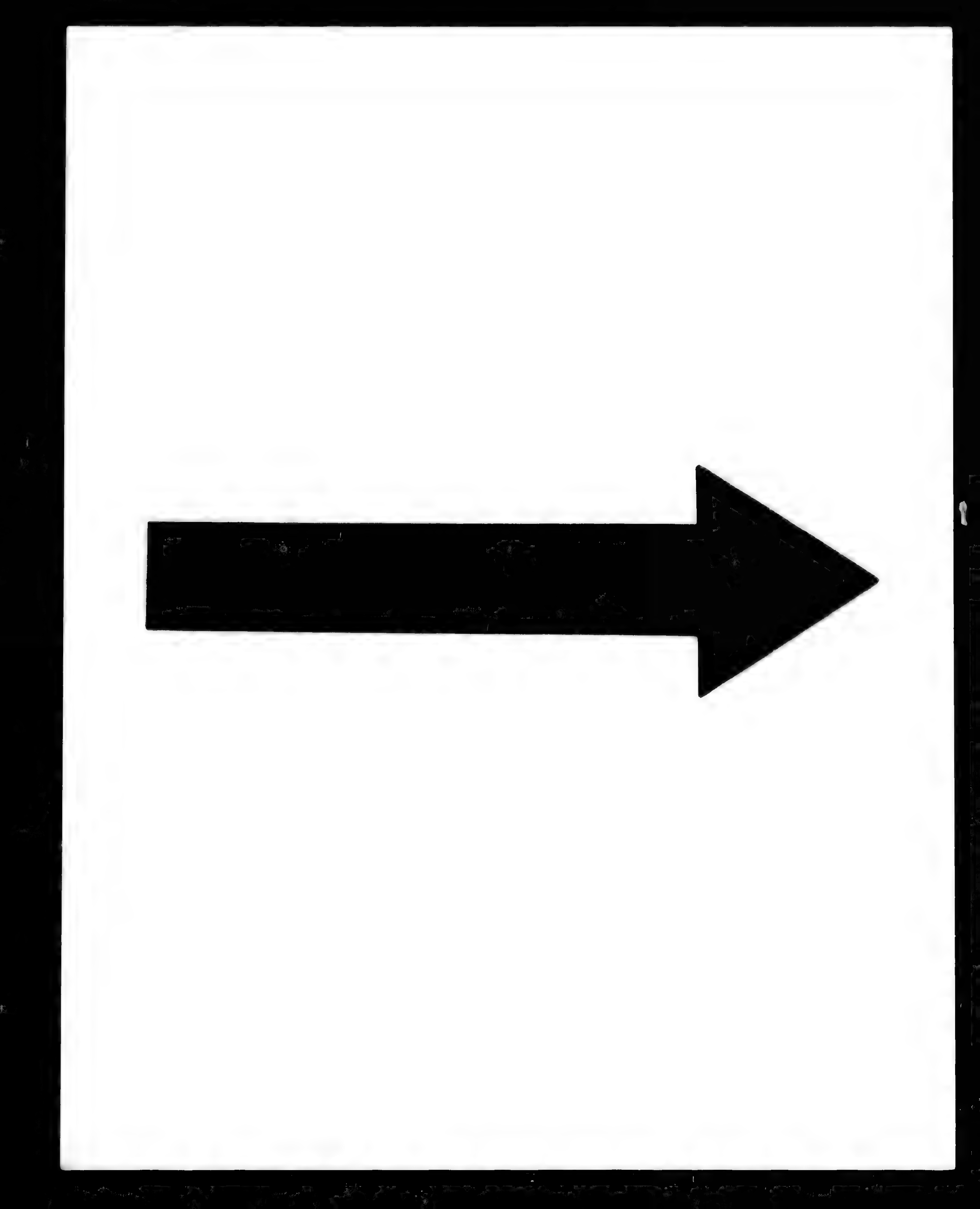
L'orage s'appaisa vers 6 heures du

Septembre 1786.

matin, et nous eûmes encore des vents foibles et de fausses brises, avec une mer très-grosse, ce qui nous empêcha de rallier la terre; le tems étoit, d'ailleurs, chargé d'une brume épaisse: à dix heures, nous revîmes la terre, qui nous restoit du nord-ouest, à l'est, à la distance de 9 milles; mais des calmes fréquens, et une houle très-forte, qui battoit la côte, nous firent regarder, comme une circonstance avantageuse, de tenir le large, autant qu'il nous étoit possible. Ranger la terre de trop près, auroit été d'autant plus dangereux, que, de la pointe du havre, jusqu'à la distance de 2 milles des côtes, au moins, il se trouve une chaîne de brisans qui se prolongent à 2 milles vers le nord: l'après-midi, et pendant la nuit suivante, nous eûmes des vents légers et inconstans, accompagnés de pluie: à quatre heures du matin, il s'éleva une brise fraîche, du sud-sud-ouest, nous

Septembre 1786.

mîmes à la voile et portâmes le cap sur l'ouverture du havre ; mais vers les dix heures, le vent tomba, et nous n'eûmes plus que de fausses brises et une mer extrêmement houleuse au sud : nous dérivions visiblement sur les brisans dont je viens de parler, et notre position fut, pour un moment, très-alarmante. Cependant, un peu après onze heures, nous étions hors de danger : le King-George étoit au sud de notre bâtiment ; ainsi, le capitaine Portlock n'avoit pas eu beaucoup à craindre pour lui-même : à midi, l'extrémité occidentale du port, nous restoit au nord, 60 degrés est, et la terre s'étendoit de l'ouest-nord-ouest à l'est-quart-sud-est. L'après-midi et la soirée furent très-orageux, et il tomba une grande quantité de grêle : à six heures, l'entrée de Nootka nous restoit au nord, 55 degrés est, à douze milles de distance ; durant la nuit, nous eûmes des vents très-légers et inconstans.



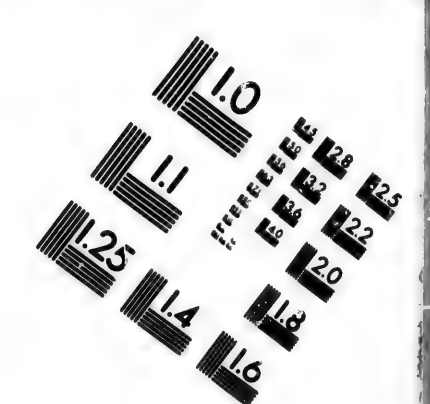
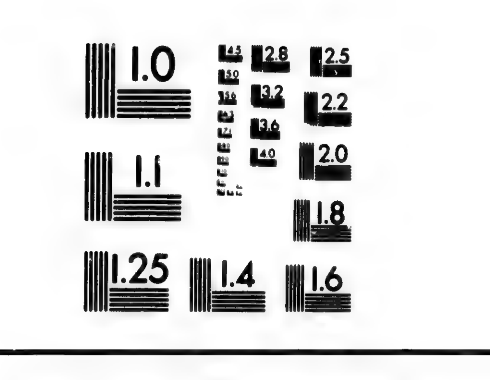


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



Septembre 1786.

Le 28, à cinq heures et demie du matin, nous portâmes encore le cap vers l'entrée, mais les mêmes vents subsistoient, et la mer étoit aussi houleuse que la veille. A onze heures, voyant qu'il n'étoit pas possible d'entrer dans le port, nous fîmes voile vers le sud. A midi, l'extrémité du port nous restoit au nord, 65 degrés est, à sept milles de distance. Dans l'après-midi, le vent étant encore foible et changeant et la mer extrêmement houleuse, nous continuâmes d'aller vers le sud. A sept heures le capitaine Portock nous parla, et nous informa qu'il avoit résolu de quitter immédiatement cette côte pour se rendre aux îles Sandwich, nous ordonnant en même-tems de gouverner vers le sud-ouest ou sud-quart-sud-ouest, si le vent nous le permettoit. Pendant la nuit nous eûmes de fréquentes ondées de pluie et de grêle; mais à cinq heures du matin, le 29, il

s'éleva

s'éleva de l'ouest une brise fraîche, qui nous mit en état de suivre les intentions du capitaine Portlock. Ce ne fut pas sans regret que nous quittâmes cette côte d'autant que le vent étoit favorable pour nous porter dans l'entrée. Il faut cependant te rappeller que le vent avoit été, pendant plusieurs jours, aussi favorable que nous pouvions le désirer, lorsque nous étions à une certaine distance de la côte; mais qu'il s'abbatoit et changeoit quand nous approchions de la terre; c'eût été, sans-doute, encore la même chose si nous eussions fait de nouvelles tentatives, et tout considéré, la révolution subite qui fut prise, étoit sans-doute la meilleure. A midi, le port nous restoit au nord, 49 degrés est, à environ douze lieues; nous étions alors par les 49 degrés 15 minutes de latitude nord, et par les 127 degrés 55 minutes de longitude ouest. Avant la nuit nous avions totalement perdu de

Septembre 1786.

Septembre 1786.

vue la côte ; ainsi s'évanouit l'espoir que nous avions de pénétrer dans le cours de cette saison dans l'entrée du Roi George.

Si l'on passe en revue les différens évènemens qui nous sont survenus, depuis notre départ de la rivière Cook, l'on verra que nous avons été singulièrement malheureux dans toutes les tentatives que nous avons faites pour nous procurer un second mouillage sur ces côtes inaccessibles. Deux fois, en effet, (à l'entrée de la Croix et à la baie des îles) nous avons manqué notre coup, en grande partie, parce que nous n'avions que de mauvais renseignemens, et si nous n'avons pas été plus heureux, à l'entrée de Nootka, et à celle du prince William, on peut, avec raison, attribuer nos mauvais succès aux vents contraires et au mauvais tems, qui se joueront toujours des vaines spéculations des hommes. Quoique le capi-

taine Portlock ne m'ait pas communiqué les motifs qui l'ont déterminé à quitter cette côte, je suis sûr qu'il étoit convaincu qu'on ne pouvoit prudemment faire d'autres tentatives, sans s'exposer à perdre les vaisseaux ou les équipages.

Septembre 1786.

Telle est la fin de notre première campagne, et quoiqu'elle ne soit pas absolument malheureuse, elle n'en fournit pas moins une leçon très-utile, pour plusieurs circonstances de la vie, dans lesquelles il est possible de se trouver, et une ample matière à ceux qui voudront discourir sur l'instabilité des espérances humaines, etc. etc. mais crainte que tu ne me soupçonnes l'envie de t'accabler de sentences, de moralités si souvent rebattues, je conclus en t'assurant que je serai toujours

W. B.

Septembre 1786.

LETTRE XX.

A la hauteur des îles Sandwich, le 20 novembre 1786.

Ayant en partie oublié les contre-tems que nous avons éprouvés sur les côtes de l'Amérique, semblables aux israélites de l'Ancien Testament, nous ne pensions plus qu'aux oignons d'Egypte, ou bien, pour ne pas user de métaphore, l'espoir de bien nous régaler d'ignames, de porc frais, et des autres productions délicieuses des îles Sandwich soutenoit notre courage; d'après ce que je t'ai mandé dans ma dernière lettre, relativement à nos mauvais succès, tu concluras, sans-doute, que nous quittâmes cette côte sans en avoir rien rapporté qui ait quelque valeur. Pour te faire connoître la vérité à

cet égard, tu sauras, que dans la rivière de Cook nous avons ramassé près de soixante peaux de loutre, de la première qualité, environ une quantité pareille de peaux de marmottes, d'une qualité inférieure, pour faire une vingtaine de fourrures, des peaux de lapins des Indes, de renards, etc. etc. et qu'enfin nous avons acheté assez de fourrures pour en remplir trois poinçons. Si nos acquisitions n'ont pas été considérables, il s'en faut de beaucoup qu'elles soient à dédaigner. Je crois que les succès du capitaine P rtlock ont été à-peu-près semblables aux nôtres.

Septembre 1786.

Je t'ai dit que nous avions quitté l'entrée du Roi George le 29 septembre, à l'aide d'une jolie brise de l'ouest; mais le 30, elle sauta à l'est, et le tems fut assez beau.

Le 31, le vent se reporta à l'ouest, et

Octobre 1786.

Octobre 1786.

le tems étoit beau et serein. Le 4 octobre, nous eûmes une brume épaisse et de fréquentes rafalles. Le 7, à midi, nous étions par les 43 degrés 8 minutes de latitude nord, et par les 131 degrés 59 minutes de longitude ouest : les vents étoient inconstans, et le tems encore brumeux. Pendant la nuit, le vent souffla de l'ouest grand frais, mais vers le matin du 8 il s'appaisa.

Dans la soirée du 11, nous vîmes une sorte de météore igné, qui brilloit autour de notre vaisseau; les matelots sont assez superstitieux, et ces météores qu'ils appellent *Davy Jones* leur causent beaucoup d'effroi. La puissance de *Davy* est fort grande; l'on prétend qu'il exerce un pouvoir absolu sur les vents et sur les flots, et qu'il ne paroît presque jamais sans mauvais dessein : c'est là, je présume, ce qui rend cette divinité si redoutable aux matelots.

N'est-il pas étonnant que des hommes courageux et accoutumés à braver des dangers réels, se laissent effrayer par des chimères qui ne devroient faire impression que sur des enfans?

Octobre 1786.

Pendant la nuit nous eûmes un vent très-fort du sud, accompagné d'une grosse pluie. Un semblable événement, immédiatement après l'apparition de *Davy Jones*, ne put qu'augmenter la terreur qu'il avoit déjà inspiré à tout notre équipage.

Dans la matinée du 12, le vent fut plus modéré, et à dix heures il sauta au nord et souffla bon frais.

Le 13, à midi, nous étions par les 57 degrés 2 minutes de latitude nord, et d'après le résultat de plusieurs observations lunaires, nous nous jugeâmes par

Octobre 1786.

les 134 degrés 47 minutes ouest. Dans cette position nous apperçûmes un courant assez violent à l'est.

Le 14, nous pêchâmes plusieurs gros requins, qui nous arrivèrent très-à-propos, à cause de l'huile que nous en retirâmes, et qui nous étoit nécessaire pour la lampe de l'habitacle, et pour *suiffer* nos mats et nos agrès.

Du 14 au 24, il ne nous arriva rien d'essentiel ; les vents furent inconstans et le ciel assez beau.

Le 25, nous étions par les 33 degrés de latitude nord, et par les 143 degrés 36 minutes de longitude ouest; nous eûmes un vent modéré qui souffloit du sud-sud-est, et il tomba de fréquentes ondées de pluies. Dans l'après-midi du même jour, nous eûmes sur notre vaisseau une sorte

d'oiseaux que je pris pour être de l'espèce du flutteur roux cannelé, de Pennant, et il y en avoit deux qui étoient si familiers, que peu s'en est fallu que nos gens ne les attrapassent à la main. Octobre 1786.

Jusqu'au 31, le tems fut à-peu-près le même, assez beau, malgré quelques raffales, et de la pluie de fois à autre. L'observation que nous fîmes à midi nous donna 29 degrés 5 minutes de latitude nord, et 148 degrés de longitude ouest.

Le premier novembre, nous cherchâmes *St. Maria le Gorta*, qui est placée dans la carte de Cook au 27 degrés 50 minutes de latitude nord, et au 149 degrés de longitude ouest; et dans l'après-midi nous passâmes exactement sur la position indiquée. A dire la vérité, nous ne comptions guères trouver cette terre, la position ayant été marquée dans la Novembre 1786.

Novembre 1786.

carte que je viens de désigner, d'après M. Robert, que nous avions déjà trouvé en défaut par rapport à *Los-Majos et Roco Partida.*

Le cinq novembre à midi, nous étions par les 24 degrés, 32 minutes de latitude nord, et le vent soufflant de l'est, depuis quelques jours, nous eûmes l'espoir d'avoir bientôt des vents alisés constans; mais nous fûmes trompés dans notre attente: car, dans l'après-midi, le vent passa au sud, et nous amena de la pluie et des raffales continuelles. Il paroît que cette saison est celle des tempêtes dans les parages des îles Sandwich: quoique nous essuyions souvent des coups de vent, ils n'étoient point de durée; mais ils venoient nous assaillir à l'improviste, et étoient accompagnés de torrens de pluie.

Le 8 et le 9, il faisoit une chaleur

étouffante; on voyoit des éclairs partir de tous les points de l'horison, particulièrement dans la soirée du 9. Le 10, vers les cinq heures du matin, nous essuyâmes une bourasque qui dura environ une demi-heure, et il tomba beaucoup de pluie, ce qui contribua beaucoup à diminuer la chaleur de l'atmosphère, dont nous étions fort incommodés. Novembre 1786.

Il est étonnant que nous ayons rencontré si peu d'oiseaux, pendant plusieurs jours, les oiseaux du tropique étant fort communs dans la latitude où nous étions. Le 9, nous ne vîmes qu'une seule frégate, et, le même jour, nous prîmes à la ligne deux dauphins; ce sont les seuls poissons que nous avons pu nous procurer depuis que nous avions quitté le continent: à midi, nous étions par les 22 degrés, 54 minutes de latitude nord, et par les 15[illegible] degrés, 24 minutes ouest.

Novembre 1786.

Le 11, dans la matinée, le vent sauta au nord, et le tems se mit au beau.

Le 12, nous prîmes un requin, dans le ventre duquel nous trouvâmes un oiseau et partie d'une tortue : c'étoit un indice certain, que nous n'étions pas éloignés de la terre, et en effet, nous savions que nous devions avoir l'île d'Attoui sous le vent. A midi, la latitude estimée, fut de 21 degrés, 30 minutes nord ; la longitude, prise d'après des observations lunaires, de 152 degrés, 4 minutes ouest: nous avions une jolie brise du nord et un tems serein.

Vers le soir, nous vîmes une grande quantité de fluteurs roux voler autour de notre vaisseau : pendant quelque tems nous gouvernâmes au sud, en ayant été considérablement éloignés par les vents de sud; mais le soir, le capitaine Portlock

nous parla et nous témoigna son intention de mettre le cap au sud-sud-ouest, nos observations nous indiquant que nous étions au vent de toutes les îles.

Novembre 1786.

Le 13, à midi, nous étions par 20 degrés, 36 minutes de latitude nord, et nous trouvant exactement au vent d'Ouhyhec, qui étoit l'île où nous avions envie de relâcher d'abord, nous portâmes le cap plus à l'ouest, avec une assez bonne brise de l'est et beau tems.

Le 14, à midi, nous étions par les 20 degrés, 6 minutes de latitude nord, et le résultat des différentes observations faites sur la lune, nous donna 152 degrés, 39 minutes de longitude ouest: nous gouvernâmes à l'ouest-quart-sud-ouest, et nous vîmes des oiseaux de diverses sortes, entr'autres, des alouettes de mer et des frégates, voler auprès de nous. Les dau-

Novembre 1786.

phins étoient en assez grand nombre; et parmi plusieurs requins que nous attrapâmes, il y en eut un dans le ventre duquel nous trouvâmes une grosse tortue entière. Le 15, nous étions par les 20 degrés, 7 minutes de latitude nord. Pendant plusieurs jours, nous avions soupçonné qu'il y avoit un fort courant, au nord, entre Ouhyhec et Mowec; nos doutes devinrent une certitude, lorsque, du 14 jusqu'au 15, nous nous vîmes portés à une si grande distance au sud: l'après-midi, nous découvrîmes une terre élevée, dont la cime se perdoit dans les nues; elle nous restoit au sud-sud-ouest, à 10 ou 12 lieues de distance, et nous ne tardâmes pas à reconnoître que c'étoit le Monokaah, haute montagne de l'île d'Ouhyhec: pendant la nuit, nous gouvernâmes tranquillement vers l'ouest-nord-ouest, et à sept heures du matin, le Monokaah nous restoit au sud, 25

degrés ouest; une partie considérable de son sommet étoit couverte de neige, et j'ai tout lieu de croire qu'il y a des endroits où elle ne fond jamais. Novembre 1786.

Pendant la matinée, nous gouvernâmes au plus près de l'ouest-quart-sud-ouest, à 3 milles de la côte: il souffloit une jolie brise de l'est, mais la mer étoit assez agitée, pour qu'aucune pirogue n'osât se hazarder de venir à nous. A deux heures, nous découvrîmes Mowec, qui portoit nord 70 degrés ouest, à environ 7 lieues de distance: le tems étant alors serein, nous ne perdîmes pas un seul instant la vue du Monokaah, (la terre la plus élevée de l'île Ouhyhec). Quoique cette montagne soit extrêmement haute, elle n'a rien dans sa forme qui soit dans le cas de surprendre, et de tous côtés, elle paroît s'élever par gradation et en pente douce.

Novembre 1786.

La partie de l'île que nous côtoyons est charmante; il semble qu'elle soit divisée en plantations régulières, qui, toutes, sont supérieurement bien cultivées; les terreins élevés sont couverts d'arbres toujours verds : dans trois ou quatre endroits, on voit des ouvertures dans les terres; ces vallons, étant arrosés d'un grand nombre de ruisseaux, rendent le paysage charmant.

Comme nous avions trouvé que la baie de Karak-Kakooa étoit, à plusieurs égards, un mauvais mouillage, nous résolûmes de chercher une autre baie, qui gît au sud-ouest : cette baie avoit été visitée par le capitaine Cook, lorsqu'il vint dans cette île, et nous pensions y trouver un bon havre; mais, à quatre heures de l'après-midi, le vent tomba tout-à-fait: nous vîmes partir du rivage plusieurs pirogues, et nous nous avançâmes vers elles,

elles, pour trafiquer avec les naturels qui nous apportoient des porcs, des plantains, des fruits à pain; et, dans ce moment, toutes ces choses étoient bien précieuses pour nous, vu que la plupart de nos gens étoient attaqués du scorbut.

Novembre 1786.

Quand nous réfléchissons au tems qui s'est écoulé, depuis que nous avons quitté ces îles, et à la très-légère quantité de provisions fraîches que nous avions pu nous procurer pendant ce long espace, il est étonnant que notre santé se soit conservée aussi bien; mais, sans parler des soins de la Providence, nous devons, en quelque sorte, notre conservation aux anti-scorbutiques que nous avions en abondance dans nos vaisseaux, et dont il étoit permis à chacun de se servir à sa volonté; dans la soirée, et pendant la nuit, nous eûmes un calme parfait et une chaleur étouffante, accompagnée d'éclairs.

Novembre 1786.

Dans la matinée du 17, une brise légère s'éleva du sud-sud-ouest, et nous portâmes sur la baie, dont j'ai déjà parlé; mais comme on avoit formé le dessein de se procurer des provisions, et toutes les autres choses nécessaires que produisoient ces îles, le capitaine Portlock envoya son premier lieutenant (M. Machod) dans la chaloupe, afin d'examiner la baie. Pendant ce tems, nous mîmes en panne, pour pouvoir trafiquer avec les naturels. A cinq heures de l'après-midi, M. Machod revint, et nous dit que la baie n'offroit point de mouillage, non-seulement parce que le fond étoit mauvais, mais encore parce que ce port étoit entièrement exposé aux vents de sud-ouest. Il ne fut donc plus question de relâcher à Owhyhée, mais seulement de rallier la terre, pendant quelque tems, si le vent le permettoit, afin de nous fournir des porcs qui s'y trouvoient en abondance.

Le 18, nous restâmes à la cape, où nous courûmes des bordées, suivant les circonstances, pour faire nos emplettes. L'équipage fut occupé pendant ce tems à tuer et à saler des porcs pour les mettre en réserve. Novembre 1786.

Cette partie de l'île ne produit que peu de noix de coco ou des plantains. Les végétaux qui s'y trouvent en plus grande quantité, sont le fruit à pain et les patates douces.

Parmi les différentes curiosités que les naturels nous proposèrent d'acheter, ils nous montrèrent des espèces de paniers de forme circulaire, artistement travaillés, de la hauteur de 18 pouces et de cinq de diamètre; les joncs dont ces corbeilles ou paniers sont faits, sont mêlés d'une sorte d'osier, de couleur rouge, ce qui produit une agréable variété. Ces

Novembre 1786.

paniers étoient une nouveauté pour nous, n'en ayant pas encore vu de semblables dans ces îles.

La matinée du 19 étoit belle, et nous avions lieu d'espérer une continuation de beau tems. Le capitaine Portlock nous fit en conséquence une visite, se proposant de passer la plus grande partie du jour sur notre bord; mais une forte brise s'étant élevée du sud-ouest, il retourna sur le King-George dans l'après-midi. Mowée nous restant à l'ouest, il fut résolu de porter sur la pointe qui se trouvoit le plus à l'est, et de jetter l'ancre dans cet endroit.

Je quitte la plume pour l'instant; mais, malgré toute la variété d'objets dont nous sommes environnés, je la reprendrai au premier moment. Adieu.

W. B.

Novembre 1786.

LETTRE XXI.

A Wahoo, le 2 décembre 1786.

Les vents contraires, et un tems incertain, nous ont forcé d'abandonner le projet de relâcher à Mowée; mais c'est par ordre que je veux te détailler les causes de cette contrariété.

Dans l'après-midi du 19 novembre, le vent souffla bon frais du sud-ouest; vers le soir il augmenta considérablement, et fut accompagné de tonnerre, d'éclairs et d'une pluie abondante. Pendant la nuit, nous prîmes tous les ris au grand hunier, et courûmes des bordées, avec toutes précautions, pour nous mettre à l'abri des dangers auxquels les coups de vents inattendus (qui sont fréquens dans ces îles),

Novembre 1786.

pouvoient nous exposer. Dans la matinée du 20, le tems étant passablement beau, et le vent continuant à être au sud-ouest, nous mîmes le cap sur la pointe la plus orientale de Mowée, en gouvernant à l'ouest-nord-ouest ; mais, vers midi, comme nous marchions sous le vent de la bande, la brise tomba, et nous eûmes presque un calme. Plusieurs pirogues vinrent à la hanche de nos bâtimens, pour nous vendre des provisions; mais ce qu'ils nous apportèrent étoit bien peu de chose ; ils n'avoient avec eux que quatre porcs assez petits, une légère quantité de patates et un peu de fruit à pain. A midi, l'extrémité nord-est de Mowée nous restoit à l'ouest-nord-ouest, à la distance de cinq ou six lieues ; il faisoit une chaleur étouffante, et le thermometre étoit à 90 degrés. Dans l'après-midi, ayant des vents légers et de fausses brises, nous ralliâmes la côte pour

acheter tous les rafraîchissemens que les naturels jugeroient à propos de nous apporter. Novembre 1786.

L'île de Mowée n'a rien de remarquable dans son aspect; l'extrêmité orientale de cette île, est très-élevée, mais le pays ne paroît pas être montagneux; il descend par une pente assez réguliere jusqu'au bord de la mer. Le paysage est agréablement varié par des arbres de différentes sortes, par des plantations, etc. Mais toutes ces choses me parurent fort inférieures à ce que je vis à Owhyhée.

Vers les 5 heures de l'après-midi, nous eûmes une forte brise du sud-est, et de fréquentes raffales, ce qui nous obligea de diminuer de voiles, et de porter au nord-ouest. A huit heures, l'extrêmité occidentale de Mowée nous restoit au sud-ouest, à la distance de 5 lieues.

Novembre 1786.

Pendant la nuit, le tems fut assez modéré.

A six heures, dans la matinée du 21, nous revirâmes et marchâmes au sud. A huit heures, l'extrémité de Mowée portoit sud 20 degrés est, et l'île de Morotoy ouest-sud-ouest. Notre observation, à midi, nous donna 21 degrés 12 minutes de latitude nord; et l'extrémité de Mowée s'étendoit du sud 15 degrés est, au sud 60 degrés ouest, le centre de Moretoy étoit au sud 76 degrés ouest. Nous eûmes une chaleur étouffante pendant l'après-midi et durant la nuit, accompagnée de vents inconstans et légers.

Dans la matinée du 22, un assez bon nombre de pirogues s'approchèrent de nous et nous vendirent des patates, du tarrow, des plantains, des cannes à sucre, et plusieurs autres denrées pour l'usage de

l'équipage. Le vent continuoit à être léger et variable, et nous étions obligés de mettre successivement le cap à tous les points du compas. A midi, l'île de Morotoy portoit ouest-quart-sud-ouest, à la distance de 8 à 9 milles.

Novembre 1786.

Je dois observer ici que plusieurs insulaires de Mowée et de Morotoy, qui vinrent à bord de nos vaisseaux, parurent les examiner avec plus d'étonnement que n'avoient encore fait aucuns naturels des autres îles, où nous avions relâché. Il est probable que plusieurs d'entr'eux n'avoient pas encore vu de vaisseaux.

Pendant la journée du 23, nous eûmes des vents légers, qui venoient tantôt de l'est, et tantôt de l'est-sud-est. Etant à une distance assez éloignée des côtes, nous ne vîmes paroître aucune pirogue. A midi, l'extrêmité méridionale de Morotoy nous

Novembre 1786.

restoit au sud 8 degrés à l'est, à la distance de 5 lieues; notre latitude étoit de 21 degrés 30 minutes nord. A six heures, toute l'île de Morotoy nous restoit au sud trois quarts de rumb à l'ouest, et Mowée au sud-est-quart-de sud. Nous étions alors à 6 lieues de distance des côtes. Pendant la plus grande partie de la nuit, nous eûmes une brise fraîche du sud-est, et à quatre heures du matin, nous revirâmes et portâmes au sud-sud-ouest. A midi, l'extrêmité orientale de Mowée nous restoit au sud 23 degrés est; nous étions éloignés des terres, et aucune pirogue ne vint vers nous. A cinq heures, nous découvrîmes Owhyhée qui nous restoit au sud, à la distance d'environ 7 lieues.

Pendant la nuit, et presque toute la journée du 25, nous eûmes des vents légers et variables. Presque tous nos porcs et nos légumes étant consommés, notre

intention étoit de gouverner sur Owhyhée, le plutôt possible, pour nous fournir de nouvelles provisions. Dans la soirée du 25, une brise fraîche s'éleva du sud, et se tint dans le même rumb le 26 et le 27 : le 26, notre latitude observée à midi, étoit de 21 degrés 25 minutes nord. La partie orientale de Mowée portoit sud trois quarts de rumb à l'est; le 27 à midi, Mowée nous restoit au sud-quart-sud-est, et Morotoy au sud 24 degrés à l'ouest, tems assez beau, et vent de sud-sud-ouest.

Novembre 1786.

Il est probable que dans ces parages, le vent ne se tient jamais long-tems dans la même direction, et on ne peut pas compter, dans cette saison, sur un vent alisé constant. Quelquefois nous avions des vents d'est, d'autres-fois de sud; ils souffloient ensuite du sud-ouest, de l'ouest, du nord ouest et du nord : enfin, de tous les points du compas selon les

Novembre 1786.

différentes bandes de terre que nous rangions.

Le vent s'étant remis au sud, nous abandonnâmes entièrement le dessein de mouiller à Owhyhée.

Le 28, nous trouvant à 4 milles de Morotoy, plusieurs pirogues vinrent nous apporter des porcs fort petits, un peu de tarrow et des patates; mais cette mince provision, n'étant pas à beaucoup près suffisante, il fut résolu de gouverner sur Whahoo; malheureusement les vents frais ne souffloient presque jamais pendant la nuit, la prudence nous défendoit de faire beaucoup de voile, et le jour nous n'avions que des vents légers et de fausses brises.

Le 28 à midi, le promontoire de Morotoy nous restoit au sud-ouest-quart

d'ouest, à la distance de 12 milles; dans l'après-midi, nous eûmes quelques ondées d'une petite pluie, qui rafraîchirent le tems, et le rendirent plus supportable. Novembre 1786.

A huit heures, dans la matinée du 29, nous vîmes Whahoo; et à midi, la pointe de terre qui s'élève à l'est, portoit ouest-sud-ouest, à la distance de 8 lieues, étant par les 21 degrés 26 minutes de latitude nord. L'après-midi, nous continuâmes de manœuvrer le long des côtes Morotoy. A huit heures, le mondrain de Whahoo nous restoit à l'ouest-sud-ouest, et l'extrémité occidentale de Morotoy au sud-quart-sud-est; nous revirâmes et portâmes au nord-est, jusqu'à midi; nous revirâmes de nouveau à cette heure, et nous gouvernâmes au sud-ouest quart de sud.

Dans la matinée du 30, nous tînmes le cap au sud-ouest, aidé d'une jolie brise

Novembre 1786.

au sud-est, notre observation à midi nous indiqua 21 degrés 20 minutes de latitude nord. L'extrêmité orientale de Morotoy nous restoit au sud 45 degrés est; et Whahoo au sud-ouest, à la distance de 2 lieues.

A cinq heures de l'après-midi, nous mouillâmes par 8 brasses dans la baie où nous avions déjà relâché; et nous nous trouvâmes à-peu-près dans la même position, que lorsque nous y avions jetté l'ancre la première fois; l'extrêmité de la baie nous restant à l'est-quart-sud-est, à la distance d'environ 2 milles des côtes. Dans la soirée, nous arrivâmes avec l'ancre et le cable de tonée.

Comme il y a déjà plus de 15 jours que nous sommes arrivés à la vue de ces îles, tu peux être étonné que nous n'ayons pas mouillé plutôt; mais rappelles-toi qu

Novembre 1786.

notre but en venant dans ces parages, étant principalement de nous procurer des porcs et des légumes, il nous étoit aussi facile de faire nos provisions en côtoyant la terre, à plus ou moins de distance, qu'en jettant l'ancre. Nous savions d'ailleurs que nous resterions long-tems dans ces parages, et nous ne voulions pas quitter les îles qui se trouvoient au vent, vu que nous sentions l'impossibilité d'y retourner ensuite.

Si toutes ces raisons, jointes aux vents contraires et légers que nous avons essuyés, ne te satisfont pas, je ne puis t'en donner de meilleures. Je m'inquiète même assez peu de ce qu'il te plaira d'en dire, pensant comme Pope, que *tout ce qui est*, est bien.

Malgré tous ces contre-tems, je ne puis m'empêcher d'être satisfait de notre

Novembre 1786.

situation actuelle, en la comparant à celle dans laquelle nous aurions été, si nous eussions hiverné dans l'entrée du roi George. Peut-être à présent, la moitié de l'équipage. . . mais je ne veux pas t'ennuyer par des peut-être ; qu'il te suffise de savoir qu'à la réserve d'un seul, nous sommes tous en bonne santé.

Je saisirai la première occasion de te communiquer le journal de ce qui nous arrivera, en attendant, crois moi pour la vie, etc.

W. B.



LETTRE XXI

LETTRE XXII.

Décembre 1786.

Wahoo, le 16 décembre.

Dès le matin du premier décembre, nos gens commencèrent à faire la visite de tous les agrés, de l'avant à l'arrière, qui se trouvoient fort endommagés. Aussi-tôt que le jour parut, nous eûmes à bord une grande quantité de pirogues qui étoient chargées, en très-grande partie, d'eau douce, que nous achetâmes au même prix que nous avions déjà fait, c'est-à-dire, une grosse gourde pleine d'eau, pour un clou de 8 à 10 sols, et les plus petites en proportion.

Plusieurs de ces gourdes, ou callebasses sont fort larges vers l'ouverture,

Décembre 1786.

et les naturels les employent à différens usages, et principalement à contenir une sorte *de pudding* fait de tarrow. Ils ont tant d'empressement pour le commerce dont nous leur avons donné l'idée, que souvent ils ne prennent pas la peine de rincer les vases, et par conséquent, nous avions *du pudding* de tarrow, mêlé avec notre eau. Nous ne nous sommes pas apperçus que cela l'ait gâtée. Mais un Epicurien délicat ne l'auroit pas bue avec plaisir. Les naturels nous apportèrent en outre des porcs, des patates et du tarrow; mais la quantité ne suffisoit pas pour notre consommation journalière.

En ayant demandé la raison, on nous fit entendre que les porcs et les végétaux étoient *tabooés* jusqu'à ce que le roi, qui se proposoit de nous faire une visite sous peu, fût venu à bord de nos bâtimens. Si j'ai bonne mémoire, je t'ai dit, ce que

Décembre 1786.

c'étoit que le *taboo*, lors de notre dernier séjour dans cette île. Je me contenterai d'observer que cet embargo est souvent très-étendu, et qu'on le met, non-seulement sur des endroits désignés, mais encore sur toutes les choses nécessaires à la vie.

Dans l'après-midi du premier décembre, nous essuyâmes de fréquentes raffales, accompagnées de beaucoup de pluie.

Le 3 à midi, nous avions rempli nos futailles. Nous aurions pu nous procurer une quantité d'eau encore plus considérable, si nous en eussions eu besoin; les naturels ne cessoient de nous en apporter avec le plus grand empressement : cela ne doit pas surprendre, quand on considère quel est le prix qu'ils attachent au fer, et que l'eau ne leur coûtoit que

Décembre 1786.

l'embarras du transport du rivage à notre vaisseau.

Nous avons remarqué qu'outre les clous, les boutons nous étoient d'un grand usage dans notre trafic avec ces peuples. Je dois cependant dire, pour l'honneur de la partie mâle des naturels, qu'ils les regardent comme des objets de nulle valeur; mais les femmes en jugèrent différemment. Elles se plaisoient à les porter en forme de bracelets autour des poignets et de la cheville du pied, et les appeloient *booboo* et quelquefois *poreema*. La galanterie n'étant peut-être pas moins en honneur ici que parmi les nations plus civilisées, les hommes préféroient souvent les boutons aux clous, quoique leur jugement les portât à faire un choix opposé. Cela prouve d'une manière incontestable, que le pouvoir de la beauté n'est pas circonscrit dans les bor-

Décembre 1786.

nes étroites de nos cercles européens, et qu'elle étend son influence sur toutes les parties du monde.

Dans l'après-midi du 4, *Tecretecre*, le roi, nous rendit une visite. Il vint à nous dans une grande double pirogue, accompagné de deux jeunes gens qui, à ce que l'on nous apprit, étoient ses neveux, et de plusieurs autres des principaux de la nation. Le roi est un homme de bonne mine, et paroît âgé d'environ quarante-cinq à cinquante ans. Il est grand, droit et bienfait; mais ses yeux sont un peu ternes, et il en coule continuellement une sorte d'humeur. Je ne sais pas si une maladie ou un froid accidentel en est la cause. Les chefs n'avoient rien de particulier dans leur mise, quoiqu'il fût aisé cependant de voir qu'ils étoient au-dessus du reste des insulaires.

Décembre 1786.

Les neveux du roi sont les plus beaux hommes que nous ayons vus dans aucune des îles. Ils ne sont pas frères. L'aîné qui se nomme *Piapia* est, si nous l'avons bien compris, fils du roi d'Attoui, et *Myaro*, qui est le plus jeune, a pour mère la sœur de Tecretecre.

Piapia est haut d'environ cinq pieds neuf pouces, droit et bien proportionné dans sa taille ; ses jambes et ses cuisses sont très-nerveuses ; sa démarche est ferme, et il n'est pas dénué de graces. Il y a dans son maintien un air de dignité qui dénote une personne du premier rang. Sa physionomie ouverte exprime la franchise : elle est cependant un peu gâtée par la perte de trois dents de devant qui lui ont été arrachées, nous a-t-on dit, à la mort d'un de ses parens; les *arces*, ou chefs, ayant ici la coutume de s'arracher une dent à la mort d'un de

leurs amis. Ses jambes, ses cuisses, ses bras et les différentes parties de son corps sont *tatonées* (1) d'une manière très-curieuse. Décembre 1786.

Myaro qui est presque aussi grand que son cousin; il est jetté, (si je puis me servir de cette expression) dans un moule plus délicat: il a dans sa démarche autant de graces que de majesté. Je crois que les Wilton, les Bacon et les Roubillac n'auroient jamais pu réussir à représenter l'exacte proportion et le contour élégant de ses jambes, de ses cuisses, en un mot, de toutes les parties de son corps. Sa physionomie est on ne peut pas plus prévenante.

(1) Marques que les Indiens se font sur les diverses parties du corps.

Décembre 1786.

Tecretecre, après avoir satisfait sa curiosité et reçu du capitaine Dixon quelques grains de verre et d'autres bagatelles, nous quitta vers les deux heures de l'après-midi, et nous ne tardâmes pas à ressentir les bons effets de sa visite. Les habitans nous apportèrent des cochons et des légumes en beaucoup plus grande abondance qu'auparavant. Le peu de respect que les naturels paroissoient avoir pour leur prince, nous avoit cependant fait supposer au premier abord, qu'il n'avoit pas sur eux beaucoup d'ascendant: nous étions dans l'erreur.

Avant d'entrer dans le détail d'un fait que j'ai à vous rapporter, il est nécessaire de revenir sur nos pas.

Quand nous quittâmes l'Angleterre, notre provision de charbon étoit trop peu considérable pour un voyage aussi long

que celui que nous avions entrepris, quelque fût notre attention à l'économiser. Décembre 1786.

Les îles Falkland ne fournissant point de bois, nous ne pouvions nous en procurer que sur les côtes de l'Amérique. Comme nous espérions relâcher dans différens ports, et peut-être passer l'hiver dans l'entrée du Roi-George, le bois dont nous avions fait provision dans la rivière de Cook avoit été bientôt consommé.

Nous n'oublierons pas de long-temps dans quelle circonstance et avec quel regret nous nous sommes éloignés des côtes de l'Amérique, d'autant plus que le bois étoit ce dont nous avions le plus grand besoin. Quoique nous fussions sûrs de trouver dans les îles Sandwich, toutes les choses nécessaires à la vie, et en abondance, nous désespérions presque de pouvoir y faire du bois. Nous fûmes

Décembre 1786.

agréablement détrompés sur ce point: nous n'eûmes pas plutôt fait entendre aux naturels que nous en avions besoin, qu'ils nous en apportèrent autant que nous en pouvions desirer, et nous l'achetâmes au même prix que l'eau.

Pendant les journées du 5 et du 6, nous fûmes tous très-occupés, les uns à ranger dans le magasin le bois que les naturels apportoient, d'autres à visiter les agrès, etc., et le reste à tuer et à saler les porcs pour les conserver. Le tems, depuis le premier du mois a été constamment beau, et nous avions une bonne brise du nord-nord-est.

Du 7 au 10, le vent souffla plus frais de l'est-nord-est, et la mer étant assez grosse, il vint très-peu de personnes à notre portée. Cela n'empêcha pas le roi et sa suite de nous rendre de fréquentes

Décembre 1786.

visites; mais il étoit aisé de s'appercevoir que l'intérêt, plutôt que la curiosité, l'engageoit à venir si souvent à bord. Car quoiqu'il apportât toujours quelque chose en forme de *Matano* (présent,) ce n'étoit généralement que des objets de peu d'importance, tels qu'un petit cochon, quelques noix de coco, et de tems en tems de petits barbots. Le capitaine Dixon lui donnoit toujours dix fois la valeur de ces présens. C'eût été une mal-adresse extrême et un défaut de politique de ne pas le faire, puisqu'il pouvoit aisément en mettant le *taboé* empêcher toutes les pirogues de venir à nous. En alimentant ainsi son avarice, et en satisfaisant son ambition, non-seulement, il permit aux naturels de nous apporter toutes les provisions que l'île pouvoit fournir, mais il les y encouragea. Le vent continuoit à souffler de l'est-nord-est, et le tems étoit beau.

Décembre 1786.

Aussi-tôt après que nous eûmes jetté l'ancre, notre chaloupe fut mise à la mer. Nous voulions nous éviter par-là la peine de la descendre et de la remonter toutes les fois qu'on en avoit besoin. Elle resta attachée par son cablot à la poupe du vaisseau. Un mousse étoit chargé de la surveiller pendant le jour, et la nuit, la sentinelle devoit y avoir l'œil. La clarté de la lune avoit jusqu'alors empêché qu'on ne cherchât à s'en emparer. Mais dans la soirée du 11, quelques naturels qui avoient formé le dessein de la voler, s'avancèrent dans leurs pirogues à la faveur de l'obscurité (la lune ne se levoit ce jour-là qu'après minuit) et nous les vîmes très-occupés autour du cablot de la chaloupe. Le capitaine Dixon tira deux coups de mousquet au-dessus de leurs têtes; ce qui les obligea de s'éloigner avec précipitation. Nous la remîmes à bord le lendemain, pour prévenir une seconde visite de cette nature.

Dans l'après-midi du 12, nous prîmes un très-gros requin, et sachant que ce seroit un présent agréable au roi, le capitaine Dixon en envoya donner avis à quelques naturels qui se trouvoient dans ce moment à bord du King-George. Décembre 1786.

Tecretecre dépêcha aussi-tôt son fils et plusieurs de ses officiers dans une grande pirogue pour recevoir le requin, et ils paroissoient extrêmement satisfaits. Le roi nous envoya, par la même occasion, un beau cochon, en retour du présent qui lui étoit fait. Mais son fils, avec ce degré de désintéressement particulier aux habitans de ces îles, nous vendit le cochon pour un grand toc.

La dernière fois que nous avions fait voile de Whahoo à Attoui, nous avions apperçu une baie, à l'ouest de notre position actuelle, qui sembloit promettre

Décembre 1786.

un bon mouillage ; les terres voisines paroissoient fertiles et bien peuplées. Nous n'eûmes pas alors le tems de l'examiner ; mais comme nous avons maintenant tout le loisir nécessaire pour cette opération, le capitaine Portlock envoya le 13 la grande chaloupe, qui avoit été réparée et disposée en forme de goëlette depuis notre arrivée à Whahoo, avec M. Hayward, troisième lieutenant du King-George, accompagné de M. Whit, troisième lieutenant de la Queen-Charlotte. Ils avoient ordre de reconnoître la baie, et de nous donner à ce sujet des informations exactes.

M. Hayward fut de retour dans la matinée du 15. Il nous rapporta que cette baie n'offroit point de mouillage convenable, et qu'il y avoit de 66 à 70 brasses d'eau près du rivage. Nous apprîmes aussi que Tecretecre résidoit ordinairement

près de cette baie, qui est appellée par les naturels, la baie de Whitette. Décembre 1786.

La tentative faite sur notre chaloupe exceptée, nous n'avons découvert que très-peu de vols; ce qui est dû sans-doute au soin que nous avons d'empêcher les naturels, autant qu'il nous est possible, de roder sur notre vaisseau, plutôt qu'à leur probité, sur laquelle nous sommes persuadés qu'il ne faut nullement compter.

Je profiterai de toutes les occasions qui me seront offertes pour t'informer de nos opérations futures; crois-moi pour la vie ton ami,

W. B.

Décembre 1786.

LETTRE XXIII.

Attoui, le 22 décembre 1786.

Parmi le petit nombre de naturels que nous admettions à bord, outre le roi et sa suite, il se trouvoit un vieux prêtre qui sembloit jouir d'une grande autorité sur ces insulaires. Il avoit toujours deux personnes à sa suite, l'une pour préparer son *ava*, et l'autre pour rester constamment près de lui, en cas que ses services lui fussent nécessaires. L'*ava* (ou poivre enivrant) est une racine, qui par sa forme et par sa couleur ressemble à notre réglisse; mais elle diffère totalement par le goût. Les *arces*, ou chefs, sont les seuls auxquels il soit permis d'en faire usage. Ils ne la préparent jamais eux-mêmes; ils

Décembre 1786.

ils ont un domestique qui, nouveau Ganimède, n'est chargé d'aucun autre soin que de celui de préparer et de verser ce nectar à son maître. Il commence par mâcher une certaine quantité de cette racine, et jusqu'à-ce qu'elle soit réduite en pâte : elle est alors mise dans une jatte de bois très-propre, destinée à ce seul usage; et après avoir versé dessus une petite quantité d'eau, on en exprime le jus, et on passe la liqueur à travers un morceau d'étoffe. Ce breuvage délicieux, ainsi préparé, est bu avec délices.

Cette liqueur est capable d'enivrer; mais elle paroît assoupir les esprits, au lieu de les mettre en agitation. Ses effets sont très-pernicieux; on en peut juger par le vieux prêtre qui est tout décharné, et dont le corps est couvert de pustules blanches qui ressemblent à la lèpre. Le vent s'est tenu constamment du nord-est

Décembre 1786.

à l'est-nord-est ; mais du 13 au 16, une houle très-forte venant du sud-est s'est fait sentir dans la baie, ce qui nous a occasionné un roulis très-fort et des plus désagréables.

Le 14, nous vîmes les insulaires fort occupés sur la montagne à l'extrémité sud est de l'île ; et le 15 à midi, leur ouvrage étoit tellement avancé, que quoique très-éloignés de l'endroit, nous pouvions voir distinctement qu'ils bâtissoient une maison. Dans le même après-midi, toutes les pirogues s'éloignèrent des deux vaisseaux, et nous n'en revîmes pas dans la soirée; ce qui n'étoit jamais arrivé jusqu'à ce jour, car les matelots ayant la permission de communiquer avec les femmes de l'île (inconvénient auquel il n'étoit pas aisé de mettre obstacle) ils en avoient toujours un grand nombre à bord toutes les nuits. Cette singularité nous fit soup-

Décembre 1786.

çonner que les insulaires étoient *tabooés* ; et nous ne nous trompâmes pas dans cette conjecture. Pendant toute la journée du 16, il ne parut point encore de pirogues dans la baie. Le sommet de la montagne, autour de l'édifice nouvellement erigé, fut couvert de monde tout le long du jour ; et dans la soirée, on y alluma des feux, aussi près de l'édifice que le vent pouvoit le permettre.

Dans la matinée du 17, les pirogues ne se montrèrent pas, mais on ne voyoit presque plus d'insulaires sur la montagne; à dix heures du matin, un indien qui nous étoit inconnu vint à bord, nous apportant en présent un très-petit cochon et une branche de cocotier pour fixer au haut du mât. Cela nous fit espérer que le *taboo* étoit levé ; et nous le désirions d'autant plus ardemment, que notre provision de porcs et de légumes étoit épuisée.

Décembre 1786.

Bientôt après, notre ancienne connoissance, le vieux prêtre, nous rendit visite, nous apportant, selon sa louable coutume, quelques bagatelles en forme de présens, dont il recevoit toujours cinq fois la valeur. Nous l'avions fortement soupçonné d'être la cause du *taboo*, parce que le 15 il avoit quitté le vaisseau d'un air mécontent dont nous nous étions apperçus, mais dont il nous avoit été impossible de deviner la cause, nous ne l'avions pas revu depuis; . is nous fûmes convaincus que nos soupçons étoient mal fondés. Il ne nous donna pas cependant un détail satisfaisant de ce qui s'étoit passé dans l'île. Il répéta à différentes reprises d'une voix forte et élevée, « *Tecretecre Poonepoone, Tecretecre Arrcaura*, » c'est-à-dire, que le roi étoit un menteur, un coquin, un homme artificieux et trompeur; *Pooncpoone* et *Arreaura* étant des termes de reproche. D'après ces excla-

Décembre 1786.

mations, il étoit évident qu'il s'étoit passé quelque chose de contraire aux coutumes établies et aux loix reconnues dans l'île. Vers midi, Teeretecre vint à bord de notre vaisseau, et nous fit le présent accoutumé d'un cochon, de quelques poissons, et de noix de coco. Un grand nombre de pirogues vinrent ensuite vers nous; nous achetâmes quelques porcs et des légumes; mais nous ne pûmes pas nous procurer d'informations exactes sur la cause du *taboo* qui avoit eu lieu. Quelques naturels nous donnèrent à entendre qu'il s'étoit célébré une fête solemnelle sur le sommet de la montagne; si nous avons bien compris ce qu'ils vouloient nous dire, il s'y étoit offert un sacrifice humain; mais il nous fut impossible de savoir si c'étoit une femme ou un homme que l'on avoit immolé. Nous remarquâmes cependant que les femmes étoient encore *tabooées*, et qu'il n'y en eut pas

Décembre 1786.

une seule qui s'approchât de nos vaisseaux.

A minuit, un coup de vent fit casser le cable de l'ancre d'affourche; et nous jettâmes aussitôt la seconde ancre. En retirant le cable, nous le trouvâmes dans un très-mauvais état ; ce que nous attribuâmes à la mauvaise tenue du fond.

Toute la matinée du 18 fut employée à chercher notre ancre , que nous ne trouvâmes qu'à midi, parce que la bouée étoit enfoncée. On ne perdit pas de tems pour essayer de la tirer à bord; et vers les six heures de l'après midi, nous en étions presque venus à bout, quand il survint une raffale soudaine, qui fit rompre, au moment où elle étoit presque levée, le grelin que nous avions attaché à la partie du cable qui étoit restée à l'ancre. Cet accident étoit fâcheux, et

passées, et le capitaine Portlock nous donna signal de mouiller.

Décembre 1786.

Le 20, à dix heures du matin, l'ancre du King-George ayant été levée, nous appareillâmes et fîmes voile pour sortir de la baie à la faveur d'une brise modérée, qui souffloit du nord est. A midi, nous étions éloignés de la baie d'environ dix milles. Nous apprîmes du capitaine Portlock que les insulaires avoient coupé le cable de la seconde ancre, ce qui avoit occasionné le retard de la veille et celui du matin. Le capitaine Portlock avoit sur son bord Piapia, neveu de Tecretecre, accompagné de l'échanson du roi, ou officier chargé de préparer l'*ava*. Il paroît que Piapia avoit conçu une affection si vive pour le capitaine Portlock, qu'il étoit résolu de le suivre à *Pritane*; (c'est ainsi qu'ils appellent l'Angleterre;) et l'échanson étoit disposé à partager le sort de

Décembre 1786.

son jeune maître. Comme nous avions un beau tems, les parens et les amis des deux jeunes voyageurs, suivirent le King-George dans des pirogues, jusqu'à une distance considérable de Whahoo ; et quand ils prirent congé d'eux pour toujours, comme ils se l'imaginoient, ils donnèrent des signes de la plus vive douleur. Ils se tordoient les mains et ils s'abandonnèrent aux lamentations les plus amères, tant qu'ils purent appercevoir le vaisseau. Piapia et son domestique ne firent pas leurs adieux à leurs parens et à leur patrie, sans paroître émus. Mais la nouveauté de leur situation diminuoit beaucoup la vivacité de leurs regrets.

Nous eûmes des vents légers et de fausses brises jusques dans la soirée du 12; une forte brise s'éleva alors du nord-est, et nous porta à la vue d'Attoui, dans la matinée du 22. A midi, notre

nous fit craindre qu'il ne fût très-difficile de recouvrer notre ancre ; le jour commençoit à tomber, et nous semblions menacés d'une tempête. A l'entrée de la nuit, le ciel s'éclaircit, et la matinée du jour suivant étant très-belle, avec peu ou point de vent, nous réussîmes à retirer notre ancre vers les onze heures.

Décembre 1786.

Nous avions une assez bonne provision de porcs et de légumes, mais aucune femme n'avoit la permission de venir à nous. Nous apprîmes que la découverte que l'on avoit faite, qu'une femme avoit mangé du porc à bord d'un des vaisseaux, étoit la cause de cette défense. Il paroît que les femmes sont toujours *tabooées* sur cet article ; c'est-à-dire, qu'elles n'ont jamais la permission de manger du porc sur le rivage. L'infraction faite au *taboo*, comme je l'ai déjà dit, est rangée parmi les plus grands crimes. Nous avons tout

Décembre 1786.

sujet de croire que l'infortunée a été la victime des loix du pays, et que les insulaires l'ont sacrifiée, pour appaiser la colère de leurs dieux. Mais outre ce sacrifice, une autre cause avoit réuni sur le sommet de la montagne cette foule de naturels que nous y avions vus, et c'étoit le motif du *taboo* qui avoit eu lieu, pendant le tems de cette assemblée générale.

Tecretecre avoit fait bâtir sur le sommet de la montagne la maison dont j'ai déjà parlé, pour servir de magasin, dans lequel les naturels devoient déposer tout ce que leur commerce avec nous pourroit leur procurer. Quand elle fut entièrement achevée, il fit *tabooer* la baie, et convoqua une assemblée générale des insulaires, sur le sommet de cette montagne, leur ordonnant en même-tems d'apporter tout ce que nous leur avions donné en échange des productions du pays, pour être déposé

dans le nouveau magasin. Cet ordre ayant été exécuté, il trouva moyen, sous différens prétextes, de s'approprier la moitié de tout ce qui y étoit contenu. Nous ne fûmes plus alors étonnés de la chaleur avec laquelle le vieux prêtre fulminoit contre un coup d'autorité si contraire à toutes les règles de la justice.

Décembre 1786.

Quoique le peu que nous avons vu de cette opération, et les informations peu certaines que nous avons pu obtenir, ne suffisent pas pour porter un jugement fondé sur les loix de ces îles, nous sommes au moins assurés que l'horrible coutume d'offrir des sacrifices humains, en certaines occasions, existe actuellement parmi ces peuples, et que l'autorité du roi y est absolue.

Le dernier accident qui nous étoit arrivé, nous démontroit évidemment que

Décembre 1786.

nous ne pouvions pas rester où nous étions, sans risquer d'endommager nos cables. Il fut en conséquence résolu de s'éloigner de cette île, et de faire voile pour Attoui, à la première occasion.

Le 19, à cinq heures de l'après-midi, le capitaine Portlock donna signal de lever l'ancre; ce que nous fîmes en peu de tems, et nous sortîmes de la baie à la faveur d'une brise modérée, qui souffloit de l'est. Après avoir marché quelque tems, et ne voyant pas le King-George derrière nous, nous revirâmes de bord et fîmes force de voile au plus près du vent, en nous reportant sur la baie. Nous apprîmes que le King-George n'étoit pas encore parvenu à retirer ses ancres, et qu'il n'étoit guères probable qu'on pût en venir à bout dans le cours de la soirée. Nous avançâmes lentement en courant de petites bordées jusqu'à huit heures

latitude étoit de 22 degrés 12 minutes nord. La pointe orientale de l'île nous restoit à l'est-nord-est, à environ dix milles de distance, l'île d'Oneehow, à l'ouest-sud-ouest, et la baie de Wymoa où nous nous proposions de mouiller, au sud et à l'ouest. A deux heures environ, étant encore à une grande distance à l'est de la baie où nous avions dessein de jetter l'ancre, nous passâmes sur un bas-fond, où la sonde nous rapportoit rarement plus de cinq brasses, fond de sable. Le rivage adjacent n'étoit pas à plus de deux milles de distance; et le sol paroissoit uni et bien cultivé.

Décembre 1786.

Vers les trois heures, le capitaine Portlock jetta l'ancre; nous étions dans ce moment-là à une distance convenable du King-George, et la sonde nous indiquant vingt-cinq brasses, nous nous préparâmes aussi à mouiller. Mais, quel-

Décembre 1786.

que diligence que nous ayons pu apporter, et quoique nous ayons filé cinquante brasses de cable, l'ancre ne trouvoit point de fond. Nous conjecturâmes que nous avions dépassé le banc, et notre opinion fut confirmée en sondant encore au-delà, puisqu'une ligne de quatre-vingt brasses ne rapporta point de fond. Pendant que nous retirions notre ancre à bord, nous ne pouvions empêcher le vaisseau de dériver; ce qui nous mit dans l'impossibilité de mouiller où nous nous l'étions proposé. Nous courûmes plusieurs bordées, et à cinq heures, nous trouvâmes un très-bon mouillage, au nord-ouest du King-George, (dont nous étions éloignés d'environ trois milles,) par dix-huit brasses et demie, fond de sable vaseux. Nous avions la partie sud-ouest d'une pointe sabloneuse, longue et basse, à l'ouest-quart-sud-ouest; la pointe la plus orientale de la baie portoit

est-sud-est ; l'embouchure d'une rivière d'eau douce, nord-est-quart-d'est ; et nous n'étions guères qu'à un mille de distance du rivage, l'île d'Oneehow nous restant au sud-sud-ouest. Décembre 1786.

Nos opérations, dans cette île, formeront le sujet de ma prochaine lettre.

W. B.

LETTRE XXIV.

Oneehow, le 29 Janvier 1787.

Attoui est le premier endroit où mouilla le capitaine Cook, quand il découvrit ces îles ; et nous savions qu'on pouvoit s'y procurer des cochons et des végétaux en abondance. Il étoit nécessaire que nous fissions une provision de porcs, car ceux que nous avions achetés depuis notre

Décembre 1786.

départ d'Owhyhée, n'avoient guères suffi qu'à notre subsistance journalière.

Dans la matinée du 23 décembre, nous fûmes environnés de bonne heure, par un grand nombre de pirogues, la plupart chargées de tarrow, de patates, de cannes à sucre, de noix de coco et d'une assez grande quantité de beaux cochons. Il nous fut aisé de voir que les habitans savoient que nous étions venus pour chercher des provisions, et qu'ils avoient fait leurs préparatifs en conséquence. Nous trouvâmes les végétaux à un prix beaucoup plus modique, et en plus grande abondance qu'à Whahoo; mais lorsqu'on s'apperçut que nous avions dessein d'acheter de gros porcs, ils en demandèrent d'abord un prix exorbitant, au moins en proportion de ce que nous en avions donné dans les autres îles. Nous affectâmes de ne pas nous en soucier, et par ce moyen, nous

nous parvînmes à nous procurer les plus beaux, pour un grand *toc* ou pour deux de moyenne grandeur.

Décembre 1786.

Quand nous leur eûmes demandé de l'eau, ils s'empressèrent de nous en apporter d'excellente ; nous n'en avions pas trouvé d'aussi bonne dans aucune des îles où nous avions relâché. Ce commerce étant entièrement nouveau pour eux, ils nous en fournirent au même prix que celle que nous avions achetée à Whahoo. Nous nous procurâmes une grande quantité de noix de coco ; selon la convention faite, ils nous en donnoient cinq pour un clou de huit sols. Les cannes à sucre étoient de la première qualité, et nous les avions pour le même prix ; le tarrow croît dans cette île en plus grande abondance que par tout ailleurs, et nous n'en avions jamais vu d'aussi beau ; on nous donnoit communément cinq belles ra-

Décembre 1786.

cines pour un clou de huit ou dix sols. Cette île ne produit pas d'ignames; et s'il y croît des fruits à pain, ce n'est qu'en très-petite quantité.

Jusqu'au 27, le vent fut modéré et le tems beau; mais, ce jour là, une forte brise s'éleva de l'est-nord-est, et une houle considérable, provenant de l'est-sud-est, se fit sentir tout le long du rivage. Nous étions amarrés avec l'ancre de tonée, et nous nous soutenions beaucoup mieux qu'à Whahoo: d'ailleurs, le fond n'étant point encombré de rocailles, nous n'avions pas tant à craindre pour nos cables.

Le 28, et pendant une partie du 29, le tems fut sombre et pluvieux; mais vers le soir, le ciel s'éclaircit, le vent devint modéré et le tems beau.

Pendant les fêtes de Noël, tems où

presque tous les peuples civilisés se livrent à la joie et aux plaisirs de la table; nous passâmes notre tems aussi agréablement que les circonstances pouvoient le permettre, et nous couvrîmes nos tables de tout ce que nous pûmes nous procurer de meilleur, tel que des cochons rôtis, des pies de mer, etc., etc.; et par un excès de délicatesse, que nous voulûmes étendre jusqu'à notre boisson, nous dédaignâmes le *grog* fait avec de l'eau seule, et nous fîmes nos libations avec du punch, dans lequel nous avions mêlé du jus de noix de coco; nous portâmes les santés de nos amis et de nos maîtresses, en multipliant les rasades de cette liqueur, que sa nouveauté, plus peut-être que toute autre chose, nous faisoit trouver agréable.

Décembre 1786.

Le tems étoit rarement plus d'une journée dans la même position: le vent souffloit de tems en tems grand frais de

Décembre 1786.

l'est-nord-est; et nous étions fréquemment incommodés par une houle considérable du sud-est.

Janvier 1787.

Le 4 de janvier, nous avions salé et rempli cinq poinçons de porc, pour mettre en réserve : on commença alors à ne plus nous apporter de cochons, que de loin en loin : nous ne supposâmes pas qu'il en manquât dans l'île ; mais, bien, que les chefs subalternes empêchoient que l'on ne nous en vendît. Nous nous attendions depuis quelque tems à recevoir la visite du roi, et on nous avoit donné à entendre que sa présence feroit pleuvoir sur notre bord une abondance de provisions : sa majesté n'a pas encore jugé à propos de nous accorder cette faveur.

Abbenoue, le chef que nous avons vu à Oneehow, l'année dernière, étoit presque toujours à bord du King-George, et

comme il s'étoit singulièrement attaché au capitaine Portlock, il promit de lui envoyer un grand nombre de beaux cochons : mais, jusqu'à présent, nous ne nous sommes pas encore apperçus des bons effets de son crédit.

Janvier 1787.

Du 5 au 9, le tems a été très-variable, le vent passant souvent au sud; mais soutenant rarement douze heures de suite dans le même rumb, et ce n'étoit alors qu'une brise modérée : nous étions tous les jours visités par les naturels, qui continuoient à nous apporter quelques cochons, avec du tarrow, des noix de coco, etc. ; mais seulement en quantité suffisante pour notre consommation journalière.

Outre ce trafic, qui avoit pour objet les nécessités de la vie, les naturels nous offroient en échange de ce que nous leur

Janvier 1787.

donnions, des curiosités de différentes espèces, telles que des manteaux, des bonnets, des nattes, des filets, des hameçons, des colliers, etc., etc. Il me sera, peut-être, possible un jour de vous donner une description de ces divers objets : ils nous apportèrent aussi une grande quantité de peaux d'oiseaux merveilleusement bien conservées; ils étoient assez ordinairement réunis dix par dix, au moyen d'un petit baton qui leur passoit à travers le bec. Dès que nous eûmes témoigné l'envie d'en avoir de vivans, nous trouvâmes bientôt autant d'oiseleurs que nous pouvions en desirer : ils nous vendirent les oiseaux vivans, presqu'au même prix que ceux qui étoient conservés; ils sont à-peu-près de la grandeur d'un rouge-gorge; ils ont la poitrine et le cou teints d'un rouge magnifique, et le bec long; leurs ailes et leur dos sont d'un brun obscur. M. Hogan, chirurgien du King-George, qui a fait,

comme je t'ai déjà dit, une étude particulière de l'histoire naturelle, m'a assuré que ces oiseaux sont de l'espèce des *bourdons* (1). Janvier 1787.

Les naturels, voyant que nous les achetions avec avidité, nous apportèrent tout ce que leur île leur fournissoit dans ce genre et, entr'autres, une sorte de canard sauvage. Le capitaine Dixon en conclut qu'il y avoit dans l'île du gibier en abondance et, comme il aime beaucoup la chasse; il se rendit deux ou trois fois à terre, avec son fusil, accompagné d'un seul domestique, dans une pirogue indienne. Celui à qui cette pirogue appartenoit, avoit montré beaucoup d'empres-

(1) Le nom anglois est *humming-bird*. Cet oiseau est le plus petit des habitans de l'air. Voyez sa description dans l'Esprit des Journaux, Janvier 1785, page 352.

Janvier 1787.

sement pour nous apporter de l'eau et pour nous rendre les autres petits services qui étoient en son pouvoir: aussi avoit-on pour lui beaucoup d'égards; le capitaine Dixon, surtout, le traitoit parfaitement bien, à cause de sa grande ressemblance avec un de nos gens; il étoit enchanté de la préférence qui lui étoit donnée sur ses compatriotes, et il paroissoit fier de conduire le capitaine.

La première fois qu'il se rendit à terre, il craignoit que les naturels, en s'attroupant autour de lui, ne l'empêchassent de chasser avec agrément; mais ils montrèrent moins de curiosité, et se rendirent moins importuns que ceux de Whahoo; au lieu de se voir environné par une foule de spectateurs oisifs, les insulaires se tinrent à leurs ateliers respectifs et continuèrent à donner toute leur attention à leurs occupations respectives, qui étoient

Janvier 1787.

de fabriquer des étoffes, de faire des lignes, des cordes, etc. : si bien, qu'il traversa le pays avec autant de tranquillité, qu'il auroit pu le faire en Angleterre. Contre son attente, il ne trouva que peu de gibier ; mais il ne revint jamais sans rapporter quelque chose, tel que des canards, des hirondelles de mer, ou oiseaux d'œufs, espèce d'oiseaux semblable à nos poules d'eau, et d'autres sortes de volatiles.

A cette époque, nous commencions à nous appercevoir d'une grande diminution dans la provision de bois que nous avions faite à Whahoo : nous avions été obligés d'entretenir un feu presque continuel, pour chauffer l'eau destinée à échauder nos porcs et à plusieurs autres usages. Nous nous adressâmes aux naturels pour en avoir, mais nous avions peu d'espoir de réussir dans notre demande; car les montagnes d'où l'on tire le bois,

Janvier 1787.

sont beaucoup plus éloignées de la mer, dans cette île, que dans toutes les autres: nous fûmes agréablement trompés; tous les naturels, sans en excepter un, s'engagèrent à nous fournir du bois, et chacun nous en apporta plus ou moins. Par plusieurs perches et soliveaux qu'ils nous vendirent, et qui étoient tout nouvellement sortis de terre, il étoit évident qu'ils avoient démoli leurs palissades, et peut-être leurs maisons, pour nous satisfaire; et j'ajouterai, pour se satisfaire eux-mêmes. Cela prouve que l'on peut obtenir facilement de ces insulaires, tout ce que produit leur île, et même toutes celles qui les environnent, tant la valeur qu'ils donnent au fer est considérable.

Le tems continuant à être incertain, et ce que l'on nous fournissoit de végétaux, ne suffisant pas pour notre consommation journalière; il fut résolu de

se rendre à Oneehow, dès que l'on en auroit la possibilité. En conséquence, de très-bonne heure, dans la matinée du 10 janvier, le capitaine Portlock donna le signal de lever l'ancre : j'ai déjà observé que son bâtiment étoit ancré plus au large que le nôtre ; par cette raison, tandis qu'il étoit favorisé d'un bon vent d'est, nous avions un calme parfait, et il nous étoit impossible d'obéir au signal. Après avoir couru une petite bordée, ayant un vent foible et de fausses brises, le capitaine Portlock revint jetter l'ancre tout près de l'endroit d'où il étoit parti.

Janvier 1787.

Le 11, à cinq heures du matin, une forte brise s'étant élevée de l'est-sud-est, nous levâmes l'ancre et fîmes voile, portant droit sur Oneehow : cette brise souffla toute la matinée, et fut accompagnée de tonnerre, d'éclairs et de pluie : à midi, la pointe occidentale d'Attoui nous restoit

Janvier 1787.

nord, 21 degrés est, à 7 lieues de distance, et la partie élevée de la pointe méridionale d'Oneehow sud, 70 degrés ouest. Il y avoit tout à croire que nous mouillerions vers les trois heures devant Oneehow; mais avant ce tems, le vent se tourna à l'ouest, et nous nous vîmes même dans l'impossibilité de le tenter.

Du 11 au 18, nous eûmes vent frais, tantôt de l'ouest et tantôt du nord, et de tems-en-tems de fausses brises.

Le 15, le King-George doubla la pointe méridionale d'Oneehow ; et le 16, nous le perdîmes de vue, ce qui nous fit conclure qu'il avoit jetté l'ancre : notre bâtiment étant très-chargé de vase, ne pouvoit tenir le vent comme le King-George; nous nous contentâmes donc, d'aller au plus près du vent, entre les îles, et de courir des bordées plus ou moins longues,

selon que les circontances l'exigeoient. Nous ne pouvions nous empêcher de nous plaindre de notre situation, lorsque nous la comparions à celle de nos compagnons de voyage; mais, l'événement a prouvé qu'ils étoient loin d'être dans une position digne d'envie: nous eûmes grande attention, pendant tout ce tems, de faire force de voiles, pour nous étendre au sud et à l'est, en serrant le vent autant qu'il nous étoit possible: cette précaution nous fut d'une grande utilité; car, le 19, nous fûmes accueillis d'un violent coup de vent, venant d'ouest; la mer étoit très-forte, et le mauvais tems ne cessa que le 21, vers midi.

Janvier 1787.

Dans l'après-dînée du 20, l'air étant épais et brumeux, nous perdîmes la terre de vue, et nous ne la revîmes que le 22 à près de midi: Attoui portoit alors du nord, 15 degrés est, au nord 55 de-

Janvier 1787.

grés ouest, à la distance d'environ ; lieues.

Tant que dura la tempête, nous fûmes extrêmement inquiets du capitaine Portlock : nous savions qu'il devoit être dans une position très-alarmante ; car il n'y a pas un seul havre à Oneehow, dans lequel on puisse être à l'abri des vents de sud et d'ouest ; mais le 22, vers les une heure, nous eûmes la satisfaction d'appercevoir le King-George à l'ouest-quart-nord-ouest, à environ 3 lieues de distance.

Nous jugeâmes, par la position où nous le voyions, qu'il avoit fait le tour d'Oneehow, et nous ne doutâmes pas que la violence du vent, ne l'eût obligé de filer ses cables jusques au bout, ou même de les couper, et de s'abandonner au gré des flots. Le vent resta à l'ouest, jusqu'au

Janvier 1787.

25 ; il tourna ensuite au sud-est, et bientôt après, au nord-nord-est : ce vent nous étant favorable, et ayant lieu de croire qu'il resteroit quelque tems dans cette position, nous portâmes de nouveau sur Oneehow; et, dans la soirée du 26, nous jettâmes l'ancre dans Yam-Bay, par vingt-neuf brasses, sur un fond de sable. Les deux extrémités d'Oneehow, portoient du sud-est au nord-quart-nord-ouest, à un mille et demi de distance et nous avions l'île de Tahoora au sud, 48 degrés ouest.

Le 27, le vent resta nord-nord-est; mais il souffloit si frais que notre position étoit fort désagréable : notre principal motif, en allant à Oneehow, étoit de nous procurer une certaine quantité d'ignames, qui est la seule racine susceptible de se conserver, que l'on trouve dans cette île, mais le ressac étoit si fort, que très-

Janvier 1787.

peu de canots osèrent venir jusqu'à nous. La même raison nous empêcha de nous mettre à la recherche des ancres, que le capitaine Portlock avoit laissés dans cet endroit. Le King-George étant en panne à près de 2 milles de nous, nous levâmes l'ancre dans la matinée du 28; et, après avoir couru quelques bordées, nous arrivâmes, et mîmes à la cape sur notre seconde ancre, ayant vingt-sept brasses d'eau sur un fond de sable et de corail, à environ 2 milles de distance du rivage, et assez près du King-George. Nous apprîmes que nos inquiétudes pour le capitaine Portlock, n'avoient été que trop bien fondées : il avoit été réduit à la nécessité de couper ses cables et de se laisser aller au gré des vagues, et quoiqu'il eût saisi l'instant le plus favorable pour le faire, il n'avoit eu cependant que la place nécessaire pour gagner le vent sur les brisans de la pointe septentrionale de

la

la baie. Ce fut pour nous une excellente leçon, et qui pourra nous servir dans la suite ; elle nous apprit combien nous étions injustes de murmurer, me sera-t-il permis de le dire ? contre les bienfaits de la Providence. Si nous fussions entrés dans Yam-Bay, en même-tems que le King-George, il est impossible de décider, quelle auroit été notre situation, et où nous aurions pu être jettés, quand nous nous serions vus forcés de quitter ce havre ; mais il y en avoit peu parmi nous, qui fussent assez philosophes, pour dire avec le poëte :

Janvier 1787.

> Les voies du ciel sont obscures, et impénétrables ;
> Embarrassé dans des labyrinthes, environné d'erreurs,
> Egaré, perdu dans ses recherches infructueuses,
> Notre esprit veut en vain les tracer ;
> Il ne voit pas avec quel art la Toute-Puissance en a dessiné les détours,
> Ni le point où se termine cette confusion régulière.

Janvier 1787.

Il m'est impossible, quand des circonstances semblables me frappent, de ne pas moraliser un peu, et, sur-tout, lorsque je vois des gens qui attribuent un malheur imaginaire qui leur arrive, à la fatalité; et leurs succès momentanés, à un hasard heureux, oubliant entièrement, qu'il y a une Providence bienfaisante, qui détermine, qui ordonne, qui dirige toutes choses.

Je ne chercherai plus désormais d'excuses pour ces sortes de digressions, quelqu'étrangères qu'elles soient à mon sujet; je sais que tu seras toujours prêt à user d'indulgence quand tu reconnoîtras quelques imperfections dans ton sincère ami.

W. B.



LETTRE XXI.

Janvier 1787.

A Oneehow, le 29 janvier 1787.

Dans l'après-midi du 28 janvier, le vent sauta à l'ouest, et soufflant grand frais, nous donna lieu de craindre le retour du mauvais tems. L'expérience nous avoit appris que nous ne pouvions trouver de mouillage par un vent d'ouest, nous nous déterminâmes en conséquence à mettre en mer, s'il continuoit à souffler du même côté.

Le 29, vers deux heures, le vent n'ayant point changé, le capitaine Portlock donna le signal de lever l'ancre; à trois heures nous mîmes à la voile, et nous longeâmes la côte, nous efforçant de prendre le large, autant qu'il seroit

Janvier 1787.

possible, au sud et à l'est, afin de pouvoir, en cas d'évènement, nous garantir de la terre.

Pendant la journée du 30, le tems fut assez beau, et le vent tournant au nord-est, il fut décidé d'entrer dans la baie de Wymoo, dans l'île d'Attoui, ce que nous fîmes, et nous jetâmes l'ancre vers les onze heures, à environ deux milles à l'est de notre ancienne station, par vingt-cinq brasses d'eau sur un fond de sable; les extrêmités de la terre portoient du sud-est, quart-d'est à l'ouest-trois-quarts de rumb nord-ouest.

Le 31, nous jetâmes les deux ancres de poste, résolus de rester ici aussi long-tems que la situation du vent le permettroit, cette baie étant infiniment meilleure que la rade d'Oneehow; et comme nous ne pouvions pas songer à poursuivre

notre route vers le nord avant six semaines, nous n'avions à nous occuper que de mettre nos bâtimens dans le lieu où ils seroient le plus en sûreté, et en même tems où nous pourrions faire plus facilement des provisions et de l'eau : à ce dernier égard, si nous en exceptons les ignames, Attoui étoit l'endroit le plus favorable qui se trouvât à notre portée.

Janvier 1787.

Du premier au 8 février, les vents furent inconstans, et peu forts, et le ciel beau et tempéré. Les bâtimens se trouvant beaucoup plus près les uns des autres qu'auparavant, nous eûmes fréquemment la visite d'Abbenoue. Au moyen de quelques présens, nous nous en fîmes un bon ami, et nous eûmes souvent occasion d'éprouver les heureux effets de son crédit, qui étoit fort étendu, lorsque nous travaillâmes à nous procurer les provisions dont nous avions besoin.

Février 1787.

Février 1787.

Abbenoue est d'une taille moyenne, et paroît avoir environ cinquante ans. Quand nous le vîmes pour la première fois à Oneehow, son corps étoit presque couvert d'une lèpre blanche, et ses yeux paroissoient affoiblis, ce qui étoit occasionné par l'usage immodéré qu'il faisoit de l'ava; mais il cessa d'en boire, lorsque nous lui en eûmes fait sentir les conséquences. On peut reconnoître avec certitude les bons effets de ce régime, sa peau avoit commencé à reprendre sa couleur naturelle, ses yeux paroissoient sains et pleins de vivacité, et il avoit l'air d'être en parfaite santé et dans toute sa vigueur. Il a un fils nommé Tyheira, qui nous a paru jouir d'une grande considération, et qui nous témoigna autant d'envie de nous obliger que son père; mais il étoit loin de posséder l'activité et l'intelligence d'Abbenoue; son amitié n'étoit ni aussi franche ni aussi désintéressée;

on reconnoissoit à chaque moment qu'il n'agissoit que par des vues mercenaires. Pour s'assurer de son attachement, il étoit souvent nécessaire d'avoir recours aux présens, et plutôt que de refuser un matano (présent), il auroit accepté la plus légère bagatelle, ou même un clou. Outre les bons offices d'Abbenoue et de Tyheira, nous recevions des visites fréquentes de deux autres chefs qui nous donnoient souvent des porcs et des légumes. Leurs noms étoient Toetoe et Nomaitahaite, mais nous appelâmes toujours le dernier Long-shanks (longues-jambes), parce qu'il étoit extrêmement grand et mince, et que ses cuisses et ses jambes paroissoient beaucoup trop longues pour son corps. Toetoe est fort avancé en âge, et paroît singulièrement affoibli par l'usage immodéré de l'ava, qu'il n'a pas pu, à l'exemple d'Abbenoue, se résoudre à abandonner. Il paroît avoir en

Février 1787.

Février 1787.

sa possession une très-grande quantité de plantations de tarrow, car il nous en a fourni en bien plus grande abondance que les autres chefs, et il s'est toujours contenté de ce qu'il nous a plu de lui offrir en retour.

Long-shanks, étoit aussi fort attentif à nous fournir tout ce dont nous pouvions avoir besoin, et quoique son pouvoir fût de beaucoup inférieur à celui d'Abbenoue ou de Toetoe, il nous fut très-utile dans bien des occasions. Il faut cependant avouer que, comme Tyheira, il étoit intéressé dans tout ce qu'il faisoit, et demandoit continuellement une chose ou une autre à titre de matano. J'avois oublié d'observer que nous recevions souvent la visite d'un frère du roi, qui venoit toujours dans une grande et superbe pirogue double, accompagné d'un certain nombre de chefs d'un rang inférieur;

Février 1787.

mais, soit qu'il regardât le commerce comme au-dessous de sa dignité, soit par d'autres motifs que je ne puis deviner, il apportoit rarement avec lui des choses dont il voulût disposer. La curiosité, sans doute, étoit la principale raison qui l'amenoit vers nous. Sa fille, belle enfant, âgée d'environ sept ans, venoit ordinairement avec lui. Il la traitoit avec une tendresse vraiment paternelle; il la portoit presque toujours dans ses bras; et, quand il étoit fatigué, chacun de ses officiers s'efforçoit de mériter l'honneur de porter la petite princesse, jusqu'à ce que le père s'emparât de nouveau de ce fardeau agréable. Ayant témoigné le desir de monter sur notre bâtiment, on la fit passer à bord, en lui donnant la main avec beaucoup d'attention; et lorsqu'elle y fut, on ne voulut pas qu'elle restât sur le pont; son père et une des personnes de sa suite, que nous apprîmes

Février 1787.

être un de ses parens, la tinrent tour à tour dans leurs bras. Le capitaine Dixon lui fit présent d'un eraye, ou collier de grains de verre, qui parut la flatter infiniment.

La tendresse et les soins affectueux que l'on témoignoit à cette petite fille, si différens de ce que nous avions vu jusqu'alors, nous donnèrent une idée de la manière dont les filles des *Erées* sont traitées, et elle peut servir à fournir quelques notions générales sur le caractère de ces peuples.

Pendant quelques jours, les chefs dont je viens de parler nous cédèrent des porcs et du tarrow, etc. en suffisante quantité, à ce qu'ils pensoient, pour notre consommation journalière. Aucun des petits chefs ou du peuple ne nous approchoient. Abbenoue nous apprit que

le peuple étoit *tabocd* (sous arrêt), et que personne n'osoit rien apporter pour vendre, pas même de l'eau, jusqu'à ce que le roi nous eût rendu visite, ce qu'il se proposoit de faire sous très-peu de tems. Février 1787.

Nous ne pûmes pas savoir la véritable raison de cet embargo mis sur le peuple, et qui ne paroissoit pas s'étendre aux principaux chefs. Mais, si nous le comparons à la prohibition qui avoit été faite à Wahoo, dans de semblables circonstances, nous pouvons supposer avec fondement que cet arrêt n'avoit lieu qu'afin d'exiger du peuple quelque tribut ou droit, pour avoir le privilège de trafiquer avec nous.

Le 5 février, le roi nous rendit la visite qu'il nous avoit promise. Il vint dans une large double pirogue, accom-

Février 1787.

pagné d'un certain nombre de chefs, sans compter les hommes qui manœuvroient sur la pirogue. Parmi les gens de sa suite étoit Piapia, que je t'ai dit que le capitaine Portlock avoit amené de Whahoo. Il paroît que Piapia avoit pris tant de goût à sa situation, qu'il s'étoit déterminé à rester à Attoui, et avoit absolument abandonné le projet d'aller à Pritane. Le capitaine Portlock avoit supposé que la chose seroit ainsi, et c'est ce qui l'avoit engagé à le transporter plus promptement de Whahoo dans cette île. L'envie qu'il avoit manifestée de quitter son pays natal n'étoit due sans doute qu'au desir de voir des choses nouvelles. Cet amour pour la nouveauté ou pour la variété des objets, comme tu voudras l'appeller, se fait voir parmi les jeunes gens, dans un degré plus ou moins grand, chez les peuples du monde les plus civilisés.

Février 1787.

Le plus fort de cette curiosité étoit déjà appaisé en grande partie avant que nous arrivassions à Attoui. Quand Piapia descendit sur le rivage, qu'il se trouva au milieu d'amis, de parens, qu'il n'avoit pas vus depuis bien du tems, et dont quelques-uns peut-être lui étoient tout-à-fait inconnus, il n'est pas étonnant que cette ardeur de voir du pays se soit ralentie, et qu'il se soit déterminé à rester parmi ses anciennes connoissances.

Pour revenir à sa majesté, son nom, si je l'ai bien entendu, est *Tiara*. C'est un homme entre deux âges et de fort bonne mine. Il aime beaucoup Tecretecre, roi de Whahoo, dont il paroît être le frère, mais auquel il est infiniment supérieur en connoissances et en sagacité. Il fit plusieurs questions sur le vaisseau; sur la manière de le faire virer, d'étendre et de replier les voiles, et il admira le com-

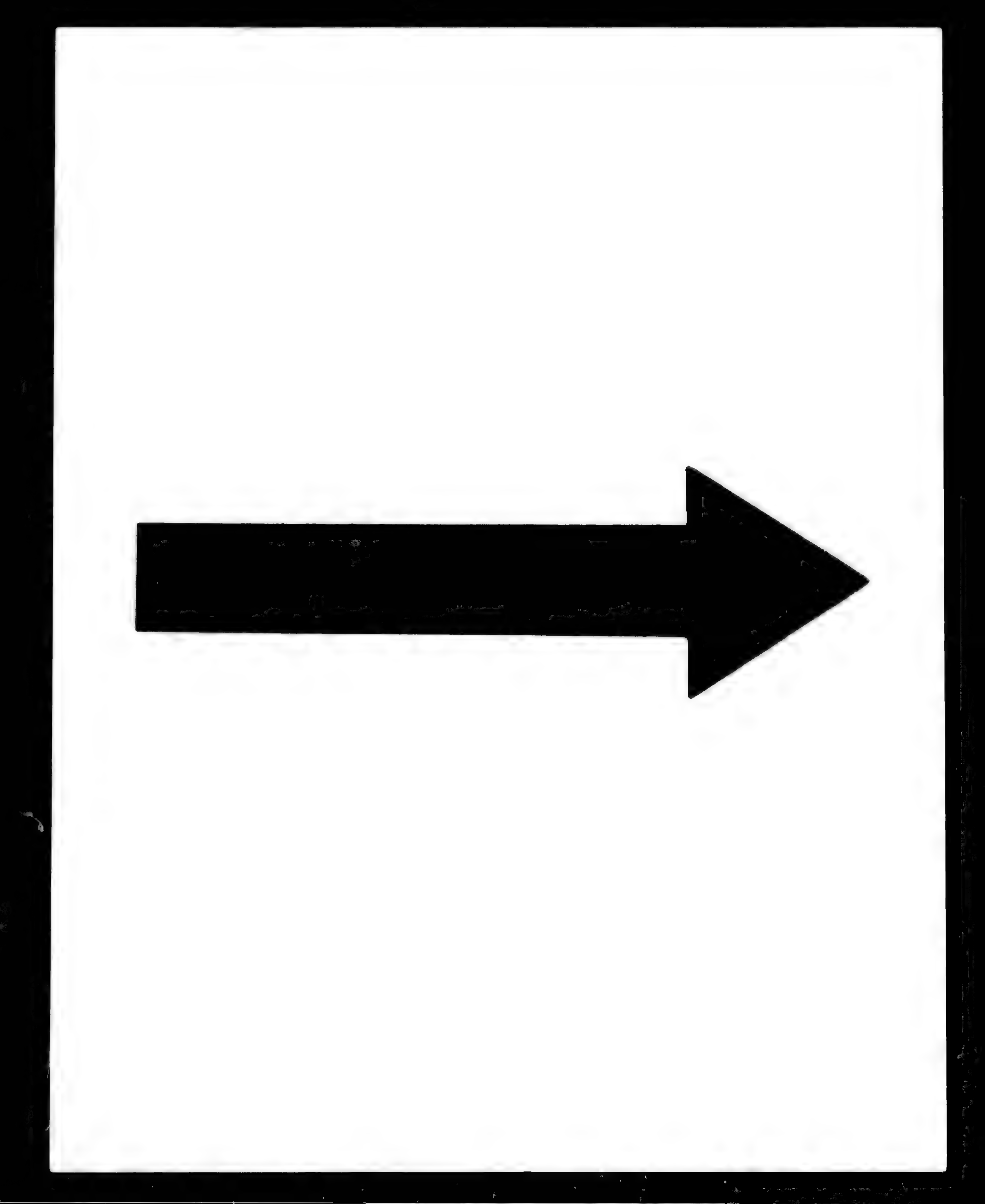
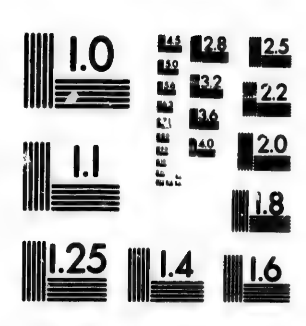


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



Février 1787.

pas, et parut comprendre que c'étoit le guide qui nous servoit à nous diriger vers les différentes parties du monde. Il desira sur-tout de savoir quel étoit le point du compas qui portoit sur *Pritane*, et combien il y avoit de distance. Un grand nombre de ses questions étoient fort sensées, et loin d'être faites pour satisfaire à une inutile curiosité, (ce qui auroit été excusable,) elles témoignoient toutes le desir ardent de s'instruire, et prouvoient l'esprit naturel de celui de qui elles venoient.

Avant que le roi quitta le vaisseau, le capitaine Dixon lui fit présent de tocs et de grains de verre, qui parurent le satisfaire infiniment. Il nous promit que l'embargo seroit levé incessamment, et qu'il permettroit à ses sujets de trafiquer avec nous comme auparavant. Il nous tint parole; au bout d'un ou deux jours

les choses se retrouvèrent sur l'ancien pied, les habitans nous apportant en abondance des porcs, du tarrow, des cannes de sucre, des noix de coco, des bananes, de l'eau, des curiosités, etc. comme à l'ordinaire. Février 1787.

J'ai déjà observé que le tems étoit doux et serein. Pour en tirer tout l'avantage possible, les charpentiers des deux bâtimens furent occupés à calfater les ponts, les hanches et tous les endroits qui paroissoient en avoir besoin. La poupe et les hanches de l'arrière ont été peintes à neuf, et les côtés espalmés avec un amalgame de brai sec, de goudron et d'huile. On a hèlé les manœuvres et agrès, et enfin on a fait toutes les réparations nécessaires. Pour qu'il ne nous manquât rien de ce qui pouvoit être essentiel pour maintenir la santé des équipages, et nous mettre en état de poursuivre promp-

Février 1787. tement notre route dans la bonne saison qui approche, nous avons fait un arrangement avec Abbenoue, pour que nos gens puissent aller à terre se délasser sans être inquiétés par les naturels. Il a aussi été convenu qu'il leur fourniroit les rafraîchissemens nécessaires pendant qu'ils y seroient.

Je suis allé à terre par partie de plaisir. Notre promenade dans l'île, et le dîner somptueux qui nous fut donné par Abbenoue, sera le sujet de ma prochaine lettre.

W. B.



LETTRE XXVI.

LETTRE XX.

Février 1787.

A Attoui, le 11 février 1787.

Si ma mémoire me sert bien, je t'ai promis, en finissant ma dernière lettre, de te donner les détails de l'excursion que j'ai faite dans l'île d'Attoui, et de la manière dont nous y avons été reçus. Des promesses, selon mon humble opinion, et quoiqu'en puisse penser le monde, doivent toujours être sacrées et tenues fidellement. Je tâcherai donc d'exécuter la mienne du mieux que je pourrai.

Dans la matinée du 9 février, le tems étant fort beau, je me rendis sur le rivage, accompagné de M. White, et de plusieurs de nos gens, pour prendre un

Février 1787.

jour de récréation. Quand nous arrivâmes près du bord, le ressac étoit si fort, que nous fûmes obligés de mettre notre bateau à l'ancre, n'ayant pas plus de la longueur de deux cables à filer pour attérer; mais notre bon ami Abbenoue avoit pris soin de pourvoir à cet inconvénient. Un bon nombre de ses gens nous attendoit sur le rivage avec leurs pirogues, et ils nous mirent à terre avec aussi peu de danger, et autant de promptitude que le pourroit faire un batelier de Londres, d'un côté à l'autre de la Tamise.

Nous abordâmes tout auprès de l'aiguade, dont je t'ai déjà parlé, et qui restoit presque au nord-est des vaisseaux. Avant que nous nous promenassions dans l'île, Abbenoue nous conduisit dans un endroit tout près du rivage pour nous faire voir les préparatifs de notre dîner. Nous y trouvâmes quelques-uns de ses

Février 1787.

domestiques qui nettoyoient un fort beau cochon, qu'on alloit faire cuire au four avec du tarrow, et il nous dit qu'il espéroit qu'il y auroit *arouarou* (ou grande abondance.) Nous l'assurâmes que ce seroit plus qu'il ne falloit pour tous, et il en parut satisfait. Il nous avertit de ne pas aller trop loin, vu que le dîné seroit prêt à midi ; ce qu'il fit entendre en montrant le soleil. Après cela Abbenoue ayant à se rendre à bord des bâtimens, confia les préparatifs du dîner à Ryheira.

Ayant souvent entendu parler à ceux de nos gens qui étoient descendus à terre, d'un village appellé par les naturels *A Rappa*, où il y avoit un grand nombre de gens employés à fabriquer des étoffes, la curiosité m'engagea à aller d'abord dans cet endroit, sachant qu'il n'y avoit pas plus de trois milles, et que je pour-

Février 1787.

rois facilement être revenu auprès de Ryheira à l'heure du dîner. Une foule de naturels nous avoit entourés lorsque nous avions mis pied à terre ; mais comme nous avions tous pris des chemins différens, selon le but, ou la fantaisie de chacun, la foule s'étoit divisée en autant de pelotons, et je ne fus que très-peu incommodé dans ma route. Un homme se montra particulièrement empressé à me rendre de petits services. Non-seulement il s'offrit à me montrer le chemin pour aller à *A Rappa*, mais de m'accompagner toute la journée moyennant un grand clou que je lui donnerois. Comme il étoit dans son marché, que je lui donnerois le clou avant de nous mettre en marche, je m'attendois qu'il s'enfuiroit aussi-tôt qu'il l'auroit entre les mains. Je résolus cependant d'en courir les risques, et je tâchai de m'assurer de sa fidélité, en lui promettant un *matano* pour le soir.

Le pays, depuis l'endroit où nous abordâmes jusqu'à *A Rappa* est assez uni, et pendant l'espace de deux milles, fort sec. Le sol est une terre légère et rouge, et si elle étoit cultivée convenablement, elle produiroit d'excellentes patates, et toutes les plantes qui se plaisent dans un terrein sec. Quant à présent il est entièrement couvert d'une herbe longue et forte. Les Naturels laissent, j'imagine, cette terre inculte, parce qu'ils en ont autour de leurs habitations en abondance, et de fort bonnes, qui sont beaucoup plus commodément situées. Jusques-là l'espace qui se trouve entre le rivage et le pied de la montagne est d'environ deux milles; mais de cet endroit à *A Rappa* il se rétrécit proportionnellement et se termine en une longue pointe sablonneuse, qui, comme je l'ai déjà observé, forme l'extrémité occidentale de la baie de Wymoa.

Février 1787.

X 3

Février 1787.

A Rappa est un assez grand village situé derrière une longue avenue de cocotiers qui fournit à ses habitans un excellent abri contre les rayons brûlans du soleil, lorsqu'il est dans sa plus grande force. Entre ces cocotiers il y a une bonne quantité de terres humides et marécageuses qui sont bien plantées de tarrow et de cannes de sucre.

Il étoit dans mon projet en allant à A Rappa de voir la manière d'opérer des naturels en fabriquant leurs étoffes; mais je fus déçu. Plusieurs de nos messieurs, guidés par le même motif que moi, étoient arrivés avant moi à A Rappa, et le travail fut suspendu lorsque nous passâmes. Les ouvriers nous entourèrent; quelques-uns nous offrirent de nous reposer à l'ombre des branches d'arbres plantés auprès de leur porte ; d'autres coururent vers les cocotiers et nous apportèrent des noix,

avec toutes les marques possibles d'honnêteté et de bonne volonté; en un mot, chaque habitant de ce village étoit occupé, soit à nous offrir tout ce qui dépendoit de lui, soit à satisfaire sa curiosité en nous regardant.

Février 1787.

Pendant que plusieurs de nous étoient occupés à la porte d'un de ces honnêtes insulaires, j'entendis un bruit semblable à celui de pierres lancées avec violence; et au même instant tous les naturels s'enfuirent avec précipitation. En me retournant j'apperçus Ryheira qui venoit vers nous; craignant que la foule qui nous entouroit ne nous incommodât, il avoit pris ce moyen pour la dissiper. Cette circonstance est une preuve bien forte de l'extrême pouvoir des *Erées* sur les gens du peuple. Il n'y avoit pas une des pierres jetées par Ryheira qui ne fût au moins suffisante pour estropier un homme.

Février 1787.

Les naturels le souffrirent cependant avec patience.

Ryheira nous dit que lorsque nous gagnerions l'endroit où nous étions abordés nous trouverions le dîner prêt. Nous fûmes reconnoissans de son honnêteté, mais aussi-tôt il gâta tout en sollicitant un *Matano*. Comme ce n'étoit pas là le moment de le refuser, il rassembla six ou huit clous que nous lui donnâmes et qui le satisfirent pour l'instant.

La chaleur étant excessive, nous nous en retournâmes à pas lents et par un chemin différent de celui que j'avois pris en allant à A Rappa. En examinant l'herbe qui, dans plusieurs endroits est plus haute que le genou, je trouvai qu'elle n'étoit pas aussi grossière que la première que j'avois vue, mais qu'elle étoit entremêlée de différentes sortes de fleurs, et d'herbes

de l'espèce de celle dont on forme les prairies. Je ne doute pas que si on en prenoit le soin convenable, elle ne fît d'excellent foin. Lorsque j'arrivai sur le rivage, le dîner étoit presque prêt, et on avoit disposé pour notre réception un grand bâtiment où Abbenoue avoit coutume de retirer ses pirogues.

Février 1787.

Ryheira s'occupa du soin de rassembler tout notre monde ; lorsque nous fûmes tous réunis on servit le dîner. Si un cuisinier de Londres eût vu dresser ce dîner, je puis t'assurer qu'il n'auroit pas pu s'empêcher de rire, et cette vue contribua beaucoup à me divertir.

Il n'y avoit pas moins de quatre valets qui y étoient employés. L'un apporta une grande calebasse remplie d'eau, un autre un paquet de noix de coco, un troisième un vase plein de belles racines de tarrow

Février 1787.

cuites au four, et le dernier aidé par Ryheira lui-même, apporta le cochon, très-bien dressé sur un grand plat rond fait de bois. Cela fait, le dernier valet qui paroissoit être le chef de cuisine, versa de l'eau sur le porc et le frotta avec ses mains, nous donnant à entendre qu'il feroit ainsi d'excellente sauce. Nous l'aurions bien volontiers dispensé de ce rafinement de délicatesse, mais cela ne pouvoit être sans risquer d'offenser notre hôte. L'appétit que nous avions ne nous permettoit pas d'ailleurs d'être bien délicats. Je mangeai de bon cœur, et je crois que presque tous les autres en firent autant. Pendant le dîner les domestiques de Ryheira étoient près de nous, occupés à nous ouvrir des noix de coco pour boire lorsque nous avions soif; et bref, nous fûmes aussi bien servis que si nous eussions dîné à une guinée par tête, dans une taverne de Londres.

J'aurai par la suite occasion de te décrire leur manière de faire la cuisine ; tout ce que je puis te dire à présent, c'est que le cochon fut rôti comme il faut. Le tarrow étoit beaucoup mieux cuit que nous n'aurions pu le faire à bord ; et tout le repas, si nous en exceptons la manière de faire de la sauce fut servi avec un degré de décence et de propreté que l'on ne s'attendoit guères à trouver dans un endroit si éloigné des pays civilisés, et où la nature et la nécessité seules ont donné l'idée des ustenciles nécessaires à préparer les mets.

Février 1787.

Après le dîner, je fis une excursion dans une partie du pays différente de celle où j'avois été le matin ; et la vallée, le long de la rivière, présentant l'aspect le plus riant de tous ceux qui étoient à la portée de ma vue, ce fut vers ce côté que je m'acheminai.

Février 1787.

Lorsque j'arrivai sur les bords de la rivière, je vis un des naturels qui *pagayoit* en avant et en arrière une petite pirogue, à ce qu'il me parut, pour s'amuser. Cela me fit songer qu'une promenade sur l'eau me fourniroit une agréable variété, et peut-être l'occasion de voir une partie du pays sur le rivage opposé. Il y avoit sur le penchant de la colline qui me faisoit face, une haute pyramide de bois, qui paroissoit de forme quadrangulaire, et que je souhaitois d'examiner. Une couple de cloux engagèrent l'Indien à me prendre dans sa pirogue, et à me conduire.

Je ne pus cependant jamais gagner de cet homme qu'il me descendît à terre, près de l'endroit dont je viens de parler. Il me donna à entendre que la pyramide que je voyois, étoit un morai, (place où ils enterrent leurs morts,) et qu'il n'osoit point en approcher.

Février 1787.

Trompé dans l'espérance que j'avois conçue d'examiner ce cimetière, je lui fis signe de ramer lentement, pour avoir le tems de considérer les différens paysages qui s'offroient à ma vue, quoiqu'ils soient très-bornés. Dans sa plus grande largeur, la vallée n'a pas plus d'un mille, et elle va en s'étrécissant petit à petit, à mesure qu'on la remonte.

La rivière a à peine cent pas de large, et dans beaucoup d'endroits, elle est encore plus resserrée. Son cours est presqu'imperceptible, et l'eau bien transparente; mais j'imagine qu'il n'en est pas de même dans les tems pluvieux, sa rive orientale étant fort escarpée et garnie de rochers.

Ces rochers paroissent presque couverts d'une couche mince de cette terre rouge et légère, dont j'ai déjà parlé, et

Février 1787.

qui est sans doute entraînée dans la rivière par les pluies ; c'est ce qui en rend souvent l'eau bourbeuse, et ce qui augmente la rapidité de son cours. Il m'est impossible de déterminer qu'elles sont les sinuosités de cette rivière, et les eaux qu'elle reçoit dans son cours. Mais d'après l'aspect que présente le pays, il y a lieu de croire qu'elle prend sa source vers le centre de l'île.

Quand nous eûmes remonté la rivière, l'espace d'un demi-mille, mon conducteur s'élança sans m'en avertir, et avec tant de précipitation, hors du canot, qu'il manqua de le renverser; je ne fus pas effrayé, parce que l'eau n'étoit pas d'une profondeur hors de ma portée; mais je fus surpris d'entendre une voix qui ne m'étoit pas inconnue, crier avec force, *berre*, *berre*. Regardant autour de moi, je vis un homme qui traversoit la

Février 1787.

rivière, et venoit à toutes jambes de notre côté; je le reconnus aussi-tôt pour celui que j'avois engagé le matin à m'accompagner. Je l'avois quitté à l'heure du dîner, et ne le voyant pas après être sorti de table, j'avois conclu qu'il ne falloit plus compter sur lui; mais il avoit tellement à cœur le *matano* que je lui avois promis, qu'il avoit épié tous mes mouvemens, pendant le cours de l'après-midi, pour saisir l'occasion de me rappeller l'exactitude avec laquelle il m'avoit accompagné, et l'intérêt qu'il prenoit à ma conservation pendant que j'étois sur l'eau.

Mon batelier (si je puis donner ce nom à celui à qui appartenoit la pirogue) reprit alors sa place, et nous continuâmes à remonter la rivière; il ne l'avoit quittée que pour laisser couler l'eau qui y entroit à gros bouillons, vû qu'elle

Février 1787.

étoit pleine de crévasses. Nous avions parcouru deux milles sur la rivière, et il commençoit à se faire tard. Je crus qu'il étoit tems de reprendre le chemin du rivage, et ce qui étoit encore pour moi un nouveau motif de ne pas attendre la nuit, c'est que la vallée, à l'ouest de la rivière, à travers laquelle je devois passer pour me rendre au bord de la mer, sembloit me promettre des points de vue très variés.

Le terrein sur la rive orientale de la rivière est dans cet endroit d'un accès beaucoup plus facile que lorsqu'on est redescendu jusqu'au *Morai*, et je me serois promené dans cette partie de l'isle, si j'avois eu assez de tems pour cela. Etant pressé de retourner, je fus non-seulement obligé d'abandonner cette idée, mais encore le projet que j'avois formé d'abord de remonter jusqu'à la source de

la

la rivière. Il est vrai que d'après l'observation que je fis, le passage n'est pas assez bon pour que les pirogues puissent remonter plus haut que l'endroit où j'étois parvenu, c'est-à-dire à-peu-près à deux milles de distance du rivage.

Février 1787.

Ayant congédié mon batelier, je m'acheminai vers un village écarté qui est à peu de distance de la rivière; j'y rencontrai plusieurs personnes de l'équipage qui avoient été se promener dans les plantations qui dominent la vallée.

Plusieurs d'entr'eux étoient remontés beaucoup plus haut, mais aucun n'avoit été assez loin pour appercevoir la source de la rivière; ils me confirmèrent néanmoins, dans l'idée qu'elle n'étoit guères navigable, pour les pirogues, qu'à un demi-mille plus haut que l'endroit où je m'étois arrêté.

Février 1787.

Nous apprîmes qu'Abbenoue faisoit sa résidence dans ce village, et on nous montra plusieurs maisons qui lui appartenoient; mais on nous dit qu'il n'avoit pas été chez lui depuis le matin, ayant passé toute la journée avec Popote, (nom que les insulaires donnent au capitaine Portlok.)

Il y a un bon nombre des maisons éparses çà et là, tout le long du chemin, depuis le village jusqu'au bord de la mer; et comme nous allions très-doucement, les habitans nous engageoient continuellement à nous reposer un peu sous les arbres, il s'en trouve toujours plusieurs auprès de leurs habitations. Il étoit évident que leurs sollicitations n'avoient point pour unique objet que de satisfaire une curiosité insatiable, mais qu'elles étoient dictées par l'envie de nous faire plaisir, et de nous donner des marques d'attention

qui doivent leur mériter notre reconnoissance ; on voyoit la joie briller dans les traits de tous ceux chez qui nous nous arrêtions. Leur famille se rassembloit autour de nous ; les uns nous apportoient des noix de coco, pour nous raffraîchir, d'autres éventoient ceux de nous qui paroissoient fatigués de leur promenade ; enfin ils étoient singulièrement empressés à nous rendre tous les bons offices qui étoient en leur pouvoir.

Février 1787.

La vallée que nous longeâmes pour nous rendre sur le rivage, est entièrement consacrée à la culture du tarrow, et ces plantations sont disposées avec beaucoup de jugement. Le terrein est bas, et les endroits plantés de tarrow sont totalement couverts d'eau et environnés de fossés, de sorte qu'on peut à volonté en faire écouler l'eau ou les arroser avec celle que l'on tire de la rivière par des

Février 1787.

saignées. Le tarrow est planté suivant la fantaisie des propriétaires, dont les possessions sont marquées avec la plus scrupuleuse exactitude. Elles sont coupées à des distances convenables, par des sentiers élevés de la largeur de deux pieds. J'ajouterai que ces plantations s'entendent le long des bords de la rivière, et que les maisons dont j'ai parlé sont situées à l'ouest, de l'endroit où la rivière cesse d'être navigable, les arbres qui se trouvent en assez grand nombre sont la plupart de l'espèce du mûrier....

Je te parlerai dans ma prochaine lettre des maisons et de tout ce que j'ai vu qui m'a paru digne d'être remarqué. Je finirai en observant que le jugement sain (je dirai presque scientifique) et l'art avec lequel ces terreins sont cultivés ; l'exacte attention et l'assiduité qu'ils apportent à leurs travaux champêtres fe-

roient honneur même au cultivateur anglois.

Février 1787.

La nuit étoit presque close quand nous arrivâmes sur le rivage, notre chaloupe nous attendoit, et étoit à l'ancre, à peu-près au même endroit que le matin. Un grand nombre d'insulaires s'y étoient rassemblés. Plusieurs prirent congé de nous et d'autres nous tourmentèrent pour avoir des *matanos*. Parmi ces derniers, se trouvoit l'homme que j'avois engagé le matin pour m'accompagner, je lui donnai deux clous et il parut fort satisfait. Pauvre récompense, diras-tu, pour toutes les fatigues d'un jour! cela m'a rappellé les siècles reculés de notre vieille patrie, où le laboureur diligent avoit à choisir entre un sol et une mesure de bled pour le salaire d'une journée de travail.

Les serviteurs d'Abbenoue nous at-

Février 1787.

tendoient sur le rivage pour nous pagayer sur le ressac jusques à notre canot, comme ils avoient fait le matin, et nous fûmes rendus à bord peu de tems après le coucher du soleil.

Le plaisir que j'ai éprouvé dans cette promenade est infiniment supérieur à celui que j'ai ressenti dans toutes les parties de plaisir que j'ai faites en ma vie, et si la relation imparfaite que je te donne te prouve la moindre satisfaction, ce sera encore une nouvelle raison de se réjouir pour ton ami.

VV. B.



Février
1787.

LETTRE XXVII.

En mer, le 16 mars 1787.

Vous ayant fait part de mon incursion dans l'île d'Attoui, je vais à présent reprendre le récit de ce qui s'est passé à bord.

Vers le 8 février, il fit une chaleur étouffante, accompagnée d'un grand nombre d'éclairs. Dans la nuit du 9 il s'éleva un vent frais, et le lendemain à cinq heures du matin, le cable de l'ancre d'affourche se rompit à vingt-une brasses de l'ancre.

Nous avions encore un très-gros vent du sud, et une houle qui augmenta, de

Février 1787.

manière à rendre inutiles tous les efforts que nous aurions pu faire pour reprendre notre ancre. La seule ressource que nous eûmes pour le moment, fut de laisser deux ou trois bouées aussi près qu'il nous fut possible de l'endroit où nous jugions que l'ancre étoit restée, celle sur laquelle nous avions posé s'étant enfoncée.

Le 10 dans l'après-midi, et pendant la soirée, nous nous trouvâmes dans une position très-désagréable. Nous fûmes accueillis par de fréquentes raffales, du tonnerre, des éclairs et une grosse pluie; de sorte que si nous avions été forcés de filer notre cable, il nous auroit probablement été impossible d'éviter la terre.

Le 11 dans l'après-midi, le vent sauta à l'ouest et devint plus modéré, ce qui fit considérablement diminuer la houle. Quoique la mer fût si grosse, notre ami

Février 1787.

Long-Shanks vint l'après-midi nous apporter du tarrow. Il ne manqua pas de nous faire valoir ce service, et nous le récompensâmes en conséquence, quoique nous n'eussions pas un grand besoin de cette racine, en ayant heureusement fait une abondante provision avant l'arrivée du mauvais tems.

Les élémens paroissant prêts à se déchaîner contre nous, nous résolûmes de quitter cette place; et le 12 à trois heures du matin, le capitaine Portlock nous donna signal de lever l'ancre. Nous fîmes alors voile vers le sud, à l'aide d'une brise légère du nord-ouest.

Du 12 au 15, nous croisâmes devant Oneehow, mais nous ne pûmes parvenir à y atterer, à cause des vents légers et invariables que nous rencontrâmes. Nous essuyâmes pendant les trois jours une

Février 1787.

chaleur étouffante, et le tems fut constamment nébuleux.

Le 16 avant-midi, il s'éleva un vent frais du nord-est : nous portâmes droit sur Oneehow; et dans l'après-midi nous jetâmes l'ancre dans la baie d'Yam, à environ deux milles du rivage, par vingt-neuf brasses, fond de sable. Les extrémités de la baie nous restoient du sud 20 degrés est, au nord 15 degrés est; le corps d'Orechoura au nord 40 degrés est, et Tahoura au sud 30 degrés ouest.

Le principal motif qui nous avoit engagés à y relâcher, étoit celui de recouvrer les ancres qu'y avoit laissé le capitaine Portlock. Le 17 à la pointe du jour, on envoya à cet effet les chaloupes des deux vaisseaux. Le tems étoit heureusement assez beau, et la mer n'étoit point trop agitée; de sorte que vers les

deux heures de l'après midi, le King-George avoit recouvré ses deux ancres. Nous avions d'autant plus lieu de nous réjouir de ce succès, que celle que nous avions laissée près d'Attoui pouvoit presque être regardée comme perdue. Février 1787.

Pendant ce même tems, nous achetâmes des naturels, qui étoient venus en assez grand nombre, de l'eau et une bonne quantité d'ignames ; ces provisions venoient fort à propos, car nous avions consommé presque toutes nos racines.

Vers les trois heures de l'après-midi, le vent passa au sud; nous levâmes l'ancre et mîmes le cap au nord-est, daus le dessein, si le vent continuoit à souffler du même point, de nous rendre à Attoui, à travers le passage près d'Orechoura, et d'essayer de repêcher notre ancre; mais nous eûmes alors de nouvelles raisons de

Février 1787.

juger que, près de ces îles, le vent est toujours variable; car du 17 au 23, nous n'eûmes que des brises foibles qui sautoient continuellement d'un rumb à l'autre et des calmes fréquens; nous fûmes en conséquence obligés de porter au nord et à l'est, en courant des bordées plus ou moins longues, suivant que les circonstances l'exigeoient. Nous eûmes en général, pendant tout ce tems, Attoui au sud-sud-est, et Oneehow au sud-est.

Pendant que nous étions à louvoyer, et incertains sur le parti que nous devions prendre, nous eûmes occasion d'examiner la côte septentrionale d'Attoui, ou la partie directement en face de la baie de Wymoa. Jusqu'au bord de la mer, la côte est presque par-tout montueuse et d'un accès difficile. Je n'y distinguai aucune plaine, et nulle marque que cette partie fût habitée, au moins par une peu-

plade un peu forte. Je présume d'après cela, que la partie méridionale de l'île contient presque tous ses habitans.

Février 1787.

Le 24 et le 25, nous eûmes un assez beau tems, mais presque toujours des vents légers et par intervalles un vent frais de l'est-nord-est.

Le 26, nous passâmes entre Orechoura et Attoui. A midi, la pointe de cette dernière île se prolongeoit du nord au nord 58 degrés est, et Oneehow nous restoit à l'ouest 8 degrés sud.

Dans l'après-midi du 26, et pendant toute la journée du 27, nous eûmes des vents frais et variables; mais dans l'après-midi du 28, le tems étant beau et le vent soufflant bon frais de l'est, nous jetâmes l'ancre dans la baie de Wymoa par trente-sept brasses, fond de sable.

Février 1787.

Nous étions venus dans cette baie dans l'intention de nous mettre à la recherche de notre ancre ; c'est pourquoi on mit aussi-tôt la chaloupe à la mer. Tous nos efforts furent inutiles, quoique nous eussions eu le soin de bien remarquer la place où nous l'avions perdue, et que la mer fût assez tranquille ; les bouées que nous y avions laissées, ou avoient été entraînées par les flots, ou étoient devenues la proie des insulaires.

Mars 1787.

Le 1er mars, nous eûmes un vent modéré et un beau tems, ce qui nous fit espérer que nous pourrions nous procurer des porcs et des végétaux ; mais les habitans étoient *taboés*, et nous n'en vîmes aucun venir de notre côté, si ce n'est quelques chefs de la seconde classe, qui nous apportèrent une petite quantité de tarrow.

Nous eûmes lieu de croire, d'après les

Mars 1787.

différens avis que nous pûmes nous procurer, que le roi étoit las de nous, qu'il avoit *taboés* ses sujets, afin qu'ils ne nous apportassent à bord aucun rafraîchissement, et qu'il pensoit de nos fréquentes visites, que nous avions envie de former un établissement à Attoui ; les apparences pouvoient, en effet, autoriser cette supposition : nous avions, à plusieurs reprises, relâché sur leurs côtes ; nous avions long-tems croisé à la vue de leur île, nous y étions revenu jetter l'ancre : enfin, nous avions fait parmi ses insulaires un séjour assez prolongé, pour qu'ils pussent s'imaginer que nous avions résolu de nous fixer dans cet endroit délicieux.

Si ce sont là les motifs réels qui ont engagé Tiara à *taboer* les habitans, comme j'en suis intimement persuadé ; cette conduite n'est qu'une preuve de la pénétration et du bon cœur de ce prince, dont

Mars 1787. je t'ai déjà fait l'éloge : je ne crois pas que le politique le plus habile, pût trouver une manière plus commode de se débarrasser des gens incommodes, et avec lesquels il ne se soucieroit pas d'avoir de querelle ouverte, qu'en les affamant....

Revenons à mon journal :

Le 2, le vent s'étant porté à l'ouest, nous levâmes l'ancre à huit heures du soir, et nous prîmes le large. Nous avions très-bien fait ; car, le lendemain, nous eûmes de fréquentes raffales, avec une pluie très-abondante ; le vent étoit presqu'au sud-ouest : à midi, Attoui portoit du nord-nord-est au nord, 25 degrés à l'ouest, et Oneehow du nord 60 degrés à l'ouest au nord, 80 degrés ouest, à la distance de 6 lieues. Dans l'après-midi, ayant un tems chargé de brume et de brouillard, nous perdîmes les deux îles de vue.

Le

Mars 1787.

Le même tems continua pendant les journées du 4 et du 5, et nous eûmes des coups de vent violens venant de l'est, accompagnés d'une forte pluie et d'une grosse mer : nous jugeâmes, en conséquence, qu'il seroit prudent de mettre en panne, ne sachant pas positivement où se trouvoient les courans et ne voulant pas cependant nous éloigner davantage des côtes.

Dans la matinée du 5, nous vîmes Attoui, qui nous restoit de l'ouest à l'ouest-sud-ouest, et Whahoo au sud-sud-est. Dans l'après-midi, le tems devint plus modéré, et nos gens furent occupés à hisser un nouveau mât de palan, notre ancien ayant été emporté par les vagues. Comme il y avoit à forger quelques ouvrages en fer, l'armurier s'en occupoit, lorsqu'un roulis subit du vaisseau fit tomber l'enclume dans la mer. Cet ac-

Mars 1787.

cident nous fit d'autant plus de peine, que nous avions peu de *tocs* de faits, et nous savions combien cet article nous seroit essentiel par la suite, pour trafiquer avec les Insulaires.

Pendant les journées du 6 et du 7, nous eûmes des brises fraîches de l'ouest. Dans la matinée du 7, le capitaine Dixon se rendit à bord du King-George, et à son retour, nous mîmes le cap à l'est-sud-est, nos capitaines s'étant déterminés à rallier Owhyhée, si le vent restoit au sud-ouest. Nos efforts furent inutiles; le vent ayant sauté à l'est-nord-est dans la matinée du 8, nous fûmes obligés d'abandonner notre projet.

Le 9 et le 10, nous serrâmes le vent, croyant qu'il continueroit à être variable; mais, au contraire, nous eûmes un vent alisé constant, qui nous força de renoncer

au projet de relâcher à Owhyhée, et nous fîmes force de voiles vers le sud-ouest. Mars 1787.

Dans l'après-midi, favorisés d'un vent frais et constant de l'est, nous nous trouvâmes à 2 milles de la terre nord-ouest de Whahoo. Appercevant alors un petit village sur la partie occidentale de l'île, nous mîmes à la cape, et nous y restâmes pendant trois heures, croyant que les habitans nous apporteroient des porcs et des végétaux : nous avions d'autant plus lieu de l'espérer, que c'étoit la première fois que nous approchions de cette côte; mais il ne vint que deux pirogues, et elles nous apportèrent si peu de choses, qu'à cinq heures, nous remîmes à la voile et gouvernâmes à l'ouest.

Les extrémités de Whahoo, s'étendoient alors du sud, 50 degrés est au sud, 35 degrés ouest, à la distance d'en-

Mars 1787.

viron 3 lieues. Excepté le petit hameau dont je viens de parler, la partie septentrionale de Whahoo paroît inhabitée. Ce parage ne paroît pas, non plus, offrir un abri assez bon pour qu'un vaisseau y jette l'ancre; la côte est en général escarpée et montagneuse, et, sous ce rapport, elle ressemble beaucoup à la partie septentrionale d'Attoui.

Le 12, à sept heures du matin, nous vîmes Attoui, et à midi nous étions à peu de milles du lieu de notre ancien mouillage, à la baie de Wymoa. Le tems étoit très-beau, et nous avions une assez bonne brise de l'est; nous diminuâmes de voiles, espérant que les naturels nous apporteroient des rafraîchissemens; mais nous ne vîmes pas paroître la moindre pirogue dans la baie; cela nous confirma dans l'idée que le roi étoit absolument déterminé à nous faire quitter son île

en nous affamant. A six heures du soir, les extrémités d'Attoui portoient du nord 10 degrés ouest, au nord 55 degrés est, et l'extrémité septentrionale d'Oneehow de l'ouest à l'ouest-quart-sud-ouest. Mars 1787.

Nous perdîmes alors toute espérance de nous procurer des porcs, et la seule chose qui nous restoit à faire, avant de continuer notre voyage vers le nord, étoit de nous munir au moins d'une provision d'ignames fraîches d'Oneehow. Pour exécuter ce nouveau projet, il nous falloit un vent constant de l'est.

Le 13, nous eûmes des vents légers et variables; vers le soir, le ciel s'obscurcit et se couvrit de nuages, et il fit une chaleur étouffante. Pendant la nuit nous eûmes un orage très-long, beaucoup de pluie, des coups de tonnerre violens et des éclairs très-vifs. Le 14, nous eûmes des

Mars 1787.

souffles légers, et de tems en tems du calme; vers les six heures de l'après-midi, il s'éleva une brise fraîche de l'est-nord-est, et nous serrâmes le vent au sud pendant la nuit, espérant qu'à la pointe du jour nous arriverions à Oneehow; mais à six heures du matin, le 15, le vent ayant sauté à l'est-sud-est, le capitaine Portlock, contre notre attente, porta au plus près sur le nord-est. A midi, les bandes d'Attoui nous restoient du nord au nord 35 degrés ouest; pendant la journée nous eûmes une jolie brise du sud-est, et un très-beau tems; notre latitude étoit à midi de 21 degrés 29 minutes, et notre longitude de 159 degrés ouest. A six heures la pointe nord-est d'Attoui nous restoit au nord 42 degrés à l'ouest, à la distance de treize lieues et l'île de Whahoo à l'est. Le vent se tint dans le même rumb pendant toute la nuit; et dans la matinée du 16 ayant perdu

toutes les îles de vue, nous gouvernâmes au nord, aidés d'un bon vent du sud. Mars 1787.

C'est ainsi que nous avons quitté ces îles pour la seconde fois, et nous faisons voile maintenant vers la côte d'Amérique, très-riches en espérance. Je te donnerai dans ma prochaine lettre la relation de notre traversée. Adieu.

W. B.

LETTRE XXVIII.

De l'île de Montagu, le 25 avril.

Avant de te donner les détails de notre traversée, pour nous rendre sur la côte d'Amérique, il me reste quelques mots à te dire sur notre départ d'Oneehow, à l'instant où nous paroissions toucher au

Mars 1787.

but que tant d'efforts sembloient nous promettre d'atteindre depuis plusieurs semaines.

Le tems étoit beau et modéré pendant la nuit du 14, et toute la journée du 15 de mars nous avions eu une jolie brise de l'est qui pouvoit favoriser le projet de rallier Oneehow, où nous étions presque sûrs de nous procurer une provision nouvelle d'ignames, dont nous avions le plus grand besoin. Il doit paroître étrange que ce soit justement le moment choisi par le capitaine Portlock pour gouverner au nord; mais on doit se rappeller que jusqu'à cette époque le tems avoit toujours été très-variable, et que nous n'avions jamais manqué de le trouver tel auprès d'Oneehow; que quand même nous n'aurions pas éprouvé de vents contraires dans notre route, il étoit très-probable que lorsque nous serions couverts par les

Mars 1787.

bandes de l'île, nous rencontrerions des calmes qui pouvoient nous faire beaucoup de tort. La saison étoit déjà assez avancée pour que nous songeassions à nous rendre à la côte, afin de réparer, s'il étoit possible, le tems perdu pendant la dernière saison. Que ces raisons soient bonnes ou mauvaises, l'événement a prouvé que nous avions bien vu. Le vent ayant sauté au sud, comme je te l'ai déjà mandé, nous n'aurions jamais pu parvenir à entrer dans la baie d'Oneehow. Revenons à notre route.

Dans la matinée du 17, le vent souffla grand frais du sud : nous eûmes de fréquentes ondées, et dans l'après-midi, le vent devint léger et variable. La nuit nous eûmes des raffales, accompagnées de tonnerre, d'éclairs et d'une pluie continuelle.

Le 18 dans la matinée, nous eûmes

Mars 1787.

un gros vent du sud-sud-est, et la mer étoit très-houleuse ; il tomba de la pluie sans discontinuer, le vent souffla de même toute la journée, et une grande partie de la nuit. Comme il faisoit très-noir, nous mîmes en panne, et à cinq heures du matin le 19, le tems étant modéré, nous forçâmes de voile. A midi nous étions, suivant l'estimation, par les 27 degrés, 24 minutes de latitude nord, et par les 151 degrés, 17 minutes de longitude ouest.

Jusqu'au 23, nous avons eu à-peu-près le même tems, toujours vent frais et variable, et un ciel nébuleux ; le 22, notre latitude observée à midi étoit de 29 degrés 10 minutes nord, et notre longitude prise d'après plusieurs observations de la lune de 158 degrés, 27 minutes ouest.

Le 24 et le 25, nous eûmes des raffales

fréquentes, accompagnées de pluie, le vent portant alternativement de l'est-sud-est au sud-sud-est, et le tems étant chargé de brouillards et de brume.

Mars 1787.

Le 26 le tems fut modéré; notre latitude étoit à midi de 34 degrés 59 minutes nord, et notre longitude de 159 degrés 30 minutes ouest. Contre notre attente, le brouillard se dissipa dans la journée du 27, et nous eûmes un tems modéré et un ciel serein, avec une jolie brise du sud; elle continua jusqu'au 29 au soir, que nous eûmes un vent frais du sud, accompagné de fréquentes ondées et d'un brouillard épais. Nous avons remarqué que les vents de sud-ouest, dans ces latitudes, c'est-à-dire du 30 au 60 degrés de latitude nord, ne manquent jamais d'être accompagnés de brouillards épais.

Le 13 au matin, le tems devint plus

Mars 1787. modéré, nous étions à midi par les 39 degrés, 23 minutes de latitude nord, et par les 154 degrés, 23 minutes de longitude ouest; pendant l'après-midi, nous eûmes des souffles légers et inconstans, et un tems nébuleux. Vers le soir, nous vîmes plusieurs plongeons de mer et un jeune veau marin qui nageoit le long du bâtiment, ce qui étoit une preuve que nous n'étions pas éloignés de terre.

Etant à peu-près dans la même position lors de notre précédente campagne, nous avions déjà été convaincus, d'après de semblables indices, que nous n'étions éloignés de terre que de quelques lieues. Mais malheureusement, alors comme à présent, les brouillards étoient si épais, que nous n'aurions pas pu appercevoir la terre la plus élevée à dix milles de distance.

Du 1er au 4 avril, nous avons tou-

Avril 1787.

jours eu à-peu-près le même tems; le vent soufflant ordinairement du sud-sud-est, ou du sud-ouest, et l'air étant humide et chargé de brume. Le 3 à midi, notre latitude étoit de 44 degrés, 4 minutes nord, et notre longitude de 151 degrés, 59 minutes ouest. Les nuits étant très-obscures, nous étions presque toujours obligés de nous tenir à la cape, et nous remettions à la voile à la pointe du jour.

Le 7 à midi, nous étions par les 47 degrés, 21 minutes de latitude, et par les 148 degrés, 39 minutes de longitude ouest; nous apperçûmes des mouettes, des plongeons et différens autres oiseaux, et des herbes marines.

Dans l'après-midi du 8, nous vîmes un lion de mer qui jouoit autour du vaisseau. Du 5 au 9, le vent fut léger, et le plus souvent au nord; mais dans la ma-

Avril 1787. tinée du 9, il passa au sud-ouest, et nous eûmes alors un tems modéré, accompagné par intervalles de giboulées et de pluie neigeuse. Le 12 à midi, notre latitude étoit de 52 degrés, 46 minutes nord, et notre longitude, suivant des observations lunaires, de 145 degrés, 43 minutes ouest.

Depuis ce jour jusqu'au 16, nous eûmes peu de changemens, les vents restèrent frais et variables, accompagnés par intervalle de chûte de neige et de bruine. Nous observâmes que la déclinaison du compas étoit de 19 degrés à l'est.

Le 16, le tems étoit extrêmement froid, et le thermomètre descendoit jusqu'au 25e degré, ce qui étoit deux degrés et demi plus bas qu'il n'étoit descendu durant le dernier voyage du capitaine

Cook, quoiqu'il se fût avancé jusqu'au 72 degré de latitude nord.

Avril 1787.

Le 16, à midi, notre latitude étoit de 58 degrés 9 minutes nord, et notre longitude de 149, 23 ouest. Jusqu'au 18, le tems fut si chargé de brouillard et de brume, que nous ne pûmes faire aucune observation, et qu'il nous auroit été impossible de découvrir terre à la moindre distance ; nous nous contentâmes de louvoyer, étant incertains de la distance où nous étions des côtes d'Amérique.

Dans l'après-midi du 18, nous essuyâmes une bourasque de l'ouest; mais ayant ferlé les voiles à tems, nous ne souffrîmes aucun dommage. Le vent continua à souffler assez vivement pendant la plus grande partie de la nuit ; mais dans la matinée du 19 il s'appaisa, et

Avril 1787.

le tems s'éclaircit assez pour pouvoir prendre hauteur. Elle nous donna 57 degrés 41 minutes de latitude nord.

Du 20 au 22, nous eûmes un tems très-brumeux, et de fréquentes raffales accompagnées sans discontinuer, de neige et de pluie. Le vent souffla le plus souvent du sud-ouest, et du sud-sud-ouest; à midi, nous nous trouvions par les 59 degrés 1 minute de latitude nord. Nous serrâmes le vent autant qu'il nous étoit possible, et nous marchâmes avec précaution, certains que nous n'étions guères éloignés de la côte, et le brouillard étant si épais, que nous n'aurions pas pû découvrir la terre à la distance d'une lieue du vaisseau.

Le 23 au matin, le tems devint assez clair. D'après deux suites d'observations de la lune, nous nous trouvions à midi, par

par les 59 degrés, 9 minutes de latitude nord, et par les 47 degrés, 55 minutes de longitude ouest. A une heure, nous découvrîmes une terre, qui se prolongeoit du nord-est-quart-de-nord à l'ouest, à 10 lieues de distance. A sept heures du soir, elle nous restoit; et nous reconnûmes que c'étoit l'île de Foot. L'île Montagu portoit est; de sorte que nous étions absolument en face de l'entrée du prince William, que nous avions en vain tenté de trouver, lors de notre précédent voyage sur cette côte. A la pointe du jour, la bouche de l'entrée étoit au nord, 14 degrés est, et la partie sud-est de l'île Montagu nous restoit au nord, 32 degrés est, à la distance d'environ 5 lieues. Le vent étant léger et variable, nous portâmes à l'est durant la nuit; et le matin du 24, un vent modéré de l'ouest s'étant élevé, nous déployâmes toutes nos voiles et gouvernâmes directement sur l'entrée. A

Avril 1787.

Avril 1787. midi, suivant notre observation, nous étions par les 59 degrés, 47 minutes de latitude nord, et par les 147 degrés, 52 minutes de longitude ouest, justes par le travers de l'entrée du canal.

Dans la carte générale du capitaine Cook, cette entrée est placée à 59 degrés, 36 minutes de latitude nord, ce qui fait 11 milles au sud; mais nous avons apporté la plus grande exactitude en prenant les hauteurs, et étant favorisés d'un très-beau ciel, nous avons pu déterminer notre latitude avec précision. Le capitaine Dixon fut, par-là, bien convaincu de l'erreur qui se trouve dans la carte ci-dessus mentionnée, et il étoit démontré que l'on avoit fixé la latitude, d'après les angles tirés du terme vrai, de la hauteur du méridien, à une certaine distance.

Dans cette position, la terre s'éten-

doit du nord, 34 degrés ouest au nord-quart-d'est; les îles *Vertes* nous restoient au nord, et nous étions à 2 milles de la pointe sud-est de l'île Montagu. Le vent tomba entièrement dans l'après-midi, et n'y ayant pas de probabilité que nous pussions pénétrer dans l'entrée, nous portâmes dans une baie profonde, qui nous restoit à l'est. A cinq heures, nous y mouillâmes par vingt-quatre brasses, fond de vase, et la terre se prolongeoit du nord-ouest au sud-ouest.

Avril 1787.

Nous voilà encore une fois sur le théâtre de nos grandes opérations; mais je vais conclure, pour le présent, en souhaitant sincèrement que nous n'accomplissions pas le vieux proverbe, la montagne est en travail, etc.

Je suis, etc., W. B.

LETTRE XXIX.

Avril 1787.

De l'île de Montagu, le 13 mai.

Je t'ai laissé dans ma dernière lettre, à l'instant où nous venions de jetter l'ancre, et je ne doute pas que tu ne sois impatient de savoir ce qui nous est arrivé depuis ce moment. Connoissant le désagrément d'être tenu en suspens, je vais satisfaire ta curiosité du mieux qu'il me sera possible.

Il paroît que ce qui a déterminé le capitaine Portlock à relâcher ici, est qu'il avoit vu deux pirogues vers le fond de cette baie, ce qui lui avoit fait espérer de rencontrer des insulaires, avec lesquels il seroit possible de trafiquer. C'est ce que

nous avons le plus fortement à cœur, notre dernière saison étant déjà avancée. Avril 1787.

Le 24 au soir, cinq pirogues vinrent se ranger sous notre bord; mais les naturels n'avoit ni fourrures, ni aucune autre chose à échanger. Ils nous saluèrent, en étendant les bras et en répétant plusieurs fois le mot *louleigh*, appuyant généralement, avec beaucoup d'emphase, sur la dernière syllabe. Nous prîmes ceci pour des marques d'amitié, et nous répondîmes à leur salut avec les mêmes gestes, en répétant le mot *louleigh*. Lorsque nous leur demandâmes des *notooncshuck*, ce qui signifie en leur langue, peaux de loutre, ils étendirent aussi-tôt le bras vers l'entrée du prince William, en répétant plusieurs fois, et avec le plus grand empressement, les mots *nootka*, *notooncshuck*. Quelques chiens, que nous avions sur le vaisseau, entendant des

Avril 1787. étrangers, montèrent sur le plat bord, et se mirent à aboyer après eux. Les Indiens les appellèrent aussi-tôt, disant *touzer*, *touzer*, ici, ici ; et ils sifflèrent, comme l'on a coutume de faire en Angleterre quand on veut attirer un chien. Nous ne savions que penser de cela, mais il paroissoit évident, par des mots anglois qu'ils avoient prononcés, et par l'idée qu'ils avoient de quelques-unes de nos coutumes, qu'un vaisseau de notre nation étoit actuellement dans cette entrée, ou qu'il en étoit sorti très-récemment. Nous ne pouvions deviner ce que signifioit *nootka*, quoiqu'ils le répétassent beaucoup plus souvent qu'aucun autre mot.

Leurs pirogues étoient couvertes de peaux, de même que celles que nous avions vues pendant la dernière saison dans la rivière de Cook : il y en avoit trois qui étoient construites pour contenir

deux personnes, et dans les deux autres, il n'y avoit place que pour une seule.

Avril 1787.

Ces Indiens avoient aux oreilles des pendans formés d'un grand nombre de petits grains de verre; mais nous avons lieu de croire qu'ils leur ont été donnés par les Russes, ainsi que des couteaux et des armes de fer qu'ils nous montrèrent, et que nous reconnûmes avoir été fabriqués par des gens de cette nation.

Le 25, de grand matin, on envoya les canots à la côte, pour faire du bois et de l'eau, ce qui fut aisément exécuté. Nos capitaines firent en même-tems le tour de la baie, et examinèrent toutes les criques et toutes les anses voisines, sans trouver aucun insulaire, ni rien qui indiquât que cette partie de l'île eût été récemment habitée. Nous en conclûmes que ceux que nous avions vus, n'étoient

Avril 1787.

qu'une troupe de chasseurs de l'entrée du prince William. Nous leur avions fait quelques présens de peu de valeur, espérant que non-seulement cela les engageroit à nous apporter des fourrures, mais encore, que leurs voisins, encouragés à suivre leur exemple, viendroient trafiquer avec nous; ils avoient paru très-satisfaits du peu que nous leur avions donné, et nous avoient promis de nous apporter sous peu une bonne quantité de *notooneshuck*.

Nous attendîmes jusqu'au 28, dans la plus grande inquiétude, espérant toujours que les Indiens reviendroient pour trafiquer avec nous; mais nous fûmes déçus, et nous nous déterminâmes à quitter cette baie au premier vent favorable.

Le 29, à quatre heures du matin,

une brise du sud-ouest s'étant élevée, nous démarrâmes et sortîmes de la baie. Mais nous avions à peine atteint le canal qui conduit dans l'entrée, que nous eûmes un calme parfait. La marée étoit alors contre nous; nous mîmes les chaloupes à l'avant de nos vaisseaux, pour les remorquer, et nous eûmes soin de tenir le milieu du canal autant que notre sûreté pouvoit le permettre. A dix heures, nous jettâmes l'ancre par vingt-trois brasses, fond de vase, à 1 mille de distance du rivage. Les extrémités de la baie portant du nord, 40 degrés ouest, au sud, 39 degrés ouest.

Avril 1787.

Le 30, le tems étoit assez beau, le vent léger et variable; aucun Indien ne nous approcha, et le peu d'espoir que nous avions conservé jusqu'alors, de les voir revenir, s'évanouit entièrement.

Avril 1787. Il y a dans cette baie une quantité d'oies et de canards sauvages; mais ils sont si farouches, que nous pûmes rarement en approcher à la portée du fusil. On y trouve aussi beaucoup de mouettes, quelques aigles de l'espèce à tête blanche, et une grande quantité d'oiseaux plus petits; tels que des guignettes, des bécassines, des pluvions, etc., etc.

Nos hameçons et nos lignes étoient presque toujours à l'eau; mais la seule espèce de poissons que nous pûmes prendre, ressembloit beaucoup au carrelet, que les matelots appellent *sand dabs* (barbue de sable). Les autres productions marines que l'on trouve ici sont des moules, des pitoucdes, des *clams*, des crabes et des étoiles de mer.

Je ne dois pas oublier de vous dire qu'un homme de notre équipage prit à

l'hameçon un objet curieux, que je crois une espèce de polype ; il paroissoit faire tout-à-la-fois partie du règne animal et du règne végétal, et tenoit à une branche mince d'environ trois pieds de long. Avril 1787.

Le premier de mai, les vents continuant à être légers et variables, nos capitaines partirent de grand matin, dans les petites chaloupes pour visiter les côtes. Le capitaine Portlock donna ordre à M. Machod, de lever l'ancre pendant son absence, si le vent devenoit favorable. Une partie des matelots des deux vaisseaux, avoit eu la permission d'aller se promener sur le rivage ; mais vers les onze heures, une brise du sud-ouest s'étant élevée, on donna le signal de rappel, et à deux heures, nous appareillâmes et fîmes force de voiles vers le canal de l'entrée du prince William. A six heures, étant près de la côte, et le vent dimi- Mai 1787.

Mai 1787. nuant, nous mouillâmes dans une baie, du côté de l'est, par vingt et une brasses, fond de vase. A dix heures du soir nos capitaines revinrent, ils ne rapportoient pas de fourrures, et ils n'avoient vu que quelques Indiens à une distance considérable de l'endroit où nous étions.

Pendant la nuit, nous eûmes des souffles légers. Le 2, à dix heures du matin, le vent sautant au sud-ouest, nous fîmes force de voiles vers le canal, gouvernant entre les *îles Vertes* et l'île de Montagu. Vers les six heures de l'après-midi, nous avions les îles Vertes à babord. Ce passage est dangereux, pendant la nuit, ou dans les mauvais tems, n'ayant qu'un mille dans sa plus grande largeur, et étant rempli de rochers à fleur d'eau. La sonde nous rapportoit alors de vingt-cinq à vingt-six brasses, fond de sable. A sept heures, le vent tomba tout-à-fait,

Mai 1787.

et nous jettâmes l'ancre par treize brasses; mais, nous voyant trop près d'un rocher à fleur d'eau, nous la relevâmes, et, à l'aide d'une brise légère, nous atteignîmes une baie de l'île Montagu. A neuf heures, nous mouillâmes de nouveau par treize brasses, sur un fond de sable, et nous remorquâmes le vaisseau avec la petite ancre et le cable de tonée.

Le 3, le vent fut modéré pendant la plus grande partie du jour; mais il s'éleva pendant la nuit, un vent fort du nord-ouest, qui rendit les mouvemens du vaisseau fort durs. Nous levâmes le 4 à six heures du matin, et nous portâmes sur le fond de la baie. Dans l'après-midi, nous jettâmes notre seconde ancre par huit brasses d'eau, et nous amarrâmes à un arbre, sur la côte, avec le cable de tonée.

Notre capitaine avoit intention de haler

Mai 1787.

les bâtimens sur le rivage du premier port bien abrité, où nous pourrions relâcher, afin de nettoyer les carénes et de les goudronner. Cette place étoit très-favorable à l'exécution d'un tel dessein; c'est pourquoi, le 5, de grand matin, on hala le King-George et on l'abattit en caréne. L'équipage se mit aussi-tôt à l'ouvrage; on frotta et on nettoya de tous côtés, et les charpentiers se mirent à réparer les doublages; et comme il n'auroit pas été prudent de caréner à-la-fois les deux vaisseaux, nos gens furent employés pendant ce tems; les uns à débarrasser la cale et à visiter les provisions; les autres, à aller à terre chercher de l'eau; et les tonneliers furent employés à réparer les barriques qui étoient endommagées.

Pendant que l'on poursuivoit ces travaux avec toute la promptitude possible, afin de ne négliger aucun moyen qui pût

faciliter l'exécution de notre dessein principal, le capitaine Dixon prit sa chaloupe et celle du capitaine Portlock, avec la grande barque du King George, remplies d'hommes bien armés, et partit le 5 de grand matin pour trafiquer dans les détroits voisins, ou en tout autre endroit où il supposoit pouvoir rencontrer des Indiens.

Mai 1787.

Le 6, notre tonnelier fut employé à faire de la bierre de spruce, en attendant que nous pussions nous pourvoir abondamment de cette boisson salutaire sur les côtes de l'Amérique ; nous avions apporté une bonne quantité de levain préparé par madame Stainsby de Londres, et renfermé dans des bouteilles. Je dois lui rendre la justice de dire que ce levain a rempli parfaitement notre attente, en faisant fermenter le spruce, et qu'il étoit aussi bon qu'à l'instant où nous l'avions

Mai 1787.

embarqué. Nos gens furent occupés à apporter à bord les futailles qu'ils avoient remplies à terre, et à les ranger dans la cale ; ce qui fut entièrement achevé le même jour.

Le 7, la carêne du King-George étant presque entièrement nettoyée, nous abatîmes nos mâts de hunes, et nous fîmes toutes les préparations nécessaires pour haler notre bâtiment sur le rivage.

Le 8, à quatre heures du matin, à l'aide de la marée, nous halâmes notre vaisseau sur un banc de sable ; à huit heures nous commençâmes à nettoyer un côté, nous y passâmes le feu, et nous l'enduisîmes d'une composition d'huile, de goudron, de rouge et de craie, ce qui étoit le meilleur doublage que nous fussions en état de lui donner.

A

A 5 heures de l'après-midi, la marée étant presque à sa plus grande hauteur, nous retournâmes le vaisseau sur l'autre côté, pour le nettoyer, et lui appliquer un pareil enduit. Mai 1787.

Le 9, nous nous mîmes à l'ouvrage; mais le tems étant humide, et contraire à notre dessein, nous ne pûmes achever ce jour là notre opération, et nous envoyâmes, en conséquence, autant de nos gens que nous pûmes en épargner, pour faire du bois sur le rivage.

Le 10, le capitaine Dixon revint, avec les bateaux et chaloupes. Comme cette excursion a été accompagnée de circonstances intéressantes, je t'en ferai le récit dans les propres termes du capitaine, que j'ai tirées de son journal.

« Le 5 au matin, je partis avec les

Mai 1787.

» deux chaloupes, et la grande barque
» du King-George, pour aller en quête
» des Indiens, et en obtenir, s'il étoit
» possible, quelques fourrures. Mon in-
» tention étoit d'abord, d'aller à la crique
» d'Hinchinbrooke, et de passer ensuite
» à celle de Sung-Corner, sachant que
» je devois plus probablement m'attendre
» à rencontrer des habitans dans ces deux
» endroits. A huit heures il survint du
» mauvais tems, et nous relâchâmes dans
» la crique de l'île Montagu; mais vers
» les neuf heures, le tems s'étant éclairci,
» je redoublai la pointe nord-est de cette
» île, et j'entrai dans une grande baie:
» j'y trouvai une bande de chasseurs in-
» diens qui me firent entendre qu'ils habi-
» toient le cap Hinchinbrooke. Comme
» l'après-midi étoit fort avancé, je jettai
» l'ancre, et passai la nuit dans le ba-
» teau du King-George, et je fis amarrer
» de chaque côté les deux chaloupes.

Mai 1787.

« Le soleil étoit couché, et les insulaires ne nous quittant pas encore, » j'ordonnai à six de mes gens de faire » sentinelle, et aux autres de tenir leurs » armes prêtes, pour obéir au moindre » signal. Les Indiens restèrent cachés » dans les environs, jusqu'à près de deux » heures, épiant, sans doute, l'occasion » de s'emparer de nos bateaux ; mais » voyant que nous étions attentifs à tous » leurs mouvemens ils se retirèrent.

» Le 6, vers les quatre heures du » matin, je fis lever l'ancre, et je gou- » vernai sur le cap Hinchinbrooke ; où » je mouillai, à dix heures et demie. Je » trouvai dans cet endroit plusieurs in- » diens, de qui j'achetai quelques peaux » de loutres. Les Indiens étendoient très- » souvent le bras du côté de la crique de » *Sung-Corner*, et tâchoient de me faire » entendre qu'il y avoit dans cet endroit

Mai 1787.

» un vaisseau à l'ancre. Quoique cela » excitât ma curiosité, et que je desirasse » vivement de m'assurer de la vérité du » fait, la journée étant fort avancée, je » me déterminai à rester où j'étois pen- » dant la nuit; le tems paroissoit d'ail- » leurs mal disposé, et nous aurions pu » nous exposer à quelques dangers, en » tentant de nous rendre dans la crique « de Sung-Corner.

» Nous trouvâmes qu'il étoit néces- » saire de veiller avec encore plus d'at- » tention cette nuit que les précédentes. » Les Indiens avec lesquels j'avois trafiqué » pendant l'après-midi pour des four- » rures, étoient d'une tribu différente de » ceux que j'avois rencontrés dans la baie, » à l'extrémité nord-est de l'île de Mon- » taigu : ils se comportèrent très-insolem- » ment, et d'une manière fort audacieuse, » quoiqu'ils ne nous aient pas attaqués

» ouvertement, et qu'ils soient restés » dans les bateaux jusqu'au lendemain à » la pointe du jour; mais je ne doute » nullement que la vue des marchandises » différentes que nous avions prises avec » nous pour les échanger avec ces insu- » laires, ne leur eût fait prendre la ré- » solution de nous cerner pendant la » nuit, dans l'espoir de piller. Trompés » dans leurs vues, ils s'en retournèrent en » témoignant beaucoup de mécontente- » ment.

Mai 1787.

» Le 7, dès le matin, je me rendis à » la crique de Sung-Corner; mais le vent » étant très-léger pendant le cours de la » journée, le bateau ne put faire que » très-peu de chemin, et il fallut que » les chaloupes le prissent à la remorque. » Ceci retarda tellement mon passage, » que je n'arrivai dans la crique qu'à onze » heures du soir. Contre mon attente, je

Mai 1787.

» ne trouvai point de vaisseau dans cette » anse, et je n'y vis aucun des habitans. » Je donnai ordre néanmoins de faire la » garde aussi exactement que les autres » jours, n'ayant pas oublié que la décou- » verte avoit été environnée par les na- » turels en plein jour, dans cette même » anse, lors du dernier voyage qu'y fit le » capitaine Cook.

» Pendant la nuit, aucun des habi- » tans ne nous approchèrent; mais le 8, » à la pointe du jour, nous vîmes deux » Indiens dans une pirogue, auprès de » notre bord. Ils me firent entendre qu'il » y avoit un vaisseau qui n'étoit pas fort » éloigné, et que si je voulois leur donner » un chapelet de grains de verre, ils me » conduiroient au lieu de son mouillage. » Enchanté de cette proposition, j'ac- » ceptai leur offre avec grand plaisir; et » ayant laissé à l'ancre le grand bateau

» qui ne pouvoit que retarder mon voyage, Mai 1787.
» je suivis mes deux guides, dans les
» chaloupes, fort inquiet de savoir s'il se
» trouvoit réellement un vaisseau dans
» ces parages, ou si les Indiens cher-
» choient seulement à m'amuser par un
» faux récit.

» Je n'avois pas été loin, que le tems
» devenant mauvais, mes guides m'aban-
» donnèrent. Malgré ce petit accident,
» je continuai mes recherches le long des
» côtes jusqu'à midi, je me trouvai alors
» par le travers de l'entrée d'une large
» baie; mais, accueilli d'une chûte con-
» sidérable de neige, de pluie neigeuse et
» de raffales, je jugeai plus prudent de
» retourner vers le bateau, et j'y arrivai
» sur les trois heures.

» A six heures et demie, six pirogues
» remplies d'Indiens, vinrent dans l'anse

Mai 1787.

» où nous étions mouillés, et me dirent » qu'il y avoit un vaisseau qui n'étoit » pas bien éloigné, vers lequel ils alloient. » Ils offrirent de m'y conduire; le tems » étoit alors fort mauvais; mais comme » ils n'alloient que vers le golfe, et non » pas au large, ainsi qu'avoient fait mes » autres guides, je me mis dans ma » chaloupe, laissant l'autre dans l'anse » avec le bateau, et je les suivis.

» A dix heures du soir, nous arri- » vâmes dans la crique où le vaisseau que » je desirois tant de voir, étoit à l'ancre. » C'étoit un senaut, nommé le *Nootka*, » venant du Bengale, commandé par » le capitaine Meares, et portant pavillon » anglois.

» Le capitaine m'apprit qu'il étoit » parti du Bengale en mars 1786, et avoit » touché à Oonalaska dans le mois d'Août;

» que de cet endroit il avoit continué » sa marche vers la rivière de Cook, où » il avoit dessein de pénétrer par la route » des Iles Stériles; mais que le tems étant » très-brumeux, il étoit entré dans la » baie de la Pentecôte, et qu'il avoit trouvé » dans cette baie un passage pour se » rendre à la rivière de Cook. Il avoit » rencontré plusieurs colons russes qui » l'informèrent que la terre qui se trou- » voit à l'est du détroit, étoit nommée » par eux Codiac, et qu'ils y avoient une » colonie. Les Russes lui apprirent encore » qu'il y avoit deux vaisseaux européens » à l'ancre à Codiac, et qu'ils avoient vu » deux autres vaisseaux dans la rivière » de Cook. Cette nouvelle l'avoit engagé » de gouverner sur l'entrée du prince » William, où il étoit arrivé vers la fin » de septembre. Mai 1787.

« Il avoit hiverné dans la crique où

Mai 1787. » je le trouvois, et son vaisseau étoit
» encore embarrassé dans les glaces. Le
» scorbut avoit fait les plus grands ravages
» parmi son équipage, et il avoit perdu
» par cette maladie terrible son deuxième
» et son troisième lieutenans, le chirurgien, le charpentier, le tonnelier, le
» voilier, et un grand nombre de gens qui
» faisoient le service au mât de misaine.
» Tout le reste de son équipage se trouvoit
» tellement affoibli à la fois, que le
» capitaine Meares étoit le seul qui fût
» capable de se promener sur le pont.

» Il fut extrêmement satisfait d'apprendre qu'il se trouvoit si près de lui
» deux vaisseaux qui pourroient peut-être
» l'aider dans la détresse, et je n'en eus
» pas moins à l'assurer que nous lui fournirions tous les secours et toutes les
» provisions dont il seroit en notre pouvoir de disposer; comme les gens de

» son équipage commençoient à se réta- Mai 1787.
» blir, il me dit de ne point me donner
» la peine de lui envoyer des rafraî-
» chissemens, et qu'il se rendroit bientôt
» lui-même à notre bord dans sa cha-
» loupe.

» Je quittai le Nootka le 9 à 3 heures
» du matin, et je rejoignis les chaloupes
» vers les 8 heures : à 10 heures je levai
» l'ancre, et je marchai vers nos vais-
» seaux, convaincu qu'il n'y avoit pas
» beaucoup à compter sur les fourrures
» de prix dans ces parages. Vers midi
» le vent tomba presqu'entièrement, et
» nous fûmes obligés de faire remorquer
» le bateau par les deux chaloupes.

» Pendant que nous traversions l'en-
» trée de cette manière, plusieurs piro-
» gues vinrent à notre rencontre. Un
» des naturels offrit de nous vendre quel-

Mai 1787.

» ques peaux de loutre, et ayant jeté par » hasard les yeux sur une poële à frire, » dont nos gens se servoient dans le ba- » teau, pour préparer leur repas, il de- » manda qu'elle lui fût donnée en echan- » ge; je la lui offris au même moment, » mais il refusa absolument de la pren- » dre en entier, et me pria d'en détacher » le manche, qu'il parut regarder comme » un trésor inestimable, tandis qu'il re- » jetta le fond avec dédain.

» Vers les 6 heures, le vent fraîchis- » sant, le bateau se trouva en état de » marcher sans avoir besoin d'être remor- » qué. Peu de momens après, le tems » devint très-mauvais; nous eûmes beau- » coup de neige et de pluie neigeuse, ce » qui fut cause que les chaloupes se sé- » parèrent. La nuit fut très-orageuse, et » je ne pus arriver à bord de mon vais- » seau que le 10 à 4 heures du matin.

» La chaloupe et le bateau du King- Mai 1787.
» George revinrent à-peu-près vers le
» même tems ».

Le 10, sur les 11 heures du matin, le capitaine Meares vint à bord du King-George accompagné de M. Ross son premier lieutenant. Ils apportèrent avec eux plusieurs sacs de ris pour les échanger contre d'autres denrées, dont ils avoient le plus grand besoin.

C'est d'eux que nous avons appris que depuis quelques années on venoit de différentes parties des Indes orientales, faire sur ces côtes le commerce des fourrures.

Il nous firent différentes histoires sur leurs succès dans le commerce ; mais nous ne pûmes pas donner un grand degré de confiance à leurs récits, d'autant

Mai 1787.

plus que le capitaine et son lieutenant racontoient les mêmes choses d'une manière toute différente, tantôt ils avoient acheté 2000 peaux de loutres; dans un autre moment il n'étoit question que de 700. Il est cependant certain qu'ils s'étoient procuré une bonne quantité de fourrures précieuses, et cela principalement, et peut-être même entièrement, dans l'entrée du Prince William.

L'intention du capitaine Meares avoit été de completter son voyage dans l'espace d'une année; mais la gelée l'ayant surpris plutôt qu'il ne pensoit, il avoit été forcément détenu dans l'entrée pendant tout l'hiver. J'ai déjà parlé des ravages que le scorbut avoit fait parmi l'équipage: c'étoit malheureusement dans le moment même où tous ceux qui montoient ce vaisseau étoient attaqués de cette cruelle maladie, que le bois de

chauffage leur manqua absolument, et ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'ils purent en porter à bord en quantité suffisante pour leur consommation journalière. Mai 1787.

Nous étant informé s'il étoit possible que le scorbut, sans être accompagné d'aucune autre maladie, eût occasionné des maux aussi funestes que ceux qu'avoit éprouvé le Nootka ; on nous avoua qu'ayant permis aux gens de boire la quantité de liqueurs fortes qu'ils jugeroient à propos, pendant la saison la plus rigoureuse, vers Noël ils en avoient bû avec tant d'excès, que plusieurs d'entr'eux avoient été obligés de rester dans leurs hamacs pendant 15 jours. La liqueur dont ils firent usage étoit en outre d'un genre pernicieux ; il n'est pas étonnant que ces deux causes aient eu des effets plus dangereux encore que le scorbut lui-

Mai 1787. même. Il est certain que si ma supposition est vraie, le capitaine Meares a eu le plus grand tort de permettre de semblables débauches à ses gens, et je crains que n'ayant d'abord qu'une très-petite provision des différens anti-scorbutiques nécessaires pour un tel voyage, il ne se trouve dans l'impossibilité d'arrêter ce mal, que les gens de mer ont tant à redouter.

Le 11, dans la matinée, le capitaine Meares, et M. Ross nous quittèrent; nous leur donnâmes du sucre, de la farine, de la mélasse, et de l'eau-de-vie, et enfin tout ce que nous pûmes prendre sur notre provision, et le capitaine Portlock détacha deux matelots de son équipage, pour aider le capitaine Meares à conduire son vaisseau aux îles Sandwich où il se proposoit de relâcher aussi-tôt que le tems le lui permettroit.

Nous

Mai 1787.

Nous ne fûmes plus embarrassés de savoir ce que vouloient nous dire les Indiens, en nous montrant toujours du doigt l'entrée du Prince William, et en répétant le mot *Nootka*, cela nous expliquoit également pourquoi ils avoient caressé nos chiens et parlé anglois; ils ont une prononciation assez nette, et l'un d'eux ayant passé plusieurs semaines à bord du Nootka, il n'est pas surprenant qu'ils ayent retenu quelques mots anglois. Mais revenons à ce qui nous occupa d'abord.

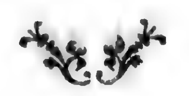
Le 10, vers midi, le tems étant assez bon, nous complétâmes nos réparations, et dans l'après-midi nous travaillâmes à nos amarres.

La journée du 11 fut employée à remplir la cale de bois et d'eau; les armuriers des deux vaisseaux, qui avoient une

Mai 1787. tente à terre, travaillèrent à faire *des tocs* sur l'enclume du King-George, la nôtre étant perdue. Nous jettâmes dans la cale environ une tonne de pierre pour servir de lest, nous hissâmes nos mâts de hune, et nous remontâmes toutes les manœuvres. Le 12 fut employé à achever de remplir nos futailles, et à disposer toutes choses pour nous remettre en mer.

Je te quitte pour le moment, et je me trouverai très-heureux, lorsque je pourrai t'informer de notre bonne fortune, comme je l'ai fait jusqu'à présent de toutes nos contrariétés. Je suis tout à toi.

W. B.



LETTRE XXX.

Mai 1787.

Du port Mulgrave, le 24 mai.

Notre dernière saison sur ces côtes étant déjà bien avancée, il fut arrêté que nous nous séparerions ; c'étoit le seul moyen qui nous restoit à prendre pour réussir dans nos entreprises. On convint en conséquence d'envoyer le grand bateau du King-George, sous la direction de MM. Hayward et Hill, pour trafiquer dans la rivière de Cook. Le King-George devoit rester dans l'entrée du Prince William jusqu'au retour du bateau, et notre bâtiment devoit faire voile vers l'entrée du Roi George. Nous devions avoir grand soin de ne pas nous éloigner des côtes, pour ne perdre aucune occasion

Mai 1787. de nous procurer des fourrures. Tu approuveras, sans-doute cet arrangement, car il étoit plus que tems de faire nos derniers efforts, et encore notre perspective n'étoit-elle pas très-agréable. Nous nous trouvions devancés dans l'entrée du Prince William, et nous craignions avec raison, de l'être encore dans l'entrée du Roi George.

Le 12 mai, après-midi, MM. Hayward et Hill s'embarquèrent dans le bateau pour se rendre à la rivière de Cook, ayant avec eux un bon assortiment d'articles de défaite, pour trafiquer avec les Naturels. Peu de tems après leur départ, deux pirogues vinrent à notre bord; dans l'une d'elles se trouvoient huit personnes, et trois seulement dans l'autre; mais ils ne nous apportoient rien. Ils nous promirent cependant de revenir le lendemain, avec beaucoup de fourrures, et accompagnés d'un de leurs chefs.

Mai 1787.

Le 13, la matinée étoit belle, et le ciel très-clair, mais le vent léger et variable ; et comme il étoit possible que les Indiens revinssent, on envoya cinq de nos gens dans la chaloupe sous les ordres du maître d'équipage, pour pêcher, avec défense expresse de s'éloigner trop, et de perdre de vue les vaisseaux : quelques autres eurent la permission d'aller se promener à terre.

A une heure, nous eûmes le plaisir de voir arriver deux grandes pirogues, et plusieurs petites, pleines d'Indiens, qui venoient de la pointe nord-est de la baie. Lorsqu'ils furent à la vue du vaisseau, ils commencèrent à chanter, leur mesure s'accordant très-régulièrement avec les coups de pagayes qu'ils donnoient. Leurs chants paroissoient dirigés par leur chef, et leur cadence n'étoit pas sans harmonie.

Mai 1787. Lorsqu'ils furent près du King-George, ils nous firent beaucoup de saluts, en signe d'amitié, et leur chef, dont le nom étoit *Shauway*, fit voir une lettre pour le capitaine Portlock, qui venoit, nous dit-il, du Nootka; il fut en conséquence reçu à bord, avec plusieurs de ses gens.

Il me parut que les chasseurs que nous avions rencontrés, lors de notre arrivée dans cette baie (le 24 avril) étoient des gens qui faisoient partie de la tribu du vieux Shauway, qu'ils demeuroient près de la crique de *Sung-Corner*, et qu'à leur retour ils avoient informé le capitaine Meares, qu'ils avoient vu deux vaisseaux qui étoient mouillés à une grande distance dans le canal; d'après cette information, le capitaine avoit écrit cette lettre sans savoir à qui il devoit l'adresser, et il l'avoit donnée aux Indiens, qui avoient promis de se rendre sur le champ auprès

de nous ; mais ces messagers *fideles* n'a- Mai 1787.
voient point jusqu'alors trouvé moyen de nous la remettre, et elle n'étoit plus d'aucune conséquence. Le capitaine Portlock en admettant sur son bord Shauway, et les gens de sa suite, avoit espéré qu'une pareille faveur les encourageroit à trafiquer plus librement ; mais, à son grand déplaisir, il s'apperçut bientôt que ce n'étoit point là leur principale intention en venant à nous, qu'elle leur avoit seulement servi de prétexte, et qu'ils n'avoient apporté la lettre que pour avoir occasion de venir à bord, et de voler tout ce qui se trouveroit à leur portée ; j'ai vu du gaillard d'arrière plusieurs de leurs exploits, et je dois convenir qu'ils y mettoient beaucoup d'adresse. Shauway, et quelques-uns de sa suite, tâchoient d'amuser l'équipage du King-George par leurs danses et par leurs chants, tandis que d'autres traversoient les ponts, et

Mai 1787.

jettoient à ceux de leurs compagnons, qui étoient restés dans les pirogues, tout ce qui leur tomboit sous la main. Le capitaine Portlock ne pouvoit plus douter des inclinations spartiates de ses hôtes : mais ne voulant pas les éconduire de force, il posta ses gens dans différens endroits du vaisseau pour épier leurs actions. Malgré cette précaution, ils trouvèrent le moyen de voler beaucoup d'effets, et de les emporter dans leurs pirogues sans que l'on s'en apperçût. Quand on les surprenoit à faire le coup, ils lâchoient prise de l'air le plus indifférent ; mais lorsqu'ils avoient une fois une chose en leur possession, ce n'étoit qu'avec la plus grande difficulté qu'on parvenoit à la leur faire rendre. Ils ne cherchoient d'abord à prendre que du fer et des vêtemens; mais quand ils se virent surveillés, ils ne mirent plus de différence dans les objets de leurs vols, et firent main basse

sur tout ce qui se présentoit à leurs yeux. Mai 1787.

Vers les 5 heures de l'après-midi, après avoir satisfait leur curiosité, et voyant qu'on mettoit obstacle à leurs déprédations, le vieux Shauway et sa suite nous quittèrent. La petite chaloupe étoit alors à l'ancre, à la distance d'environ deux milles des vaisseaux; les Indiens, en sortant de la baie, avoient vu ceux qui la montoient, occupés à pêcher, et ils allèrent directement à eux. Le capitaine Portlock, qui avoit toujours eu les yeux attachés sur les moindres mouvemens de Shauway, s'appercevant de la marche des Indiens, en fut très-allarmé. Il fournit d'hommes sa chaloupe et son esquif, et vola au secours de nos gens, craignant non-seulement que leur bateau ne courût quelque danger, mais même que leur vie ne fût exposée, les Indiens étant armés

Mai 1787. de couteaux et de lances. Nous dépêchâmes aussi notre esquif, et le capitaine Dixon ayant mis le feu à un pierrier, les Indiens en furent effrayés, et se retirèrent avec précipitation.

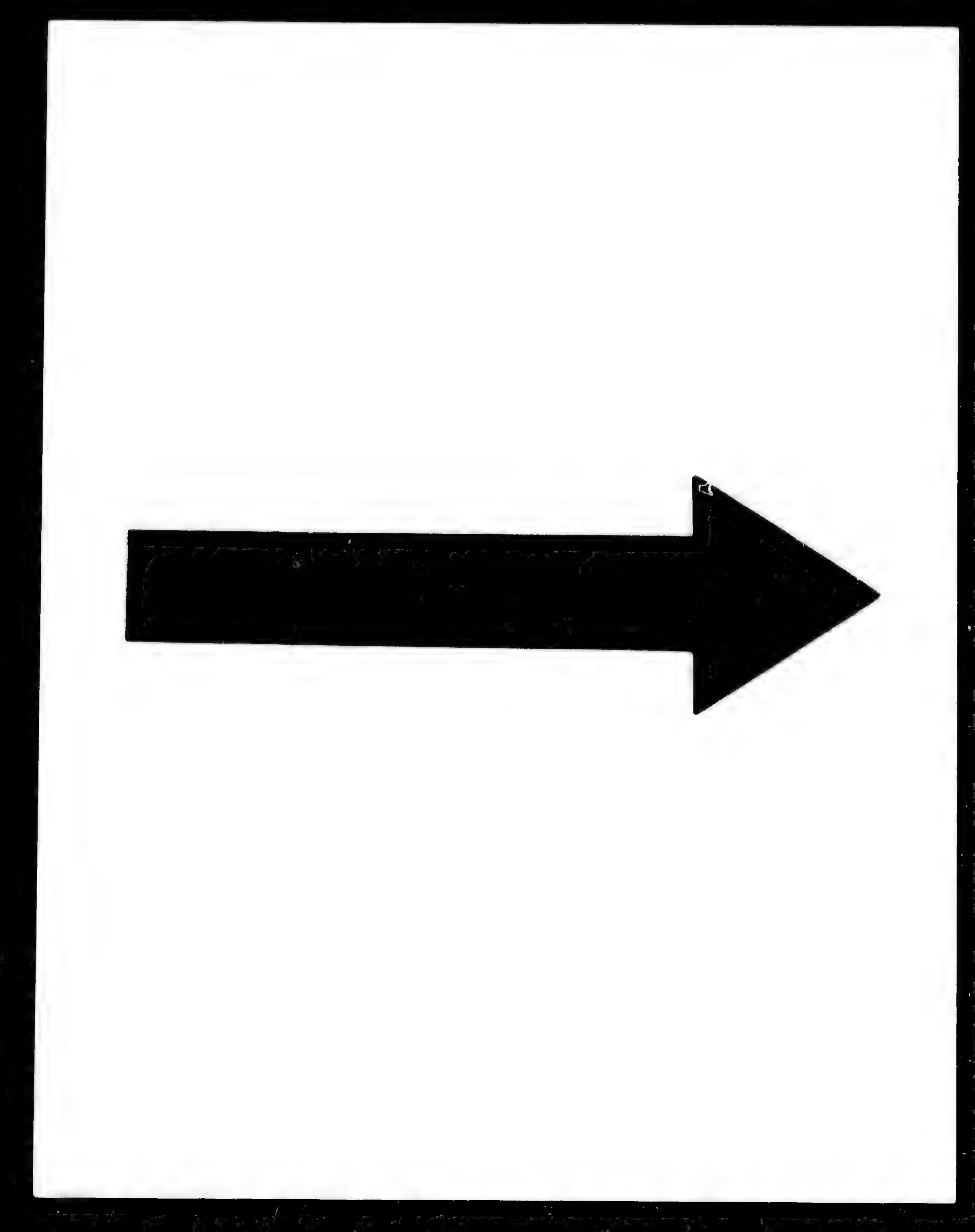
Quand nos gens furent revenus à bord, ils nous apprirent que nos craintes n'étoient pas sans fondement. Les Indiens avoient cherché à voler leur ancre, et ils s'étoient emparés de plusieurs de leurs lignes. L'un d'entr'eux vouloit même percer un de nos matelots avec sa lance, parce qu'il refusoit de lui céder sa ligne; mais il en fut empêché par Shauway qui, heureusement pour nous, paroît doué d'un caractère pacifique, et qui se contenta de piller tranquillement et de sang-froid.

C'en étoit assez pour nous montrer la nécessité de nous tenir à l'avenir sur nos

gardes, de nous défier des Indiens, et même de ne permettre à aucun d'eux de venir à bord. Le capitaine Meares nous avoit dit, en effet, qu'un vaisseau, venant de la Chine, avoit eu avec les habitans de l'entrée du Roi George, une querelle, dans laquelle plusieurs Indiens avoient perdu la vie; mais après cela, ils trafiquèrent avec l'équipage, aussi tranquillement que s'il n'étoit rien arrivé. Mai 1787.

Notre pêche fut assez heureuse; nos gens prirent une grande quantité de barbues de sable, et quelques poissons de rocher.

Les oiseaux et les poissons, sont à très-peu de différence près, les mêmes que nous avions vus dans la première baie où nous avions mouillé; il est probable qu'on y trouve aussi des saumons, quand la saison est plus avancée, et que la fonte



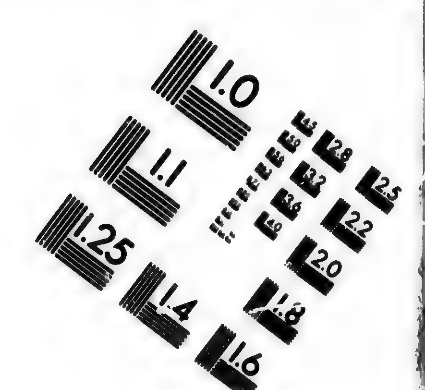
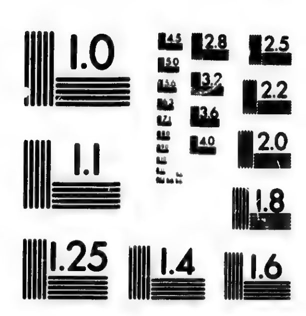


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6″



Mai 1787. des neiges, occasionnée par la chaleur du soleil, y produit de petits courans d'eau douce; mais jusqu'à présent, les effets de son influence se réduisent à bien peu de chose, et tout ce qui nous environne est une image affreuse des horreurs de l'hiver. Le flot est ici plus considérable pendant la nuit, que pendant le jour: mais il ne m'est pas possible de déterminer avec certitude le degré auquel l'eau s'élève.

Nous attendions avec impatience qu'un bon vent nous permît de mettre à la voile, et de nous éloigner de cette île. Le 14, à quatre heures du matin, une brise légère s'étant élevée du sud-est, nous levâmes l'ancre, et nous sortîmes de la baie. Vers midi, le vent passa au sud-ouest, et nous fut tout-à-fait favorable pour porter sur l'entrée du Prince William. A midi, la pointe septentrionale de l'île Montagu nous restoit au nord-est. Suivant

nos observations, nous nous trouvions Mai 1787.
par les 60 degrés 23 minutes de latitude nord ; et la déclinaison du compas étoit de 29 degrés 46 minutes à l'est.

Dans l'après-midi, le vent fraîchit, et comme nous approchions de l'endroit où il étoit convenu que les deux vaisseaux se sépareroient, le capitaine Dixon se rendit à bord du King-George pour prendre congé du capitaine Portlock : il fut de retour à sept heures : nous remontâmes nos chaloupes à bord, et nous nous séparâmes, pavillons déployés, et en poussant de part et d'autre trois grands cris de joie. Le capitaine Portlock gouverna sur la crique d'Hinchinbrooke, et nous continuâmes à porter sur le passage, entre le cap Hinchinbrooke, et l'île Montagu. Pendant la nuit, nous eûmes vent du nord-ouest, soufflant toujours en brise modérée.

Mai 1787.

Le 15, à quatre heures du matin, le cap Hinchinbrooke nous restoit au nord-ouest, un demi rumb ouest, à environ huit lieues de distance, et la terre du côté du nord, au nord 25 degrés est. Les extrémités de l'île Montagu se prolongeoient du sud 55 degrés ouest, à l'ouest-nord-ouest. La sonde nous rapporta 55 brasses, fond de sable. A huit heures, le cap Hinchinbrooke portoit nord 63 degrés ouest. Pendant la première partie du jour, le vent s'étoit affoibli; et à midi, nous n'avions plus que des brises légères et variables. Nous vîmes un grand nombre de baleines presque de tous les côtés, mais principalement du côté de la terre. La hauteur prise à midi, donna 59 degrés 48 minutes de latitude nord. Le cap Hinchinbrooke nous restoit au nord 65 degrés ouest, à environ douze lieues de distance, et la pointe sud-ouest de l'île Montagu, au sud soixante-trois degrés ouest.

Mai 1787.

A sept heures de l'après-midi, nous apperçûmes l'île de Kaye qui nous restoit au nord, 40 degrés est; nous avions toujours des vents légers et des calmes par intervalle. Le 16 à midi, nous étions par les 59 degrés, 28 minutes de latitude nord et par les 145 degrés, 20 minutes de longitude ouest. La sonde nous rapporta de cinquante à quatre-vingt brasses, fond de vase. Dans la soirée, le vent passant à l'est, nous mîmes le cap au sud à dix heures, et nous fîmes force de voiles au plus près du vent pendant le reste de la nuit. A minuit, une ligne de cent-quarante brasses ne rapporta point de fond.

Pendant les journées du 17 et du 18, nous eûmes des vents légers et variables, entre-mêlés de calmes, et le tems étoit assez beau. Dans l'après-midi du 18, nous découvrîmes le Mont Saint-Elie qui, à huit heures, nous restoit au nord 29 de-

Mai 1787. grés est; et la pointe méridionale de l'île de Kaye portoit ouest.

Dans l'après-midi du 19, le vent souffla grand frais de l'est-nord-est et la mer devint très-houleuse au sud, ce qui nous obligea de prendre un double ris à nos huniers; mais vers le soir, le tems fut plus modéré.

Pendant la plus grande partie du 20, nous eûmes des vents légers, de fausses brises et des calmes fréquens. Notre latitude, à midi, étoit de 59 degrés 9 minutes nord, et notre longitude, de 143 degrés, 34 minutes ouest. Le Mont Saint-Elie nous restoit au nord-quart-nord-est. A huit heures du soir, il s'éleva une brise favorable de l'ouest, accompagnée d'un tems clair, ce qui nous mit en état de gouverner sur la côte qui, dans cette position, remplit presqu'entièrement l'est et l'ouest.

Dans

Mai 1787.

Dans l'après-midi du 21, le tems fut épais et chargé de brume, le vent toujours modéré et se tenant constamment à l'est. Suivant l'observation faite à midi, nous étions par les 59 degrés, 21 minutes de latitude nord, et par les 141 degrés, 34 minutes de longitude ouest. A huit heures du soir, nous marchâmes au plus près vers le nord, après avoir apperçu une pointe de terre basse qui portoit nord 40 degrés est; et les extrémités de la terre que nous avions en vue se prolongeoient du nord 32 degrés ouest, au nord 76 degrés ouest, à la distance d'environ 4 milles. Il n'étoit pas prudent de porter sur la côte pendant la nuit; nous revirâmes de bord à neuf heures, et nous fîmes force de voiles en serrant le vent vers le sud. La sonde nous indiqua soixante brasses, fond de vase.

Le 22, à la pointe du jour, nous revi-

Mai 1787. râmes et gouvernâmes au nord ; mais nous n'avions, malheureusement, que des souffles de vent très-inconstans, et le tems étoit brumeux. Cependant, à neuf heures, nous découvrîmes la terre, qui s'étendoit du nord-ouest-quart-de-nord à l'est-nord-est ; et comme, selon toute apparence, nous ne pouvions pas manquer d'y rencontrer un havre, le capitaine Dixon résolut d'aller la reconnoître. Nous avions, en outre, l'espérance bien fondée d'y trouver des habitans, et par conséquent, celle d'y faire quelque trafic.

N'ayant eu pendant tout le cours de cette journée que des vents légers et du calme, il nous fut impossible de gagner la terre. Le tems étoit obscur et brumeux. La sonde nous donnoit de soixante-dix à quatre-vingt-cinq brasses, fond de vase.

Le 23, à deux heures et demie du

matin, une brise légère commença à souffler de l'est, nous portâmes sur la pointe la plus occidentale de la terre, qui étoit alors à la distance d'environ 5 milles. A quatre heures, étant à 2 milles de distance de la côte, la sonde rapporta quarante-deux brasses, fond de vase liquide. Le tems étant extrêmement chargé de brume pendant la matinée, la chaloupe fut mise à la mer à six heures, et M. Turner, notre second lieutenant, fut envoyé dans la baie qui nous restoit au nord-nord-est, pour chercher un mouillage. Aussi-tôt après que le bateau fut parti, nous apperçûmes une pirogue manœuvrée par un seul homme, qui sembloit occupé à pêcher à l'entrée de la baie. Cette découverte nous transporta de joie, en ce qu'elle nous fournissoit la preuve que nous trouverions des habitans dans l'île adjacente.

Mai 1787.

M. Turner fut de retour à huit heures,

Mai 1787.

et rapporta qu'il avoit trouvé un excellent mouillage et vu un grand nombre d'habitans sur le rivage de l'île. La brise s'éteignant, nous mîmes notre esquif à la mer, et nous le fîmes passer à l'avant du vaisseau avec la chaloupe, pour le remorquer et le faire entrer dans la baie ; mais à dix heures, nous nous apperçûmes de l'inutilité de nos efforts, le reflux étant contre nous. Nous commençâmes alors à haler le vaisseau ; mais nous n'avançâmes que très-lentement, ayant de quarante-cinq à cinquante brasses d'eau, et trouvant, à mesure que nous entrions plus avant dans la baie, que les sondes rapportoient une plus grande profondeur.

L'endroit que M. Turner avoit trouvé le plus convenable pour jetter l'ancre, se trouvoit autour d'une pointe basse qui étoit au nord, à 3 milles environ de l'entrée de la baie. Malgré tous les efforts que

nous fîmes pour y arriver de jour, nous n'y mouillâmes qu'à huit heures avec l'ancre d'affourche, sur un fond de vase. Mai 1787.

Notre perspective paroît actuellement plus agréable. Je te promets de te donner, le plutôt possible, un détail exact de ce qui nous arrivera dans cette île.

W. B.

LETTRE XXXI.

Du port Mulgrave, le 3 juin 1787.

Les extrémités de la baie dans laquelle nous mouillâmes dans la soirée du 23, s'étendoient de l'ouest au nord, 42 degrés ouest; et la pointe sous l'abri de laquelle nous avions intention de jetter l'ancre, étoit au nord, 20 degrés est. Nous n'étions

Mai 1787.

pas éloignés d'un mille du rivage. Plusieurs pirogues s'avancèrent vers nous, tandis que nous halions le vaisseau dans la baie. Nous nous adressâmes à ceux qui les montoient, en articulant quelques mots en usage parmi les naturels de l'entrée du prince William; mais ils ne parurent pas avoir la moindre idée de leur signification. Il étoit aisé de voir que c'étoit une nation différente, d'après la construction de leurs pirogues, qui étoient faites de bois, proprement travaillées, et assez ressemblantes, pour la forme, à nos chaloupes.

Au sud de l'endroit où nous sommes maintenant, nous voyions une crique étroite qui paroissoit se prolonger bien avant dans l'île, et qui s'élargissoit à mesure qu'elle s'approchoit du rivage.

Dans la matinée du 24, nous apper-

çûmes sur le rivage, près de l'ouverture de cette crique, un grand nombre de naturels, qui nous faisoient des signes et nous invitoient à venir à terre. Nous vîmes aussi une fumée qui s'élevoit de derrière des pins, à peu de distance de la pointe où nous étions. Le capitaine Dixon se détermina alors à aller reconnoître la place dans sa chaloupe, ajoutant que les Indiens résidoient principalement sur cette partie; et, persuadé que, s'il pouvoit y trouver un bon mouillage, notre situation seroit beaucoup plus convenable que celle qu'avoit choisie M. Turner. Il y vit un certain nombre d'habitans et deux ou trois huttes; mais il y avoit trop peu d'eau dans l'ouverture de cette anse, pour que notre vaisseau pût y entrer. A huit heures, à l'aide d'une brise fraîche de l'est, nous levâmes l'ancre et nous gouvernâmes au plus près du vent, vers le nord. A deux heures, nous mouillâmes

Mai 1787.

Mai 1787. par huit brasses, fond de vase, à une portée de pistolet de la côte, et très-près de deux grandes huttes.

Nous étions alors complètement enfermés dans les terres, environnées de toutes parts d'îles basses et unies, sur lesquelles on n'appercevoit point de neige, et parfaitement à l'abri de toute espèce de vent.

Les Indiens parurent nous voir arriver avec plaisir, et plusieurs d'entr'eux s'empressèrent de venir à nous. Ils comprirent aisément ce que nous venions requérir d'eux, et un vieillard nous apporta huit ou dix excellentes peaux de loutres. Cette circonstance, jointe à ce que nous n'avions pas encore vu de grains de verre et autres ornemens ni aucun ouvrage de fer, nous fit conclurre que nul vaisseau n'avoit encore relâché dans cette île, et que con-

séquemment, nous y ferions un trafic avantageux. Nos conjectures portoient sur une fausse supposition ; dès que les naturels furent devenus plus familiers avec nous, ils nous montrèrent une grande quantité de grains de verre, de couteaux, et de lances de la même espèce que ceux que nous avions vus dans l'entrée du prince William ; et la preuve que nous ne glanions qu'après des voyagenrs plus heureux que nous, c'est que les fourrures que nous apportèrent nos Indiens, à l'exception des huit ou dix dont je viens de parler, étoient d'une qualité très-médiocre. Mai 1787.

Du 25 mai au premier juin, notre trafic fut peu considérable Nous étions fréquemment visités par les naturels qui habitoient le voisinage de la crique dont je t'ai déjà parlé ; mais ils ne faisoient qu'une même tribu avec leurs voisins, et

Mai 1787.

avoient conséquemment très-peu de fourrures qui valussent la peine d'être achetées.

J'ai déjà observé que nous étions entourés d'un grand nombre de petites îles. Elles formoient différentes baies et havres que le capitaine Dixon se proposa d'aller reconnoître, espérant qu'une entrée aussi étendue que celle-ci paroissoit l'être, contenoit plus d'habitans que nous n'en avions vu jusqu'alors. Mais le tems devint si obscur, si chargé de brume et si pluvieux, qu'il ne lui fut pas possible d'exécuter ce projet. Le tems s'étant cependant bien éclairci dans la matinée du premier juin, il prit avec lui un des Indiens qui étoit souvent venu à bord, et qui ne manquoit pas d'intelligence, et se mit en mer à dix heures dans sa chaloupe, afin d'examiner les havres adjacens.

Juin 1787.

Juin 1787.

A cinq heures de l'après-midi, le capitaine Dixon fut de retour, sans que ses recherches eussent répondu à ses espérances. Il avoit découvert plusieurs huttes dispersées çà et là dans les différentes parties de l'entrée; mais elles étoient presque toutes habitées par les Indiens que nous avions déjà vus, et aucun d'eux ne possédoit de fourrures de prix. Nous fûmes en général bien trompés dans l'espoir que nous avions conçu d'après la situation de cette île, et à la première vue de ses habitans. Mais ce ne fut pas dès le premier jour que nous nous apperçûmes de leur indigence; car quoique tout ce que nous leur achetâmes ne consistât que dans environ seize bonnes peaux de loutres, deux belles fourrures de marmottes sans oreilles, quelques lapins des Indes, et quelques bandes de peaux de castor d'une qualité très-médiocre, le tout pouvant être contenu dans un seul poinçon; ce

Juin 1787.

ne fut que le 3 juin, (dix jours après notre arrivée dans le havre,) que nous découvrîmes que les insulaires non-seulement n'avoient plus de fourrures, mais qu'ils s'étoient presqu'entièrement dépouillés pour continuer leur trafic aussi long-tems qu'il leur avoit été possible. Ce retard ennuyeux fut occasionné par la lenteur qu'ils mettent dans leur manière de trafiquer; quatre ou six Indiens s'avancent dans une pirogue, et il s'écoule souvent une heure avant qu'ils donnent à entendre qu'ils ont quelque chose à vendre. Ensuite, par différens gestes et contorsions, ils font comprendre qu'ils ont apporté des choses précieuses, et demandent à voir ce qui leur sera donné en échange, même avant d'exposer à la vue ce dont ils ont envie de se défaire; car ils cachent avec un soin particulier tout ce qu'ils apportent en vente. Si cette manœuvre ne réussit pas, après maintes

et maintes considérations, ils montrent leurs marchandises qui consistent généralement dans quelques morceaux de vieilles peaux de loutres; et lorsque même ils en sont venus à ce point, il se passe encore un tems considérable avant que le marché soit conclu; de sorte qu'une journée étoit souvent totalement employée à acheter une très-petite quantité d'effets de fort peu d'importance. Telle étoit néanmoins notre position, que nous nous soumettions patiemment à ces lenteurs insupportables, dans l'espoir qu'ils nous apporteroient quelque chose de meilleur. Mais voyant qu'ils étoient presque nuds, et qu'il n'étoit guères raisonnable d'espérer qu'on pût jamais trafiquer avantageusement avec eux, le capitaine Dixon résolut de quitter cette île au premier bon vent.

Juin 1787.

Je vais m'efforcer de te donner quel-

Juin 1787.

ques détails instructifs sur cette île et sur ses habitans. Comme il est très-probable que nous sommes les premiers qui ayons découvert ce havre, le capitaine l'a appellé le port *Mulgrave*, en l'honneur du lord Mulgrave. L'endroit de notre mouillage est situé par les 59 degrés 32 minutes de latitude nord, et par les 140 degrés de longitude ouest. Il ne m'est pas possible de déterminer l'étendue de l'entrée ; elle contient un grand nombre de petites îles basses ; et, par intervalles, quand la brume se dissipoit, nous pouvions distinguer au nord et à l'ouest, à environ dix lieues de distance, un pays élevé, montueux, entièrement couvert de neige, et que nous jugeâmes faire partie du continent. Ces îles, ainsi que le reste de la côte, sont totalement couvertes de pins, de deux ou trois espèces différentes, entremêlés çà et là de noisetiers et de différentes sortes d'abris-

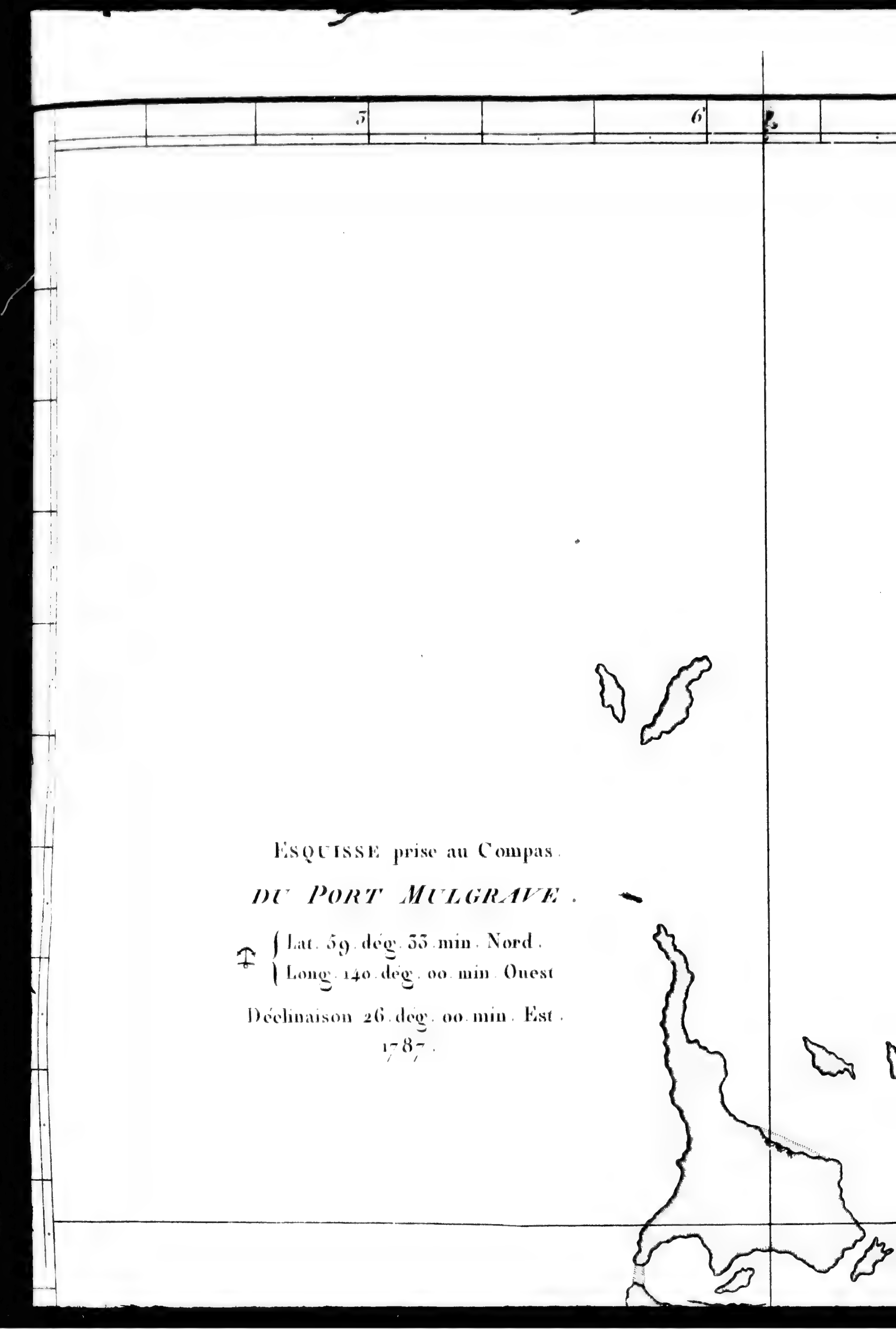
TE,

te île et sur
ès-probable
s qui ayons
aine l'a ap-
onneur du
otre mouil-
rés 32 mi-
par les 140
l ne m'est
étendue de
nd nombre
ntervalles,
nous pou-
l'ouest, à
, un pays
nt couvert
mes faire
ainsi que
ment cou-
ois espèces
là de noi-
es d'abris-

Planche V.

9

12

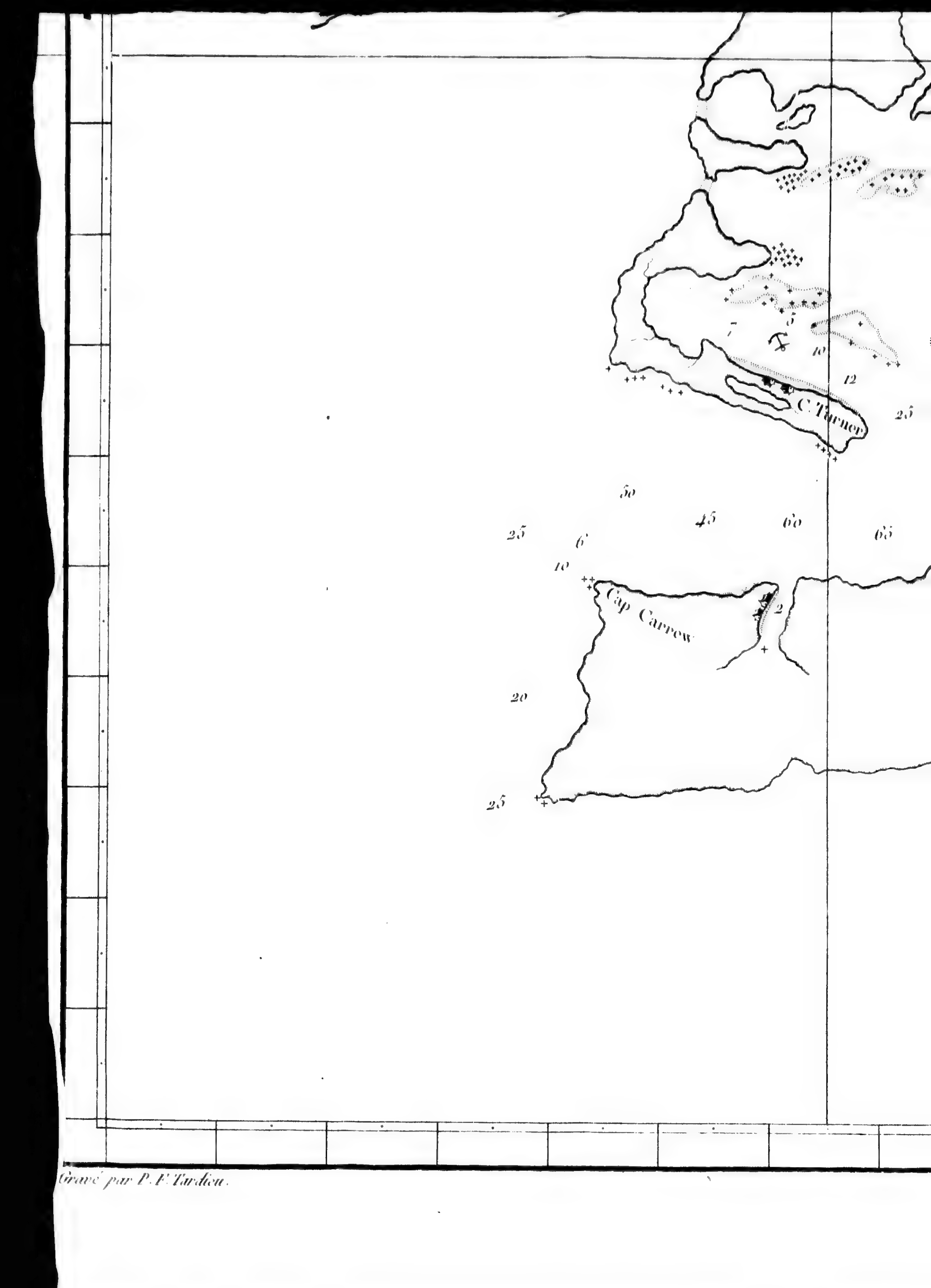


5
6
ESQUISSE prise au Compas.
DU PORT MULGRAVE.
Lat. 59. dég. 33. min. Nord.
Long. 140. dég. 00. min. Ouest
Déclinaison 26. dég. 00. min. Est.
1787.

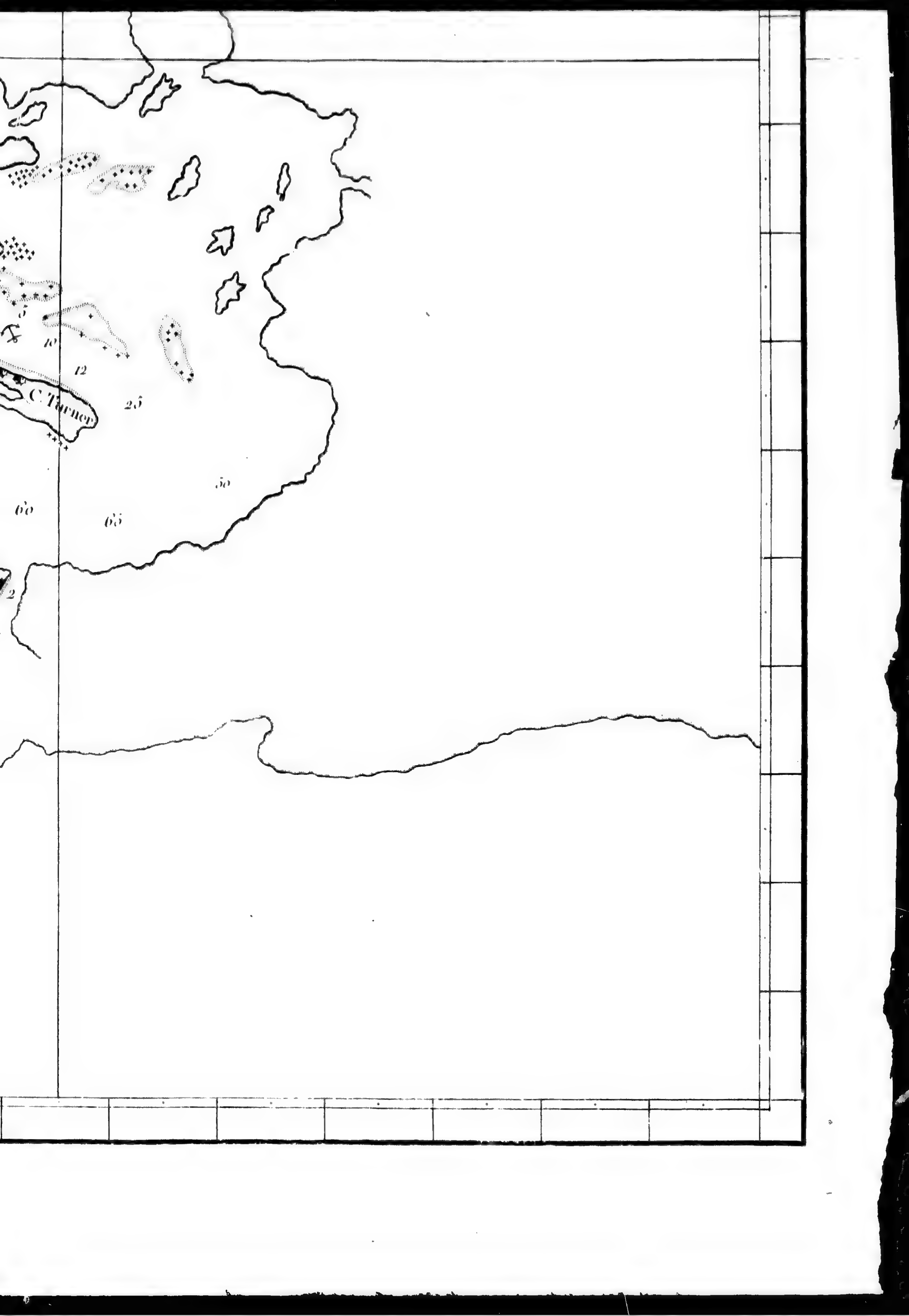
Planche V.

9

12



Gravé par P. F. Tardieu.



C. Turner
5
10
12
25
50
60
65
2

seaux. Nous vîmes un grand nombre d'arbustes qui commençoient seulement à s'élever de terre; mais leur végétation étoit trop peu avancée pour qu'il nous fût possible de distinguer leurs espèces; néanmoins le tems étoit assez doux, et le thermomètre se trouvoit à 46 degrés. Juin 1787.

Nous vîmes dans cette île des oies et des canards sauvages, et quoiqu'ils ne fussent pas en aussi grand nombre, à beaucoup près, que dans l'île Montagu, il étoit aisé d'en approcher. Le capitaine Dixon se rendit souvent à terre pour jouir du plaisir de la chasse, et il revint rarement à bord, sans apporter du gibier; ce qui produisit deux très-bons effets; nos tables se trouvoient couvertes de mets excellens, et les Indiens voyant l'effet de nos armes à feu, conçurent pour elles tant de crainte, qu'ils se tinrent parfaitement

Juin 1787. tranquilles, et ne cherchèrent jamais à nous molester.

Le nombre des Indiens qui habitent dans toutes les différentes parties de l'entrée, se monte à peu près à soixante-dix personnes, y compris femmes et enfans. Ils sont en général d'une taille moyenne; leurs membres sont droits, et bien proportionnés; mais, semblables au reste des naturels que nous avons vus sur la côte, ils aiment à se peindre le visage de différentes couleurs; de sorte qu'il n'est pas aisé de découvrir quel est leur teint réel. Nous parvînmes cependant à engager une femme, tant à force d'instances que par des présens de peu de valeur, à se laver le visage et les mains. Le changement que cette ablution produisit sur sa figure, nous causa la plus grande surprise. Son teint avoit toute la fraîcheur et le coloris de nos joyeuses laitières angloises; et

l'incarnat

l'incarnat de la jeunesse qui brilloit sur ses joues, contrastant avec la blancheur de son cou, lui donnoient un air charmant. Ses yeux étoient noirs et d'une vivacité singulière ; elle avoit les sourcils de la même couleur, et admirablement bien arqués. Son front étoit si ouvert, que l'on pouvoit y suivre les veines bleuâtres jusques dans leurs plus petites sinuosités. Enfin, elle auroit pu passer pour une beauté, même en Angleterre. Mais cette proportion dans les traits est détruite par une coutume fort singulière, dont nous n'avions jamais vu d'exemple auparavant, et dont je ne crois pas qu'aucun voyageur ait encore fait mention.

Juin 1787.

Elles se font une ouverture dans la partie épaisse de la lèvre inférieure, qui est continuée par degrés en une ligne parallèle à la bouche, et d'une longueur semblable. Elles insérent dans cette ou-

Juin 1787.

verture un morçeau de bois de forme elliptique, et d'environ un demi-pouce d'épaisseur. La surface en est creusée de chaque côté à peu près comme une cuiller, excepté que le creux n'est pas aussi profond. Les deux bouts sont aussi creusés en forme de poulies, pour que cet ornement précieux soit plus fortement attaché à la lèvre, qui, par ce moyen, est presque toujours élargie d'au moins trois pouces en direction horizontale, et conséquemment défigure tous les traits de la partie inférieure du visage. Ce morceau de bois curieux n'est porté que par les femmes, et semble être regardé comme une marque de distinction, puisque tout le sexe ne le porte pas indifféremment, mais seulement celles qui paroissent être d'un rang supérieur à celui du plus grand nombre.

Leur langue ne ressemble pas à celle

Juin 1787.

que parlent les habitans de l'entrée du prince William; elle paroît barbare, grossière et difficile à prononcer. Ils se servent fréquemment du mot *amcou*, qui signifie ami ou chef. Ils n'ont point de termes pour exprimer les nombres au-delà de dix; il ne m'a pas été possible d'acquérir une plus grande connoissance de leur langage, ces insulaires étant très-réservés et parlant fort peu.

Leurs habitations sont les plus chétifs réduits dont il soit possible de se faire une idée. Quelques pieux fichés en terre sans ordre, sans régularité, entourés et couverts de planches qui n'ont aucune liaison les unes avec les autres, voilà ce qui constitue les huttes de ces Indiens; elles sont construites avec si peu de soin, qu'elles ne peuvent pas mettre à l'abri de la neige ou de la pluie. Il n'y a point d'ouverture particulière par où la fumée

Juin 1787. puisse passer, et elle s'échappe par les fentes nombreuses qui se trouvent de toutes parts dans ces misérables édifices.

L'intérieur de ces maisons offre un tableau parfait de la malpropreté et de l'indolence de ceux qui les habitent. Ils jettent dans un coin de leur cabane, les os et les restes des viandes qui ont servi à leurs repas; dans l'autre, ils conservent des amas de poissons gâtés, des morceaux de viande puans, de la graisse, de l'huile, etc. En un mot, l'ensemble nous montra dans quel état de misère l'homme peut exister. Ces insulaires paroissent, néanmoins, satisfaits de leur situation; et il est probable que, dans leurs tristes huttes, ils jouissent d'un bonheur plus grand et d'une tranquillité plus parfaite, que le Monarque le plus despote, sous des lambris dorés.

Juin 1787.

Il est probable que la principale raison qui détourne les Indiens d'apporter plus de soin dans la construction de leurs demeures, est que leur situation dans un endroit n'est jamais que momentanée. Dès que le chef d'une tribu voit que la chasse ou la pêche sont moins abondantes dans un endroit, qu'il ne l'avoit espéré, il abat sa hutte, en transporte les planches dans sa pirogue, et va chercher ailleurs une position qui lui convienne davantage ; lorsqu'il l'a trouvée, il construit son habitation sur le même plan, et avec aussi peu de soin que la précédente.

J'ai déjà observé que leurs petites pirogues sont artistement faites (1). On ne peut pas dire la même chose des grandes.

(1) Le capitaine Dixon en a apporté une en Angleterre, et elle est maintenant en la possession de sir Joseph Banks.

Juin 1787. Elles sont formées d'un seul grand arbre, grossièrement creusé, sans proportion et sans forme régulière. Les deux extrémités de ces pirogues sont assez semblables à des auges peu profondes, et elles peuvent contenir de douze à quatorze personnes. Pendant que nous étions à l'ancre, les insulaires nous fournissoient en abondance, des plies pour lesquelles nous leur donnions des grains de verre et de petits *tocs*. Ils vont pêcher ce poisson au large, autour de la pointe de terre que nous découvrîmes dans la matinée du 23 mai. Notre chaloupe y fut un jour envoyée à la pêche, avec sept hommes de l'équipage: mais ils furent beaucoup moins heureux que les Indiens, qui pêchoient dans le même tems; ce qui paroîtra assez extraordinaire, si l'on fait attention à la supériorité de nos palans sur les leurs. Leurs hameçons sont de longs morceaux de bois qui ont, au moins, un demi-pouce d

diamètre, jusqu'à l'endroit où ils se recourbent, formant un angle aigu; ils diminuent alors graduellement, et se terminent en pointe. A l'extrémité supérieure de l'hameçon, se trouve artistement fixée, une pièce de bois plate, longue d'environ six pouces, et large de deux, sur laquelle est grossièrement sculptée la figure d'un homme.

Juin 1787.

Je ne puis pas croire que cette sculpture soit destinée à servir d'ornement à leurs hameçons; j'imagine que c'est une allusion religieuse, et que cette figure représente peut-être une divinité qui assure, selon leurs opinions, le succès de leur pêche, à laquelle ils procédent d'une manière singulière. L'appât qu'ils attachent à leur hameçon est une sorte de poisson, appellé par les matelots *squids*. Quand cet hameçon est plongé dans l'eau, ils fixent à l'extrémité de la ligne une vessie ou

Juin 1787. deux, s'ils le trouvent nécessaire, en forme de bouée. Leurs lignes sont très-fortes, étant faites de nerfs ou d'intestins d'animaux.

Un seul homme suffit pour avoir l'œil sur cinq à six de ces bouées. S'il apperçoit qu'un poisson ait mordu, il ne se presse pas d'enlever la ligne, mais il lui laisse le tems de bien saisir l'hameçon. ; lorsqu'il a soulevé le poisson au-dessus de la surface de l'eau, il lui donne un coup sur la tête, avec une espèce de massue destinée à cet usage. Par ce moyen, il peut retirer son poisson tout à son aise. Ils prennent cette précaution, afin d'empêcher que les plies qui, quelquefois, sont d'une grosseur extraordinaire, n'endommagent et même ne renversent leurs canots, dans les secousses violentes qu'elles donnent pour se dégager. Les Indiens étoient donc nos maîtres dans cette opé-

ration; et, comme ils nous en apportoient tous les jours en grande abondance, nous cessâmes d'envoyer nos chaloupes à la pêche. Juin 1787.

Ils préparent leurs mêts, en mettant des cailloux brûlans dans une espèce de panier d'osier où sont des morceaux de veau marin, de marsouin et d'autres poissons, et qu'ils couvrent ensuite avec soin. Quelquefois ils font de la même manière du bouillon et de la soupe de poisson, et quoique nous leur eussions donné des marmites de cuivre, en leur indiquant la manière de s'en servir, ils préférèrent toujours leur méthode à la nôtre.

Les Indiens aiment singulièrement à mâcher une plante qui paroît être une espèce de tabac, à laquelle ils mêlent ordinairement de la chaux, et quelquefois l'écorce intérieure du pin, avec la subs-

Juin 1787. tance résineuse qu'ils savent en extraire.

Quand nous arrivâmes dans ce havre, le 23 mai, nous remarquâmes un grand nombre de barrières blanches, élevées sur un terrein uni, près de la crique dont j'ai parlé plus haut, et qui se trouvent au sud, relativement à notre position. Ces barrières étoient à la distance d'environ un mille et demi du vaisseau; et, de loin, elles paroissoient construites avec tant de régularité, et des proportions si justes, que nous conclûmes qu'elles ne pouvoient être l'ouvrage des Indiens, mais celui de quelques individus d'une nation civilisée, qui avoient relâché dans cette île. Le capitaine Dixon, voulant, sur ce point, satisfaire sa curiosité, se rendit sur les lieux, et il fut fort étonné de voir que c'étoit une espèce de cimetière, si l'on peut appeller ainsi un en-

droit où étoient amoncelés des cadavres, sans être enterrés. La manière dont ces Indiens disposent de leurs morts est digne d'être remarquée. Ils séparent la tête du corps; et, après les avoir enveloppés l'un et l'autre dans des fourrures, ils enferment la tête dans une boîte quarrée et le corps dans un coffre oblong. A chaque extrémité du coffre dans lequel le corps est contenu, se trouve un gros pieu, d'environ dix pieds de hauteur qui est enfoncé obliquement dans la terre; de sorte que les extrémités de ces pieux se joignant, on les lie l'un à l'autre, avec une espèce de corde faite à ce dessein.

Juin 1787.

A environ deux pieds du sommet de ces deux pièces de bois, s'avance, en travers, une autre petite pièce, très-artistement attachée à chaque pieu: c'est sur cette dernière qu'est posée la boîte dans laquelle est renfermée la tête, et qui

Juin 1787. y est fixée par un très-gros cable. Cette boîte est souvent ornée d'une double ou d'une triple rangée de petits coquillages, et quelquefois de dents, qui sont incrustées dans le bois avec beaucoup d'adresse. Elle est, en outre, peinte de différentes couleurs; mais les pieux sont toujours blancs. Ils sont quelquefois plantés perpendiculairement en terre, au lieu de l'être obliquement, à chaque extrémité du coffre; mais la boîte est toujours dans la position que je viens de décrire.

Nous n'avons pas eu lieu d'observer les cérémonies d'usage parmi ce peuple, quand ils inhument les morts, parce qu'aucun de ces insulaires n'a perdu la vie, pendant le tems que nous sommes restés à la vue de ces îles.

Outre les fourrures dont j'ai déjà fait mention, nous avons acheté quelques

peaux d'ours et de castors. Je suis cependant tenté de croire que les fourrures de marmotte que ces insulaires nous ont vendues, leur ont été cédées par quelques Indiens d'une tribu voisine. Juin 1787.

Les *tocs* sont ce à quoi ils attachent le plus grand prix; et c'est ensuite aux bassins d'étain qu'ils donnent la préférence.

Les grains de verre nous servoient à acheter des peaux de peu de valeur; mais les Indiens ne vouloient prendre que ceux d'un bleu foncé ou d'un verd pâle.

Notre trafic dans cet endroit étoit si peu de chose, qu'il devenoit inutile de montrer à ces Indiens une grande variété de marchandises, qui n'auroient servi qu'à les éblouir, et à ralentir encore leur manière déjà trop longue de trafiquer.

Juin 1787.

Je t'ai donné sur ce pays, et sur ses habitans, les détails qui dépendoient de moi, c'est d'après des remarques et des observations faites en différens tems : et tu ne dois pas par conséquent t'attendre à les recevoir écrits avec ordre, et dans un style bien châtié ; mais j'aurai au moins eu la satisfaction de te procurer un moment de délassement et d'amusement, et peut-être me sera-t-il possible de t'envoyer encore, en forme de supplément, avant de quitter ces côtes, ce qui m'a pu échapper dans cette lettre. Adieu, nous allons bientôt remettre en mer ; je suis, etc.

W. B.



LETTRE XXXII.

De l'entrée du Roi-George, le 9 août 1787.

Juin 1787.

N'ayant plus aucun espoir de pouvoir trafiquer dans le port de Mulgrave, le capitaine Dixon prit la résolution de le quitter au premier vent favorable; et une brise du sud-est s'étant élevée à quatre heures du matin, le 4 de juin, nous portâmes en avant l'ancre d'affourche, et nous halâmes notre vaisseau hors du port; à huit heures du matin, nous remîmes à la voile, et nous débouquâmes de l'entrée à midi; la pointe méridionale de l'entrée du port Mulgrave nous restoit au sud-est, et la pointe septentrionale au nord 85 degrés ouest; le mondrain du sud étant à environ 5 milles de distance.

Juin 1787.

Pendant le reste de cette journée, nous eûmes des vents légers et variables et des calmes par intervalles. Le 5 se passa absolument de même.

Le 6 au matin, la terre nous restoit du nord 78 degrès ouest, au nord 50 degrés est; et la pointe occidentale de la baie que nous avions quittée, portoit nord 10 degrés ouest, à environ cinq lieues de distance. La hauteur, prise à midi, nous donna 59 degrés 13 minutes de latitude nord, et 140 degrés 40 minutes ouest. Une brise fraîche de l'est commença à souffler; le ciel étant serein à quatre heures de l'après-midi, nous découvrîmes le mont Sainte-Elie qui nous restoit au nord-ouest trois quarts de rumb au nord, à plus de vingt lieues de distance.

Du 7 au 9, le vent resta à l'est, et fut

accompagné

acompagné de pluie et de brume, nous étions obligés de serrer le vent au sud, par conséquent nous nous éloignions de terre plus que nous n'aurions desiré de le faire; la côte, dans ces parages, s'étendant à-peu-près de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest. Le 8, à midi, notre latitude observée fut de 57 degrés, 59 minutes nord, et notre longitude de 141 degrés, 25 minutes ouest.

Juin 1787.

Le 10, à une heure du matin, le vent sauta au sud-ouest; ce qui, à notre grande satisfaction, nous permit de marcher vers la côte. La hauteur calculée, à midi, nous donna 56 degrés, 49 minutes de latitude nord, et 140 degrés, 11 minutes de longitude ouest.

Le reste de ce jour, et toute la journée du 11, nous eûmes vent frais du sud, et nous continuâmes à porter sur la côte,

Juin 1787. que nous ne pouvions cependant voir à aucune distance, l'atmosphère étant fort chargée de brume. Nous étions, à midi, par les 57 degrés, 13 minutes de latitude nord, et par les 136 degrés, 26 minutes de longitude ouest. A deux heures et demie de l'après-midi, nous découvrîmes la terre qui s'étendoit de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est, à la distance d'environ 4 milles, la pointe la plus méridionale nous parut être sur le cap Edgecombe; nous mîmes aussitôt le cap sur cette pointe, et nous vîmes bientôt que nous ne nous étions pas trompés dans notre conjecture. A six heures, le cap nous restoit au nord-nord-ouest, et nous étions à environ un mille de distance du rivage. Nous apperçûmes alors une baie très-large et très-étendue, qui paroissoit devoir être un excellent port. A environ un mille du cap, gît une petite île, et nous gouvernâmes sur le détroit qui se trouve entr'elle et le cap; mais, à sept

heures, voyant une grande quantité de passes-pierres à l'avant, le capitaine Dixon jugea prudent de porter au sud pendant la nuit, pour nous tenir à une certaine distance du rivage.

Juin 1787.

Le 12, à une heure du matin, nous revîrames de bord et portâmes de nouveau sur la baie, laissant à l'ouest la petite île dont je viens de parler, et étant favorisés d'une brise légère du nord-ouest-quart-ouest. A quatre heures, nous mîmes la chaloupe à la mer, et elle marcha en avant pour sonder. Vers les six heures, nous apperçûmes une grande chaloupe pleine de monde, à une distance très-considérable, et qui s'avançoit vers nous avec toute la vîtesse possible. Nous vîmes hisser quelque chose qui ressembloit à un pavillon blanc; mais nous ne pûmes pas, même avec le secours des lunettes, découvrir à quelle nation elle appartenoit.

Juin 1787.

Nous fîmes bien des conjectures à ce sujet ; plusieurs prétendoient que c'étoient des Russes ; d'autres disoient que ce ne pouvoient être que des Espagnols, qui avoient été laissés dans ces parages, depuis l'année 1775, époque à laquelle, deux vaisseaux de cette nation avoient mouillés près de cet endroit; d'autres conjecturèrent encore que ces gens faisoient partie de l'équipage de quelque vaisseau qui étoit peut-être à présent à l'ancre dans cette baie. Lorsqu'ils furent arrivés plus près de nous, nous reconnûmes que c'étoit une pirogue remplie d'Indiens; et bientôt, se trouvant à la portée de la voix, nous apprîmes avec plaisir qu'ils habitoient le pays qui borde l'entrée sur laquelle nous gouvernions. Ils avoient apperçu notre vaisseau, la veille au soir, et nous avoient suivis; mais, comme nous avions pris le large pendant la nuit, ils nous avoient perdus de vue.

Peu après six heures, le vent tomba tout-à-fait, et la chaloupe revint à bord ; l'esquif fut alors mis à la mer et on les fit marcher tous deux à l'avant, pour remorquer le vaisseau, et le faire entrer dans la baie. Pendant ce tems, nous achetâmes, de nos nouvelles connoissances, quelques fourrures de peu de valeur ; ils nous firent entendre que nous trouverions un grand nombre d'habitans et beaucoup de fourrures, dans la baie adjacente. Cette information, quoiqu'on ne pût pas y ajouter une confiance entière, ne laissa pas de nous faire le plus grand plaisir. Ce qui nous avoit d'abord paru être un pavillon blanc, n'étoit qu'une touffe de plumes blanches qu'ils avoient attachées au bout d'une longue perche, et qui, à ce que j'ai su depuis, est un signe de paix et d'amitié. A 10 heures du soir, nous découvrîmes une baie au nord qui nous parut être bien abritée; il s'éleva en même

Juin 1787.

Juin 1787. tems une brise favorable et nous gouvernâmes dessus. M. Turner fut envoyé dans la chaloupe à l'entrée de cette baie, pour chercher un mouillage ; et M. White, notre troisième lieutenant, alla en avant dans l'esquif, afin de sonder. Un peu après onze heures, M. White revint nous dire que la baie paroissoit être très-propre à jetter l'ancre, que le fond étoit de bonne tenue et donnoit de huit à douze brasses, fond de sable.

Après avoir couru de petites bordées, nous jettâmes l'ancre à minuit, par huit brasses d'eau sur un fond de sable, à environ trois quarts de mille du rivage. Les extrémités de la terre qui formoient la baie au nord, portoient du sud, 3 degrés ouest au nord, 3 degrés est, et la pointe de terre au sud-est, nous restoit sud-est-quart-de-sud, à environ trois quarts de mille de distance, le havre au sud et

au sud-est-quart-d'est, et bien abrité par une grande quantité de passes-pierres. Juin 1787.

Vers quatre heures de l'après-midi, M. Turner revint, après avoir fait son examen : il avoit trouvé plusieurs havres, où l'on pouvoit se mettre à l'abri de tous les vents; mais, presque par-tout, le fond étoit de roche: le capitaine Dixon se détermina en conséquence à ne point changer de position, la baie où nous étions étant d'ailleurs également bien couverte, et le lieu très-commode pour trafiquer avec les Indiens.

Pendant que M. Turner fit sa tournée, il vit une large caverne formée naturellement dans le flanc d'une montagne, à la distance de 4 milles, au nord de notre premier ancrage. La curiosité le fit aller à terre, pour examiner cet endroit: ce qui l'y engagea encore davantage; c'est qu'il

Juin 1787.

voyoit à une certaine distance, quelque chose qui jettoit un éclat assez brillant. Etant arrivé dans la caverne, il trouva que l'objet qui avoit excité sa curiosité, étoit une boîte quarrée, renfermant une tête humaine qui y étoit déposée de la même manière qu'au port Mulgrave. Je t'ai déjà parlé de leur manière d'inhumer les morts. La boîte étoit magnifiquement ornée de petits coquillages, et paroissoit n'avoir été mise dans cet endroit, que depuis très-peu de tems ; c'étoit la seule qui s'y trouvât. Cette découverte me paroît prouver que ces naturels se conforment aux mêmes usages, relativement aux cérémonies funèbres, que ceux du port de Mulgrave ; mais il est vraisemblable qu'ils aiment mieux enterrer les corps dans des cavernes, que les exposer au grand air.

Le 13, dès la pointe du jour, plusieurs pirogues remplies d'Indiens, vinrent

Juin 1787.

à la hanche de notre vaisseau. Après avoir passé un tems considérable à chanter, ils commencèrent à trafiquer avec nous, et nous achetâmes un grand nombre de peaux de loutre. Ces sauvages paroissent beaucoup plus vifs et beaucoup plus alertes que les habitants du port Mulgrave; et, d'après les apparences, nous avions tout lieu d'espérer que nous ferions dans cet endroit, des affaires avantageuses.

Du 13 au 16, les échanges se firent grand train : mais ensuite elles commencèrent à décliner, et plusieurs de ces Indiens s'éloignèrent pour aller chez leurs voisins se pourvoir d'autres peaux.

Les marchandises que les naturels de l'entrée de Norfolk préféroient en échange de leurs fourrures, étoient des *tocs;* mais ils les refusoient lorsqu'ils étoient trop petits. Celles dont ils faisoient le plus de

Juin 1787.

cas étoient, en général, de huit à quatorze pouces de longueur. Ils prirent aussi des bassins d'étain, des haches, des houes, des boucles, des bagues, etc. Mais, de toutes ces choses, les bassins étoient ce qu'ils aimoient le mieux. Quoique les haches et les houes fussent, sans contredit, les instrumens qui pouvoient leur être le plus utiles, ils ne voulurent en prendre que pour des fourrures de peu de valeur. Ils refusèrent avec mépris tous les grains de verre, de quelque couleur qu'ils fussent, et ils vouloient à peine les accepter à titre de présens.

Le 16, dans la soirée, le vent souffla bon frais du sud, ce qui nous rendit la mer houleuse dans la baie. Nous nous préparions déjà à amener nos huniers; mais heureusement, vers minuit, le vent s'appaisa; nous vîmes par-là que nous n'étions pas autant à l'abri des mauvais

tems que nous nous l'étions d'abord imaginé. Juin 1787.

Du 17 au 21, le commerce déclina graduellement, et à la fin, les naturels ne nous apportèrent plus que des lambeaux et des morceaux de vieux vêtemens presqu'usés. Nous n'avions pas, néanmoins, raison de nous plaindre d'eux, puisqu'ils nous offroient tout ce qu'il étoit en leur pouvoir d'offrir: leur conduite, en cela, fut bien différente de celle de nos anciens amis du port Mulgrave.

Parmi ceux qui venoient trafiquer avec nous, étoit un vieillard qui paroissoit fort entendu. Il nous fit comprendre que deux vaisseaux avoient mouillé dans ces parages, il y avoit déjà du tems; que l'un des deux étoit infiniment plus grand que les nôtres; qu'ils portoient une grande quantité de canons; et que les gens qui

Juin 1787.

montoient ces bâtimens nous ressembloient par la couleur et par l'habillement. Il nous montra une chemise d'homme, de toile blanche, qu'on lui avoit donnée, et qu'il paroissoit garder comme une curiosité. L'ayant examinée, nous vîmes qu'elle étoit faite à la manière des Espagnols, et nous jugeâmes que les navires dont nous parloit ce vieillard, étoient les bâtimens que je t'ai déjà dit qui vinrent sur ces côtes en 1775.

Dans le journal de ce voyage fait par les Espagnols, et publié par l'honorable Daines Barrington; il est dit que ces vaisseaux avoient jetté l'ancre, par les 57 degrés, 18 minutes de latitude nord. Notre position étoit par les 57 degrés, 3 minutes de latitude nord; et le vieillard, en voulant nous indiquer l'endroit où ces vaisseaux avoient tenu leur mouillage, nous montroit toujours du doigt, l'entrée vers

Juin 1787.

le nord, ce qui nous confirmoit dans notre opinion, que ce ne pouvoit être que ces Espagnols. Si notre conjecture est véritable, elle devient une preuve que l'entrée de Norfolk n'a été que bien peu fréquentée par les Européens. Dans le cas où notre vieillard auroit vu une certaine quantité de différens vaisseaux, les détails qu'il auroit pu en donner eussent été confus et imparfaits ; au lieu que toutes ses remarques étoient justes et claires, et il expliquoit toujours de la même manière le même objet.

Quoique notre trafic attirât principalement notre attention, nous ne laissâmes pas de nous occuper de choses secondaires, qui étoient aussi fort essentielles. Nous fîmes aller à terre plusieurs de nos gens pour couper du bois de chauffage, et pour remplir nos futailles, nos charpentiers taillèrent un mât de rechange,

Juin 1787.

et plusieurs épares de sapin pour servir à différens usages. L'aiguade où nous envoyâmes puiser étoit une petite rivière qui tournoit autour d'une pointe de terre, et qui n'étoit qu'à un mille de distance du vaisseau.

Les naturels se comportèrent d'abord avec assez d'honnêteté, et laissèrent nos gens s'occuper tranquillement des différentes choses qu'ils avoient à faire, sans les molester ; mais ils se rendirent importuns et essayèrent souvent de vider les poches, même de voler les scies et les haches de ceux qui travailloient, et cela ouvertement, et de la manière la plus brutale. Il étoit presque impossible de les contraindre, sans employer la force, ce que nous n'avions pas intention de faire, s'il nous restoit quelques moyens de l'éviter : notre intérêt y étoit. Nos gens n'allèrent plus jamais à terre sans être bien

Juin 1787.

armés; et, très-heureusement, la vue des mousquets imposa un certain respect aux naturels. Ils avoient vu fréquemment le capitaine Dixon tirer des oiseaux, et ils connoissoient par conséquent ce que pouvoient les armes à feu. C'est de cette manière que nous achevâmes les diverses opérations qui exigeoient notre présence à terre, et elles se terminèrent sans que nous fussions obligés d'avoir des querelles avec ce peuple.

Dans ma lettre suivante, je te ferai part de quelques détails sur cette entrée à laquelle le capitaine Dixon a donné le nom d'entrée de Norfolk, en l'honneur du duc de Norfolk. Je désire sincèrement que le peu que je t'ai dit de nos succès puisse te procurer une partie du plaisir qu'a ressenti celui qui est pour la vie ton ami.

W. B.

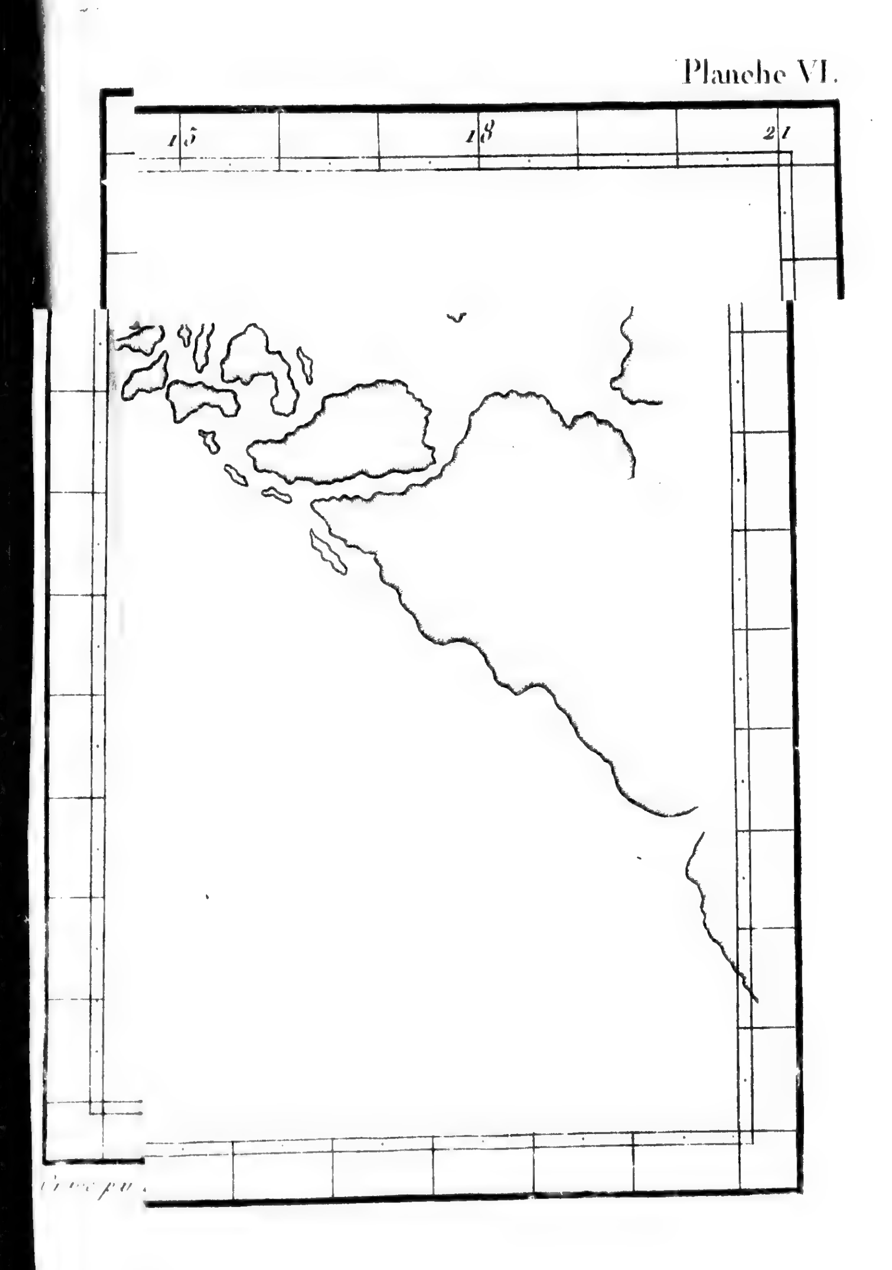
Juin 1787.

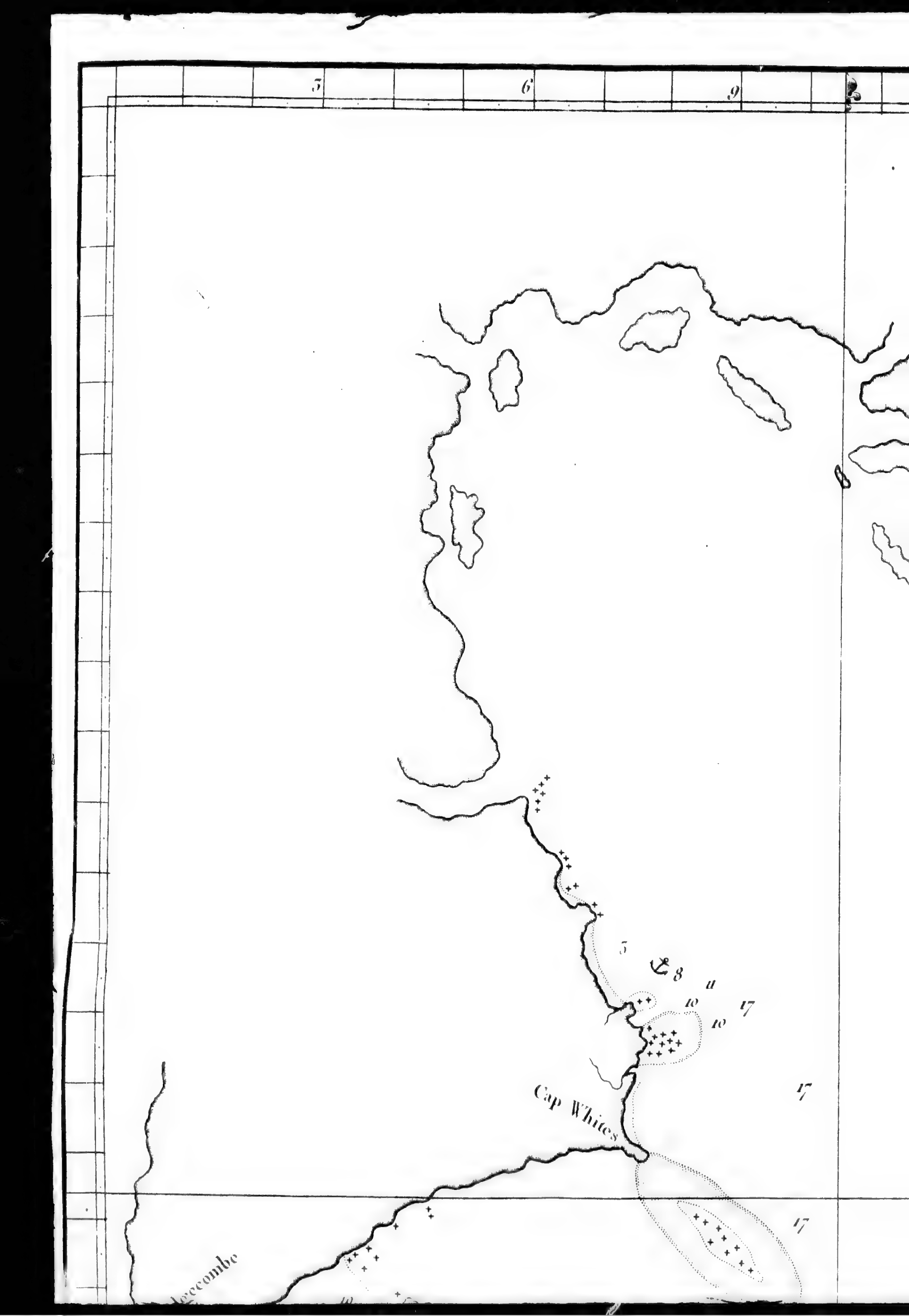
LETTRE XXXIII.

De l'entrée de Norfolk, le 24 [illegible]

L'entrée de Norfolk, au moins partie de cette entrée où nous somm à l'ancre, gît par les 57 degrés 3 minu de latitude nord, et par les 135 deg 36 minutes de longitude ouest. Le m Edgecombe nous reste à l'ouest-qu sud-ouest, à très-peu de milles de tance. Cette entrée est d'une très-gra étendue; mais il ne m'est pas possible dire jusqu'où elle se prolonge ver nord. Je ne doute pas néanmoins qu n'ait une communication avec la baie îles. Tu dois te rappeller que l'année nière en rangeant cette côte, nous av vainement cherché ce passage à l'ou

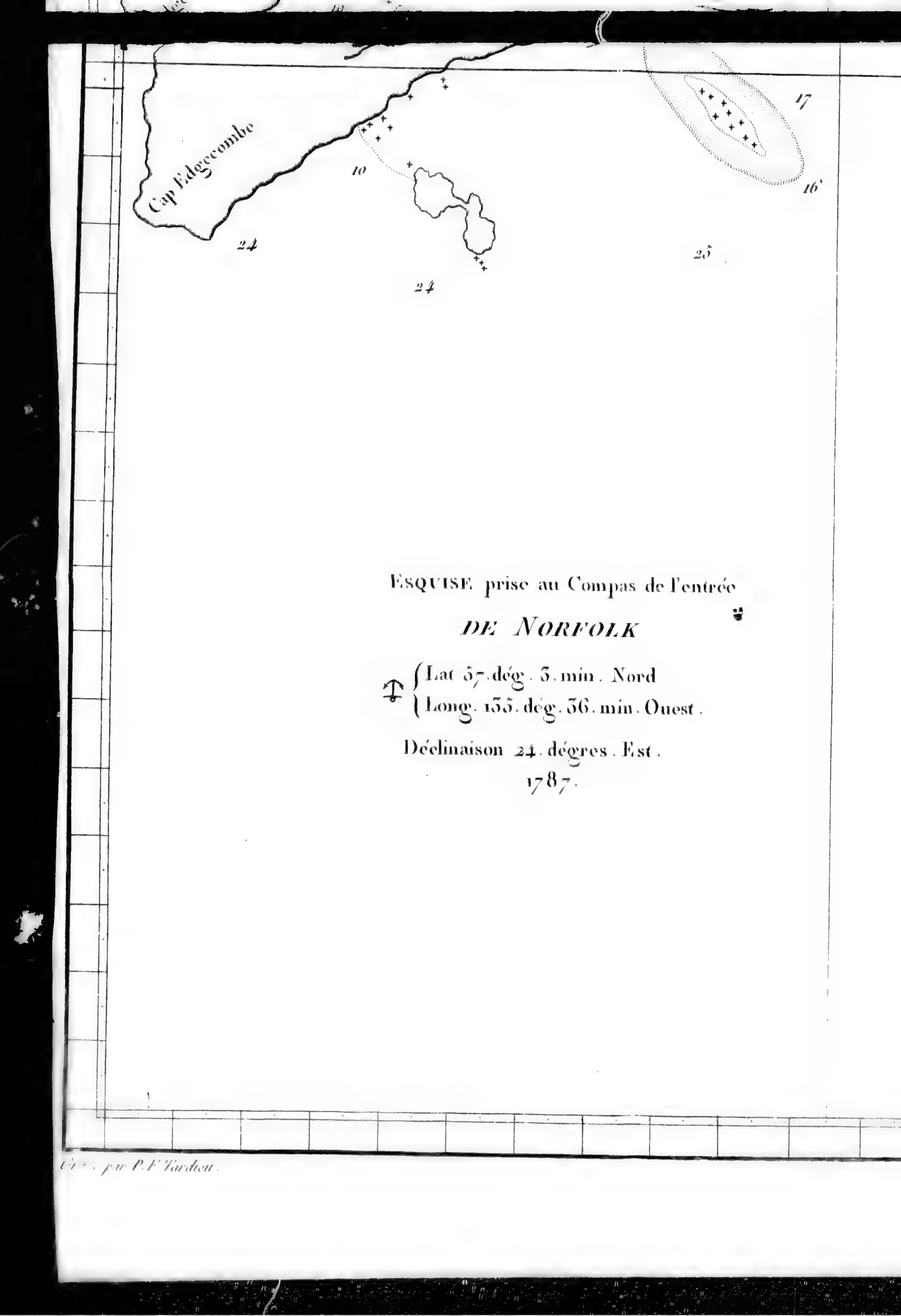
Planche VI.

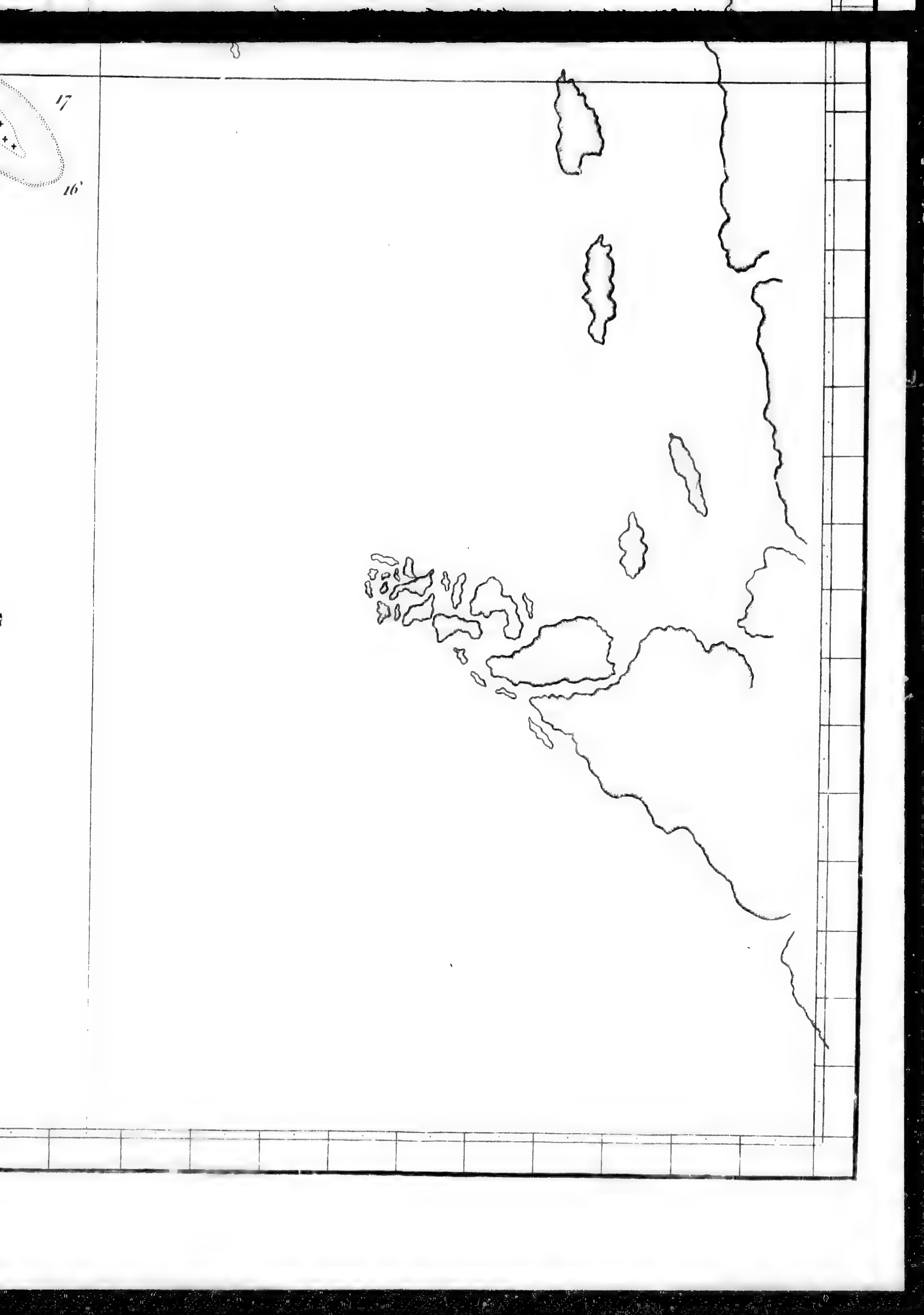




5
6
9
Cap Whites
5
8
11
10
10
17
17
17

12
15
18
21
17
17


Cap Edgecombe
10
24
24
25
17
16
ESQUISE prise au Compas de l'entrée
DE NORFOLK
Lat 57. dég. 3. min. Nord
Long. 135. dég. 36. min. Ouest.
Déclinaison 24. dégres. Est.
1787.
par P. F. Tardieu.


17
16'

du cap Edgecombe. Si le vent nous eût permis de doubler la pointe sud-est de ce cap, comme nous l'avions projetté dans la matinée du 15 septembre, nous eussions indubitablement trouvé le havre que nous occupons aujourd'hui. Depuis que nous y sommes à l'ancre, le tems a presque toujours été assez modéré, le vent en général léger et variant du sud-est au sud-ouest. Terme moyen du thermometre 48 degrés.

Juin 1787.

Le rivage, de même que le reste de la côte, est bien garni de pins. On y trouve aussi une plus grande quantité de noisetiers que nous n'en avions vu jusqu'ici. Nous y vîmes des arbres à fleurs et des arbustes de différentes espèces, entr'autres, des groseilliers sauvages à maquereaux et à grappes, et des framboisiers. Il y croît aussi du persil en abondance; nous en cueillîmes une grande quantité qui étoit excellent à manger en salade ou

Juin 1787.

bouilli avec la soupe. Le *saranne*, ou lys des vallées, s'y trouve aussi très-abondamment, et y acquiert un grand degré de perfection.

On y voit très-peu d'oies ou de canards sauvages; et ceux qu'on y rencontre sont très-farouches. Le capitaine Dixon, comme je l'ai déjà dit, se rendoit fréquemment à terre avec son fusil; mais il tiroit indifféremment sur tout ce qui se présentoit à sa vue, son motif principal étant moins de se procurer du gibier, que de montrer aux Indiens l'effet des armes à feu. L'évènement a prouvé que ses intentions avoient été complètement remplies.

Les insulaires pêchoient souvent des plies, et nous vîmes plusieurs fois une grande quantité de saumons étendus sur le rivage pour les faire sécher. Ils ne se

Juin 1787.

soucioient pas de nous en vendre; ce qui montre que ce poisson est leur nourriture favorite et principale. Nous en achetâmes quelques-uns; mais d'une espèce bien inférieure à ceux que nous avions trouvés dans la rivière de Cook. Cependant, comme il n'étoit pas possible de nous procurer autre chose que du poisson en fait de provisions fraiches, on envoya souvent la chaloupe et six hommes à la pêche. Ils eurent assez de succès, et prirent une grande quantité de poissons de roches, quelques *hakes*, mais très-peu de plies.

N'ayant jamais vu ces insulaires à la pêche, il ne m'est pas possible de dire s'ils y procèdent de la même manière que ceux du port Mulgrave. Il y a dans quelques parties de l'entrée, une grande quantité de moules et un petit nombre de crabes, d'étoiles de mer, etc.

Juin 1787.

J'ai fait tous mes efforts pour supputer le nombre exact des naturels qui résident dans l'entrée et dans ses environs. Je n'en ai jamais vu plus de 175, à-la-fois, autour du vaisseau, y compris leurs femmes et leurs enfans. En doublant ce nombre, on auroit à-peu-près celui de tous les habitans : mais en supposant que la population soit de 450 personnes, en y comprenant les vieillards, les infirmes, les absens, ceux qui sont employés à la pêche, à la chasse, etc., et enfin, les enfans et les femmes, je crois qu'on aura donné à cette supputation, toute l'étendue qu'elle doit avoir.

Ces habitans ressemblent beaucoup, par leurs traits et par leur forme extérieure, à ceux que nous avons vus au port Mulgrave. Ils ont, de même, le visage peint de diverses couleurs. Les femmes ornent aussi, ou plutôt, défigurent leurs

lèvres, de la manière que j'ai décrite ; et il semble que celles qui sont décorées de cette large pièce de bois, soient plus généralement respectées par leurs amies, et par la nation en général.

Juin 1787.

Cette incision curieuse dans la lèvre inférieure des femmes, n'a jamais lieu dans leur enfance ; mais, d'après les remarques que j'ai pu faire, il paroît qu'il y a un certain période de la vie, marqué pour cette opération. Quand les filles parviennent à l'âge de quatorze à quinze ans, on commence à percer le centre de la lèvre inférieure, dans la partie épaisse et voisine de la bouche, et on y introduit un fil d'archal pour empêcher l'ouverture de se fermer. Cette incision est ensuite prolongée de tems en tems, parallèlement à la bouche ; et le morceau de bois, qu'on y attache, est augmenté en proportion. On en voit souvent qui ont trois, et même

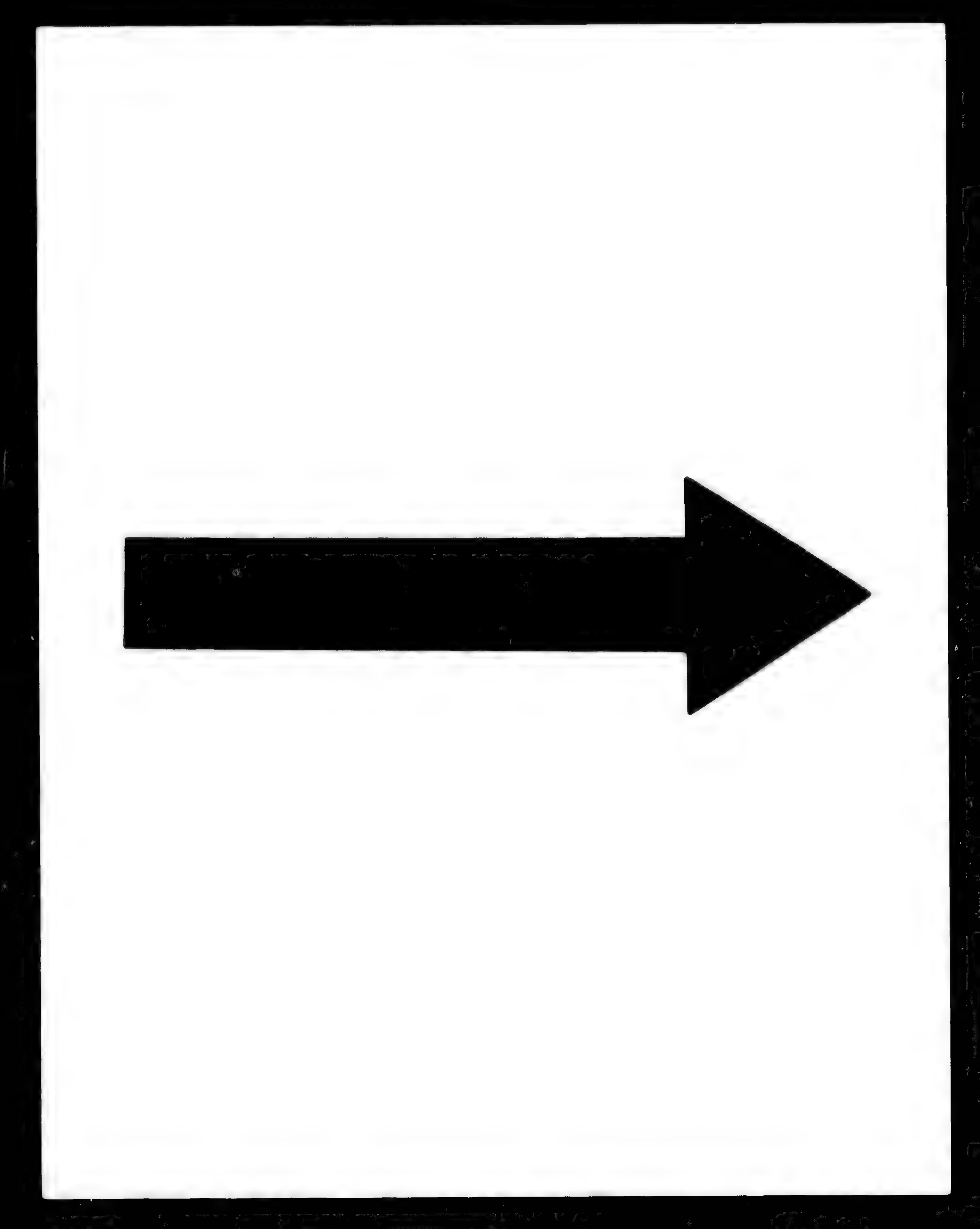
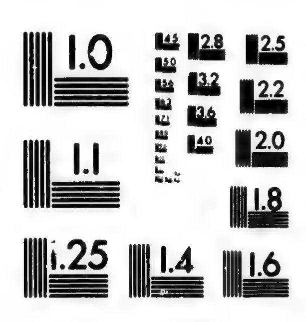


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.0

Juin 1787.

quatre pouces de longueur, sur une largeur presque semblable. Mais cela n'arrive, en général, que quand les femmes sont avancées en âge, et que, conséquemment, elles ont les muscles très-relâchés. Il en résulte que la vieillesse est respectée, en raison de la largeur de ce très-singulier ornement.

Les inclinations et les mœurs de ce peuple, approchent plus de celles des habitans de la rivière de Cook et de l'entrée du prince William, que de celles de nos amis du port Mulgrave. Cela peut être attribué en quelque sorte à la population, qui est ici plus nombreuse, et aux occasions continuelles que les habitans ont de se rapprocher les uns des autres.

J'ai observé que leur trafic, et en général, tout ce qu'ils font, est dirigé avec beaucoup d'ordre et de régularité. Ils ar-

rivent toujours vers nous à la pointe du jour, et ne manquent jamais de chanter pendant plus d'une demi-heure, avant de parler d'affaires. Le chef de la tribu a l'entière direction du commerce de ceux qui lui obéissent, et prend des peines infinies pour disposer avantageusement des fourrures qui lui appartiennent.

Juin 1787.

Si une tribu s'avance, tandis que le chef d'une autre est en affaire avec nous, elle attend avec patience qu'il ait fini ; et si elle croit qu'il ait fait un bon marché, elle le charge ordinairement de vendre les fourrures qu'elle apporte. Il arrive quelquefois, à la vérité, que ces tribus se portent respectivement envie, et qu'elles mettent en usage tous les moyens possibles de soustraire aux yeux les unes des autres, ce qu'elles ont obtenu en échange de leurs marchandises.

Juin 1787.

Vers midi, les Indiens quittent le vaisseau et retournent au rivage, où ils restent près d'une heure. Nous avons eu de fréquentes occasions d'observer qu'ils emploient ce tems à faire un repas, ce qui prouve qu'ils ont, au moins une fois le jour, une heure fixe pour manger, et que cette heure est réglée par le soleil. Ils nous quittent également, vers les quatre heures de l'après-midi; mais ils ne sont pas aussi exacts à se retirer à cette heure, qu'à midi. Vers le soir, nous recevons un grand nombre de visites; mais on ne s'occupe plus guères de commerce, et les naturels ne viennent à bord, que pour se délasser des fatigues du jour. Quelquefois, cependant, il nous a été apporté à cet instant d'excellentes fourrures, par ceux qui avoient passé la journée chez leurs voisins, dans les baies adjacentes.

Ce fut dans une de ces belles soirées

où nous avions à bord un grand nombre d'Indiens, tant de ceux que la simple curiosité y avoit amenés, que de ceux qui étoient venus dans l'intention de trafiquer, que je comptai 175 personnes, comme je l'ai marqué plus haut; et je suis presque certain que la supputation que j'ai faite, en conséquence de ce calcul, donne aussi exactement qu'il est possible, le nombre des naturels de l'entrée de Norfolk.

Juin 1787.

Quand ils ont fini toutes leurs affaires, ils se mettent à chanter et ne cessent qu'à l'approche de la nuit; de sorte qu'ils commencent et terminent la journée de la même manière.

J'ai observé une coutume assez singulière et dont, jusqu'alors, nous ne nous étions pas apperçus. Au moment où un chef a conclu un marché, il répète

Juin 1787.

trois fois le mot *coocoo*, d'un ton précipité; et aussi-tôt, les Indiens qui sont dans la pirogue où il se trouve, répondent par le mot *vvhoah*, prononcé en forme d'exclamation, et avec plus ou moins d'énergie, selon que le marché que le chef a conclu est plus ou moins approuvé.

Les habits que portent les habitans de cette côte, sont faits de peaux cousues ensemble de différentes manières; je m'efforcerai de t'en donner, dans la suite, une idée plus satisfaisante. Je n'en parle dans ce moment-ci, qu'à l'occasion d'un fait remarquable. L'un des chefs qui venoient trafiquer avec nous, appercevant un jour une piéce d'étoffe des îles Sandwich qui séchoit suspendue sur les haubans, voulut absolument qu'on la lui donnât. Celui à qui elle appartenoit, la lui céda volontiers, et l'Indien reçut ce présent avec de grandes démonstrations de joie.

Juin 1787.

Après avoir vendu à la hâte toutes les fourrures qu'il avoit apportées, il nous quitta aussitôt, et retourna à terre, sans nous donner une chanson d'adieux, selon la coutume généralement établie. Le lendemain, à la pointe du jour, il revint à bord, vêtu d'un habit fait de l'étoffe qui lui avoit été donnée la veille, et coupé exactement dans la même forme que celle de leurs habits de peaux, qui ressemblent beaucoup à une souquenille de chartier, à l'exception du collet et des poignets. Cet Indien étoit plus vain de sa nouvelle parure, qu'un petit-maître de Londres l'a jamais été, en portant un habit d'un nouveau goût; et cette preuve d'intelligence et d'activité nous causa beaucoup de plaisir. L'habit lui alloit parfaitement bien, les coutures avoient autant de solidité que la force de l'étoffe pouvoit le permettre; et une couturière angloise n'auroit pas pu les faire plus proprement.

Juin 1787.

Un jour que j'étois occupé à demander à l'un des chefs, la signification de quelques mots de sa langue, et que je lui montrois le soleil; il prit des peines infinies pour me faire entendre que, malgré la supériorité apparente que nous avions sur eux, en possédant plusieurs objets utiles dont ils étoient privés, notre origine étoit la même que la leur; qu'ils venoient d'en haut, aussi-bien que nous, et que le soleil animoit et vivifioit toutes les créatures de l'univers. Ces notions, de la part d'un Indien, rappellèrent à ma mémoire ce beau passage de Pope, dans son essai sur l'homme :

« L'Indien, abandonné aux foibles » lueurs de sa raison, voit Dieu dans les » nuages et entend sa voix dans les » mugissemens des vents. Son esprit ne » s'égare point dans des calculs scienti- » fiques; il n'a jamais appris à mesurer

» la marche du soleil, ni à compter les » étoiles innombrables qui composent la » voie lactée. Cependant les seules lu- » mières de la nature lui font entrevoir, » derrière la montagne sur laquelle se » reposent les nuages, une terre paisible » cachée dans l'épaisseur des bois, une » île fortunée, surnageant au-dessus de » la surface des mers, où le malheureux » esclave jouira du seul bonheur auquel » il aspire, celui de revoir sa patrie; une » terre où il ne rencontrera plus d'en- » nemis qui se plaisent à le tourmenter, » des chrétiens altérés de la soif de l'or et » acharnés à lui rendre la vie odieuse. » *Exister*, voilà le seul objet de ses desirs. » Il ne demande point à occuper une » place parmi les intelligences célestes; » il vit et meurt dans l'espoir que son » chien sera son compagnon fidèle dans » le séjour paisible qu'il doit habiter après » sa mort. »

Juin 1787.

Les Indiens auxquels Pope fait allusion, sont ceux qui habitent la partie méridionale de l'Amérique : mais ce qu'il en dit peut être en partie appliqué à ceux qui demeurent le long de cette côte. Le chef de la tribu, avec qui j'ai eu cette conversation, avoit indubitablement quelqu'idée d'un Etre suprême; et il y a lieu de croire que leurs chansons du matin et du soir, sont des actes d'adoration en l'honneur de cette intelligence céleste.

Les pirogues sont ici construites de la même manière que celles du port Mulgrave : mais les plus grandes sont travaillées avec beaucoup plus de soin, et peuvent contenir de seize à vingt personnes.

Outre leur habillement ordinaire, les naturels ont une espèce de manteau, qu'ils portent pour se garantir de la rigueur du froid. Je n'ai pas eu moyen de les exa-

miner avec une attention bien scrupuleuse ; mais ils paroissent faits de roseaux cousus ensemble très-proprement, et un de nos messieurs, qui a accompagné le capitaine Cook dans son dernier voyage, m'a dit qu'ils ressembloient parfaitement à ceux que portent les habitans de la nouvelle Zélande. Juin 1787.

Leur langue, à ce que j'imagine, est à-peu-près la même que celle des habitans du port Mulgrave. Cependant, comme il sera peut-être possible de me procurer sur ce sujet des informations plus exactes, je me propose d'y revenir.

Je t'ai déjà dit que notre trafic commençoit à languir, dès le 21 Juin; le 22, nous nous apperçûmes que les naturels n'avoient plus rien à nous vendre qui valût la peine d'être acheté, et nous résolûmes de remettre à la voile au premier bon vent.

Juin 1787.

Nos succès dans ce lieu, quoiqu n'ayant pas répondu entièrement à no espérances, ont été néanmoins les plu grands que nous ayons obtenus jusqu'ic Nous avons acheté environ deux cen peaux de loutres de première qualité une bonne quantité de ces mêmes peaux d'une espèce inférieure, et beaucoup d pièces et de bandes des mêmes fourrures environ cent bonnes peaux de veaux ma rins et un grand nombre de belles queue de castor.

J'ai déjà spécifié les objets que nou donnions en échange, et les différens de grés de valeur que les naturels y atta choient. Le fer est l'article que nous leu fournissions le plus constamment, la vente du reste dépendant beaucoup de la fantaisie et du caprice. Nous avions généralement une peau de veau marin ou une queue de castor pour une bague;

de

eu, quoiqu
ement à no
oins les plu
nus jusqu'ic
n deux cen
ère qualité
nêmes peaux
beaucoup d
es fourrures
de veaux ma
belles queue

ets que nou
différens de
urels y atta
que nous leu
amment, la
beaucoup de
Nous avion
veau marin
r une bague;
de

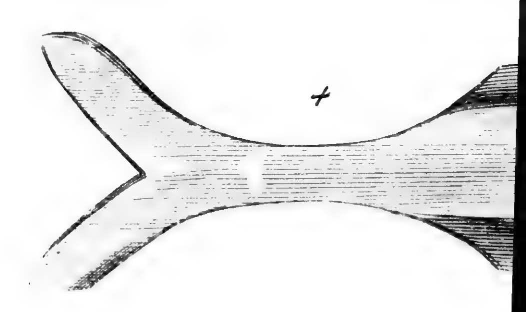


du Port Mulgrave

gnard

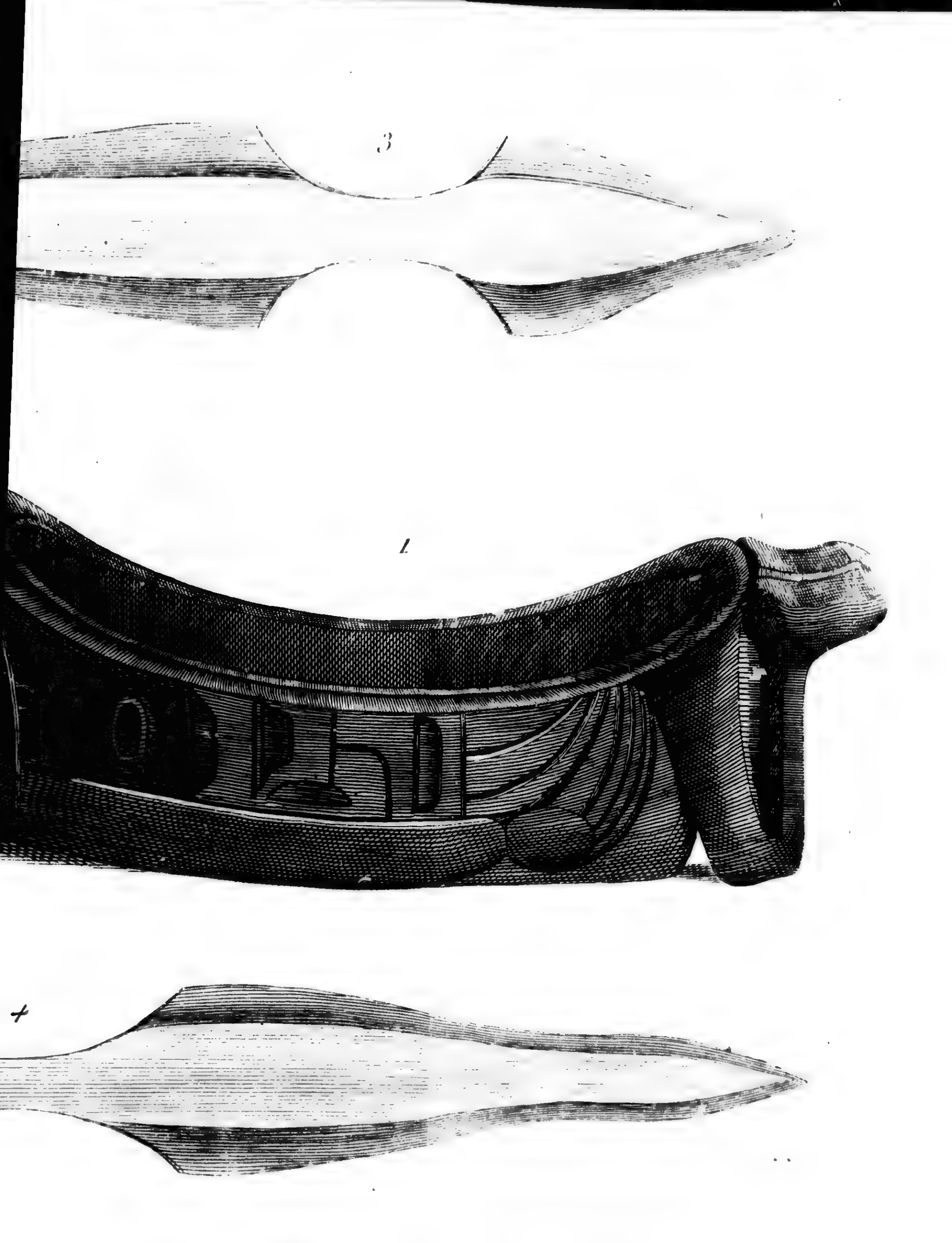
Planche 7.

2



1 Plat Sculpté des Isles de la reine Charlotte

2 Le même Plat vu de face il est maintenant en la possession de Sir Joseph Ba



...n de Sir Joseph Banks

3 Poignard du Port Mulgrave

4 Autre Poignard

de sorte que nos échanges, quand il s'agissait de ces objets là, étoient promptement expédiés. Juin 1787.

Nous n'attendons plus qu'un vent favorable pour remettre en mer. Encouragés par nos derniers succès, nous espérons que nous en obtiendrons de beaucoup plus grands encore le long de la côte. Quelque soit l'évènement, compte, mon ami, que tu sauras de mes nouvelles, toutes les fois que je pourrai saisir l'instant de t'en donner.

W. B.



LETTRE XXXIV.

Juin 1787.

Des îles de la Reine-Charlotte, le 4 Juillet.

Le 23 Juin, à la pointe du jour, il s'éleva une brise légère de l'ouest; nous démarrâmes, et à six heures, nous levâmes l'ancre et mîmes à la voile. En retirant notre ancre d'affourche, nous vîmes qu'il y avoit vingt brasses de son cable, hachées par les rochers; et comme il étoit trop endommagé, on le condamna au rebut.

A midi, le cap Edgecombe nous restoit au nord, 64 degrés ouest, à environ 3 milles de la côte, et l'observation nous donna 56 degrés, 48 minutes de latitude nord. Le capitaine Dixon avoit intention de rallier la terre, autant qu'il seroit

possible, afin d'examiner tous les endroits où il pouvoit espérer de rencontrer des habitans. L'après-midi le vent fraîchit, et à six heures, nous vîmes à l'est-nord-est, une belle entrée, sur laquelle nous mîmes le cap, en diminuant de voiles. En approchant plus près de la terre, le canal, que nous avions alors en proue, avoit l'air d'une rivière qui venoit du nord; mais la marée étant très-forte, et le vent sautant au nord, nous entrâmes dans une belle baie qui s'ouvroit au sud-est. A son embouchûre, la sonde nous rapporta de cinquante à soixante brasses, fond de roches; mais quand nous fûmes un peu plus avancés, elle ne nous en donna plus que vingt-et-une, fond de vase. Nous jettâmes l'ancre dans cette position; notre bâtiment se trouvoit complètement enfermé entre deux terres, et nous n'étions qu'à une portée de fusil, tant de la côte du sud que de celle du nord.

Juin 1787.

Juin 1787.

Quoique cet endroit parût propre à inviter les naturels à s'y fixer, nous n'en vîmes cependant aucun. Le soir, nous fîmes feu d'une pièce de quatre, pour exciter la curiosité des insulaires, s'il y en avoit quelques-uns à portée de nous entendre.

La matinée du 24 fut très-belle, mais nous ne vîmes aucun Indien ; on mit alors la chaloupe à la mer, et le capitaine Dixon partit pour voir s'il n'en rencontreroit pas, dans les criques et dans les havres voisins. Il alla d'abord visiter un canal situé à une des pointes de la baie, à l'est de notre station ; il revint sur le midi, sans aucun succès. Ce canal forme une baie qui s'avance à une distance considérable dans les terres, et s'arrête au pied d'une montagne, qui lui fournit une bonne quantité d'eau fraîche, provenant de la fonte des neiges qui en couvrent le

sommet; le soleil avoit alors assez de force pour qu'une petite rivière en descendît sans discontinuer. Juin 1787.

Près de là, l'on voyoit les vestiges d'une hutte indienne, qui paroissoit avoir été récemment emportée et qui, probablement, n'avoit été bâtie par les Indiens, que pour leur servir de demeure pendant leur chasse. Il y avoit différentes sortes de fleurs et d'arbustes fleuris, qui croissoient dans la vallée, près du ruisseau, et quoiqu'on n'y trouvât pas d'habitans, elle n'en paroissoit pas moins un endroit délicieux pour une habitation d'été. Il est d'ailleurs probable, que la baie fournit une grande quantité de beaux saumons, et que les naturels fréquentent constamment cet endroit, quand la saison est plus avancée.

Après le dîner, le capitaine Dixon

Juin 1787. partit pour examiner le passage qui se trouve au nord; le tems continuoit à être beau, et on monta les fourrures sur le pont pour les exposer à l'air; elles n'avoient éprouvé aucun dommage, d'avoir été entassées dans les tonneaux où on les avoit placées. Quelques-unes des plus communes se trouvèrent un peu moisies, mais il n'y parut plus quand elles furent sèches. Dans la soirée, le capitaine Dixon ne revenant pas, nous commencâmes à craindre qu'il ne lui fût arrivé quelqu'accident, malgré qu'il eût dans sa chalonpe sept hommes bien armés; mais vers les onze heures, nous fûmes délivrés de nos inquiétudes, en le voyant arriver. Il n'avoit pas apperçu un seul Indien, quoiqu'il se fût éloigné d'au moins 6 milles de notre vaisseau.

Plusieurs de nos barrils à poudre, s'étant décerclés, la poudre avoit attrapé

un peu d'humidité. L'on regarda ce port, comme un des plus convenables pour la sécher et pour réparer les barrils, d'autant plus que l'air étoit extrêmement serein. Le 25, au matin, le canonnier emporta en conséquence la poudre sur le rivage, et le tonnelier alla à terre, pour y réparer les barrils. Le capitaine Dixon, pendant le même tems, s'occupa d'examiner l'entrée du havre où nous étions, et quelques anses que nous avions remarquées au sud et à l'ouest, dans l'après-midi du 23. Le tems étoit extrêmement beau. La poudre fut bientôt séchée et on la reporta à bord, de bonne heure, dans l'après-midi. Les charpentiers furent aussi envoyés sur la côte, pour couper un mât de hune, et quelques esparres de sapin, pour différens usages.

Juin 1787.

Vers les sept heures, le capitaine Dixon revint avec aussi peu de succès

Juin 1787.

que les autres fois ; il avoit parcouru plusieurs baies, à une distance considérable de notre mouillage; mais il n'avoit rencontré ni Indiens, ni aucune marque d'habitation.

Ce havre est situé par les 50 degrés, 35 minutes de latitude nord, et 135 degrés de longitude ouest : nous le nommâmes le port Banks, en l'honneur de sir Joseph Banks. Quoique la perspective, dans ce port, ne soit pas étendue; c'est le lieu le plus agréable et le plus pittoresque que j'aie vu sur la côte. La terre, au nord et au sud, s'élève assez haut, et représente un tableau fidèle de l'hiver. Quoique les flancs des collines soient perpétuellement couverts de neiges, le grand nombre de pins qui élèvent leurs têtes superbes, de toutes parts, en rendent l'aspect moins affreux, que celui des montagnes stériles que l'on voit au

nord-ouest de la rivière de Cook. A l'est, le terrein est beaucoup plus bas, et les pins y paroissent plantés avec la symétrie la plus régulière ; ce qui, joint aux arbustes et aux arbrisseaux qui entourent le havre, forme un contraste agréable avec les terres plus élevées, et donne à l'ensemble un coup-d'œil vraiment magnifique. Juin 1787.

Un plus long séjour dans cet endroit, n'eût été que du tems inutilement perdu. Le 26, à trois heures du matin, nous levâmes l'ancre et, comme nous n'avions pas de vent, nous mîmes nos chaloupes à l'avant, pour remorquer le vaisseau hors de la baie. Pendant le peu de tems que nous sommes restés dans ce port, il a toujours fait très-beau ; nous avons eu un calme presque continuel, et le thermomètre étoit à 50 degrés.

Vers les dix heures, nous nous trou-

Juin 1787.

vînmes par le travers de l'entrée que nous avions dépassée lors de notre arrivée dans ce havre ; mais le vent nous fut contraire et nous fûmes accueillis d'une brume épaisse, ce qui nous obligea de courir différentes bordées, avant de gagner le large. A midi, nous étions, suivant l'observation, par les 56 degrés, 30 minutes de latitude nord, et par les 135 degrés, 35 minutes de longitude ouest.

La brume continuant pendant l'après-midi et toute la soirée, nous mîmes le cap au sud pendant la nuit ; et le 27, à la pointe du jour, nous gouvernâmes encore vers l'est. A onze heures du matin, le brouillard s'étant dissipé, nous vîmes une terre qui paroissoit être deux îles de rochers portant nord-est, et nous gouvernâmes aussi-tôt dessus. A midi, nous avions cette terre en proue; elle s'étendoit du nord, 18 degrés est, au nord, 50 de-

grés est, à 4 milles de distance. Nous étions par les 55 degrés, 52 minutes de latitude nord, et par les 135 degrés, 12 minutes de longitude ouest. Juin 1787.

En approchant encore plus près de la terre, nous apperçûmes une belle baie, dont la pointe la plus orientale nous restoit au nord, 35 degrés est, et la pointe la plus occidentale, qui étoit toute bordée de rochers, au nord, 45 degrés ouest, à 2 milles de distance.

A trois heures, M. Turner fut envoyé dans la chaloupe, pour sonder l'entrée de la baie et pour chercher un mouillage : il revint à cinq heures, et nous rapporta que la plus grande partie de la baie n'étoit qu'un bas fond, et qu'il n'y avoit pas d'espérance d'y rencontrer une place convenable pour y jetter l'ancre.

Juin 1787.

A six heures, le tems se chargea de brumes et nous éprouvâmes de fréquentes raffales, ce qui nous fit prendre un double ris aux huniers et marcher au plus près au sud. A huit heures, la terre se prolongeoit du nord, 60 degrés est, à l'ouest; et l'on voyoit une grande île, s'étendre du nord, 6 degrés est, au nord, 26 degrés ouest.

Le 28, au matin, il fit un tems gris et brumeux, accompagné d'un vent frais de l'ouest: dans le cours de l'après-midi, nous vîmes terre au nord et à l'ouest, à environ 4 milles de distance; mais le tems continua à être si chargé, que nous ne crûmes pas prudent de rallier la côte.

Vers les trois heures de l'après-midi, le tems s'éclaircit et nous revîmes la terre, dont les extrémités s'étendoient du nord, 12 degrés est, au sud, 65 degrés est;

Juin 1787.

une ouverture, qui paroissoit être une baie profonde, portoit nord, 47 degrés est, à environ 3 lieues de distance.

Nous gouvernâmes sur cette baie comptant y trouver un port; mais en approchant de la terre, nous reconnûmes que la côte étoit très-escarpée et qu'elle n'offroit aucun abri. La pointe la plus septentrionale est un rocher stérile et fort élevé, qui étoit couvert d'une quantité innombrable d'oiseaux de différentes espèces.

Dans le cours de la nuit, et toute la matinée du 29, nous ne fîmes que louvoyer, le tems étant fort brumeux. A midi, notre latitude observée, fut de 55 degrés, 18 minutes nord, et notre longitude de 134 degrés 30 minutes ouest. A trois heures de l'après-midi, nous avions la vue d'une terre qui s'étendoit du nord-ouest au sud-est-quart-est.

Juin 1787.

Pendant la nuit et la matinée du 30, nous eûmes des vents légers et variables, et le tems étoit encore chargé de brume; ce qui nous obligea de courir de fréquentes bordées, tâchant de nous tenir toujours aussi près de la côte, que la prudence pouvoit le permettre. A midi, nous vîmes la terre au nord et à l'est, à environ 4 lieues de distance; notre latitude estimée, fut de 55 degrés, 13 minutes nord. Nous vîmes l'apparence d'une entrée au nord, 38 degrés est; mais les vents étant légers et variables, nous ne pûmes guère en approcher. A cinq heures, il s'éleva une fraîche brise d'ouest, à l'aide de laquelle nous gouvernâmes droit sur ce passage: le vent ne resta pas longtems dans le même rumb; il tomba tout-à-fait, et nous n'eûmes plus que de légers souffles, qui souffloient successivement de tous les points du compas.

Juin 1787.

A huit heures, nous découvrîmes une île, qui s'étendoit du nord-est-quart-est à l'est-quart-nord-est, à près de 4 lieues de distance; le tems, pendant la nuit, fut modéré et brumeux.

Juillet 1787.

Le premier Juillet, à sept heures du matin, il s'éleva une brise fraîche de l'ouest, et nous cinglâmes au sud-est. La terre que nous avions en vue, s'étendoit du nord, 22 degrés ouest, au sud-est, un demi-rumb à l'est; et l'île que nous avions vue le soir précédent nous restoit au nord, 30 degrés est, à 6 milles de distance. A midi, nous vîmes une baie profonde au nord-est-quart-est, dont l'extrémité septentrionale portoit nord-est-quart-de-nord : la terre la plus orientale, portoit sud-est, à sept lieues de distance. La hauteur prise à midi, nous donna 54 degrés, 22 minutes de latitude nord, et 134 degrés de longitude ouest.

Juillet 1787.

Dans l'après-midi, nous eûmes des vents légers et inconstans; nous gouvernâmes au nord, dans la crainte de tomber sous le vent de la baie que nous voyions, et nous nous déterminâmes à y entrer, si nous le pouvions, étant très-probable que nous y rencontrerions des habitans.

Pendant la nuit, nous n'eûmes que de légers souffles qui changeoient à chaque instant de direction, et une forte houle au sud-ouest; de sorte que, le 2 au matin, nous vîmes que tous nos efforts pour gagner la baie étoient inutiles. Une petite brise du nord-est s'étant cependant élevée, nous gouvernâmes encore sur la terre, en serrant le vent et ayant toutes les amures à tribord. Vers les sept heures, à notre grande satisfaction, nous vîmes plusieurs embarcations d'Indiens, qui paroissoient revenir de la haute mer et s'avancer vers nous. Quand ils furent plus près, nous les

reconnûmes

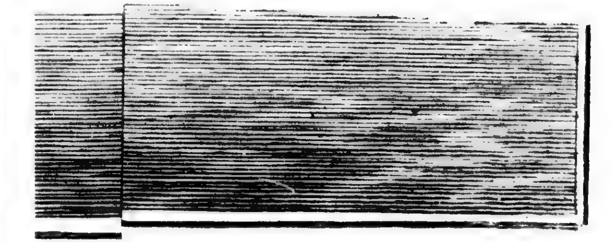
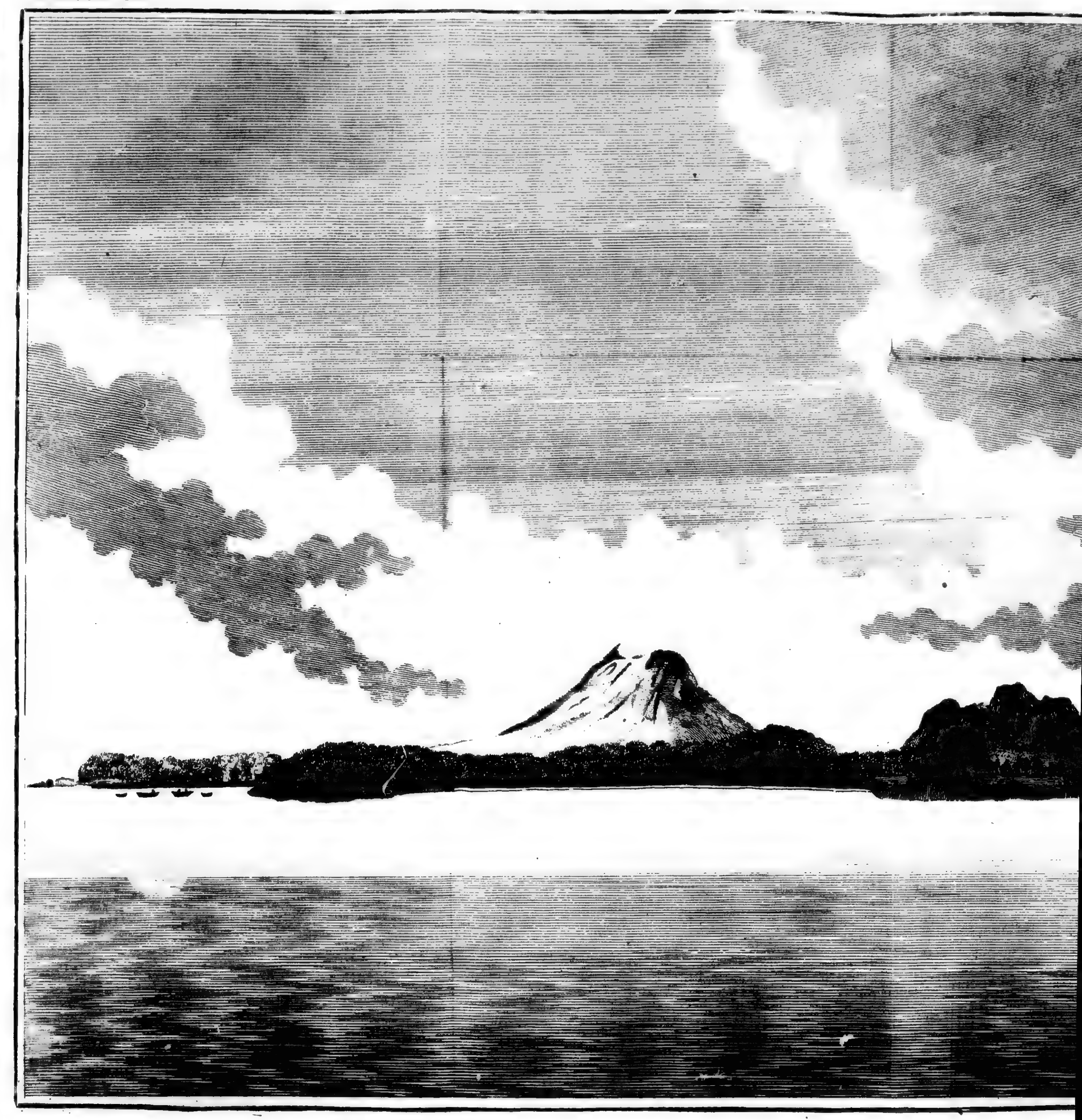
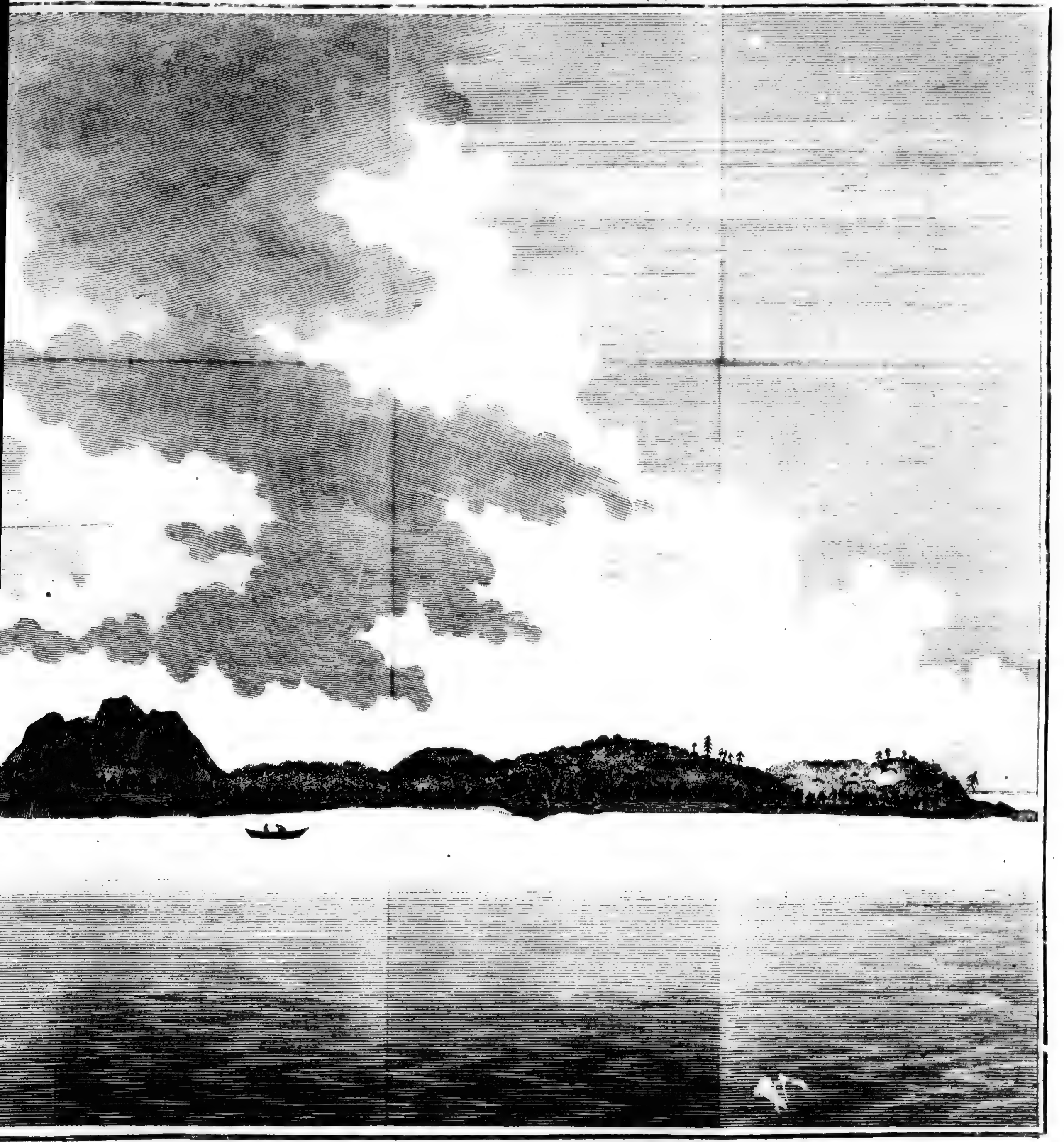


Planche VIII.



Vue du Mont Edgcombe prise du Vaisseau a l'an



...ifseau a l'ancre dans l'entrée de Norfolk .

reconnûmes pour des pêcheurs : il s'en trouvoit plusieurs qui portoient des manteaux de castor, à la vue desquels.... Mais à présent, je suis obligé d'abandonner ce sujet ; je le reprendrai au plutôt. Juillet 1787.

W. B.

LETTRE XXXV.

Des îles de la Reine Charlotte, le 12 Juillet 1787.

Je ne doute pas que tu ne te sois bien emporté contre moi, pour avoir conclu ma dernière lettre aussi brusquement, et à l'instant même où la fortune paroissoit promettre de nous combler de ses faveurs ; mais j'espère que tu me pardonneras, quand je t'aurai fait part de nos succès, qui ont égalé nos vœux les plus ardens.

Juillet 1787.

Les Indiens que nous vîmes le 2 de juillet au matin, ne parurent pas disposés à se dessaisir de leurs manteaux, malgré tout ce que nous pûmes faire pour les tenter, en étalant devant eux différentes sortes de marchandises, telles que des *tocs*, des coignées, des houes, des bouilloires de fer blanc et des poëles. Leur attention se tourna toute entière vers notre vaisseau, qu'ils regardoient avec un air d'admiration et de surprise. Ceci nous fut d'un bon augure, l'évènement, pour cette fois, prouve que nous ne nous étions pas mépris.

Quand ils eurent eu le tems de satisfaire leur curiosité, ils commencèrent à trafiquer avec nous, et nous leur donnâmes des *tocs*, dont ils paroissoient faire beaucoup de cas, pour ce qu'ils avoient de manteaux et de peaux.

Ils nous firent ensuite des signes d'avancer vers la côte, nous donnant à entendre que nous y trouverions un plus grand nombre d'habitans et beaucoup de fourrures.

Juillet 1787.

Vers les dix heures, nous étions à un mille du rivage, et nous étions par le travers d'un village où demeuroient ces Indiens : il consistoit en une demi-douzaine de huttes, qui paroissoient plus régulièrement bâties qu'aucune de celles que nous avions vues jusqu'à présent, et la situation en paroissoit fort agréable. Mais la côte étoit bordée de rochers, et on ne pouvoit pas y jetter l'ancre. Nous vîmes une baie qui s'ouvroit à l'est, sur laquelle nous gouvernâmes aussi-tôt, à l'aide d'une jolie brise du nord et de l'est. Pendant ce tems, plusieurs des Indiens avec lesquels nous avions trafiqué le matin, étoient allés sur la côte, pour montrer

Juillet 1787.

probablement les marchandises que nous leur avions données en échange ; et nous voyant porter sur la baie , ils nous suivirent, accompagnés de plusieurs autres pirogues.

En nous avançant vers la baie , par le travers de laquelle nous nous trouvions alors, elle nous parut être un havre excellent et bien abrité de tous côtes ; elle n'étoit guère qu'à une lieue de distance. La sonde nous rapportoit de 10 à 25 brasses fond de roche. Malheureusement nous avions le vent contraire, et à une heure, la marée nous repoussoit avec tant de force, qu'il nous fut impossible de gagner le havre; car nous perdions du terrein à chaque bordée que nous courions, cela nous détermina à haler le grand hunier, pour pouvoir trafiquer avec les Indiens.

Il m'est impossible de te faire une

description exacte de la scène qui s'ouvrit alors à nos regards ; elle nous enchanta tellement, que nous pouvions à peine en croire le témoignage de nos sens. Nous vîmes dix pirogues autour de notre bâtiment, contenant à-peu-près 120 personnes, et dont beaucoup nous apportèrent les plus beaux manteaux de peaux de castor ; d'autres étoient munis de fourrures de prix, et personne n'arriva les mains vuides. La promptitude avec laquelle ils concluoient leurs marchés, ajoutoit au plaisir que nous avions d'acquérir : ils se disputoient même à qui se débarrasseroit le plus vîte de son manteau, et quelques uns jettoient leurs fourrures à bord du vaisseau, si personne n'étoit là dans l'instant pour les recevoir. Nous eûmes la plus grande attention à ce que chaque article leur fût très-exactement payé. Les *tocs* furent presque la seule marchandise que nous leur donnâmes en

Juillet 1787.

Juillet 1787.

échange de leurs fourrures, et nous n'avions pas même occasion de leur proposer autre chose, tant leur avidité étoit grande. En moins d'une demi-heure, nous achetâmes près de 300 peaux de castors de première qualité : ce qui ajoutoit encore beaucoup à notre satisfaction, étoit que la quantité de belles fourrures que nous venions d'acquérir, et l'empressement que les naturels témoignoient, étoient des preuves incontestables que ce trafic étoit nouveau pour eux, ou au moins, qu'ils ne l'avoient pas fait depuis long-tems. Nous pouvions espérer, d'après cela, que nos succès ne feroient qu'aller en augmentant. Pour que tu puisses te former une idée des manteaux que nous avons achetés dans cet endroit ; j'observerai qu'ils sont ordinairement faits de trois peaux de loutre, l'une desquelles est coupée en deux morceaux. Elles sont cousues ensemble très-proprement, de

façon qu'elles forment un quarré. Les naturels les attachent négligemment sur leurs épaules avec de petits cordons de peaux, qui y sont fixés de chaque côté. Juillet 1787.

A trois heures, nous avions acheté tout ce qu'ils avoient apporté, et le vent continuant à nous être contraire; nous mîmes à la voile et nous sortîmes de la baie, dans l'intention d'y rentrer. Le lendemain matin, à huit heures, les extrémités de cette baie portoient du nord, 19 degrés est à l'est, à la distance d'environ 3 lieues. Pendant la nuit, nous gouvernâmes au sud et à l'ouest, en revirant de bord, selon que les circonstances l'exigeoient.

Dans la matinée du 3, nous eûmes une brise fraîche de l'est et tems pluvieux, accompagné de raffales; mais en ralliant la terre, nous eûmes du calme; à dix heures,

Juillet 1787.

nous n'étions éloignés que d'un mille du rivage, la marée nous chassoit avec force sur une pointe de rocher qui étoit au nord de la baie ; nous descendîmes en conséquence l'esquif et la chaloupe, pour remorquer le vaisseau et le garantir de porter contre les rochers.

Plusieurs pirogues vinrent près de nous ; nous reconnûmes les naturels pour être les mêmes que nous avions vus la veille ; mais nous trouvâmes qu'ils n'avoient plus rien qui valût la peine d'être acheté, et ce fut pour nous une raison d'être moins empressés de rentrer dans le havre, étant plus probable que nous trouverions des fourrures, en nous étendant vers l'est. A trois heures, une brise fraîche s'étant élevée, nous halâmes les bateaux, et le tems devenant brumeux, nous fîmes force de voiles au plus près du

vent, et nous passâmes la nuit à courir des bordées. Juillet 1787.

Dans la matinée du 4, la terre qui nous restoit en vue s'étendoit du nord, 75 degrés est, au sud, 48 degrés est, à la distance d'environ 4 lieues. A midi, la pointe avancée de la baie, où nous étions d'abord entrés, et que je désignerai sous le nom de *Cloak-bai* (la baie du manteau), nous restoit presqu'à l'est, à la distance de 4 lieues. La hauteur prise à midi, nous donna 54 degrés, 14 minutes de latitude nord, et 133 degrés, 23 minutes ouest : déclinaison de l'aiguille, 24 degrés, 28 minutes à l'est.

L'après-midi, nous eûmes un vent frais du nord et tems nébuleux. Sur les trois heures, nous découvrîmes une baie à l'est et nous serrâmes le vent, en portant le cap sur elle : n'appercevant aucune appa-

Juillet 1787.

rence ni de port, ni d'habitant; et n'étant cependant qu'à la distance de 2 milles des terres, nous reprîmes le large vers le sud. A huit heures du soir, nous virâmes vent devant, et portâmes vers l'est; les extrémités de la terre s'étendoient alors au sud, 48 degrés est, à 4 milles de distance.

Pendant la nuit, nous eûmes des vents légers, de fausses brises et très-souvent du calme; mais dans la matinée du 5, une brise s'éleva du nord-ouest; nous ralliâmes la côte pendant toute la matinéee, courant de tems en tems des bordées pour perdre d'aussi peu loin la vue de terre qu'il nous étoit possible. A midi, la terre s'étendoit du sud, 58 degrés est, au nord, 11 degrés ouest, à la distance d'environ 3 milles; la latitude observée fut de 53 degrés, 48 minutes nord. Dans l'après-midi, plusieurs pirogues vinrent à notre rencontre: les naturels nous appor-

Juillet 1787.

tèrent une certaine quantité de très-bons manteaux, qu'ils nous vendirent avec empressement; mais la nature des échanges n'étoit plus la même, les casseroles de cuivre, les bassins d'étain, et les bouilloires de fer blanc, étant ce dont ces Indiens faisoient le plus de cas.

Le vent se tenant constamment au nord-ouest, le capitaine Dixon jugea qu'il seroit plus avantageux de serrer le vent, en ralliant la terre autant qu'il seroit possible, et ensuite de jetter l'ancre. Nous avions d'ailleurs toutes les raisons possibles de croire, que les naturels ne vivoient pas en une seule société; mais qu'ils étoient épars çà et là, et divisés en différentes tribus, qui se regardoient probablement comme ennemies les unes des autres. A huit heures, les extrémités de la terre nous restoient du nord, 20 degrés ouest, au sud-sud, 60 degrés est;

Juillet 1787.

une petite anse ou baie portoit nord, 70 degrés est, à la distance de 4 milles.

Les Indiens ne nous quittèrent qu'à la nuit, en nous faisant entendre qu'ils reviendroient le lendemain matin, et nous apporteroient plus de fourrures.

Pendant la nuit, le tems fut modéré, et nous eûmes une bonne brise du nord-est, qui nous facilita les moyens de tenir la côte : dans la matinée du 6, nos Indiens revinrent comme ils l'avoient promis, et nous apportèrent plusieurs superbes manteaux de peaux de loutres, qu'ils échangèrent avec la même facilité que la veille. Notre latitude observée à midi, fut de 53 degrés, 34 minutes nord : les extrémités de la terre s'étendoient du sud, 58 degrés est, au nord, 25 ouest. Le vent ayant fraîchi, nous mîmes en panne, afin de donner aux Indiens plus de faci-

lité de trafiquer avec nous ; et à deux heures, il ne leur restoit plus rien de ce qu'ils avoient apporté. Juillet 1787.

Il étoit évident que ces Indiens étoient d'une tribu différente de ceux que nous avions rencontrés dans la baie du Manteau, mais ils n'étoient pas en aussi grand nombre ; je n'ai jamais pu compter que 65 à 80 personnes à-la-fois. Les fourrures qui se trouvoient dans les différentes pirogues, sembloient être d'une propriété distincte ; et les Indiens étoient très-soigneux d'empêcher que leurs voisins ne vissent les articles qu'ils demandoient en échange : peu après deux heures, ils nous quittèrent, nous remîmes à la voile et nous continuâmes à courir des bordées, ayant soin de tenir exactement la côte.

Depuis le 2, nous avions parcouru plus de 30 milles de la côte, et en rencon-

Juillet 1787.

trant une tribu d'Indiens, nous avions été convaincus que notre dernier plan nous seroit plus profitable, que de rester tranquillement à l'ancre. A huit heures, les extrémités de la terre s'étendoient du nord, 10 degrés à l'ouest, au sud, 75 degrés est, à environ 6 milles. Le tems fut modéré pendant la nuit, que nous passâmes à marcher au plus près du vent, au sud et à l'ouest, et à courir des bordées.

Le 7 au matin, nous mîmes le cap sur la terre; et à dix heures, appercevant une baie très-profonde qui nous restoit au nord-nord-ouest, nous boulinâmes nos voiles et nous gouvernâmes sur elle, espérant que la terre qui l'entouroit seroit habitée. En approchant plus près des côtes, nous ne vîmes plus aucune apparence de havre ni d'habitans; et en conséquence, nous reprîmes le large en poussant vers

Juillet 1787.

le sud : à midi, les extrémités de la terre s'étendoient du sud-est au nord, 60 degrés ouest, à la distance de 4 milles. Notre latitude étoit de 53 degrés, 15 minutes nord, et notre longitude de 133 degrés, 19 minutes ouest.

Vers les deux heures de l'après-midi, étant près du rivage, nous apperçûmes plusieurs pirogues qui pagayoient de notre côté ; nous diminuâmes alors de voiles, et nous mîmes à la cape pour les attendre, le vent soufflant avec assez de force. L'endroit d'où les Indiens débouquèrent avoit une apparence assez singulière ; et, en l'examinant avec attention, nous distinguâmes qu'ils vivoient dans une espèce de grande hutte, bâtie sur une petite île, et bien fortifiée à la façon d'une redoute ; ce qui nous fit donner à cette île le nom de l'île d'*Hippa* (1).

(1) Il y a une petite île de ce nom dans la nouvelle

Juillet 1787.

Les Indiens qui habitent cette redoute, paroissent être, par leur position, bien à l'abri de toute attaque subite de la part de leurs ennemis ; la pente qui conduit de ce fort jusqu'à la grève est très-escarpée et d'un accès très-difficile. Toutes les autres côtes sont barricadées par des pins et par des ronces ; malgré ces avantages naturels, ils se sont donnés des peines infinies à élever des barrières, des palissades et des planches ; et il me semble que, toutre tribu qui seroit assez téméraire pour les attaquer dans leurs retranchemens, seroit indubitablement repoussée.

Zélande, et qui est jointe à celle de Motuara, à la mer basse. Il y avoit sur cette île un vieux fort aban donné par les naturels quand le capitaine Cook y re lâcha, en mai 1773 : c'est à cause de la ressemblance de ce fort avec celui dont il est ici question, qu l'on a donné à cette dernière île le nom d'île d'Hippa

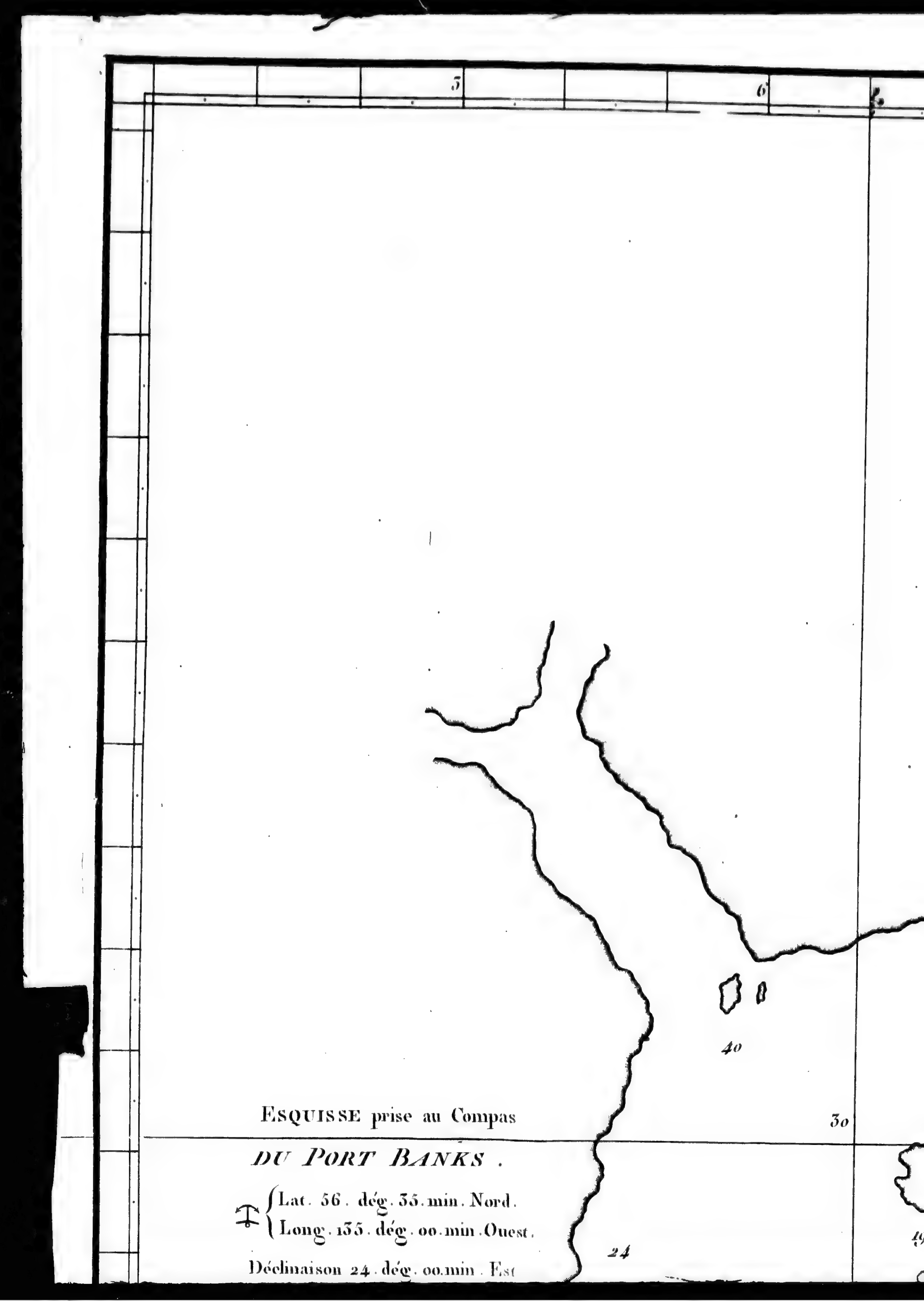
D'aprè

t cette redoute, position, bien subite de la la pente qui 'à la grève est ès très-difficile. ont barricadées ronces; malgré s se sont donnés r des barrières, nches; et il me qui seroit assez quer dans leurs ndubitablement

lle de Motuara, à la e un vieux fort aban- capitaine Cook y re- se de la ressemblance est ici question, que le nom d'île d'Hippa.

D'après



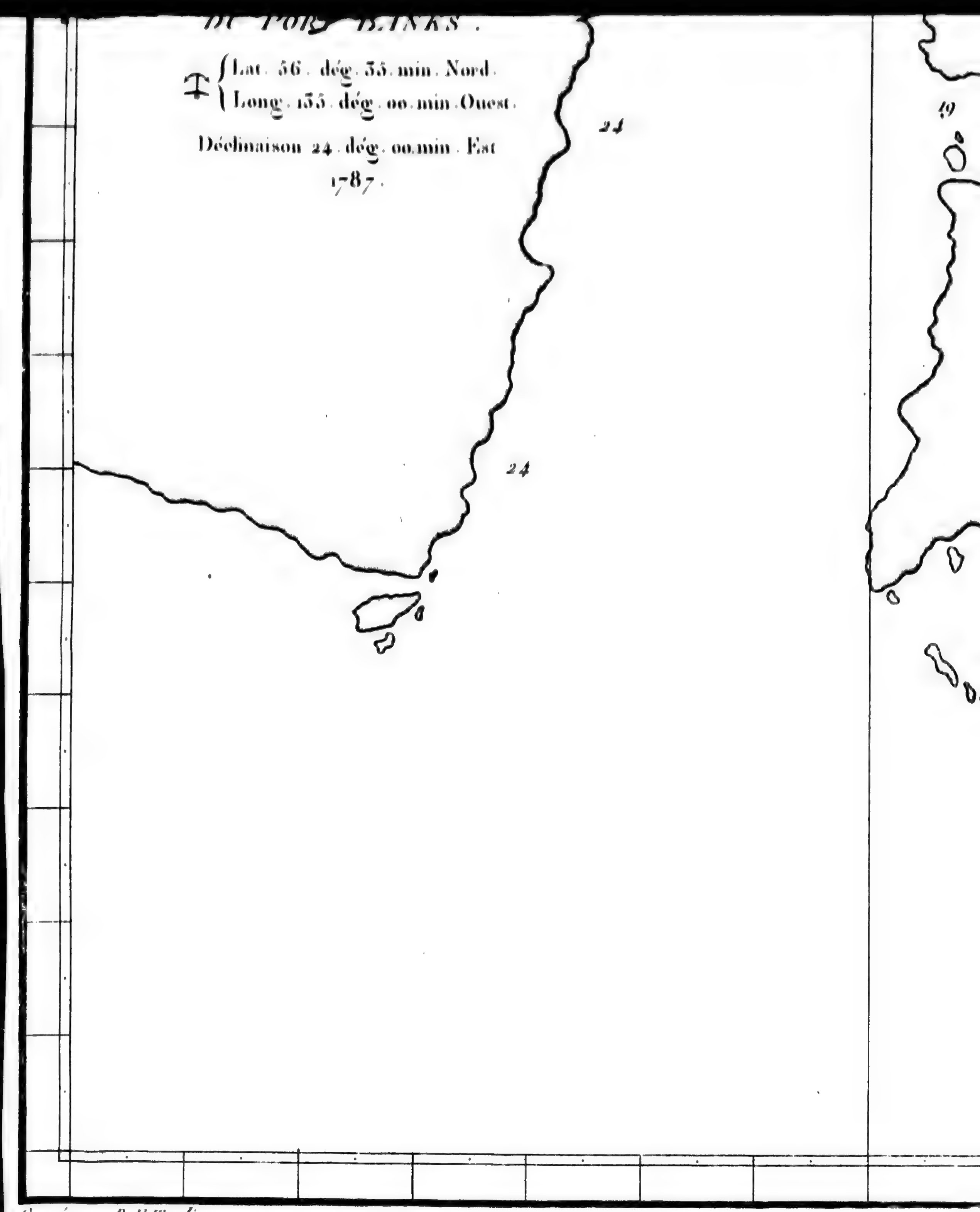

5
6
40
30
24
ESQUISSE prise au Compas
DU PORT BANKS.
Lat. 56. dég. 35. min. Nord.
Long. 135. dég. 00. min. Ouest.
Déclinaison 24. dég. 00. min. Est

6 9 12

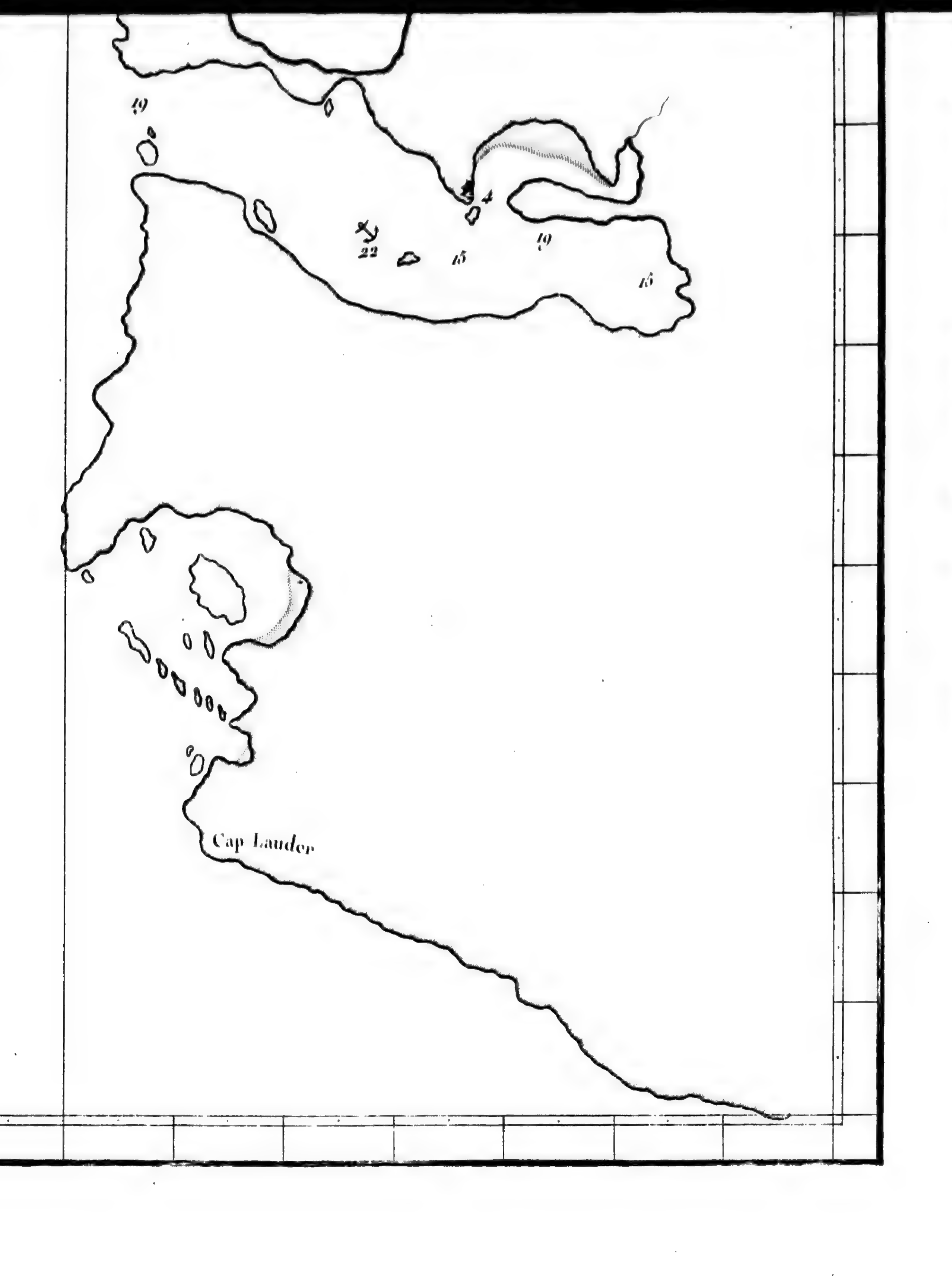
Cap Sea Otter

30

19

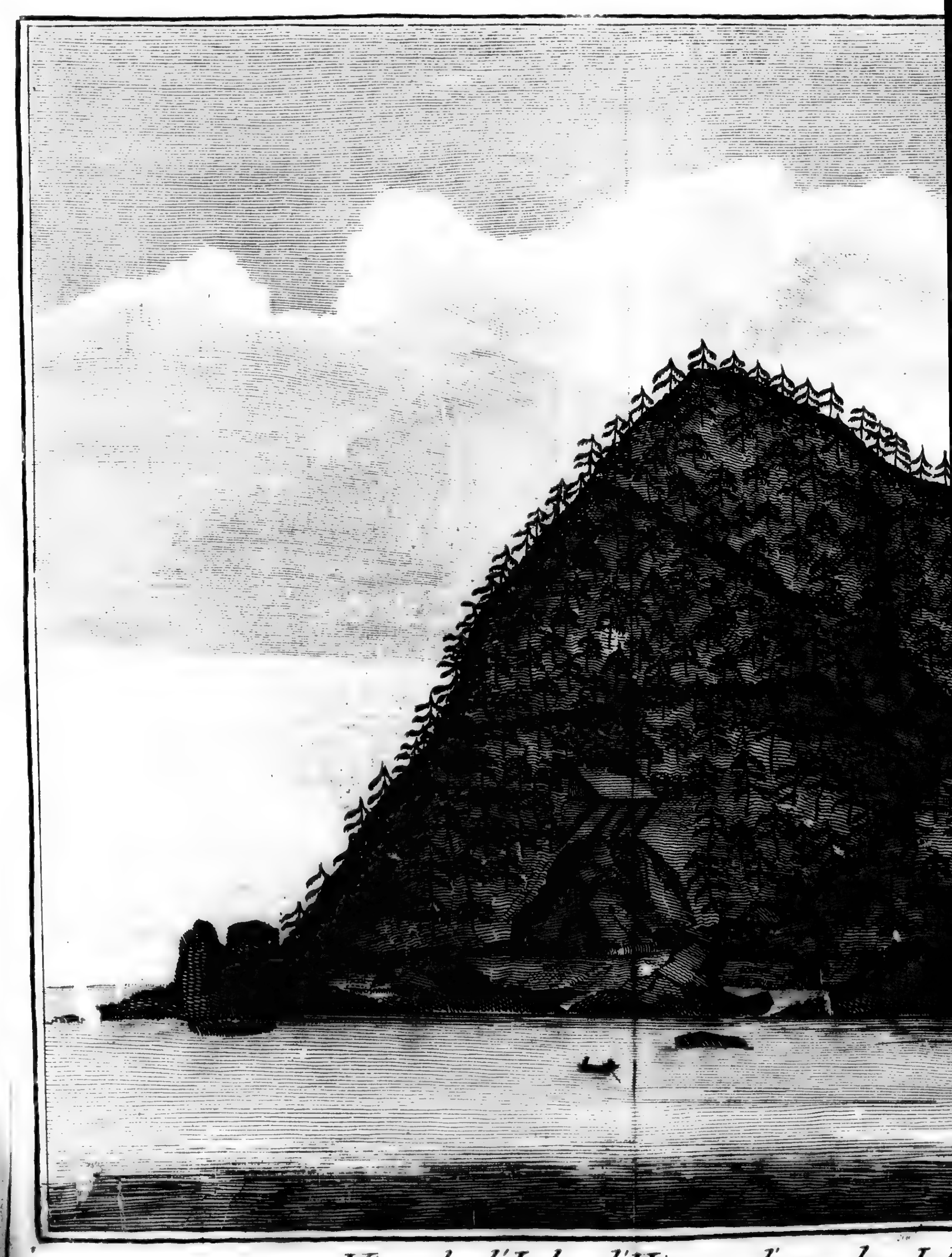


Gravée par P. F. Tardieu .


19
4
22
15
19
15
Cap Lauder

Juillet
1787.





Vue de l'Isle d'Hippa, l'une des Isl

Vue d'une des Isles de la Reine Charlotte .

D'après plusieurs circonstances, où nous nous étions trouvés, depuis que nous avions commencé à commercer dans la baie du Manteau, nous étions convaincus que les naturels de cette côte, étoient d'un caractère plus sauvage, et qu'ils vivoient moins en société que tous les autres Indiens que nous avions déjà rencontrés jusqu'alors : nous commençâmes bientôt à les soupçonner même d'être antropophages. Le capitaine Dixon n'apperçut pas plutôt l'espèce de redoute, dont je viens de parler, que ces soupçons augmentèrent, cette hutte étant exactement bâtie, nous dit-il, d'après le plan de la redoute des sauvages de la nouvelle Zélande : lorsque ces Indiens arrivèrent auprès de nous, ils trafiquèrent avec beaucoup de tranquillité, et ils nous importunèrent beaucoup par leurs signes d'invitation, pour nous engager à nous rendre à terre ; ils nous firent entendre en même

Juillet 1787.

Juillet 1787.

tems (en nous désignant l'est), que si nous visitions cette partie de la côte, les naturels nous couperoient la tête, cela prouvoit au moins qu'ils étoient brouillés avec leurs voisins; et leur air guerrier, les couteaux et les lances dont ils étoient armés, confirmoient assez qu'ils leur faisoient la guerre.

Je n'aime pas beaucoup à hasarder des conjectures, mais je ne puis m'empêcher d'observer que, malgré que ces Indiens se soient comportés à notre égard d'une manière fort innocente, et qu'ils n'aient cherché en aucune façon à nous nuire, leurs importunités et les instances qu'ils nous firent d'aller à terre étoient suffisantes pour confirmer nos soupçons. Leur intention étoit, certainement, de nous attirer dans leurs redoutes; et sans doute alors ils nous auroient massacrés.

Nous achetâmes de ces Indiens un assez grand nombre de très-bons manteaux et plusieurs peaux de la première qualité ; nous donnâmes en échange une grande variété de marchandises ; quelques-uns choisirent des *tocs*, d'autres des bassins d'étain, et bouilloires de fer blanc, et couteaux, etc. Cette tribu nous a paru être la moindre de celles que nous avions déjà vues; je n'ai pu compter que 34 ou 36 personnes, au plus, mais on doit considérer que ceux-ci étoient peut-être des hommes de tête qui s'attendoient à rencontrer des ennemis, étant également préparés pour combattre et pour trafiquer.

Juillet 1787.

Ayant acheté toutes les fourrures que ces sauvages avoient apportées, et ne voyant plus arriver de pirogues près de nous, nous remîmes à la voile : à huit heures, les extrémités de la terre nous restoient de l'est-sud-est, au nord-ouest.

Juillet 1787.

quart-de-nord, à environ 7 milles de distance.

Pendant la nuit nous ne fîmes que louvoyer avec une brise de nord-ouest, et dans la matinée du 8, nous remîmes le cap sur la terre; appercevant quelques pirogues qui s'avançoient vers nous, nous mîmes en panne pour les attendre, et trafiquer avec eux; mais lorsqu'ils furent à peu de distance, nous reconnûmes que c'étoient les mêmes Indiens, avec lesquels nous avions commercé par le travers de l'île d'Hippa. Les fourrures qu'ils nous apportoient étoient d'une espèce très-médiocre, nous ayant vendu la veille tout ce qu'ils avoient de bon. A dix heures, les Indiens n'ayant plus rien à nous vendre nous quittèrent, et nous continuâmes notre route: à midi, nous étions par les 53 degrés, 2 minutes de latitude nord; l'île d'Hippa nous restoit au nord

Juillet 1787.

28 degrés ouest. Une petite île au nord, 11 degrés ouest ; et la pointe la plus méridionale de la terre, au sud, 68 degrés est ; la côte la plus près de nous, étoit à la distance d'environ 3 lieues.

Toute l'après-dînée, nous restâmes près des côtes, en courant des bordées, suivant les circonstances ; mais nous ne vîmes aucune pirogue. A huit heures, l'île d'Hippa nous restoit au nord-ouest, et la partie la plus méridionale de la terre, au sud, 73 degrés est, à la distance d'environ 4 lieues.

Pendant la nuit, nous louvoyâmes et notre plus grand soin étoit de ne pas trop nous éloigner de terre, afin de pouvoir la rallier aussi-tôt qu'il feroit jour : c'étoit le moyen de ne perdre aucune occasion de reconnoître la moindre partie des bandes.

Juillet 1787.

Dans la matinée du 9, nous eûmes cinq pirogues à la hanche du vaisseau: elles contenoient, en tout, environ 40 personnes; nous achetâmes d'elles plusieurs bons manteaux, et quelques peaux qui étoient de première qualité. Il nous parut qu'ils aimoient aussi la variété; ils ne se fixèrent à aucun article, mais ils donnèrent cependant plutôt sur les bouilloires de fer blanc et sur les bassins d'étain, que sur les autres choses que nous leurs montrâmes.

Dans une de ces pirogues, se trouvoit un vieillard qui paroissoit avoir une certaine autorité sur les autres, quoiqu'il n'eût aucune fourrure à sa disposition: il nous fit entendre que dans une autre partie de ces îles (en indiquant l'est), il pourroit nous en procurer une grande quantité. Le capitaine Dixon lui fit présent d'un bonnet de chasse, pour le remercier

de sa bonne volonté. Ce cadeau parut ajouter à la considération qu'on avoit pour lui; mais, en même tems, il excita l'envie de ses compagnons, qui étoient dans les autres pirogues: ils regardèrent le bonnet d'un œil de jalousie, et parurent en desirer la possession.

Il y avoit parmi ces Indiens, plusieurs femmes qui paroissoient toutes assez âgées; leurs lèvres inférieures étoient défigurées de même que celles des femmes du port Mulgrave et de l'entrée de Norfolk, et les pièces de bois qu'elles portoient au-dessous étoient singulièrement larges: une de ces *parures de lèvres* étant travaillée d'une manière plus recherchée que les autres, le capitaine Dixon eut envie de l'acheter, il offrit une hache à la vieille femme qui la portoit, mais elle rejetta cette offre avec mépris; les *tocs*, les bassins et plusieurs autres articles, ne

Juillet 1787.

la tentèrent pas davantage. Il commença alors à craindre de ne pouvoir pas accomplir le marché qu'il desiroit de faire; et, forcé par la circonstance, il alloit abandonner la poursuite, lorsqu'un de nos gens fit voir à la vieille Indienne quelques boutons qui avoient beaucoup d'éclat. Ils l'éblouirent au point qu'elle fut aussi empressée de se défaire de sa parure de lèvres, qu'elle avoit été jusqu'alors jalouse de la conserver. Cette parure curieuse porte 3 pouces, 7 huitièmes de long, et dans sa plus grande largeur, 2 pouces, 5 huitièmes : il y a une écaille de perle incrustée dans cette parure, et elle est entourée d'une bordure de cuivre (1)

Ces Indiens formoient évidemment

(1) Cette parure des lèvres appartient aujourd'hui à sir Joseph Banks.

une tribu différente de celle qui habite l'île d'Hippa; mais ils paroissoient également sauvages et cruels; et ils étoient très-bien pourvus d'armes offensives. Cependant ils trafiquèrent paisiblement avec nous, et ne nous causèrent pas la moindre inquiétude: quand ils s'étoient défaits des fourrures qu'ils nous apportoient en échange de nos objets, ils nous quittoient et retournoient à terre. Nous étions à midi par les 52 degrés, 54 minutes de latitude nord; et notre longitude, d'après une suite d'observations lunaires, étoit de 132 degrés, 23 minutes ouest: les extrémités de la terre se prolongeoient du sud 76 degrés, au nord 42 ouest; notre distance de la côte étoit d'environ 6 milles.

Juillet 1787.

Dans l'après-midi, quatre pirogues qui portoient environ 32 personnes, vinrent à nous. Mais elles appartenoient à ceux qui nous avoient rendu visite le matin;

Juillet 1787.

et les manteaux qu'ils nous apportoient en vente étoient de peu de valeur, étant tous très-usés. A quatre heures, les Indiens ayant disposé de ce qu'ils avoient, nous quittèrent, et retournèrent au rivage.

Pendant la nuit, nous fûmes accueillis d'une forte brise de l'ouest, accompagnée d'une pluie continuelle, qui ne cessa que dans l'après-midi du 10; le vent devint alors léger et variable, et le tems très-brumeux. Nos observations, à midi, nous donnèrent 52 degrés 48 minutes de latitude nord. A six heures, les extrémités de la terre nous restoient du nord-est-quart-de-nord au nord 75 degrés ouest; et une petite île au nord 22 degrés est, à la distance de quatre lieues. Dans le courant de la nuit, le vent se fixa encore au nord-ouest, soufflant en jolie brise; le tems étoit nébuleux. Nous continuâmes à gouverner au sud-ouest.

Juillet 1787.

J'imagine qu'il me sera permis à présent de quitter pour un instant la plume. La précipitation dans les récits n'est pas mieux à sa place que dans les affaires. Je suis, etc.

W. B.

LETTRE XXXVI.

Des îles de la Reine-Charlotte, le 30 juillet 1787.

Tu as pu voir, par le contenu de ma dernière lettre, qu'en côtoyant ainsi ces îles, nous avions pris le moyen le plus expéditif et le plus avantageux à notre trafic qu'il nous fût possible de trouver.

Dans la matinée du 11, une bonne brise soufflant du nord-ouest, nous portâmes sur la terre, qui, à midi, nous restoit

Juillet 1787.

du nord 55 degrés ouest, au sud 74 degrés est. Notre latitude observée à midi étoit de 52 degrés 30 minutes nord, et nous étions à environ deux milles de distance du rivage. Pendant l'après-midi, nous ralliâmes la côte, dans l'espérance que quelques indiens viendroient de notre côté. Mais, à six heures, aucun ne paroissant, nous serrâmes le vent au sud-ouest. A huit heures, la terre nous restoit de l'est-sud-est au nord-ouest-quart-ouest, à environ trois milles de distance. Pendant la nuit, nous eûmes un vent frais du nord-ouest, accompagné fréquemment de fortes raffales, ce qui nous obligea de ferler le petit hunier, et de prendre tous les ris au grand hunier.

Dans la matinée du 12, le tems devenant plus modéré, nous fîmes de la voile, et portâmes sur la terre. Notre latitude, à midi, étoit de 52 degrés 3 mi

Juillet 1787.

nutes nord. Pendant l'après-midi, le vent souffla grand frais, de sorte qu'aucun Indien ne nous approcha. A huit heures du soir, les extrémités de la terre nous restoient de l'est-quart-nord-est au nord-nord-ouest, à la distance de quatre lieues.

Dans la matinée du 13, le tems fut modéré, mais très-brumeux. La terre, à midi, couroit du sud 65 degrés est, au nord 60 degrés ouest, à environ deux milles de distance. Nous étions, suivant l'observation, par les 52 degrés 17 minutes de latitude nord. Nous rangeâmes la côte pendant toute l'après-dînée, quoique le tems fût très-brumeux. Un peu avant sept heures, la brume se dissipa, et nous vîmes plusieurs pirogues qui s'avançoient vers nous. Nous serrâmes le vent, et nous mîmes en panne pour leur faciliter les moyens de nous atteindre. Ces Indiens

Juillet 1787.

n'étoient pas de la même tribu que les derniers avec lesquels nous avions trafiqué. Ils nous apportoient plusieurs manteaux superbes et quelques peaux excellentes que nous achetâmes à-peu-près au prix ordinaire. Cette troupe étoit composée d'environ trente-six Indiens, et de même que les autres tribus avec lesquelles nous avions récemment traité; elle étoit bien armée, et disposée à attaquer ou à se défendre.

Avant la fin du jour, nous avions acheté tout ce que les Indiens avoient à nous vendre. Néanmoins ils ne quittèrent pas le vaisseau, quoique nous eussions mis toutes les voiles au vent, et que nous leur eussions donné à entendre que nous reviendrions le lendemain. Enfin, vers les dix heures, un brouillard épais étant survenu, ils redescendirent dans leurs pirogues, et reprirent leur route vers la terre.

Juillet 1787.

Nous étions alors à la distance d'au moins huit milles de la côte, et plusieurs d'entre nous craignoient que ces pauvres Indiens ne fussent pas capables de reconnoître leur chemin, la brume étant si épaisse, qu'il étoit impossible de rien voir à vingt brasses en avant du vaisseau. Pendant la nuit, nous serrâmes le vent au sud-ouest, comme de coutume.

Du 14 au 20, nous eûmes en général un tems très-brumeux, avec une forte brise qui soufla constamment du nord-ouest, accompagnée de fréquentes rafales. Comme nous avions des raisons d'espérer que nous trouverions plus d'occasions de trafiquer de ce côté-là, on jugea prudent de porter sur la terre, et de prendre le large alternativement, afin de ne pas trop s'avancer vers l'est, et de pouvoir aisément rallier la terre, quand la brume s'éclairciroit.

Juillet 1787.

Le 18, notre latitude observée nous donna 51 degrés 56 minutes nord, et d'après une suite d'observations lunaires, nous étions par les 131 degrés 22 minutes de longitude ouest. Le tems n'étoit pas si constamment brumeux que nous ne pussions voir souvent la terre. Nous la ralliâmes deux ou trois fois d'assez près pour que les Indiens eussent pu venir aisément à nous, s'ils l'eussent voulu; mais aucun ne paroissant, nous commençâmes sérieusement à croire que ceux qui nous avoient quitté dans la nuit du 16 avoient péri, et que leurs compatriotes en ayant conclu que nous les avions massacrés, n'oseroient plus approcher de notre vaisseau.

Le 20, notre latitude observé[e à] midi, étoit de 52 degrés 1 minute nor[d,] de sorte que depuis le 13, nous n'avi[ons] fait que seize milles au sud. Le te[ms]

éta[it]

Juillet 1787.

étant modéré et clair, nous portâmes sur la terre, et, à une heure environ, nous étant apperçus que plusieurs pirogues venoient de notre côté, nous mîmes en panne pour les attendre. Lorsqu'elles furent près de nous, nous reconnûmes qu'elles portoient les mêmes Indiens avec lesquels nous avions dernièrement trafiqué ; ce qui nous causa une grande satisfaction, les alarmes que nous avions conçues étant dénuées de fondement.

Les fourrures qu'ils nous apportoient étoient d'une qualité très-médiocre, et consistoient la plupart dans de vieux manteaux fort usés. Nous leur donnâmes en échange des marmites de cuivre, des couteaux et des boucles. Les Indiens ayant vendu tout ce qu'ils avoient, s'empressèrent de retourner à terre; et à quatre heures, nous continuâmes à faire voile vers le sud.

Juillet 1787.

Pendant la nuit du 20, et durant la plus grande partie du jour suivant, nous eûmes une forte brise du nord-ouest, accompagnée de fréquentes raffales. Nos observations à midi nous donnèrent 52 degrés 54 minutes de latitude nord. Dans la soirée, une houlle très-grosse de l'ouest-sud-ouest étant renforcée par la marée, la mer nous parut plus agitée que nous ne l'avions encore vue depuis le commencement de notre voyage.

Le 22, le tems fut modéré et brumeux. Notre latitude observée à midi étoit de 52 degrés 10 minutes nord. Dans l'après-midi, nous courûmes de petites bordées, pour ne pas trop nous éloigner de la côte.

Dans la matinée du 23, nous eûmes des vents légers, et le tems toujours brumeux. Notre latitude à midi étoit de 5

Juillet 1787.

degrés 13 minutes nord. La brume s'étant dissipée dans l'après-midi, nous apperçûmes vers les sept heures plusieurs pirogues qui s'avançoient vers nous; nous nous empressâmes aussi-tôt de porter sur eux. Notre distance de la côte étoit alors d'environ cinq milles. Il y avoit huit embarquations, contenant près de cent Indiens, dont plusieurs étoient du nombre de ceux qui étoient venus à nous le 13 et le 20. Ces Indiens nous apportoient quelques manteaux très-beaux, et un petit nombre de bonnes fourrures que nous achetâmes pour des *tocs* et des boucles. Pendant la nuit, nous serrâmes le vent, comme à l'ordinaire, en revirant de bord de tems en tems pour nous tenir près de terre. Le tems étoit encore modéré et brumeux.

Le 24, à midi, la brume commençant à se dissiper, nous apperçûmes plu-

Juillet 1787.

sieurs pirogues qui quittoient le rivage. Nous mîmes aussi-tôt en panne pour leur donner la facilité de nous joindre. En moins d'une heure, nous eûmes sous notre bord onze pirogues, contenant près de 180 Indiens, tant hommes que femmes et enfans. Depuis que nous côtoyions ces îles fortunées, nous n'avions pas vu à la fois tant d'Indiens réunis. Mais nous ne fûmes pas long-tems sans nous appercevoir que la curiosité étoit le principal motif qui les avoit amenés vers nous, ce qu'ils nous apportoient n'étant que le rebut de la récolte abondante que nous avions faite auparavant. Jusqu'alors nous n'avions guère vu de femmes ni d'enfans, quand ils venoient trafiquer avec nous ; comme ils s'attendoient probablement à rencontrer leurs ennemis, ils les laissoient en arrière, leur présence ne pouvant que gêner les manœuvres. Dès qu'ils eurent disposé des lambeaux qu'ils

avoient à vendre (il étoit alors trois heures), ils nous quittèrent pour retourner dans leur île; et nous gouvernâmes aussitôt à l'est. A huit heures, la pointe orientale de la terre nous restoit au nord 40 degrés est, à la distance d'environ quatre milles. Il part de cette pointe une rangée de rochers brisés qui s'étend à plus d'un mille de la terre.

Juillet 1787.

Ne pouvant plus espérer de fourrures dans ces parages, le capitaine Dixon se détermina à doubler la pointe, pour voir si nous trouverions du côté opposé quelque chose qui nous convînt. Nous courûmes des bordées pendant la nuit, jugeant qu'il étoit prudent d'attendre qu'il fît jour pour rallier ces rochers.

Dans la matinée du 25, le tems fut nébuleux; une brise modérée souffloit de l'ouest nord-ouest. A midi, la bande de

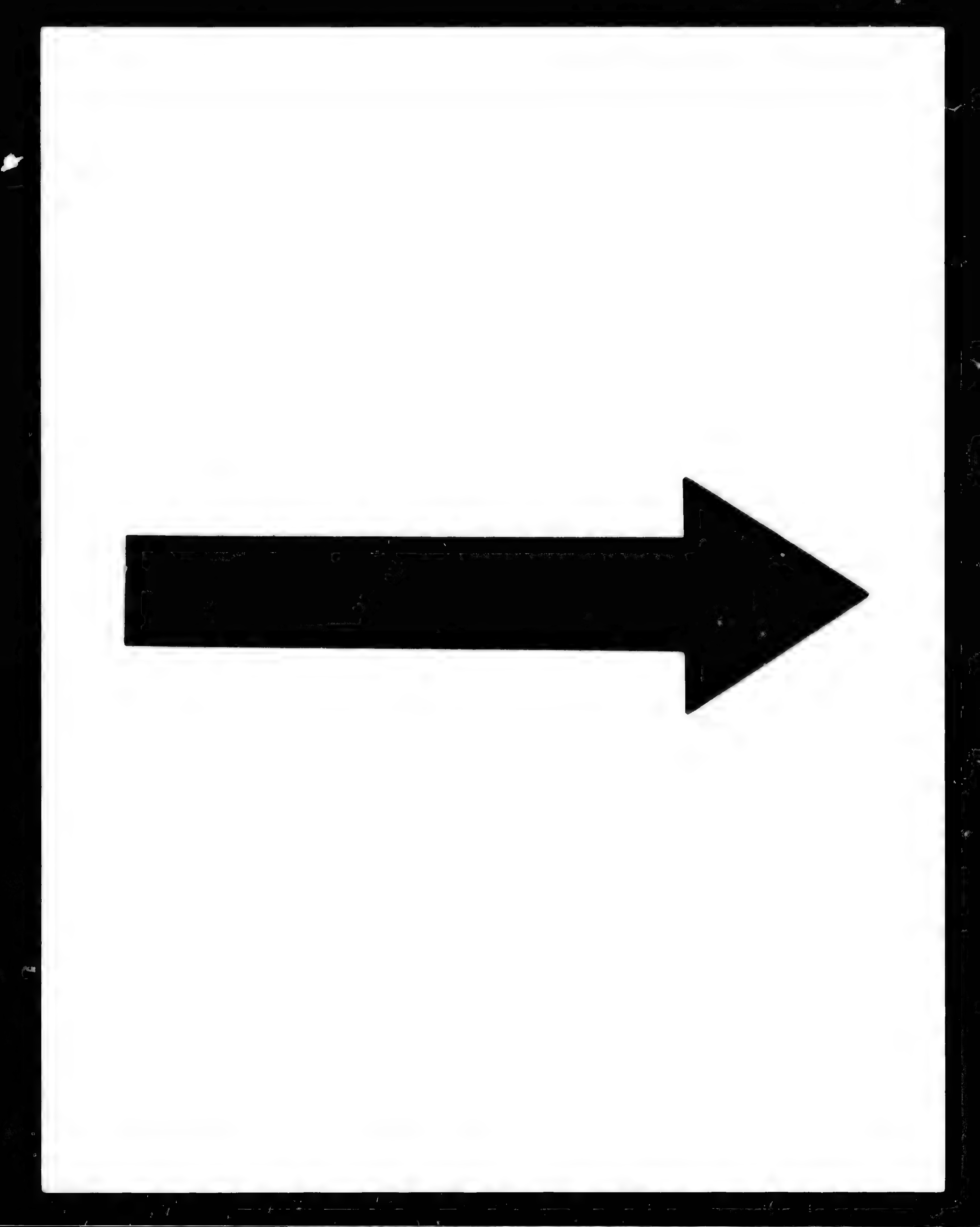
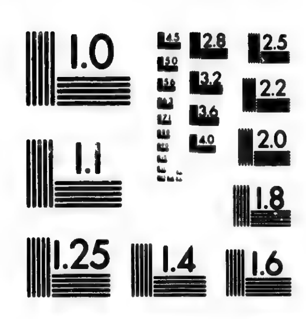


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



Juillet 1787.

rochers nous restoit au nord 27 degrés ouest, à la distance d'environ trois milles. Cette pointe est située par les 51 degrés 46 minutes de latitude nord, et par les 130 degrés de longitude ouest. Le 25 étant le jour où l'on célèbre la fête de Saint Jacques (*Saint James*) nous appellâmes la pointe de terre d'où partent ces rochers, le cap de Saint-James. Dans l'après-midi, nous ne vîmes qu'une seule pirogue montée par les mêmes Indiens que nous avions vus dernièrement, et ils ne nous apportoient rien qui vaille la peine d'être cité. Pendant la nuit, nous eûmes des vents légers et variables, et un tems modéré.

Le 26 à midi, la terre nous restoit du sud 5 degrés ouest, au nord 54 degrés ouest. La pointe méridionale est composée de plusieurs rochers brisés qui s'étendent à quelque distance de la terre;

mais pas à beaucoup près aussi loin que ceux du cap Saint-James. Le tems étoit alors constamment brumeux, matin et soir, et il s'éclaircissoit vers midi; le vent presque toujours léger et variable.

Juillet 1787.

Le capitaine Dixon avoit dessein, si le vent le permettoit, de faire le tour de ces îles, non-seulement afin d'acheter autant de fourrures qu'il étoit possible de nous en procurer; mais encore à dessein de pouvoir déterminer exactement leur étendue pour l'utilité des navigateurs futurs : jusqu'alors nos progrès avoient été très-lents.

Le 27, vers les onze heures du matin, quatre pirogues s'avancèrent vers nous. Elles contenoient environ trente Indiens parmi lesquels nous vîmes plusieurs de nos anciennes connoissances. Ils apportoient des manteaux et de très-belles

Juillet 1787.

peaux ; ce qui prouvoit que les fourrures dans cette partie des îles de la Reine-Charlotte étoient loin d'être épuisées. Dans l'après-midi, trois autres pirogues vinrent sous notre bord, et nous vendirent plusieurs peaux superbes ; notre latitude étoit à midi de 52 degrés, 18 minutes nord, et nous étions à la distance d'environ trois milles du rivage.

Ces Indiens disposèrent de leurs fourrures aussi promptement que ceux qui avoient déjà trafiqué avec nous : ils préférèrent des bouilloires de fer-blanc et des bassins d'étain à des haches et à des houes.

Vers le soir, une brise modérée s'éleva de l'est et le tems devint nébuleux. A huit heures, la pointe la plus méridionale de la terre nous restoit au sud 43 degrés est ; et la terre septentrionale au nord

56 degrés ouest. Nous étions alors éloignés de sept milles du rivage. Pendant la nuit, nous courûmes plusieurs bordées, pour nous tenir près de la terre, qui, dans la matinée du 28, nous restoit à la distance de cinq milles. Nous portâmes alors sur la côte à la faveur d'une brise modérée qui souffloit de l'est, et dans l'après-midi, quelques pirogues vinrent à la hanche de notre bâtiment; plusieurs des Indiens qu'elles portoient nous étoient totalement inconnus. Les fourrures qu'ils nous offrirent étoient en général d'une qualité très-médiocre. Ce que nous donnâmes en échange consista presqu'uniquement en couteaux et en boucles. Juillet 1787.

La brume s'étant dissipée, nous découvrîmes à l'est une terre dont nous étions éloignés d'environ dix lieues. La sonde nous indiqua trente brasses, fond

Juillet 1787.

de rocailles. Notre latitude étoit à midi de 52 degrés 57 minutes nord. Dans l'après-midi, nous eûmes des vents légers, accompagnés d'une bruine continuelle. La marée nous portant à l'est, nous jettâmes la sonde qui nous rapporta de vingt-quatre à quatorze brasses, fond de sable et de petits cailloux. Nous jugeâmes que la terre que nous appercevions à l'est étoit le continent; et plus nous en approchions, plus la sonde nous indiquoit de profondeur.

Vers six heures, la marée changea de direction, et refluant contre nous de cette terre, que nous supposions être le continent, nous vîmes passer des tas d'algue marine, de longues herbes, et des pièces de bois; ce qui nous fit conclure qu'un grand fleuve avoit son embouchure de ce côté-là. La rivière appellée *los Reys*, par l'amiral Defonte, est près de cette partie

Juillet 1787.

de la côte (1); et quoique ce qu'il en dit soit presqu'incroyable, il paroît néanmoins qu'il y a de grandes baies qui se prolongent fort avant dans les terres. Il est fâcheux que le tems ne nous ait pas permis d'examiner ces bandes.

Dans la matinée du 29, le tems fut modéré et couvert: le vent étant léger et variable, nous louvoyâmes pour nous tenir près de la terre, et ne pas perdre l'occasion de traiter avec les naturels. A midi le tems s'éclaircit. Nos observations nous donnèrent 52 degrés, 59 minutes de latitude nord; de sorte que nous étions tout-à-fait par le travers de l'île au nord et à l'ouest. Dans cette position nous voyions la terre élevée au nord-ouest à

---

(1) Voyez la lettre de Defonte dans le détail que Dabbs donne des contrées adjacentes à la baie d'Hudson, page 124.

Juillet 1787.

près de trente lieues de distance; et c'é toit évidemment la même que nous avion vue le premier juillet. C'est une preuv que la terre que nous avons ralliée pen dant près d'un mois n'étoit qu'un grouppe d'îles.

De bonne heure dans l'après-midi nous vîmes plusieurs pirogues se déta cher du rivage, et vers les trois heures nous n'en avions pas moins de dix-hui autour de nous, contenant au moins deux cent personnes, la plûpart des hom mes. Ce n'étoit pas seulement le grand concours de marchands qui nous faisoi plaisir, mais c'étoit la quantité d'excel lentes fourrures qu'ils nous apportoient Notre commerce étoit égal, s'il n'étoit pa même supérieur, à celui que nous avion fait dans la baie du Manteau, soit en considérant le nombre de peaux, soi relativement à l'aisance avec laquelle le

Juillet 1787.

naturels trafiquoient. Nous étions extrêmement occupés à étaler tout ce dont nous voulions nous défaire; les *tocs*, les haches, les houes, les bouilloires de ferblanc, les bassins d'étain, les poëlons de cuivre, les boucles, les couteaux, les anneaux, etc. l'emportoient tour-à-tour les uns sur les autres suivant la fantaisie de nos marchands.

Parmi ces Indiens étoit le vieux chef que nous avions vu de l'autre côté de ces îles, et qui paroissant être maintenant un personnage de la première conséquence, obtint du capitaine Dixon la permission de venir à bord. Dès qu'il fut monté sur le gaillard-d'arrière, il commença à nous raconter une longue histoire, pour nous informer qu'il avoit perdu dans un combat le bonnet que nous lui avions donné; et pour nous convaincre de la vérité de son récit, il nous montra plusieurs blessures

Juillet 1787.

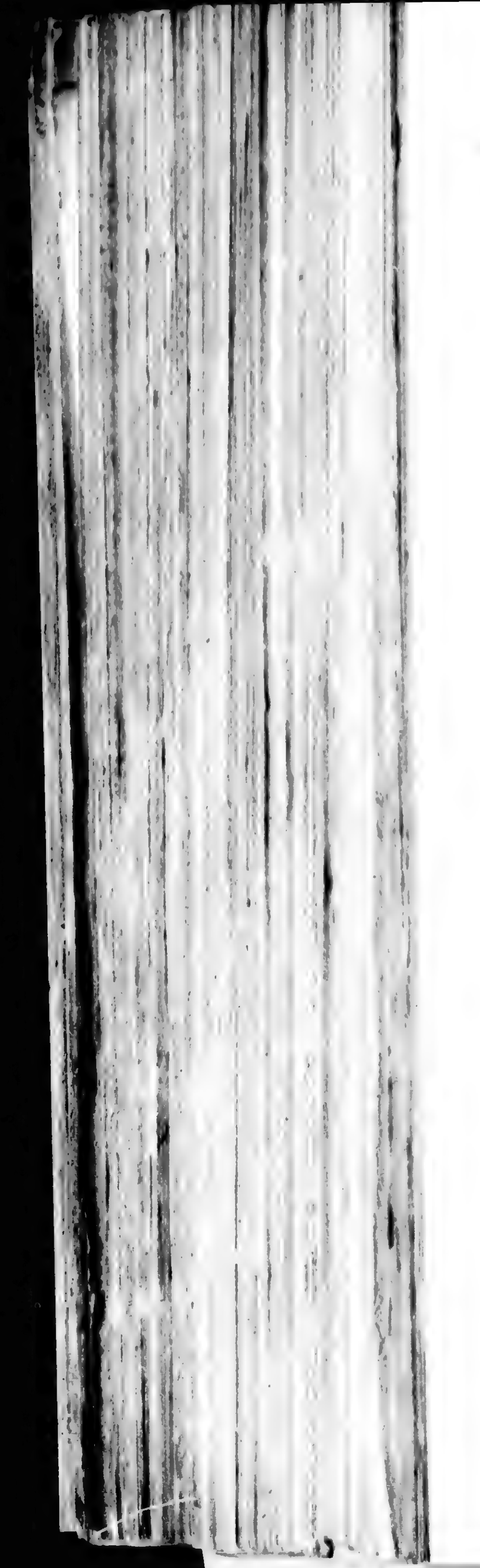
qu'il avoit reçues en défendant son trés
Il nous supplia de lui donner un aut
bonnet, nous assurant qu'il ne le perdr
qu'avec la vie. Notre capitaine ayant env
de le satisfaire lui fit présent d'un aut
bonnet, et nous eûmes bientôt lieu d
juger que cette faveur n'avoit pas été a
cordée inutilement ; car il nous fut e
trêmement utile dans notre commerc
S'il s'élevoit quelque contestation, s'il
commettoit quelqu'erreur, ce qui éto
inévitable au milieu du tourbillon où no
nous trouvions, c'étoit toujours à lui q
les naturels s'adressoient, et ils se so
mettoient toujours à sa décision.

Nous demandâmes à ce vieillard,
lui désignant la partie orientale de la cô
si nous pourrions trouver par là des fo
rures. Il nous fit entendre que c'ét
une nation différente de la sienne; q
n'entendoit point leur langage, mais q

Juillet 1787.

ses compatriotes étoient toujours en guerre avec les habitans de ce pays-là; qu'il en avoit tué un grand nombre, et qu'il avoit beaucoup de leurs têtes en sa possession.

Ce vieil Indien paroissoit prendre un plaisir singulier à s'entretenir sur ce sujet, et il se donna des peines incroyables pour nous faire comprendre la manière dont il combattoit. Il termina son récit en nous conseillant de ne pas approcher de cette partie de la côte, parce que les habitans nous extermineroient infailliblement. J'essayai de m'instruire de la manière dont ils disposoient des corps de leurs ennemis restés sur le champ de bataille; et quoique je ne pusse pas entendre le vieux chef assez bien pour assurer positivement qu'ils sont dévorés par les vainqueurs; il n'y a cependant que trop de raisons de croire que cette



Juillet 1787.

horrible coutume est en usage sur tout cette partie de la côte. Ils conservent les têtes comme des trophées toujours sub sitans de leurs victoires.

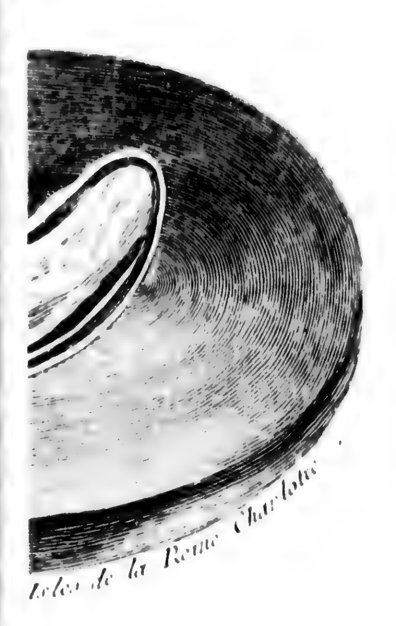
De tous les Indiens que nous avons vus, ce chef avoit l'air le plus sauvage et tout dans son personnel annonçoit l'homme fait pour gouverner une nation d'antropophages. Il étoit d'une taille plus qu'ordinaire ; son corps étoit mince et élancé, et quoiqu'il parût au premier abord desséché et maigre, sa démarche étoit hardie, son pas ferme, et ses jambes paroissoient fortes et pleines de muscles. Il avoit des yeux grands, louches, et qui sembloient prêts à lui sortir de la tête. Son front étoit extrêmement ridé, non pas seulement par l'âge, mais par l'habitude de froncer le sourcil. Tout cela joint à un visage long, à des joues creuses, dont les os étoient extrêmement

saillans

usage sur toute
Ils conservent les
ées toujours sub-
.

que nous avons
le plus sauvage;
onnel annonçoit
erner une nation
d'une taille plus
s étoit mince et
arût au premier
re, sa démarche
ne, et ses jambes
eines de muscles.
louches, et qui
ortir de la tête.
ment ridé, non
, mais par l'ha-
urcil. Tout cela
des joues creu-
nt extrêmement
saillans,

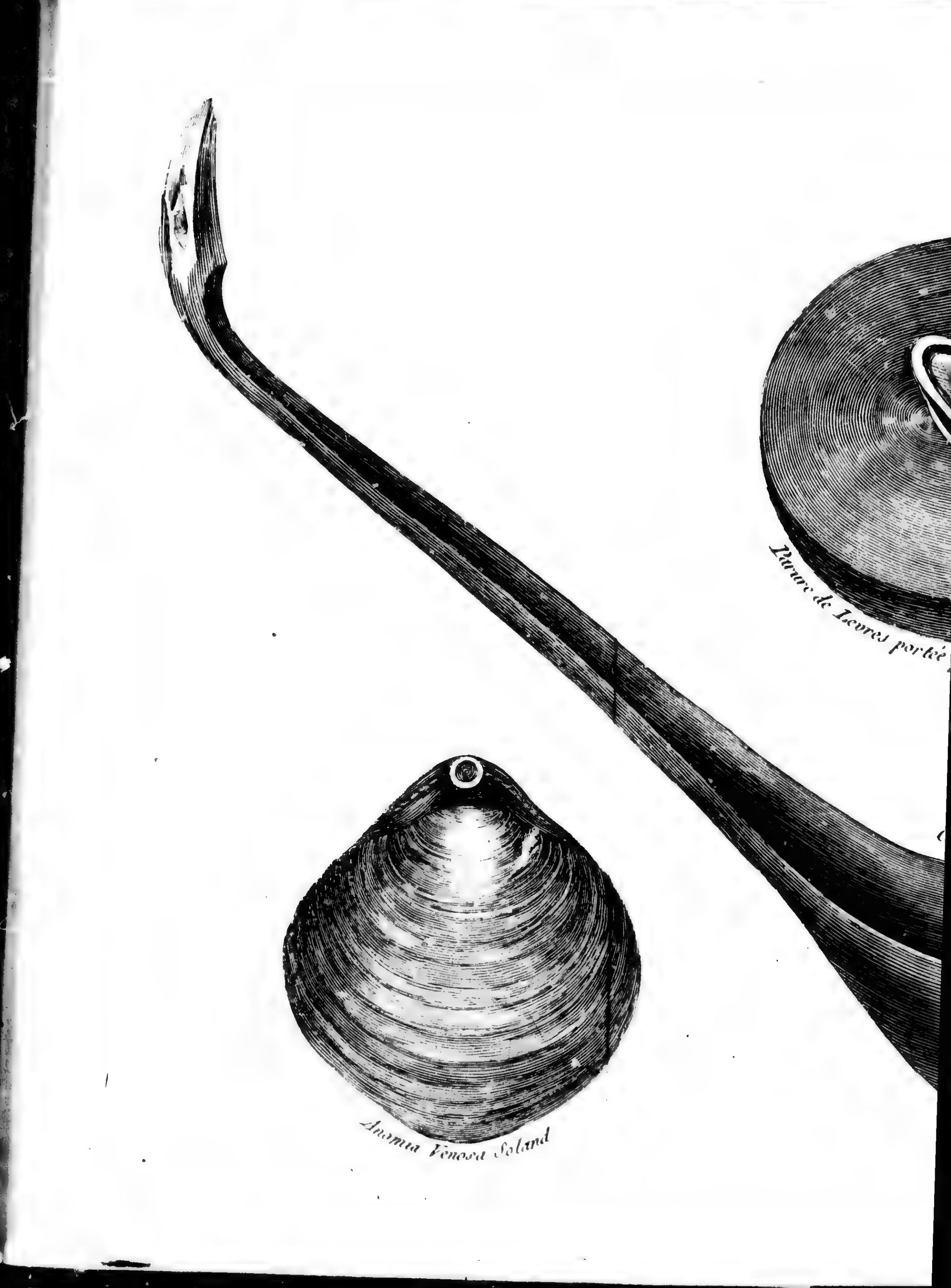
Planche XI.

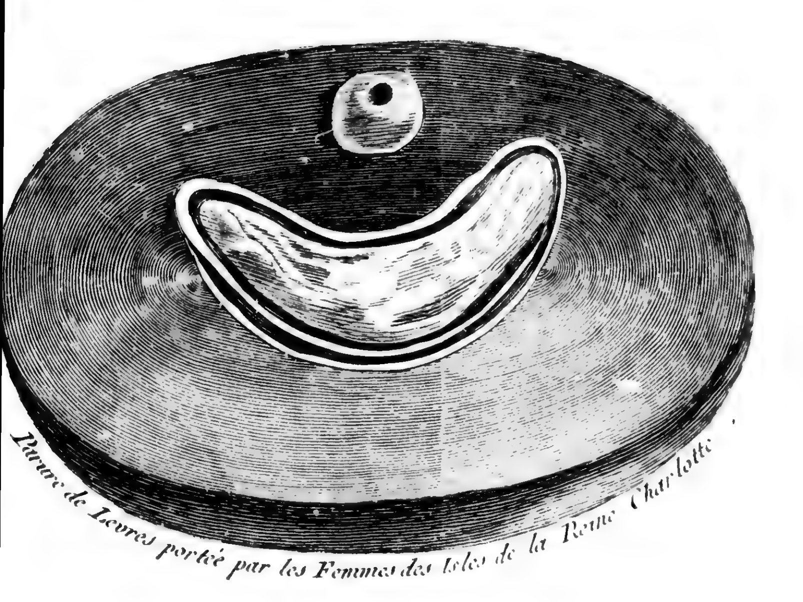


Isles de la Reine Charlotte.

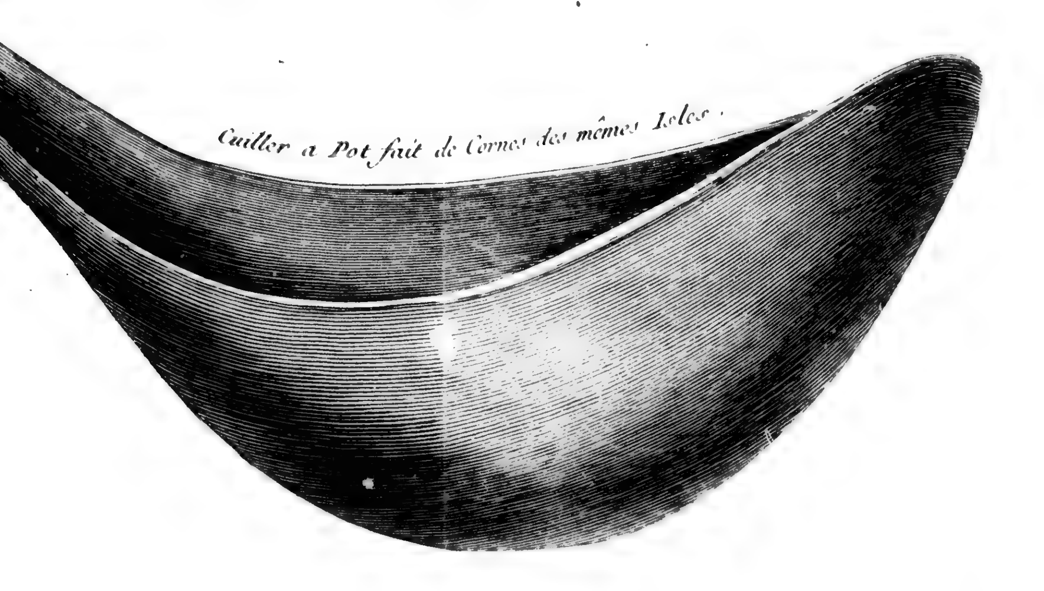
le Cornes des mêmes Isles.




Parure de Levres portée
Anomia Venosa Soland



Parure de Levres portée par les Femmes des Isles de la Reine Charlotte.



Cuiller a Pot fait de Cornes des mêmes Isles.

saillans, et à un air de férocité répandu dans tous ses traits, formoit une mine qu'il n'étoit guères possible de considérer sans émotion. Il nous fut, quoi qu'il en soit, très-utile en dirigeant nos échanges avec les gens qui lui obéissoient, et les informations qu'il nous donna, ainsi que les moyens qu'il prenoit pour se faire entendre, prouvoient qu'il avoit naturellement un grand fonds de génie.

Juillet 1787.

Outre la grande quantité de fourrures que nous nous procurâmes des gens de sa tribu (au moins 550 peaux), ils nous apportèrent des manteaux de lapins des Indes, chaque manteau composé de sept peaux très-proprement cousues. Ils avoient aussi une bonne quantité d'huile renfermée dans des vessies de différentes grandeurs, contenant depuis une pinte jusqu'à près d'un gallon, que nous achetâmes pour des anneaux et pour des boutons.

Juillet 1787.

Cette huile nous parut très-bonne à brûler elle étoit très-douce et principalemen extraite de la graisse d'animaux.

A sept heures, nous avions entière ment dépouillé les naturels de tous le articles de défaite qu'ils avoient apporté avec eux. Ils nous quittèrent alors, e retournèrent vers le rivage. Le vent étan variable, nous passâmes la nuit à lou voyer pour nous tenir aussi près de l côte que la prudence le permettoit.

Toutes les personnes qui sont à bor sont enchantées de la perspective qu s'offre à nos yeux; mais il n'y en a cer tainement pas un qui le soit plus que to fidèle ami,

W. B.



LETTRE XXXVII.

De l'entrée du Roi George, le 9 Août 1787.

Juillet 1787.

J'ai souvent observé qu'en général, lorsqu'on lit une histoire, soit réelle ou fictive, que le héros soit heureux ou malheureux, on est toujours empressé d'arriver au dénouement. Si tu es maintenant dans ce cas, si tu desires connoître quelle sera l'étendue de notre bonne fortune, cette lettre pourra te satisfaire.

Dans la matinée du 30 juillet, nous eûmes une brise modérée du sud, et un tems assez beau. La latitude observée à midi étoit de 52 degrés 30 minutes nord. Le rivage à environ quatre milles de distance. Dans l'après-midi, nous eûmes

Juillet 1787.

huit pirogues à la hanche de notre bâtiment, mais elles n'apportèrent que fort peu de peaux, et d'une qualité inférieure. On nous donna en même tems à entendre que le fonds en étoit épuisé. Ces insulaires étoient du nombre de ceux que nous avions vus la veille ; quelques-uns d'entre eux avoient pris un bon nombre de plies qu'ils nous cédèrent : cette provision venoit très à propos, car depuis quelque tems nous avions consommé tout notre poisson.

Jusqu'alors tous les naturels que nous avions rencontrés dans ces îles, quoique nous ne pussions douter qu'ils étoient extrêmement sauvages, s'étoient très-bien comportés avec nous ; mais, dans cette soirée, ils nous donnèrent des preuves convaincantes de leur caractère dangereux, et cela d'une manière où il entroit de leur part beaucoup de finesse.

Juillet 1787.

Ceux qui étoient venus pour nous vendre les plies qu'ils avoient attrapées, prolongèrent avec art leur marché, beaucoup plus qu'ils n'avoient coutume, et employèrent tous les moyens possibles pour fixer notre attention. Pendant ce tems, plusieurs pirogues s'avancèrent à l'arrière du bâtiment, et les Indiens voyant des peaux amoncelées contre une des fenêtres de la cabine, l'un d'eux passa sa lance au travers des vîtres pour les voler. S'étant apperçus que nous accourions au bruit, ils pagayèrent aussi vîte qu'ils purent pour s'enfuir. Pour leur faire voir que nous étions en état de punir des tentatives de cette nature, même à une certaine distance, nous fîmes feu sur eux de plusieurs mousquets; mais nous ne nous apperçûmes pas qu'aucun d'eux eût été touché. A huit heures, les extrémités de la terre nous restoient du nord 53 degrés ouest, au sud 52 de-



Juillet 1787.

grés, à l'est à environ trois milles de distance du rivage. Pendant la nuit, nous eûmes des vents légers et un tems nuageux.

Il étoit assez évident, d'après la conduite des Indiens, que nous n'avions plus que très-peu de fourrures à espérer dans cet endroit; et, le tems marqué pour rejoindre le King-George dans l'entrée de Nootka étant presque expiré, le capitaine Dixon jugea que le plus prudent étoit de s'y rendre au plus vîte. Les vents foibles et inconstans, et les calmes fréquens que nous rencontrions faisoient craindre que nous n'éprouvassions des retards dans notre marche, et que nous n'eussions de la peine à arriver à notre destination. La même raison nous empêcha de remonter vers le nord.

Dans la matinée du 31, nous mîm

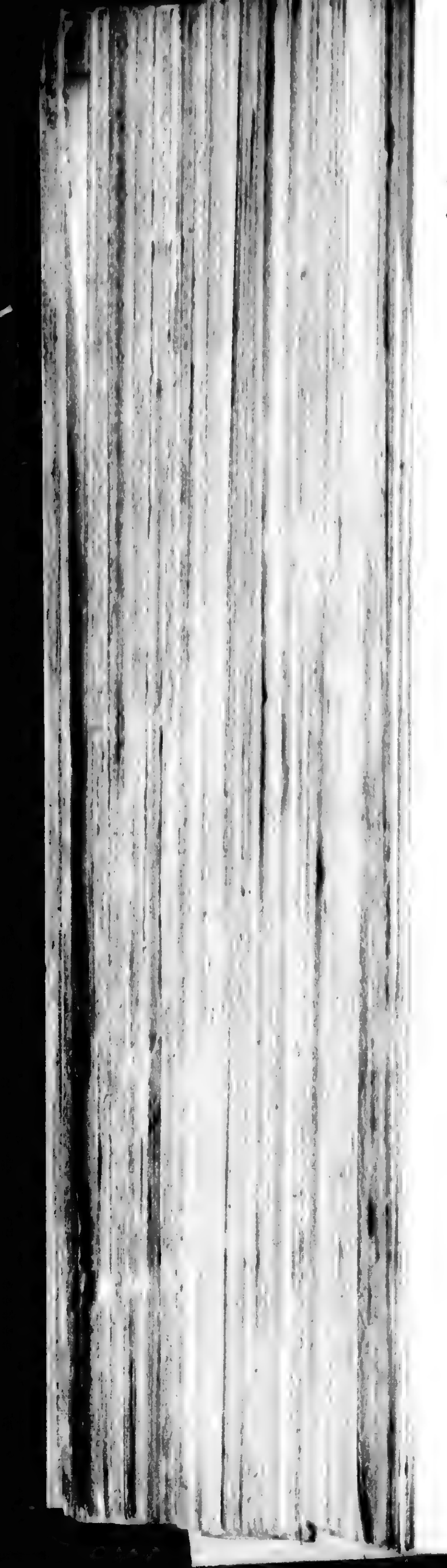
Juillet 1787.

le cap au sud-est, et la sonde rapporta alors soixante brasses, fond de sable. A midi, la partie la plus méridionale de la terre nous restoit au sud-quart-sud-est, à environ dix lieues de distance, notre latitude 52 degrés 36 minutes nord. Pendant l'après-midi et toute la nuit, nous eûmes des souffles légers et un tems assez beau.

Août 1787.

Dans l'après-midi du premier août, la mer étoit houleuse au sud. A midi, nous vîmes le cap S. James, portant sud 5 degrés à l'ouest; la hauteur observée fut de 52 degrés 10 minutes nord, et la terre la plus proche restoit à trois lieues de distance.

Vers le soir, une pirogue, portant quatorze personnes, s'avança; mais ils n'avoient presque rien à vendre. Ils nous donnèrent à entendre qu'un de leurs com-



Août 1787.

pagnons étoit mort des blessures que lui avoient faites nos mousquets, et tâchèrent en même-tems de nous assurer que cet événement ne changeoit rien dans leurs dispositions à notre égard. Ils vinrent en effet le long de notre bâtiment, sans témoigner la moindre crainte, et il est probable qu'ils n'avoient pas d'autre dessein que celui de nous informer de cette mort.

Pendant toute la nuit nous eûmes une pluie très-forte et un tems épais et brumeux.

Dans la matinée il s'éleva une légère brise de l'est, mais le tems étoit encore chargé de brune. A midi, le cap Saint-James portoit sud-sud-est à environ quatre lieues de distance. A cinq heures de l'après-midi, les rochers en face du cap nous restoient au sud 36 degrés à l'ouest,

à deux lieues de distance. Le tems étoit épais et brumeux, le vent léger et variable, et bientôt après nous eûmes du calme, et la mer très-houleuse au sud. Août 1787.

Notre situation étoit des plus alarmantes, car nous avions toute raison de penser que le bâtiment dérivoit assez vîte du côté des rochers, et le tems étoit si brumeux qu'il ne nous étoit pas possible de distinguer les objets à la longueur d'un cable autour du vaisseau. Un peu après neuf heures, le brouillard commençant à se dissiper, nous vîmes les rochers du cap Saint-James portant sud-ouest à moins d'un mille de distance. Nous descendîmes nos deux chaloupes à la mer pour aller à l'avant remorquer le vaisseau. Heureusement la houle commença à s'appaiser, et la mer devint assez calme, de manière que les bateaux nous furent d'un grand service. A dix heures, nous jettâ-

Août 1787.

mes la sonde qui rapporta cent brasses sur un fond de rocher; à onze heures elle donna quatre-vingt-cinq brasses, et à minuit soixante-quinze. Après cela une ligne de cent-vingt brasses ne rapporta point de fond, ce qui nous fit juger que nous avions dépassé les rochers.

Le 3, à une heure du matin, il s'éleva une brise légère du nord-est. On remonta les chaloupes, et tout l'équipage, excepté ceux qui étoient de quart, eut la permission d'aller se reposer; mais à deux heures nous entendîmes distinctement le ressac qui battoit avec force contre les rochers. Tout l'équipage fut aussi-tôt debout, et on redescendit les bateaux pour remorquer à l'avant. Le ciel étoit épais, et chargé de brume et une petite pluie tomboit sans discontinuer.

A quatre heures, un vent frais s'étant

Août 1787.

élevé du sud, on remonta encore les bateaux. A cinq, nous revirâmes et portâmes le cap au sud-ouest. A 7, nous vîmes les rochers portant ouest-nord-ouest à environ un mille de distance.

L'après-midi, le tems fut épais et chargé de brume; mais il s'éclaircit sur les onze heures du soir, et nous vîmes les rochers portant ouest-quart-sud-ouest à cinq milles. Notre latitude étoit à midi de 51 degrés 50 minutes nord. L'après-midi et dans la soirée, nous eûmes vent frais du sud et du sud-ouest, et de la brume. A huit heures, le cap Saint-James portoit ouest un demi-rumb au sud à la distance de cinq lieues, et nous nous regardâmes alors comme à l'abri de tous les dangers que nous avions courus auprès des rochers.

Comme les îles que nous venons de

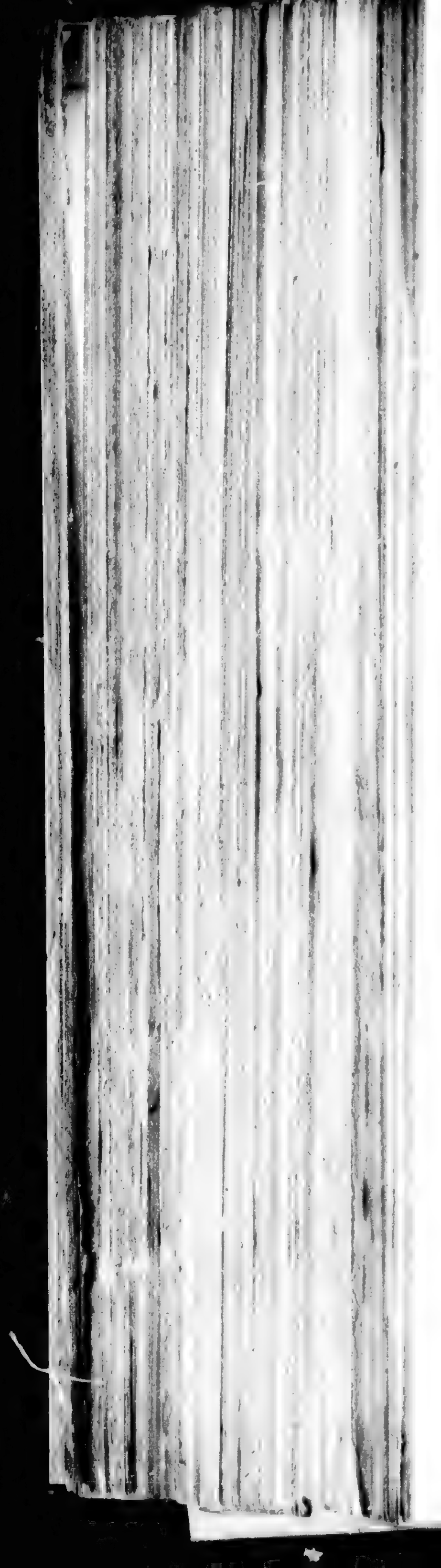
Août 1787.

quitter nous ont procuré tant d'avantages, tu ne seras pas fâché sans doute que je te donne sur elles quelques détails. Il y a tout lieu de croire, non-seulement en considérant le grand nombre de petits détroits que nous avons vus en rangeant la côte, mais encore par la rencontre que nous avons faite des mêmes habitans que nous avions vus sur le rivage opposé, que ce n'est pas une seule terre, mais plutôt un grouppe d'îles; c'est ce qui nous leur a fait donner le nom d'*îles de la Reine-Charlotte*. Elles s'étendent du 51e. degré 42 minutes au 54e. degré 24 minutes de latitude nord, et du 130e. au 133e. degré 30 minutes de longitude ouest. La terre est dans quelques endroits fort élevée; mais le sol n'est pas montueux, et il est entièrement couvert de pins, ce qui fait un contraste agréable avec la neige qui couvre perpétuellement les terreins élevés.

Le tmes, pendant que nous commes restés dans les parages de ces îles, a été en général doux et tempéré, et le terme moyen du thermomètre 54 degrés. Pendant que nous rangions la côte qui court de la baie du Manteau au cap Saint-James, le vent s'est tenu constamment au nord-ouest et à l'ouest-nord-ouest; mais nous n'eûmes pas plutôt doublé le cap et gagné le côté nord-est de la terre que nous n'eûmes plus que des vents légers, inconstans et souvent un calme plat.

Août 1787.

Le nombre d'individus que nous vîmes durant le tems que nous trafiquâmes sur cette côte fut environ de 850. Si nous en supposons un nombre égal resté à terre, le total des habitans de ces îles se montera à 1700; mais je crois ce calcul un peu fort, et qu'elles n'en contiennent pas autant, en y comprenant les femmes



Août 1787.

et les enfans. La grande quantité de fou rures que nous nous sommes procur chez ces insulaires est une preuve su fisante qu'ils n'ont jamais eu de commer avec aucune nation civilisée, et je n doute pas que nous ne puissions av justice prétendre à l'honneur d'ajout ces îles à la géographie de cette partie d la côte. Nous ne les avons vu faire usag que de très-peu d'ornemens, et il est pr bable qu'ils se sont procurés leurs co teaux et leurs lances plutôt par les com bats que par le commerce; les différent nations de cette contrée étant perpétu lement en guerre les unes contre les a tres. Que cela soit ou non, ces Indie sont, de tous ceux que nous avons v sur la côte, les hommes les plus sa vages, les plus féroces, et qui app chent le plus de la brute.

Les femmes se fendent le dessous

la lèvre inférieure de la même manière que celles de l'entrée de Norfolk, mais avec cette différence qu'aux îles de la Reine-Charlotte l'ornement de bois qu'elles y mettent, est porté par tout le sexe indifféremment, au lieu que dans l'entrée de Norfolk, il n'y a que les femmes d'un rang supérieur qui s'en parent.

Août 1787.

Les Indiens sont en général très-jaloux de leurs femmes, et ne leur permettent que rarement de se rendre à bord; mais ceux-ci n'étoient pas de même. Plusieurs d'entr'eux non-seulement leur permettoient de monter sur nos bâtimens, mais ils les en pressoient, quand nos gens les y invitoient. Nous ne fûmes cependant pas longtems à reconnoître que ce n'étoient pas leurs desirs amoureux qui les engageoient à nous rendre des visites, mais plutôt l'envie de piller. Nous n'avions jamais vu de voleurs

Août 1787. plus avides. Elles prenoient indistinc
ment tout ce qui tomboit sous leur ma
et cela si adroitement, qu'elles n'a
roient pas été déplacées dans la co
pagnie des plus habiles filoux.

Malgré cette conduite reprochable d
femmes, nous avons eu d'elles une preu
de sensibilité, qui nous étonna singuli
rement, et que peut-être on n'apperc
vroit pas très-communément chez
beau sexe dans les pays civilisés.

Le 24 juillet, lorsque (comme je l'
déjà dit) les naturels nous firent u
visite de simple curiosité, un chef et
femme parurent avoir grande envie
voir le bâtiment. Le capitaine Dixon vo
lant les satisfaire sur ce point, et pensa
que la vue du vaisseau seroit pour eux
sujet qui les engageroit à parler, le
permit de monter à bord. Ils avoient a

oient indistincte-
it sous leur main,
, qu'elles n'au-
es dans la com-
filoux.

te reprochable des
d'elles une preuve
s étonna singuliè
tre on n'apperce
unément chez
civilisés.

ue (comme je l'
nous firent u
té, un chef et
grande envie
pitaine Dixon vo
e point, et pensa
seroit pour eux u
it à parler, le
rd. Ils avoient av
e

James

Ouest à la distance de 15 Milles

Planche XII

Vue de trois

sur la Côte N. O. de l'Amerique et

Isle de Berrefords.

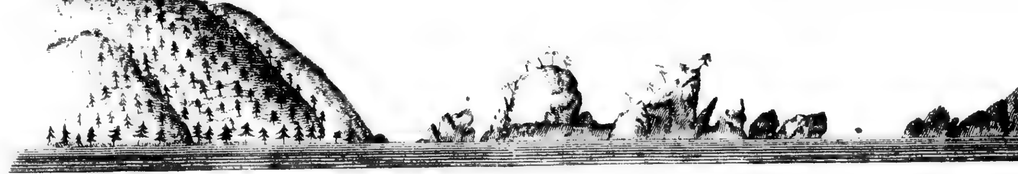
Lat. 50 deg. 51 min. nord

Long. 129 deg. 18 min. ouest



Cap Saint James.

N. 2. 1/4 Est à la distanc

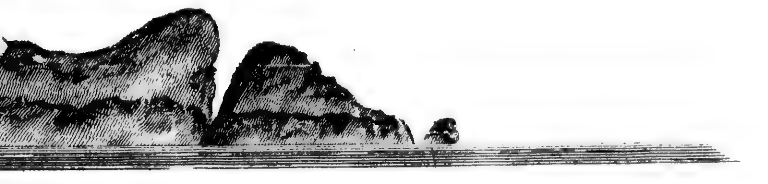


te de trois Isles.

le l'Amerique et du Cap Saint James.

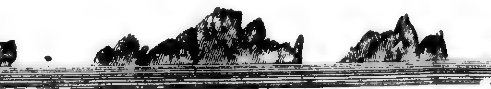
Borrefords.

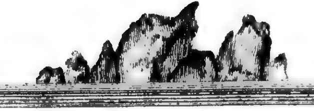
. 51 min. nord
deg. 18 min. ouest } N. 34. 00 Min. Est à la distance de 15 mille



Saint James.

Est à la distance de 4 milles



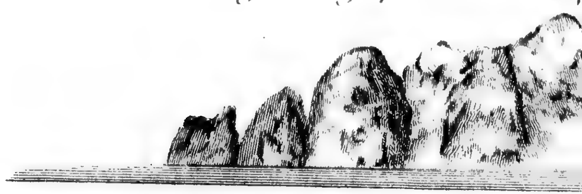


Lat. 54 deg. N.
Long. 133 deg 30 min. O

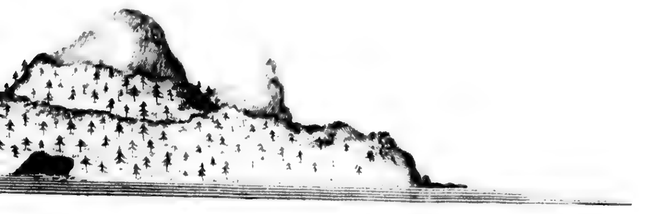


Isle de Forster.

Latit. 55 Deg. 12 Min. Nord
Long 133 deg. 43 Min. ouest



...g. N.
...deg 30 min. O } *N. N. 2 à la distance de 8 Milles*



... Forster .

... 12 Min. Nord
... 43 Min. ouest } *N. O. 40 deg Ouest à la distance de 15 Milles*

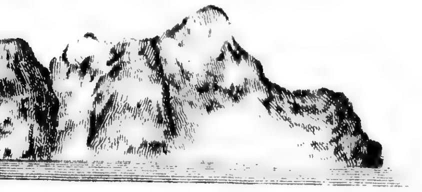


Planche XIII.

Planche XIII



Jeune Femme des Isles de la Reine Charlotte.

Août 1787.

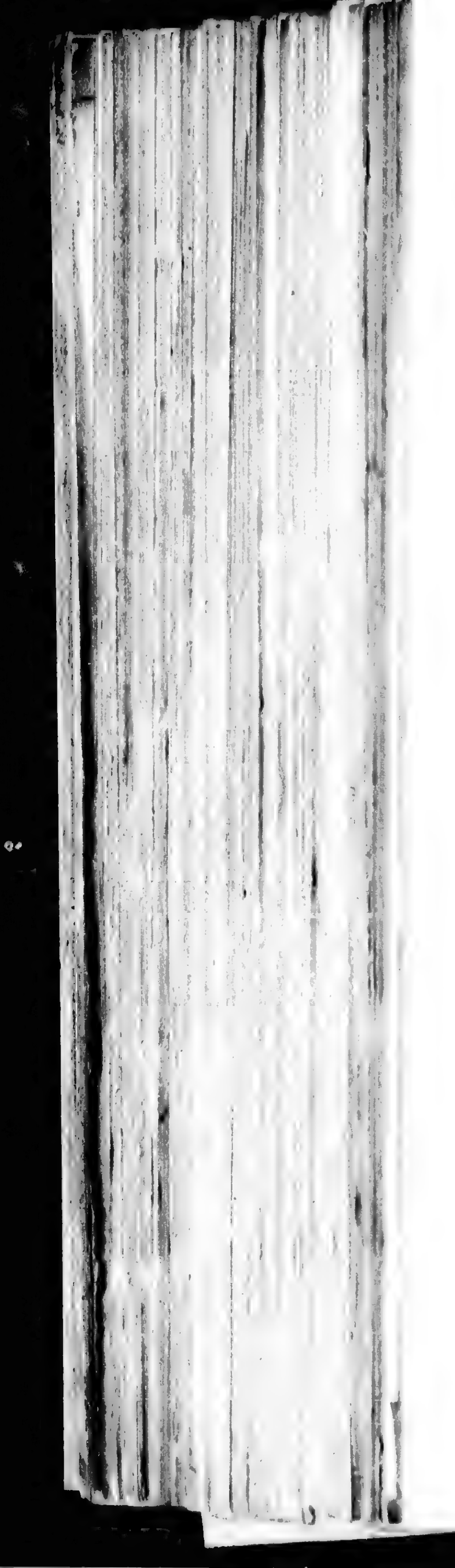
eux un petit enfant qu'ils paroissoient aimer tendrement, et ne se pas soucier de confier aux gens qui étoient dans leur pirogue. Le chef vint en conséquence seul sur notre bord, laissant l'enfant avec sa femme. Quand le pauvre homme se vit sur le pont, il fut saisi d'une frayeur extrême, et commença à chanter et à se mettre dans les postures les plus humbles pour nous faire concevoir de lui une bonne opinion; il se tranquillisa peu-à-peu, et nous parvînmes à obtenir de lui de descendre dans la cabine. Y étant resté quelque tems, il remonta sur le pont, et après avoir examiné tout ce qui pouvoit piquer sa curiosité, il retourna dans sa pirogue extrêmement satisfait.

La femme, après avoir donné à son enfant un baiser des plus tendres, s'élança sans hésiter sur notre bord, et quand elle fut arrivée sur le gaillard d'arrière, elle

Août 1787. nous donna à entendre qu'elle n'éto
venue que pour voir le vaisseau. Ell
sollicita notre indulgence, et la permis
sion de satisfaire sa curiosité avec la plu
touchante modestie peinte dans ses re
gards. Elle étoit proprement vêtue à l
mode du pays. Son habillement de des
sous, qui étoit fait d'une belle pea
tannée, étoit juste à son corps, et des
cendoit depuis le cou jusqu'au gras de l
jambe. Son manteau, ou habit de des
sus étoit assez grossier, et attaché lâch
comme un jupon avec de petits cordon
de peau. Ayant considéré tout ce qui at
tiroit ses regards, le capitaine Dixon lu
fit présent de grains de verre enfilés, pou
se faire des pendans d'oreille, et d'un
certain nombre de boutons. Elle fut en
chantée de ce présent et en témoign
sa reconnoissance du mieux qu'il lui fu
possible; mais à peine étoit-elle rentré
dans sa pirogue que plusieurs femme

s'attroupèrent autour d'elle, et se mirent Août 1787.
à parler avec beaucoup de volubilité en appercevant ses pendans d'oreille. Vraisemblablement elles l'accusèrent d'incontinence ; car aussitôt elle serra son enfant contre son sein avec une tendresse inexprimable, fondit en pleurs, et fut un tems considérable avant que les caresses de son mari et les excuses de ses amies pussent la ramener à son premier état de gaieté et de tranquillité.

L'harmonie étant à la fin rétablie dans la pirogue, le chef prit son enfant dans ses bras, et nous le montra, pour nous faire comprendre qu'il ne lui étoit pas moins cher qu'à sa femme. Il nous fit en même tems signe que quoiqu'il n'eût point reçu de nous de présens, il espéroit que nous n'oublierions pas son enfant. Le capitaine Dixon donna alors à l'enfant deux tocs qui firent grand plaisir



Août 1787.

à ce chef. Il y eut aussi des boutons distribués parmi les autres femmes qui étoien dans la pirogue, et elles nous quittèren fort contentes des présens qu'elles emportoient avec elles. Une conduite semblable doit fournir une ample matière pour réfléchir à ceux qui aiment à suivre la nature dans toutes ses différentes gradations. Je n'en dirai pas davantage à ce sujet, et je l'abandonne à tes méditations.

Quoique chacune des tribus que nous avons trouvées dans ces îles soit commandée par un chef, elles sont toutes divisées en familles, qui ont des loix qui leur sont propres, et un sous-chef auquel elles obéissent. C'est ordinairement le chef qui contracte les marchés pour la tribu entière; mais j'ai souvent remarqué que quand les conventions qu'il faisoit n'étoient pas approuvées, chaque famille se

parée avoit le droit de disposer à son gré de ses fourrures, et que le chef leur cédoit toujours. Août 1787.

Je ne puis déterminer s'il retire ou non quelques émolumens dans ces occasions.

Je me suis souvent efforcé de prendre quelque connoissance de leur langage; mais je n'ai jamais pu parvenir même à bien apprendre les mots dont ils se servent pour compter. Chaque tentative que je faisois pour prononcer un de ces mots, ou m'attiroit un rire ironique de la part de ces Indiens, ou un air de mépris silencieux. Il est vrai que la plûpart d'entr'eux étoient très-occupés à leur commerce quand ils venoient près de nous, et qu'ils se retiroient aussi-tôt qu'ils avoient fini leurs affaires. D'autres, qui restoient avec nous plus longtems, ne

Août 1787. paroissoient pas grands parleurs, mais se cachoient le long du vaisseau, avec quelques mauvais desseins. Ils ne tentèrent cependant jamais de monter à bord, parce que nous avions toujours soin d'avoir la plus grande partie de l'équipage sur le pont, quand il y avoit des pirogues le long du vaisseau. Si tu fais attention à toutes ces circonstances, je me flatte que tu ne m'accuseras pas de négligence pour ne m'être pas mis en état de te donner une idée du langage de ces peuples. Je crois cependant pouvoir dire d'après les observations que j'ai faites, que leur jargon a quelque ressemblance avec celui des habitans de l'entrée de Norfolk.

J'ajouterai à ce que j'ai déjà dit relativement au caractère brutal et sauvage de ces peuples, que leur férocité paroît jusques dans leur manière de chanter. Je conviendrai qu'ils ont des chants asse

Août 1787.

réguliers, et qu'ils marquent assez de justesse dans la mesure, mais ils ne savent point donner à leur voix cette flexibilité, cette harmonie agréable que nous avions été accoutumés à entendre parmi les autres peuples de la côte.

Le nombre de peaux de loutres que nous nous sommes procurées aux îles de la Reine-Charlotte n'a pas été moindre de 1821, et plusieurs d'elles sont très-belles. Il n'y a pas une aussi grande variété d'autres fourrures que sur plusieurs autres parties de la côte, une petite quantité de lapins des Indes, de pine-martins et de veaux marins étant les seuls animaux que nous y vîmes. Les *tocs* furent d'abord l'article sur lequel les naturels donnèrent avec le plus d'avidité; mais pour un si grand nombre de trafiquans il falloit offrir une grande variété d'objets à échanger, et nous étions souvent obligés de dé-

Août 1787. ployer tout ce que nous possédions avant que nos nombreuses pratiques se décidassent sur les objets qu'ils vouloient. C'est ainsi que pendant un mois de bonheur nous avons eu plus de succès que n'en auront probablement deux bâtimens pendant tout le reste du voyage, tant le commerce de fourrures est incertain sur cette côte sauvage.

Je reprendrai maintenant le récit de notre route. Le 4 au matin, nous eûmes une brise modérée du sud-ouest, et un tems sombre. A midi, nous vîmes une terre que nous jugeâmes être le continent, portant sud 40 degrés est, à environ 5 lieues de distance. Dans l'après-midi le vent sauta à l'ouest, et la mer fut très-houleuse dans le même rumb; le tems étoit couvert et chargé de brume. Pendant la nuit nous serrâmes le vent afin d'éviter la pointe de terre que nous

Août 1787.

avions à l'est. Dans l'après-midi du 5, ayant encore une brise fraîche de l'ouest, nous cinglâmes au sud-est, et à quatre heures de l'après-midi, nous mîmes le cap au nord-quart-nord-est. Le tems étant épais et chargé de brume, nous ne fîmes que louvoyer pendant la nuit. De bonne heure dans la matinée du 7, nous fîmes force de voiles et nous continuâmes notre route, à la faveur d'un vent frais de nord-ouest. A midi, nous étions par les 49 degrés 48 minutes de latitude nord, c'est-à-dire à 12 milles de la latitude de l'entrée du Roi-George; mais nous en étions encore à une distance considérable à l'ouest. L'après-midi, le tems fut assez beau et à six heures nous vîmes la pointe boisée portant nord-ouest-quart-ouest à environ quatre lieues de distance, et un rocher ouvert, en face de la pointe, nord 28 degrés ouest. A huit heures, nous serrâmes le vent au sud-ouest. Pendant



Août 1787.

la nuit, nous eûmes des soufles lége
et du calme par intervalle. Dans la ma
tinée du 7, nous eûmes un tems sombr
et du brouillard avec une grosse houle
l'ouest, et un calme parfait. A dix heures
une brise légère commença à soufler d
sud-est, et le brouillard se dissipa. A midi
la terre portoit du nord-ouest à l'est-sud
est à environ deux lieues de distance. L
latitude étoit de 49 degrés 39 minute
nord. Le vent continuant à être fort lége
pendant l'après-midi nous n'avançâme
que peu vers l'entrée, et la nuit nou
tînmes le vent au sud-ouest, courant d
tems en tems des bordées.

Dans la matinée du 8 le tems fut asse
bon, mais couvert, et nous avions un
légère brise du sud-est.

A dix heures nous apperçûmes un
voile au sud est, et peu de tems apr

Août 1787.

un bâtiment plus petit qui marchoit de conserve. Nous nous imaginâmes un moment que c'étoit le King-George et sa grande chaloupe.

Comme nous avions le cap à l'est-nord-est, et que nous vîmes distinctement les deux bâtimens porter sur nous, nous continuâmes notre route. Lorsqu'ils furent plus près, nous jugeâmes que ce ne pouvoit pas être le capitaine Portlock, vu que le petit bâtiment étoit beaucoup plus fort que sa grosse chaloupe. Nous commençâmes alors à former des conjectures différentes sur ces vaisseaux et sur la nation à laquelle ils appartenoient. Le capitaine Dixon desirant éclaircir tous les doutes à cet egard, donna ordre de revirer de bord et de tirer un coup de canon sous le vent. Le petit bâtiment rendit le coup et hissa aussitôt le pavillon de notre compagnie des Indes. A midi,

Août 1787. nous fûmes à la portée de la voix, et nous apprîmes à notre grande satisfaction qu'ils venoient de Londres, et étoient frettés par nos propriétaires. Le vaisseau étoit appellé le Prince-de-Galles, et commandé par le capitaine Collinett, et la corvette portoit le nom de la Princesse-Royale, commandée par le capitaine Duncan.

Nous eûmes le plaisir d'apprendre que plusieurs des amis que nous avions en Angleterre étoient en bonne santé; mais peu d'entre nous eurent la satisfaction de recevoir aucunes nouvelles particulières, vu que par erreur ou autrement, on nous dit que l'on s'attendoit à nous voir entrer dans la Tamise à la fin de cette saison.

Ces bâtimens ont quitté l'Angleterre en Septembre 1786, et ils avoient établi un comptoir sur la terre de Staten, pour

rassembler des peaux de veaux marins et de l'huile. De-là ils étoient parti pour se rendre le plutôt possible dans l'entrée du Roi-George, sans relâcher dans aucun endroit. Pendant une si longue traversée le scorbut avoit fait de grands ravages parmi leurs équipages, et quoique par le secours de la Providence personne ne fût mort, ceux qui avoient été attaqués ne recouvroient la santé que bien lentement.

Août 1787.

Leur ayant demandé la route qu'ils avoient tenue depuis qu'ils avoient doublé le cap Horn, ils nous apprirent qu'ils avoient passé la ligne vers le 116e degré de longitude ouest. Ils y rencontrèrent des vents légers, de fausses brises et des calmes fréquens, accompagnés d'un tems sombre, d'une chaleur étouffante et d'une grande quantité de pluie. C'est sans doute à cela qu'on doit attribuer la violence



Août 1787.

avec laquelle le scorbut se manifest
parmi les équipages.

Nous passâmes la ligne en avril 178
presque dans la même longitude, et nou
eûmes pareillement des vents légers e
variables et un ciel obscur, jusqu'à c
que nous nous fussions étendus cons
dérablement à l'ouest, où nous retro
vâmes des vents alisés constans. Ce
prouve qu'il est essentiel d'éviter le pa
sage de la ligne dans cette longitude. I
capitaine Dixon a observé que la me
leure route que les vaisseaux destin
pour la côte nord-ouest de l'Amériq
devoient tenir, étoit, après avoir doub
le cap Horn, de gouverner directeme
sur les îles Marquises. Là on pourroit
procurer des raffraîchissemens, et on
trouveroit en même tems si bien porté
l'ouest, qu'en poursuivant le voyage, il
a tout à croire que l'on éviteroit ces p

rages que l'expérience nous a fait juger si mal sains. Août 1787.

M. John Etches, frère de notre commettant (qui étoit à bord du Prince de Galles) m'informa qu'ils étoient restés près d'un mois dans l'entrée du Roi-George ; mais qu'ils y avoient fait fort peu de chose, y ayant trouvé un bâtiment nommé l'Aigle-Impériale, commandé par le capitaine Berkley. Ce bâtiment étoit parti d'Ostende vers la fin de Novembre 1786, et étoit arrivé dans l'entrée du Roi-George, près d'un mois avant le Prince-de-Galles et la Princesse-Royale.

Le capitaine Berkley a vanté plusieurs fois à M. Etches la superbe cargaison de peaux qu'il s'étoit procurées dans cette station, et d'après ce que je vais dire il y a lieu de croire qu'en effet il y avoit fait de bonnes affaires.

Août 1787.

Deux navires de Bombay avoient p
nétré dans l'entrée du Roi-George penda
l'été de 1786, et y avoient laissé un
leurs hommes, qui y fut rencontré par
capitaine Berkley, et qui lui donna s
son compte les détails suivans.

Son nom est John Mackey; il est
en Irlande, et il s'étoit rendu à Bomba
étant au service de la Compagnie. De
vaisseaux (le Capitaine-Cook, capitai
Lorié, et l'Expériment, capitaine Guis
furent frettés en 1785 pour une expé
tion sur la côte nord-ouest de l'Amériq
et il fut engagé à bord du Capitaine-Coo
en qualité de Chirurgien. Ils partirent
Bombay le 28 Novembre 1785, et ar
vèrent dans l'entrée du Roi-George le
juin 1786. Etant tombé malade d'u
fièvre pourprée, il fut laissé à terre po
se rétablir, à la requisition de M. Strang
subrecargue des deux bâtimens.

Août 1787.

Strange l'engagea à apprendre la langue des naturels, et à se mettre bien avec eux, afin d'empêcher, si quelque navire touchoit sur cette côte, que l'on ne lui fournît des fourrures, promettant en même-tems de revenir le chercher au printems suivant. Les deux vaisseaux se procurèrent 600 peaux de loutre, de la première qualité, pendant le séjour qu'ils firent dans l'entrée du Roi George, et ils en débouquèrent le 27 juillet, dans l'intention de se rendre à la rivière de Cook. Le Sea-Otter, capitaine Hanna, venant de la Chine, arriva dans l'entrée du Roi-George au mois d'août 1786. Le capitaine offrit à Mackey de le prendre sur son bord, ce qu'il refusa, alléguant qu'il commençoit à goûter le poisson sec et l'huile de baleine; qu'il étoit content du genre de vie qu'il menoit, et qu'il vouloit rester dans cet endroit jusqu'à l'année suivante, époque à laquelle il étoit cer-

Août 1787. tain que M. Strange l'enverroit cherche
Le capitaine Hanna quitta l'entrée d
Roi-George dans le mois de septembre
Cet homme ajouta que les naturels l'a
voient dépouillé et l'avoient forcé d'a
dopter leur manière de se vêtir et toute
leurs coutumes dégoûtantes ; qu'il possé
doit maintenant parfaitement leur lan
gue, et connoissoit leur caractère et toute
leurs inclinations ; qu'enfin il avoit fai
plusieurs excursions dans l'intérieur du
pays qui environne l'entrée du Roi
George, et qu'il ne croyoit pas qu'il fi
partie du continent de l'Amérique ; mai
que c'étoit plutôt une chaîne d'îles dé
tachées les unes des autres. »

M. Etches, (de qui je tiens ces dé
tails,) m'a assuré qu'on ne pouvoit pa
placer un certain degré de confiance dan
l'histoire de Mackey, vu que c'étoit un
personnage fort ignorant, et qui se con

Août 1787.

tredisoit sans cesse ; mais que l'on pouvoit ajouter foi entière à la partie de son récit, où il disoit qu'il avoit adopté les modes et les usages des naturels, car il étoit aussi sale et aussi dégoûtant que le plus sale d'eux tous. Ses connoissances dans la langue du pays étoient fort au-dessous de celles qu'il se vantoit de posséder, et il ne sembloit pas être si satisfait de sa situation, puisqu'il accepta avec joie l'offre que lui fit le capitaine Berkley de le prendre sur son bord, et parût enchanté de se voir prêt de quitter un endroit aussi peu agréable. Cependant en ne lui accordant qu'une sagacité des plus ordinaires, il devoit mieux connoître les gens au milieu desquels il étoit resté pendant un an, que ceux qui n'y venoient que par occasion, et il n'y a pas de doute que cette rencontre n'ait été d'une utilité infinie au capitaine Berkley, pour ménager ses intérêts avec les naturels.

Août 1787.

La rencontre que nous fîmes de c
bâtimens fut très-heureuse et pour e
et pour nous. Les informations qu'i
nous donnèrent nous firent concevo
l'inutilité de pénétrer dans l'entrée d
Roi George, et leur destination étant pou
l'entrée du Prince-William, nous le
dîmes qu'ils n'avoient rien à faire de c
côté, et nous leur désignâmes les e
droits où il étoit le plus probable qu'il
auroient du succès. Le capitaine Dixo
employa tous les moyens possibles pou
leur persuader de rallier le rivage nor
est des îles de la Reine-Charlotte et
terre qui se trouvoit en face, que no
jugions être le continent.

Dans la soirée du 8, M. Etches
les deux capitaines vinrent à notre bor
où ils restèrent toute la nuit, pour
pas perdre de tems à se procurer u
carte de la côte, et toutes les inform

tions qu'il nous fut possible de leur donner. Pendant l'après-midi et toute la nuit nous mîmes en panne, courant de tems en tems des bordées, selon que les circonstances le requéroient, pour ne pas nous éloigner des vaisseaux, et pour nous tenir à une distance convenable de la terre. Août 1787.

Le 9, à neuf heures du matin, nous nous séparâmes de nos nouveaux compagnons de commerce, en leur faisant des adieux sincères, et en leur souhaitant des succès égaux aux nôtres. Dans ma première lettre je te ferai part de quelques remarques générales sur la côte. Adieu.

W. B.

Fin du tome premier.